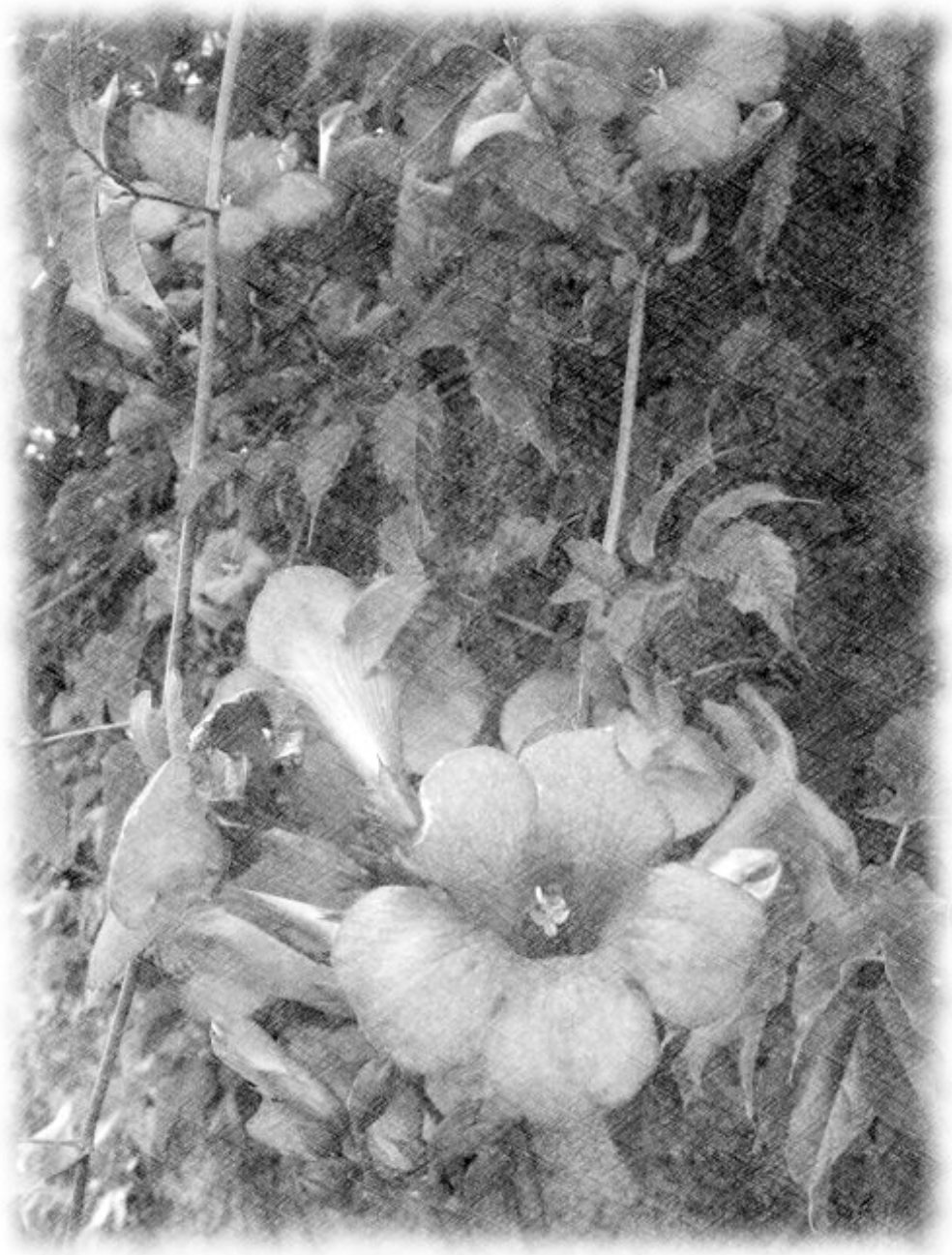


Târâgâlâ



Un journal de voyage dans l'île de Citangol, où il est question de la précision des mesures, de l'évolution des espèces, de la dérive des continents, des progrès de la science, des papillons, de l'édition en ligne, de la chute des civilisations, d'épineux problèmes de métaphysique, d'esthétique et de poétique, de colles végétales, de l'impérialisme, de la discutable distinction entre civilisé, sauvage et barbare, des problèmes concernant la conception technique des machines et leurs possibles effets sur quelques-unes des questions précédentes ainsi que, notamment, sur la domination de l'homme par l'homme, de l'apparition des vertébrés, de problèmes de traductions, ainsi que de quelques sujets annexes susceptibles d'éclairer utilement les précédents.

ΛΛΛΛ

Jean-Pierre Depetris
2016

Abstract

A travel diary in Citangol island, where are questioned measurements accuracy, the evolution of species, the continental drift, the scientific advance, butterflies life, on line publishing, the collapse of civilizations, some thorny problems of metaphysics, aesthetics and poetics, vegetable glues, imperialism, a questionable distinction between civilized, savage and barbaric, problems concerning technical conception of machines and their possible effects on some of preceding questions as, most notably, man domination on man, appearance of vertebrates, problems of translation, and some additional subjects liable to clarify usefully the previous ones.

Târâgâlâ

Note de versions

L'autorisation est donnée de télécharger tous ces fichiers et d'en faire l'usage qu'on veut, y compris public, aux deux seules conditions :

- citer ses sources (nom de l'auteur et adresse de l'ouvrage),
- n'attribuer aucun changement à l'auteur (même de typo et de mise en page) sans son accord explicite.*

Le non-respect de ces conditions serait considéré comme un refus de la licence, et rendrait ipso facto applicable le strict droit d'auteur.

* Dit plus simplement, il suffit d'indiquer le nom de l'auteur de la réédition et la date, et de ne pas omettre bien sûr l'adresse de l'original

La version 1.0 de Târâgâlâ du 27 décembre 2016 est constituée :

- d'une version HTML composée de
 - 16 fichiers HTML : 10 fichiers contenant les 40 chapitres du récit, une page d'accueil, une table des matières, un « mode d'emploi », un *abstract*, un fichier de photos de voyage, et celui-ci
 - 2 fichiers JPG
 - 1 fichier CSS
 - 1 dossier « images » contenant une quarantaine de fichiers JPG
- d'une version PDF au format A4 de 170 pages (20 Mo)
- d'une version ODT de 170 pages (18 Mo)

© Jean-Pierre Depétris, avril-décembre 2016

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude <http://www.artlibre.org> ainsi que sur d'autres sites.

Adresse de l'original : http://jdepetris.free.fr/Livres/journal_16/

Cahier un

À Citagol

Le 4 avril

La mer fait des nuages ; on tend à l'oublier quand on en est loin, l'esprit peuplé de rêves ensoleillés. La mer produit des nuages, et comme elle reste plus tempérée que les terres, elle produit aussi des vents pour les y pousser. Les régions côtières ont généralement un ciel chargé, tantôt de nuages lourds, sinon au moins d'une légère nébulosité.

Ce n'est bien sûr pas vrai partout ; les régions côtières des mers closes, comme la Mer Rouge, la Mer Noire ou la Mer Blanche (l'ancien nom de la Méditerranée) ont des cieux plus purs et des terres desséchées, mais la majeure partie des côtes borde des océans. Leurs ciels sont plus souvent laiteux qu'azuréens, avec une visibilité bien inférieure aux huit milles nautiques.

Le mille nautique

Le mille nautique correspond à une minute d'angle de latitude, ce qui en fait une mesure pratique pour la navigation. Cette valeur fut internationalement fixée en 1929. À l'origine, le mille désignait une distance nettement inférieure : le dixième de celle sur laquelle nous pouvons voir la surface de la mer avant qu'elle ne soit cachée par la courbure de la terre, soit un peu plus de quinze kilomètres, ou huit milles nautiques. Le mille britannique, dit international, et le mille terrestre américain, qui diffèrent de quelques millimètres l'un de l'autre, en sont des survivances.

La terre n'étant pas une sphère parfaite, la minute d'angle n'y a pas partout la même longueur. Elle fait au pôle 1 849,104 mètres, et 1 855,325 mètres à l'équateur. On a donc pris une valeur moyenne de 1 852,216 mètres, qui correspond à la longitude de $47^{\circ}0,112'$. Il n'y a de toute façon pas de grand intérêt à convertir des milles nautiques en kilomètres.

Le port de Citagol

Le port de Citagol n'est pas bien grand, mais il commence à attirer quelques navires, les détournant des routes encombrées de la mer de Chine. Il est d'ailleurs très moderne et peut-être un peu surdimensionné, avec ses hautes grues et ses portiques à conteneurs.

Quand je vais en ville, je descends toujours du bus à l'avant-dernier arrêt, le long de la grande voie qui surplombe la mer de son haut parapet, en face des quais. J'aime y contempler les installations portuaires sous un ciel souvent blanc. De là, elles paraissent plus immenses, plus agitées, mais un peu comme un décor derrière lequel elles ne s'étendent pas bien loin, au contraire de la plupart des ports de la région. Je marche alors jusqu'au jardin où il m'arrive de m'asseoir un instant quand je suis en avance, face aux grues et aux larges hangars que je vois, à travers les palmiers et les fleurs tropicales, à une ou deux encablures.

La valeur de l'encablure a été adoptée internationalement en même temps que le mille nautique. L'encablure est un dixième de mille nautique, soit un dixième de minute de latitude. Naturellement la valeur de l'encablure varie légèrement selon qu'on s'approche de l'équateur ou des pôles, mais l'intérêt de convertir des encablures en mètres n'est pas évident ; sauf peut-être pour mesurer la vitesse d'un navire.

Certes, si l'on oublie cette relation entre les mesures métriques et angulaires, on pourrait en déduire qu'un navire serait plus rapide dans l'Océan Arctique que dans le Déroit de Malaka ; mais

pourquoi pas aussi bien, que le temps se détend avec la chaleur. Cette dernière déduction est peut-être moins folle qu'elle ne le paraît au premier abord. Au fond, l'imprécision paraît régner partout dans le cosmos, mais elle est peut-être la marque d'une exactitude supérieure. Après tout, il n'est qu'une réalité, et elle est consistante avant-même toute mesure.

Citangol

Citangol, l'île indépendante qui porte presque le même nom que sa capitale et unique ville, n'est pas très grande. Elle est peu peuplée, son relief volcanique la rendant peu propice à l'agriculture comme à l'habitat. Elle est découpée d'arêtes rocheuses entre lesquelles serpentent d'étroites vallées couvertes d'une végétation dense. Les arbres poussent plus vite que l'industrie du bois ne l'entame ; seule industrie exportatrice à s'être durablement installée depuis le dix-neuvième siècle.

Il est apparu récemment l'ébauche d'une industrie informatique. Peut-être est-il excessif alors de parler d'industrie, ce serait plutôt un artisanat. On fabrique des ordinateurs pas très chers, quasiment sur mesure, configurés selon les besoins de l'acheteur. Ils sont d'abord destinés à la population locale, mais on peut en commander en ligne de partout dans le monde. La fabrique n'en produit de toute façon pas plus de quinze ou vingt par jour.

La qualité d'un ordinateur dépend moins de son architecture matérielle que des programmes qui la commandent. C'est un avantage très fort que la machine et le système soient parfaitement intégrés. Pendant longtemps, la supériorité des Macintosh était fondée sur l'adaptation du système à la machine, et elle l'est encore. Sinon, ils n'avaient rien de particulièrement remarquable comparés aux autres ordinateurs personnels. Ici, le système est libre et en source lisible, il est une variante de Linux revue et corrigée pour tirer le meilleur parti de l'architecture matérielle. Ces caractéristiques en font des machines recherchées par des utilisateurs avertis. Naturellement, on peut y installer n'importe quelle autre distribution.

Le 10 avril

Il existe aussi depuis longtemps à Citangol une industrie de la construction navale. Elle ne produit encore que des bateaux de pêche. Ce sont de très petits ateliers dans lesquels ne travaillent pas plus d'une douzaine de personnes. La construction navale a maintenant abandonné le bois, qui se réserve à la construction, l'ameublement et l'exportation. Après être passée à la fibre de verre, elle s'est tournée vers la fibre de lin, qui, elle, est biodégradable. La fibre de lin ne nécessite pas d'équipements différents de ceux qu'avait exigés la fibre de verre, et elle puise dans la production agricole locale.

Ziad

Ziad m'avait fortement impressionné lors de nos premiers contacts par courriel. Les photos que j'avais vues de lui en ligne, un petit bonhomme modeste et souriant, contrastaient avec l'impression d'un esprit solide et pénétrant que suscitait sa lecture. Elle m'incitait à lui répondre avec un style et une pensée aussi soutenus que les siens. Cette impression serait devenue intimidante si sa correspondance n'avait été tempérée par la gentillesse et une grande attention à son interlocuteur.

Quand je l'ai rencontré en arrivant ici, je fus encore surpris de le voir si semblable à ses photos. Un petit homme sans âge, mais visiblement bien plus jeune que moi, poli et souriant, du genre auquel on ne prête généralement aucune attention. Sa tenue même, un pantalon de toile foncé, une chemise claire, une paire de tongs, et la coiffure de ses cheveux très noirs, qui semblaient avoir été coupés après qu'on lui eût posé un bol sur la tête, n'étaient ni assez décontractées ni assez conventionnelles pour qu'on n'imaginât pas avoir à faire à un garçon de café ou à un vendeur des nombreuses boutiques du port. Et je n'étais pas moins surpris de voir que tous ceux qui

s'adressaient à lui manifestaient un certain respect, ou du moins accordaient à ses paroles cette attention et cette écoute qu'on réserve aux personnes importantes. Il m'a fallu un certain temps pour unifier cette impression composite que me laissait le personnage ; le temps de trouver moi-même la bonne posture pour m'adresser à lui.

Le 11 avril

Ziad a joué un rôle déterminant dans la naissance d'une industrie informatique à Citangol. Il n'est pourtant pas un homme d'affaires. Peut-être un ingénieur ? En fait je ne sais rien de son statut ni de sa fonction ; peut-être effectivement un garçon de café. Il a principalement fait se rencontrer et coopérer quelques aptitudes. La fonction de garçon de café n'est assurément pas la pire pour cela après tout.

« Le secret », m'avait-il expliqué par courriel, « c'était de remplacer la chaîne de production par le groupe autonome. » Un petit groupe d'hommes et de femmes, une demi-douzaine tout au plus, qui travaillent ensemble sans autre forme hiérarchique ni pression de l'extérieur, ont d'étonnantes capacités de se mettre mutuellement à niveau, de se transmettre leurs connaissances, d'aller les chercher au besoin, et même d'en produire à partir de leurs propres expériences.

Nous n'aurions jamais réussi autrement, me disait-il encore hier soir. On peut s'interroger sur les avantages qu'un ingénieur en programmation trouverait à passer des heures à manier un fer à souder, on peut en redouter un sous-emploi de ses compétences, mais crois-moi, il ne perd pas son temps. Ce passage par le côté matériel, nouveau pour lui, peut stimuler son imagination d'une façon décisive, comme tu aurais peine à le croire.

Le 12 avril

Citangol est le paradis des fleurs et des oiseaux. Les couleurs vives des unes et des autres déchirent par endroits l'épaisse masse verte. Il n'est pas nécessaire pour le voir de s'éloigner beaucoup de la ville, ni même toujours d'en sortir.

Citangol est à la limite du plateau continental. Les grands archipels de la région, Philippines, Bornéo, Indonésie, étaient encore rattachés au continent à l'ère glaciaire. Ils ont probablement été peuplés par des tribus nomades qui les ont rejoints à pied sec.

Juste après l'île et le chapelet des plus petites qui la prolonge au nord et au sud, on tombe à l'est sur les grandes fosses qui entourent le Pacifique, et qui plongent presque immédiatement jusqu'à plus de onze mille mètres. Le point culminant de Citangol, le mont Tagalbi approche quant à lui les trois mille mètres. L'île est traversée par deux hautes chaînes qui se ramifient en gorges et en étroites vallées. Même si des scieries en exploitent les bois précieux, les difficultés d'accès protègent efficacement les forêts.

Les Citangolais utilisent de toute façon moins le bois que le bambou. Il pousse si vite dans les basses vallées qu'on peut en couper autant qu'on en a besoin. C'est un matériau léger et très polyvalent. Sa structure tubulaire le rend très résistant et capable de servir de charpente à des maisons de plus d'un étage. Fendus en deux dans sa longueur, il fait d'excellentes tuiles pour les toits.

Les tiges plus fines du bambou, souples et malléables quand elles sont humides, se prêtent bien à la fabrication de mobilier, comme le rotin, qui, lui, vient des lianes ; on en produit aussi dans l'île. On passe alors la canne dans un four à vapeur avant de la cintrer. Taillée en lanière, on en tresse encore des paniers, des chapeaux, des paravents, des fonds de chaises et de divans.

Citangol est aussi le paradis des insectes. Ils tiennent une part considérable dans l'alimentation locale, compensant utilement les faibles capacités d'élevage. L'usage d'insecticide est formellement

interdit sur tout le territoire. Mes bagages ont été minutieusement fouillés à mon arrivée pour s'assurer que je n'en possédais pas, comme des voyageurs s'en munissent parfois sans malice.

Chez Ziad

Tout homme vit dans un environnement double : celui de son rapport à ses proches, et celui à son environnement physique. Je veux dire que dans un tel rapport il y a trois termes : moi, les autres et l'environnement physique. Mon rapport à l'environnement physique est la technique. Mes aptitudes techniques, je les dois presque exclusivement aux autres, présents ou passés. Quant aux techniques que je ne possède pas, elles me rendent plus encore dépendant des autres. Je pourrais alors être amené à confondre les deux, techniques et rapports humains, voir la technique comme un simple rapport social. Je ne dois cependant pas oublier que les rapports humains sont avant tout des rapports de l'homme à son environnement physique.

J'écoute attentivement les réflexions de Ziad tandis que nous mangeons assis sur un tapis de bambou tressé. Nos bols aussi sont de bambou, tout comme nos baguettes.

« Je dois ne pas oublier non plus », continue-t-il, « que tout succès dans une entreprise humaine ne dépend pas seulement de conventions ni d'accord entre les hommes, mais essentiellement de leur capacité à venir à bout des résistances de leur environnement matériel. » Il parle lentement n'hésitant pas à s'arrêter pour porter ses baguettes à la bouche et mâcher consciencieusement. « Même si toute entreprise technique dépend largement des transmissions du savoir, même si l'environnement matériel est déjà largement produit par du travail humain, et même si tout travail sur l'environnement est généralement une coopération, il appartient à chacun de mesurer ses propres succès face à la résistance du monde physique. Les rapports entre les trois termes : moi, les autres et l'environnement, sont complexes et souvent inextricables. Il n'en demeure pas moins que celui entre moi et l'environnement est essentiel, et qu'il l'emporte en définitive sur les autres. »

Sa maison paraît bien fragile sur ses pilotis de bambou plantés dans le sable face aux longs rouleaux du Pacifique. On entend les vagues s'écraser comme si elles étaient toutes proches, leur bruit sourd accompagné par le chant des insectes et des oiseaux de nuit.

« Tous les animaux entretiennent entre eux des rapports qui sont aussi ceux à leur environnement », continue Ziad, « mais ils n'en élaborent pas des techniques complexes. Du moins, ils ne créent pas d'objets complexes pour intervenir sur leur environnement ; ils n'en tirent pas des systèmes de mesure et de représentations, ni ne s'en servent comme des prothèses à leur pensée. »

Cahier deux

Passage à Catalga

Le 13 avril

Je suis monté passer quelques jours à Catalga avec Ziad. La bourgade est périlleusement bâtie au flanc du massif du Târâgâlâ. À la merci de tout glissement de terrain, il enjambe des ravins, donne de loin la vue de derrières de maison au bord du vide. On se demande quelle folie peut hanter les gens pour bâtir ainsi sur une île volcanique.

Catalga n'est pas un village, c'est un bourg, presque une ville. On trouve bien des petites maisons vétustes, presque des cabanes entassées sans ordre, telles qu'elles le paraissent de loin, mais aussi de beaux immeubles de pierre, et de vraies rues. Les gens d'ici semblent portés au bricolage et au rafistolage, et l'on s'étonne que Catalga puisse résister tous les ans à la saison de la mousson.

L'altitude, pas loin de deux mille mètres, et la proximité des cimes du Tagalbi, rendent l'atmosphère plus fraîche et plus agréable que sur la côte, mais elle peut monter considérablement l'après-midi.

Les matins de Catalga

Les matins, à Catalga, les monts semblent flotter sur une mer de nuages d'où se détachent à contre-jour des squelettes de ramures et de lianes. Il n'y a alors presque plus de couleurs, sauf celle, s'il apparaît, d'un soleil rose sale.

Gris, rose sale, combien les mots trahissent la beauté. Les crépuscules aussi sont merveilleux. Hier soir, un ciel marbré de nuages absolument roses sur un bleu qu'ils cachaient presque complètement.

C'est ici que sont nés les premiers ordinateurs, avant que l'atelier ne se déplace jusqu'au port de Citagol, d'où il est plus facile de les expédier, et de réceptionner les composants de base. « Nous réfléchissons à la possibilité de changer leur revêtement par de la fibre de bambou », m'a confié Ziad incidemment.

À Catalga

Tous les matins, les nuages gravissent les monts, mais la déclivité est trop forte pour qu'ils parviennent jusqu'aux cimes. Au-dessus de deux mille mètres, le ciel est clair et dégagé, et la végétation change, bosquets et prairies remplacent la jungle, là du moins où la roche leur cède la place.

Les ordinateurs ont pris le nom de la montagne où ils ont été conçus : des Târâgâlâs. C'est en effet un nom qui sonne bien et qui demeure correctement prononçable dans toutes les langues du monde. Les constructeurs tiennent aux accents sur les « a », dont les quatre triangles constituent le logo de la marque, symbolisant justement les quatre pics du massif du Târâgâlâ.

Ces derniers temps, la coopérative a entamé une collaboration avec deux chantiers navals dans le but de construire un bateau tout à fait non-conventionnel.

La mode à Catalga

La queue de cheval est à la mode chez les femmes de Catalga. Les tresses aussi sont appréciées. On porte des tuniques unisexes. La veste s'attache avec de petits boutons de tissu, sans col.

On n'a toujours pas renoncé ici au chapeau conique traditionnel de l'Extrême-Orient, au profit de la casquette de base-ball comme cela peut se voir quelquefois à Citagol, et c'est une excellente idée, car cette coiffure protège non seulement très bien du soleil, mais aussi très efficacement de la pluie. Je n'ai d'ailleurs pas tardé à m'en procurer une. Ça ne me va pas du tout, mais je ne pourrais déjà plus m'en passer, avec de la pluie quasi-quotidienne.

Ces chapeaux sont faits en lames de bambou, ou encore en paille de riz, et ils sont alors meilleur marché. Lorsque le soleil ne frappe pas, et lorsqu'il ne pleut pas non plus, ce qui est le plus fréquent, on peut les porter attaché dans le dos. Je trouve qu'une telle coiffure sied mieux aux femmes qu'aux hommes. Surtout quand le chapeau est large, comme il se porte ici. Il accentue la finesse d'une silhouette. Il amplifie aussi les mouvements de la tête, et donc du regard.

Le 14 avril

L'Océan Indien et la Mer de Chine sont séparés du Pacifique par de grands archipels, du Japon à l'Indonésie, qui forment la limite très étendue du plateau continental, et constituent cette fameuse « barrière de feu » volcanique et instable. Le climat y est chaud à cause des courants qui remontent vers le Pôle, alors qu'il est froid de l'autre côté, à même longitude sur la côte américaine où ils redescendent. Même s'il est chaud, ce climat reste relativement tempéré à cause de l'Océan. À Citagol, on pourrait passer l'année en chemise et en veste, m'a-t-on dit.

On construit des murs de bambou. C'est solide, léger, étanche, et relativement insonore pour une faible épaisseur. À Catalga, on en fait des sortes de chalets, dont le toit a les extrémités recourbées selon la mode chinoise largement usitée dans toute l'Asie. C'est dans l'un de ces chalets aux portes de Catalga que Ziad m'héberge.

Ziad porte un nom musulman, mais ses coreligionnaires sont très minoritaires sur l'île. Les Bouddhistes sont plus nombreux, et la majorité de la population pratique plutôt une sorte de polythéisme animiste aux étranges dieux qu'ils figurent par des compositions abstraites. Le Seigneur des Monts et de la Lave, que j'ai aperçu par la porte entrouverte d'un temple de Catalga, était figuré par une masse imprécise et convulsive qui m'a fait penser à la façon dont Hokusai dessinait les vagues.

Le 15 avril

Redescendus ce matin à Citagol. La mer est très différente selon qu'on soit à l'ouest, du côté continental, ou à l'est, du côté Pacifique sur lequel est situé le port de Citagol. Dès qu'on en a passé la rade, on reconnaît tout de suite les longs rouleaux de l'océan.

Le navire est déjà en état de naviguer, et j'ai participé aux premiers essais en mer avec Ziad, Kalinda et quelques autres Târâgâlonautes dont j'ai fait la connaissance.

Les Târâgâlonautes

Quelle différence y a-t-il entre un bateau et un navire ? Ces deux mots peuvent être employés l'un pour l'autre, mais celui de navire désigne plus particulièrement un bateau capable de naviguer en haute mer. Un gros bateau ne le peut pas forcément, comme ceux à roues qui montaient le Mississippi. Le Târâgâlâ, qui n'est qu'un petit navire, a été conçu pour ça.

L'idée était de construire une unité qui produise sa propre énergie. On me dira que ce n'est pas une idée bien nouvelle, et qu'avant la marine à vapeur, elle était le principe de toute navigation. Charger un navire de pétrole ou de charbon est une idée plutôt nouvelle, mais certainement pas un progrès. Il est bête d'assimiler toute nouveauté à du progrès, et en venir tôt ou tard à conclure qu'on ne croit plus au progrès.

Charger son navire de pétrole ou de charbon est donc un régrès sur des millénaires de navigation qui nous ont conduits de la pirogue au clipper. Se sortir d'un tel régrès est tout sauf revenir à un stade antérieur, comme l'ont très bien compris Ziad, Kalinda et les autres Târâgâlonautes.

Le navire prototype a été baptisé le Târâgâlâ, du nom de la coopérative qui fabrique les ordinateurs du même nom, et qui l'a conçu, et de celui du massif au flanc duquel elle est sise. Il est construit pour puiser toute son énergie dans les vagues et le vent, et la retransmettre aux quatre turbines orientables qui le propulsent et le dirigent.

Kalinda

J'ai donc fait la connaissance de Kalinda, une femme pas très loin de mon âge, dont probablement la nage quotidienne a conservé à son corps sa silhouette et sa vivacité. La taille ceinte d'un splendide paréo, une veste légère de lin dont elle retrousse négligemment les manches, chaussée de tongs de plastique, elle donne à sa parure une élégance singulière.

« Il n'est pas très difficile de détacher des électrons libres et d'en faire un courant, puis de le faire circuler dans des fils isolés », m'explique Kalinda. « La difficulté tient plutôt à des mesures précises. Quoi qu'il en soit, il est curieux qu'après plus de deux siècles, personne quasiment ne sache produire de l'électricité par ses propres moyens. »

Nous sommes restés ensemble dans la petite maison sur pilotis de la plage. Ziad est remonté à Catalga. « Bien sûr, quelques outils manufacturés seraient quand même nécessaires », précise-t-elle, « mais rien de bien compliqué. Après tout, même pour planter un petit jardin, nous avons besoin d'outils que nous ne saurions pas fabriquer nous-mêmes. »

Kalinda est une sirène. Elle a travaillé longtemps avec son mari dans la construction navale avant qu'il ne meure au cours du dernier séisme. Depuis, elle a rejoint les amis de Ziad, et elle est à la source de leur coopération. Elle connaît tout de la mer.

« Il n'est pas très difficile de détacher des électrons et d'en faire un courant », continue Kalinda, « d'en maîtriser la technique et même d'en comprendre les fondements théoriques, ceux de l'électromagnétisme. Au lieu de cela, nous cherchons sans cesse des prises où brancher nos câbles comme un nourrisson cherche le sein de sa mère. »

Des cultures, des peuples et des langues

Les Citangolais se sont profondément métissés au fil des siècles, et même des millénaires, car l'île était déjà occupée aux temps préhistoriques. Pourtant les communautés restent attachées à leurs cultures respectives. On le sent tout de suite en passant d'une vallée à l'autre.

Vous ne trouverez pas dans toute l'île un musulman qui ignore la notion de *dharmakâya*, ni un bouddhiste qui ne sache ce qu'est le *wajd*, et tous respectent plus ou moins les divinités animistes des lieux. Tous connaissent assez bien leurs multiples cultures, mais sans être jamais parvenus à les réduire à une seule. Ce n'est au fond pas plus mal, car cette réduction aurait pu aussi bien les tuer, ou les ramener à du folklore. Avec Kalinda et Ziad, nous en avons longuement parlé à plusieurs reprises, notamment l'autre soir avant son départ, où nous avons dîné ensemble chez elle.

« On dit que les hommes vivent en société », disait Ziad, « mais la société en question est plus précisément un peuple. Je ne joue pas sur les mots : si quelqu'un dit qu'il rêve d'une société idéale, on lui prêtera une pensée utopiste et probablement humaniste. S'il parle plutôt d'un peuple idéal, son propos paraîtra immédiatement plus inquiétant. »

« On ne sait pas bien ce qu'est une société », disait-il encore, « mais ce n'est pas grave car la société est une abstraction. On ne sait pas non plus ce qu'est un peuple, et c'est plus embêtant car ce mot ne désigne certainement pas des abstractions. La notion de peuple est problématique. Celle de société est le tapis sous lequel on en balaie les problèmes. »

Je ne sais vraiment pas ce qu'est un peuple, mais je suppose que ce ne doit pas être sans rapport avec ce qu'est une langue : une communauté de locuteurs ; une société de locuteurs. Notons que tout homme est en principe capable d'en connaître plusieurs, d'en manipuler des dizaines et d'en parler très correctement quelques-unes.

À Citangol, on parle plusieurs langues, qui se déclinent chacune en plusieurs dialectes locaux différant sur quelques détails. On parle aussi couramment plusieurs langues étrangères à l'île. Les langues existent et les sociétés de locuteurs doivent les maintenir en état de marche. On ne les remplacera pas par un anglais d'aéroport, pas plus qu'on ne le fit par un latin d'église. Des gens ont rêvé d'inventer une langue idéale, et l'ont fait ; mais on n'a pas pu inventer une société de locuteurs.

Notons aussi que les langues se traduisent, et plus cette traduction est difficile, plus c'est intéressant, plus nous approchons du fonctionnement réel de la pensée, qui, en ce sens, est bien trans-linguistique, sans faire l'économie des langues naturelles.

Confessions sur mon propre rapport aux langues

Avant d'atteindre l'âge adulte, j'étais convaincu d'une supériorité de la culture franco-anglo-germanique. La Modernité Occidentale a été bâtie sur ces trois langues, qui avaient parfaitement intégré leurs vocabulaires philosophiques, scientifiques, technologiques, mathématiques... Aussi différentes qu'elles aient été, on avait appris à déplacer leurs jeux de langage de l'une à l'autre. Ceux-ci étaient, d'autre part, solidement établis dans le latin et le grec. C'est pourquoi, pendant longtemps, je ne me suis pas intéressé à d'autres langues, et pourquoi je n'ai même pas jugé utile d'approfondir davantage mon anglais et mon allemand.

Même très jeune, je n'étais cependant pas complètement idiot. J'avais bien vu que je comptais avec des chiffres arabes, et que nous les écrivions justement dans le sens inverse des langues européennes puisque nous commençons par compter les unités, mais que nous écrivons celles-ci les dernières. Je connaissais la quantité de mots arabes utilisés en mathématiques, en chimie, et en astronomie.

Je m'étais aussi frotté à des concepts du sanskrit et du chinois. Mais enfin tout cela était bien vieux. L'Europe n'avait pris le mors aux dents qu'au dix-septième siècle, mais avait fait depuis des découvertes qui changeaient toutes les conceptions du réel ; réinventé des rapports entre les hommes, les avait remis en question et imaginé une perspective révolutionnaire qui, à l'évidence, ne laissait pas le reste du monde indifférent. Ma conception n'était donc pas sans fondements, ni dépourvue d'un certain sens du provisoire, même si elle eut des conséquences malheureuses sur mon intérêt pour les langues à l'âge-même où l'on a le plus d'aptitude à les apprendre.

Cahier trois

Le Târâgâlâ

La passerelle du Târâgâlâ

La passerelle du Târâgâlâ donne une curieuse impression mêlant le goût de la jonque classique à celui d'une nouvelle technologie proche de la science-fiction. Les murs et l'ameublement sont en bois marqueté. En fait, c'est du bambou taillé en lattes et pressé à chaud. Je ne sais comment il est traité et collé ; il paraît vitrifié plutôt que ciré, et son contact est agréable à la peau.

L'habitacle n'est pas encombré de machines. Du fauteuil, on voit seulement trois écrans devant soi, et un clavier logé dans la table, sous une fine planche coulissante. Quelques voyants sont visibles au travers de minuscules trous très soigneusement ménagés.

Sinon le navire peut aussi être piloté à l'aide de n'importe quel ordinateur, à bord et même au-delà. Il suffit d'y installer un petit programme pour se connecter avec celui du Târâgâlâ.

Des vagues

Nous voguons dans la nuit trente nœuds sous une pluie battante. Le nœud est une unité de vitesse, il correspond à une minute de latitude à l'heure. La pluie est forte mais la mer n'est pas particulièrement agitée. Nous voguons plein Est, et des vagues de grande amplitude qui remontent de l'équateur nous prennent par tribord, provoquant un puissant roulis plutôt désagréable. Quand mon regard passe de l'écran à la vitre où j'essaie de percer l'obscurité, la nausée me guette.

On doit contrôler où l'on porte son regard par un temps pareil si l'on veut échapper au mal de mer. Notre âme doit être rassurée à tout instant par l'esprit, comme un animal qui ne peut comprendre qu'il soit à la fois en mer et au sec. En gardant la conscience du mouvement de la mer, le corps se calme. Il n'est même pas indispensable d'en garder conscience, car la conscience n'est pas nécessaire au fonctionnement de l'esprit, il suffit d'en intégrer le rythme ; comme on écrit des vers, en somme.

L'amplitude d'une vague est la distance entre deux crêtes. Dans l'Océan Pacifique, ou plus encore dans l'Océan Indien, cette amplitude peut largement excéder les deux-cents mètres. Ce qu'on appelle le creux est la différence de hauteur entre la pointe de la vague, et le point le plus bas qu'atteint la surface de l'océan entre deux crêtes. Dans ces mêmes océans, ces creux peuvent dépasser les dix mètres. En fait, on a même pu mesurer des vagues de plus de trente mètres au cours de tempêtes. Le principal danger d'une vague pour un navire est la pression qu'elle exerce sur la coque. Une vague de tempête de dix mètres, peut exercer une pression de six tonnes au mètre carré. Une vague de trente mètres peut exercer jusqu'à cent tonnes.

Naturellement, le danger d'une vague ne dépend pas principalement de sa hauteur. Elle dépend de l'amplitude, et de la vitesse. Avec une amplitude de deux-cents mètres le navire aura tout le temps de descendre un creux de dix mètres, puis de s'élever à la hauteur de la vague suivante.

La colle

La coque et l'armature, la fibre de lin et le bambou, sont fixés l'un à l'autre par des entailles et de la colle. On utilise une colle végétale de composition assez simple mais efficace. Rien n'est toxique en elle ; aucun produit de synthèse à la chimie complexe n'en accélère le séchage ni ne le ralentit. Il n'est aucun besoin de porter des gants ni de se protéger d'aucune manière.

La colle, dans de gros sacs de papier épais, se présente sous forme de cristaux un peu plus gros que ceux du sucre de canne, et d'une couleur brune assez semblable. On y verse de l'eau de manière à en faire un liquide épais. On la passe au pinceau. On ajoute plus ou moins d'eau selon qu'on souhaite une pâte épaisse ou un liquide fluide. On commence en général par une couche épaisse, puis par d'autres plus fluides après séchage. Il en résulte une surface vitrifiée que l'on ponce pour la rendre plus lisse, et qui semble ne faire qu'une seule matière avec le bambou et la fibre de lin.

On en recouvre la coque et le pont, puis on les ponce pour faciliter le glissement des vagues. On en passe également quelques couches bien fluides à l'intérieur des cabines. Le matériau en devient entièrement étanche. Si l'on y verse de l'eau, les gouttes restent formées, comme sur du verre.

On en repasse une ou deux couches de loin en loin, comme on repeindrait une coque de métal pour la protéger de la corrosion de la mer.

Le Târâgâlâ

Le Târâgâlâ possède beaucoup des caractères de la jonque classique. Le château est à la poupe d'où il domine tout le pont. Cette poupe est massive, en contraste avec la proue, effilée et plus basse avec un faible tirant d'eau. À la proue, l'étrave n'est pas taillée comme une lame verticale pour fendre les flots, elle est plate et horizontale au contraire, recourbée plutôt, comme les anciennes jonques. Elle s'élève d'abord dans le prolongement du pont en s'affinant, puis se replie vers le bas à son extrémité, offrant aux vagues une surface inclinée d'à-peu-près soixante degrés juste au-dessus d'un bulbe nettement aplati. Celui-ci est la seule innovation du Târâgâlâ sur l'architecture navale d'Asie.

Cette structure renforce aussi l'assise du bâtiment, et elle offre aux turbines du pont une exposition optimale au vent. Celles-ci fournissent l'énergie à un transformateur qui alimente les quatre turbines mobiles sous la coque, et qui donnent au Târâgâlâ une incroyable maniabilité. J'aime quand on accoste voir Kalinda descendre sur le pont avec son ordinateur, et se pencher au bastingage pour ajuster parfaitement la coupée au débarcadère, comme on ferait un créneau contre un trottoir, sans attendre que quiconque n'ait à tirer de bouts jusqu'à des bittes d'amarrage.

Les quatre turbines sous le pont nous permettent d'aller trente nœuds dans une nuit d'encre et une mer qui ne nous est pas favorable. Nous n'osions pas aller si vite en plein jour, car il nous aurait fallu être plus vigilants ; nous redoutions les petites embarcations plates utilisées par des pêcheurs, que le radar distingue mal, et qui peuvent surgir à la dernière seconde de la crête d'une vague. Personne ne s'aventurerait dans la nuit en pleine mer sur de telles embarcations, et nous sommes de toute façon maintenant trop loin des côtes.

La force des turbines peut être augmentée par une voile, dont le mat se rabat quand les conditions climatiques rendent son usage inutile ou dangereux. Elle est renforcée par une armature de lattes de bambou, comme il est traditionnel aussi en Extrême-Orient. Cette armature évite qu'une voile ne soit fendue de bout en bout. Même déchirée en de nombreux endroits elle permet encore de naviguer quand une voile classique serait devenue inutilisable. Les lattes la maintiennent tendue en toute circonstance, lui donnant un meilleur aérodynamisme. Une voilure trop enflée, faisant sac, crée des turbulences d'air superflues.

Conformément aux goûts de la région, la voile n'est évidemment pas triangulaire, ni non plus carrée ; plutôt en forme d'aile de papillon.

À propos d'une deuxième voile

C : Centre de gravité de la voile. A : Drisse sur palan. B : Cravate, ce bout passe autour du mât et assure l'éloignement plus ou moins important de la voile par rapport au mat. Une grande

estrope permet le passage du mât et les variations de position du centre de gravité en avant et arrière. De plus petites estropes à chaque bambou.

R : Bout de réglage d'avance ou recul de la voile. En relâchant du bout, la voile va vers l'avant par simple gravité, et évidemment elle recule quand on en reprend.

D : Lazy Jack. Il n'existe pas de nom français, mais il doit y avoir un nom chinois, puisqu'il y a trois mille ans que cela existe sur les jonques.

F : Écoutes multiples. Le dernier bambou en haut n'a pas d'écoute. Ensuite les bambous sont généralement dirigés deux à deux par la même série d'écoutes. On a une écoute pour les deux premiers bambous (après le dernier), elle part de l'extrémité du bambou.

J'ai pris ces notes sur la voile, accompagnées d'un fort joli dessin. Nous envisageons d'en ajouter une à la proue. Les mâts ne sont pas absolument verticaux sur les jonques. Ils penchent vers l'avant, donnant ainsi une plus grande souplesse au maniement de la voile qui lui est attachée par une estrope à la hauteur de chaque latte. Tout cela est dirigé sur le Târâgâlâ par un double jeu de commandes, les unes manuelles, les autres au clavier à travers le programme.

Il est préférable d'apprendre d'abord comment utiliser les commandes manuelles et de s'y entraîner avant de confier son sort à l'ordinateur qui exécutera parfaitement tout ce que nous lui demanderons, mais ne nous dira jamais ce que nous devons faire.

Le programme qui commande la voile n'a pas d'interface graphique ; tout se manœuvre en lignes de code dans une fenêtre noire. Il est cependant simple et réactif, du moins après qu'on ait appris à s'en servir et qu'on s'y soit habitué, et surtout après qu'on ait bien compris de quoi il en retournait concrètement dans les gréements. C'est pourquoi une deuxième voile nous poserait des problèmes. En plus des gréements supplémentaires qui encombreraient le pont, le programme en serait considérablement compliqué, et surtout la manœuvre des deux voiles en même temps.

J'ai encore pris des notes dont je ne comprends déjà plus la moitié : *Chaque bouquet de poulie est montée à l'aide d'un palan croché dans la petite herse, frappée à cet effet sur l'estrope. Une fois les bouts des estropes présentés dans chaque double des pentoires, on passe dedans un gros chevillot d'environ trois pouces de diamètre, qui reste continuellement amarré au bouquet.*

Des mots techniques

On exagère l'importance du vocabulaire technique. Ce sont les objets qui sont importants. Ce sont les objets que l'on doit apprendre, leur fonctionnement, pas le vocabulaire qui n'est pas plus technique qu'un autre en soi.

D'ailleurs tout vocabulaire est technique à sa source. Je ne saurais le prouver mais j'en ai la nette intuition. Tout vocabulaire s'appuie sur des objets concrets dont on a bien compris l'usage, le fonctionnement, le mécanisme, et dont on peut toujours étendre la signification. On dit alors de cette signification qu'elle est figurée. Il peut advenir qu'on en oublie l'objet, et que le sens figuré devienne la principale, voire l'unique signification. Je suis bien certain qu'à chaque mot correspond ou a correspondu un objet concret et fonctionnel, un mécanisme.

Les termes eux-mêmes n'ont pas d'importance ; quand on a l'objet, le fonctionnement, on peut bien l'appeler n'importe comment. *Lazy Jack* : pourquoi pas « ma tante Agathe » ? Jacques le Paresseux : c'est un terme technique ça ?

Avec Kalinda

Kalinda a la taille ceinte d'un paréo imprimé aux tons verts qui s'accordent au mat de sa peau. Elle porte une veste légère de lin noir, dont elle roule les manches au-dessus des poignets, et qui dévoile sa taille quand elle lève les bras. Elle attache sa queue de cheval sous un foulard, vert lui aussi, quand elle la gênerait pour travailler.

À Citagol, elle occupe une place importante dans les rites qui concernent la Dame des Eaux Profondes. Elle m'a dit « wokship » mais elle a paru hésiter sur le terme comme si elle n'en trouvait aucun qui convienne. J'imagine que « rite » est correct.

Ziad m'a affirmé que Kalinda entretenait une intimité particulière avec la mer par l'intermédiaire de la Dame des Eaux Profondes. « Elle sent à l'avance les lames dangereuses », m'a-t-il affirmé. « Comment cela ? me suis-je enquis curieux. – Comme tu sens toi-même que tu vas éternuer, par exemple. »

Ziad est pourtant de ceux qui s'en remettent plutôt à la volonté de leur Seigneur Très-Haut, mais il m'a confié qu'il ne pouvait qu'être bénéfique de partir en mer avec quelqu'un qui entretient comme Kalinda un tel rapport avec les flots. Il plaisantait bien sûr un peu, non sans quelque ironie, mais je reconnais que je ne suis pas loin de partager cet avis.

« Le Bouddhisme a été dès l'origine, aux temps-mêmes de la prédication de Shakya-Mouni, une pratique monacale », m'a dit Kalinda. « Chez les Monothéistes, qu'ils soient de tradition abrahamique ou zoroastrienne, l'orthopraxie consiste au contraire à aimer et à avoir des enfants. » C'est une remarque tellement évidente que je n'en avais jusqu'à ce jour pas soupçonné l'importance.

« Ces communautés d'un même sexe ne peuvent rien amener de bon », m'a expliqué Kalinda, « surtout quand elles se mettent en tête de subjuguier le peuple. Le monothéisme correspond à des communautés plus bourgeoises. » Elle a dit « citizenly », que je suis tenté de traduire par bourgeois plutôt que par citoyen : ces classes urbaines de commerçants et d'artisans qui ont produit les grands mystiques de l'Islam et du Judaïsme.

« Souvent, ces deux orthopraxies se sont métissées », a-t-elle continué. « Le Christianisme en est un exemple, qui a dérivé rapidement lui aussi vers des pratiques monacales. Et ces métissages se sont rarement faits à partir de ce que les deux écoles avaient de meilleur. »

« Certes », lui ai-je renvoyé amusé, « le culte des forces naturelles est assurément le meilleur. » Kalinda a ri : « Ce n'est pas ce que je voulais dire... mais, tu as raison, je le pense. »

Cahier quatre

Requins baleines

Les requins baleines

Kalinda a plongé en apnée pour nager parmi les requins baleine. Elle n'a pas froid aux yeux. Moi, je barbote près de la coupée en tentant de la prendre en photo avec un puissant zoom. Je ne serais pas moi-même beaucoup plus intimidé, mais il est déjà très imprudent de laisser le navire sans personne à son bord. Il est vrai aussi que je ne serais pas capable de plonger comme elle le fait sans équipement.

Les requins baleines sont plus des requins que des baleines. Ils en sont une espèce voisine. Ils en ont approximativement la morphologie, mais pas la voracité ni la vélocité. Ils sont bien des poissons, mais n'en ont pas moins tous les autres caractères des paisibles cétacés : le gigantisme d'abord, de quatre à vingt mètres ; la longévité, ils peuvent vivre plus de cent ans ; la lenteur majestueuse, ils dépassent péniblement les trois nœuds ; le régime alimentaire constitué de plancton ; l'esprit débonnaire.

Les seules défenses de ces animaux sont des sortes de dents à la surface de la peau qui pourraient retenir des prédateurs d'y planter les leurs ; mais seuls peut-être des épaulards s'attaqueraient à de tels géants, dont la peau fait plus de dix centimètres d'épaisseur.

Les requins baleines ont une tête aplatie comme d'énormes poissons-chats. Leur gueule est immense quand ils l'ouvrent pour aspirer et filtrer l'eau, un peu à la manière des raies. Ils ont une robe grise zébrée de couleurs plus sombres, et tachetée de petits ronds blancs, dont la partie inférieure est entièrement blanche.

Ils vivent dans les océans tropicaux, de préférence à la surface des eaux des grandes fosses, mais ils peuvent se rapprocher des plateaux continentaux, pour y trouver des hauts-fonds favorables à la fraie, j'imagine.

Kalinda paraît avoir un rapport tout à fait magique avec ces animaux. J'étais comme hypnotisé par leurs mouvements lents avec lesquels sa nage s'harmonisait dans un ballet silencieux.

– Que t'ont-ils dit ? ai-je demandé en remontant à bord.

– Tu n'es pas un initié, a-t-elle répondu laconique.

Orthopraxie et impérialisme

Évidemment, l'orthopraxie des animistes repose sur des stades d'initiation. Là encore, on peut noter des métissages avec d'autres écoles. Toutes les gnoses monothéistes sont fortement initiatiques, comme le Bouddhisme Tchan, ou le Dhiana, le sont aussi, même s'ils restent dans le cadre monacal, ou du moins s'y appuient, puisqu'on y connaît des initiés laïcs.

À Citangol, tous restent très attachés à leurs orthopraxies respectives, et il est fort probable que ce soit ce qui leur permet de rester en bonne intelligence les uns avec les autres. Kalinda m'approuve ; elle pense elle aussi que ces orthopraxies évitent que le pratiquant se sente menacé, ou ne serait-ce que dérangé par des doctrines hétérodoxes, et elles ne le privent pas de leur accorder tout l'intérêt qu'elles méritent par ailleurs.

« Nous serions plus menacés par l'orthopraxie impérialiste », pense Kalinda. « Celle-ci, parce qu'elle est justement impérialiste, n'en tolère aucune autre à ses côtés, et entend bien se soumettre toute doctrine et toute échelle de valeurs. Elle commence par changer les modes de consommation,

les modes de production, tous les aspects de la vie quotidienne, puis elle impose ensuite son ordre total. »

En somme, si j'en crois Kalinda, l'orthopraxie impérialiste provoquerait en contre-coup ce qu'on a identifié comme « un retour du religieux ». Elle l'entraînerait comme une conséquence involontaire, qu'elle chercherait à contrer, mais entretiendrait malgré elle.

« Oui, mais il ne faudrait pas en conclure qu'un tel phénomène s'opposerait réellement à l'impérialisme », m'explique Kalinda. « Il n'aboutit qu'à semer la discorde dans toutes les communautés ; et à monter les unes contre les autres. Il participe ainsi à ce qu'il croit combattre. »

« Ce n'est pas la voie ; mais les multiples cheminements de la voie sont obscurs. » J'ai bien retenu sa dernière formule.

En réalité ce qu'elle appelle l'ordre impérialiste est fragile, pense Kalinda. Il serait aisé de le renverser, et il s'effondre de toute façon sur lui-même. Au fond nous contribuerions à le renforcer à nous convaincre que nous devrions l'abattre. Il n'est qu'un théâtre bâti à côté de la réalité, il n'a aucun pouvoir sur elle et conduit à la ruine. Littéralement, cet ordre n'existe pas ; il ne fonctionne pas. Le défi des hommes, aujourd'hui, est de s'en détourner et de bâtir sur la réalité.

La lenteur des requins baleines

Les requins baleines sont vraiment très lents. C'est curieux car ils ont pourtant de puissantes nageoires latérales, une dorsale semblable à celle des requins et une caudale très haute dans sa partie supérieure. Ils ont un long corps souple, et semblent taillés pour nager plus vigoureusement. Ils rappellent l'éléphant par la taille imposante et la lenteur, et les petits yeux aussi sur les côtés. Ils ont également quelque-chose du tigre par leur peau tachetée et la majesté de leurs mouvements. Pourtant, si le tigre et l'éléphant savent se donner des mouvements lents et majestueux, ils savent aussi se faire vifs quand ils en ont besoin. Nul n'a jamais vu un mouvement vif chez un requin baleine.

Kalinda m'a dit qu'ils rêvent. Ils rêvent ? À quoi ?

– Ils rêvent les montagnes qui glissent silencieusement sur la mer.

– Tu dansais parmi les requins baleines hier. Communiquais-tu avec eux par les mouvements de ton corps ?

– Oui et non. Ils ne se soucient pas de l'apparence de mes mouvements, mais ils les perçoivent par la peau. J'ai appris moi aussi à pénétrer les images de leurs rêves, et nous échangeons des caresses sans nous toucher.

Les rêveurs

Les requins baleines rêvent aussi, paraît-il, des grands courants marins, et de ceux de la lave, sous le fond des océans, sur laquelle dérivent lentement les continents, très lentement. Leurs rêves ont une fonction réalisatrice, m'a affirmé Kalinda ; elle ne faisait pas une faute quand elle disait qu'ils rêvaient les montagnes – et non pas qu'ils rêvaient de montagnes – glissant silencieusement sur la mer.

Nul ne sait ce qu'il adviendrait s'ils ne les rêvaient pas. Les requins baleines s'appellent d'ailleurs dans sa langue les *najinga sokuya anagol acaltog*, les serpents de mer rêveurs de réalité. On dit plus simplement *anagol*, les rêveurs.

Ils semblent rêver sur une musique silencieuse de Purcell, peut-être *Dido's lament* : « remember me but forget my fate... » À moins que ce ne soit sur un air des *Bachianas Brasileiras* de Villa-Lobos, le cinquième mouvement par exemple ; une voix de haute-contre ou de soprano en tout cas.

Géopolitique de Citangol

Citangol a échappé aux colonisations Portugaise, Espagnole et Hollandaise, car elle ne présentait aucun intérêt. Elle a également cessé de représenter un danger quand elle a renoncé à pratiquer la piraterie, à la fin du dix-septième siècle, et même à lui donner refuge. Citangol se trouve trop à l'ouest des grandes routes qui relient la Chine aux grands archipels de la région, Japon, Philippines, Bornéo, Sonde et Indonésie, comme de celles de l'Occident. Naviguer jusqu'à elle représente un détour peu utile.

Seuls quelques missionnaires s'y risquèrent, laissant dans la capitale une petite communauté protestante. Celle-ci favorisa le commerce du bois, à moins que ce ne fût l'inverse. Que pouvait bien signifier la spiritualité réformée si loin des cimes françaises, de l'ingéniosité hollandaise, ou de l'esprit industriel de l'Allemagne septentrionale ? Peut-être seulement le commerce hauturier.

Même lors de la Guerre Mondiale, l'île ne se trouvait ni assez avancée dans le Pacifique, ni assez proche du continent pour représenter un intérêt stratégique. Il n'y débarqua qu'un petit contingent japonais qui aurait pu avoir la vie tranquille s'il s'y était mieux comporté, et dont la résistance locale suffit à venir à bout.

Les États-Unis eux-mêmes, en pleine Guerre Froide, qui d'ailleurs n'était pas si froide dans cette région du monde, ne s'y intéressèrent pas, ayant sans doute assez à faire dans le reste de l'Asie.

Aujourd'hui, la République Démocratique de Citangol entretient les meilleurs rapports avec la Chine Populaire selon des intérêts bien compris. La Chine n'a rien à prendre à Citangol, mais elle apprécie d'avoir des amis si avancés dans le Pacifique. Elle n'est sans doute pas pour rien dans le surdimensionnement du port de Citangol, ni de son aéroport, dont les larges pistes sont prolongées loin sur la mer. Ce ne sont certes pas des installations militaires, et aucun accord n'existe dans ce sens, mais les États-Unis n'en sont pas dupes ; il est cependant bien tard maintenant pour qu'ils puissent réagir.

Il est stupéfiant qu'en pleine Guerre Froide, qui ne l'était justement pas dans la région, les États-Unis, avec leur absurde « théorie des dominos », aient laissé cette île tranquille pendant qu'ils massacraient des peuples entiers, ou contribuaient à leur massacre, au cours de la seconde moitié du siècle dernier. Le régime bien particulier d'indifférence dont a joui Citangol pendant des siècles de la part des autres empires est lui-même fort étonnant. On ne serait pas loin d'y soupçonner un rôle des rêveurs.

Vent fort

Le vent a hurlé toute la nuit dans le fracas des vagues. C'est une excellente occasion de tester le Târâgâlâ. On a toujours une appréhension devant la force des éléments. Elle est encore accrue du simple fait qu'on connaisse tous les arcanes de l'embarcation. Si l'on est moins renseigné, on s'y fie davantage, on tend à se convaincre que d'autres ont pensé à tout. Quand on fait équipe avec ces autres, c'est plus difficile.

« Si j'ai bien compris », ai-je demandé cette nuit à Kalinda que j'avais rejointe sur la passerelle, « dans la mythologie citangolaise, les îles et les continents flottent à la surface des mers et des océans. »

La tempête m'empêchait de dormir. Je suis persuadé que j'y serais malgré tout parvenu si j'étais resté dans ma couchette, mais une certaine envie d'en « profiter » m'a fait plutôt rejoindre Kalinda aux commandes. Nous avons longuement bavardé en regardant les vagues s'affaler sur le pont.

« Ce n'est qu'une image », m'a-t-elle corrigé. « On doit la comprendre avec davantage de subtilité. Ce n'est qu'à l'échelle des millions d'années que les terres et les montagnes se déplacent comme des vagues sur la mer. »

En réalité, je dors très bien quand tout s'agite autour de moi, dans un train, un navire, dans une tempête quand les volets claquent au vent, quand portes et fenêtres sont ébranlées. Le bruit même me berce et je me sens emporté dans les rêves sans même m'en apercevoir.

« À ce compte », a-t-elle ajouté, « tu peux aussi bien arrêter le temps, et voir les vagues comme des montagnes immobiles. »

Kalinda pilote avec beaucoup d'adresse le Târâgâlâ au clavier. Parfois je détourne les yeux des masses d'eau qui recouvrent entièrement la proue, des vagues qui s'étalent lentement sur le pont avant de disparaître par les ouvertures du bastingage, et je regarde machinalement les mouvements rapides des doigts de Kalinda.

« La question évidemment serait de savoir si ce n'est qu'une simple image ou une expérience », a-t-elle continué sans quitter des yeux l'écran et les divers indicateurs de la fenêtre, car on n'y voit dehors pas beaucoup plus loin que la proue. « Ou alors, il s'agit de discerner quelle est la part de la figure de style, et quelle est celle de l'expérience ; saisir comment la première sert la seconde. »

Le programme est bien conçu et il n'est pas difficile de le prendre en main. Kalinda pilote distraitement, sans être le moins du monde gênée pour me parler. Elle s'est enfoncée dans le fond du dossier, les jambes repliées, les pieds sur le fauteuil.

« Tu vois », généralise-t-elle, « si tu prends l'image au pied de la lettre, tu ne la comprends pas. Mais si tu n'y vois qu'une image, elle t'échappe aussi. »

Cahier cinq À Kalantan

La côte orientale

La population de Citangol est peu homogène. J'ai pu vérifier que certains villages reculés du centre et du sud-ouest de l'île semblaient s'être définitivement fixés aux temps préhistoriques. Vêtus de pagnes, et habitant des paillotes, ils vous laissent perplexes. Authentiques primitifs, ou sorte d'Amish extrême-orientaux tournant le dos au progrès ? Et d'abord, le tournent-ils au progrès ou à la seule nouveauté (car nous savons que ce n'est pas la même chose) ?

La côte orientale m'évoque davantage le Japon, et pas seulement parce qu'elle est la plus développée. Bien sûr, la côte japonaise est différente ; on n'y rencontre pas comme ici des falaises qui tombent presque à-pic dans la mer, de véritables calanques tapissées de végétation tropicale ; mais la population, sans doute à cause de la prégnance de l'océan, à cause aussi peut-être de la proximité d'un Bouddhisme d'origine mahayana et d'un animisme enraciné dans les forces naturelles, me fait penser à ses voisins septentrionaux.

Je crois que cette impression tient pour l'essentiel à la façon d'occuper les lieux ; à une certaine façon de placer un temple à proximité d'une cascade, de construire un garage dans un coin de jardin... Si la côte orientale est la partie de l'île la plus développée, ce n'est pourtant pas au Japon moderne qu'elle me fait penser. Elle m'en évoque un plus profond plutôt, et pas n'importe lequel : celui de Muso ou de Chômei davantage que celui de la cour de Kyoto.

Je ne connais rien hélas de la culture citangolaise, mais les lieux, l'occupation des lieux, me fait sentir une proximité avec le bien plus grand archipel qui ne commence au fond pas si loin au nord. C'est à la façon dont les hommes modèlent les lieux qu'ils occupent qu'on sent leur culture, même sans la connaître.

Histoire et progrès

Tout est affaire de mesures précises, Kalinda avait raison l'autre jour. Les principes de la science ne sont pas bien difficiles à comprendre ; les mesures, c'est une autre histoire. Pourtant, sans l'exactitude de ces mesures, les principes ne seraient même pas perceptibles. Ces mesures sont simples elles aussi. La façon dont elles sont déterminées est souvent très ingénieuse, mais rarement compliquée une fois qu'on la connaît.

Les techniques que l'on tire des connaissances – à moins qu'on ne déduise celles-ci des premières – dépendent, elles aussi, de mesures précises, toujours plus finement précises, sans lesquelles elles n'existeraient même pas. Au fond, toute l'histoire du progrès se confond avec celle des mesures et de leur affinement.

Il n'y a rien de compliqué dans tout cela. Ou l'on ne sait pas mesurer, ou on le fait facilement. Ou l'on ne sait pas mesurer un degré d'angle, ou l'on ne sait pas mesurer un milliampère, un erg, un angström... et dans ce cas cela revient à-peu-près à ne pas savoir ce qu'est un degré, un milliampère, un erg, un angström... ou on le fait aisément.

C'est simple, oui, mais inextricable. Il est impossible pour un esprit humain de garder tous ces systèmes de mesures en mémoire.

Quand j'ai noté dans mon cahier la mesure du mille nautique en mètres, j'ai dû vérifier à la volée sur ma calculette, et je l'ai déjà oubliée. Le mètre est tiré de la circonférence de la planète.

Dès l'Antiquité on en avait fait des mesures assez correctes. Comment s'y était-on pris ? Et qui ? Je l'ai su mais je l'ai oublié aussi. Montaigne disait que la culture est ce qui reste quand on a tout oublié, et je ne confonds pas oubli et ignorance, mais tout ce qu'on oublie la culture est proprement effrayant.

Le résultat est qu'on ne parvient à rien de bon tant qu'on ne se spécialise pas, et qu'on ne partage pas les mémoires. Un tel partage n'est cependant pas très satisfaisant ; on ne sait quel esprit synthétisera cette mémoire éclatée, ni à quelles institutions il pourra donner naissance, ni quels régères il pourra entraîner.

La solution – on la connaît mais elle n'est pas souvent accessible – consiste à élaborer des théories plus synthétiques. Le dix-neuvième siècle a commencé à synthétiser la chimie avec la physique, et l'on n'en a toujours pas fini. Le dix-septième, et pas seulement en Occident, avait synthétisé la géométrie et l'algèbre. Nous pouvons bien dire « la mathématique », nous savons que nous avons « des mathématiques ».

Ces synthèses permettent avec des ressources intellectuelles comparables de comprendre ou de réaliser techniquement des constructions plus complexes. L'histoire du progrès est aussi celle de telles synthèses. À l'évidence, elle n'est pas achevée ; peut-être même est-elle en panne.

Kalantan

Kalinda n'habite pas très loin de la mer, ce qui est logique quand on travaille sur un chantier naval. Nous nous rendons chez elle en vélo. J'habite en principe la petite maison de bambou de l'autre côté de Citagol. Ziad qui est remonté à Catalga m'en a laissé l'usage. Kalinda a cependant préféré m'inviter chez elle, dans sa maison plus proche du chantier. C'est plus pratique pour chacun de nous : repas, lavage, entretien de l'appartement.

Il n'est pas impossible à Citangol de trouver une femme de ménage, mais ce n'est pas vraiment dans les mœurs. Ici les gens sont des fanatiques de la propreté, et ils ne sont pas portés à en confier la responsabilité à des tiers. Même un notable est capable d'arriver le matin dans son bureau à l'avance pour y brosser le parquet à quatre-pattes. C'est encore un aspect qui rappelle l'archipel nippon. Il est vrai qu'ici aussi on se déchausse à l'intérieur.

J'apprécie davantage la vue qui s'offre de la maison de Kalinda que celle, au niveau de la mer, qu'on a depuis chez Ziad. Même si le ciel est perpétuellement renouvelé, on finit par s'en lasser. Son principal avantage était que je pouvais dès le réveil me jeter dans l'océan. La maison de Kalinda est à dix minutes à pied de la mer, un quart d'heure du chantier, dans les hauteurs de cette petite banlieue, ce village rattaché à Citagol par un mince ruban urbanisé sur le front de mer, qu'est le quartier de Kalantan.

Le Bouddhisme citangolais

Le Bouddhisme ne s'est pas introduit à Citangol par le même chemin que celui qu'il a pris dans toute l'Asie du sud-est, quand les princes indiens envoyèrent des missionnaires jusqu'à Bali au deuxième siècle avant l'ère actuelle. Il a suivi l'autre chemin, celui qu'on dit du Grand Véhicule, ou qu'on appelle encore la Doctrine des anciens, le Téralavada, celui qui passait par le nord, à travers l'Afghanistan et le Tibet sous le nom de Dhyāna, jusqu'en Chine où il fut introduit au septième siècle de l'ère actuelle par le moine Bodhidharma, et où il a pris celui sinisé de Tchan. C'est à partir de la Chine qu'il a attiré des étrangers, de Corée, du Japon ou d'autres îles, qui sont venus l'étudier sur place et l'ont ramené chez eux.

Je dis cela sans garantie, tel que je l'ai retenu de ma conversation avec Djonzo.

Un nouveau concept d'espace

Djonzo m'a aussi parlé de Grothendieck. Pas de la personne dont il ne sait à-peu-près rien, mais de ses travaux mathématiques. Grothendieck, m'a expliqué Djonzo, considérait qu'on avait distingué trois aspects de la réalité mathématique : le nombre d'abord, ou l'aspect arithmétique ; la grandeur ensuite, ou l'aspect analytique ; la forme enfin, ou l'aspect géométrique. Pour lui, loin d'être exclusifs, ces trois aspects se retrouvent en interaction dans la plupart des situations mathématiques. Ils sont comme autant de facettes de cette réalité. Une situation donnée n'est pas intrinsèquement arithmétique, par exemple, mais elle est qualifiée d'arithmétique quand on l'envisage sous cet aspect. Au nombre, à la grandeur et à la forme correspondent des points de vue à travers lesquels la réalité mathématique peut être appréhendée. Dit ainsi, cela ressemble à une évidence, mais combien de telles évidences peuvent nous échapper, et nous demeurer masquées longtemps.

Djonzo est mathématicien, et il parle français, quoiqu'assez maladroitement. Les mathématiques sont la seule discipline où la connaissance de la langue française soit encore d'une solide utilité. L'universalité de son langage n'y change rien : la réflexion mathématique n'est pas prête de se passer de la langue naturelle. Djonzo m'a donné un lien en français de l'Université de Montréal où [un essai de Mathieu Bélanger](#) approfondit l'approche de Grothendieck sur l'unité des mathématiques. J'y ai trouvé les citations que j'ai notées et qui en donnent un intéressant raccourci :

« C'est dire que s'il y a une chose en mathématique qui (depuis toujours sans doute) me fascine plus que toute autre, ce n'est ni "le nombre", ni "la grandeur", mais toujours la forme. Et parmi les mille-et-un visages que choisit la forme pour se révéler à nous, celui qui m'a fasciné plus que tout autre et continue à me fasciner, c'est la structure cachée dans les choses mathématiques. [Grothendieck, *Récoltes et semailles*, Montpellier, Université des Sciences et Technologies du Languedoc. 1985, p. 27]

La relation que fait plus loin Grothendieck entre le langage et *la constante pression du besoin immédiat* ne manque pas de me saisir : « Ainsi sommes-nous amenés à constamment "inventer" le langage apte à exprimer de plus en plus finement la structure intime de la chose mathématique, et à "construire" à l'aide de ce langage, au fur et à mesure et de toutes pièces, les "théories" qui sont censées rendre compte de ce qui a été appréhendé et vu. Il y a là un mouvement de va-et-vient continu, ininterrompu, entre l'appréhension des choses, et l'expression de ce qui est appréhendé, par un langage qui s'affine et se recrée au fil du travail, sous la constante pression du besoin immédiat. » [1985, p. 27]

Djonzo est davantage intéressé par le nouveau concept d'espace qu'appellent ces recherches, un espace topologique évidemment, mais provenant d'une critique de la topologie antérieure : « On peut considérer que la géométrie nouvelle est avant toute autre chose, une synthèse entre ces deux mondes, jusque-là mitoyens et étroitement solidaires, mais pourtant séparés : le *monde "arithmétique"*, dans lequel vivent les (soi-disant) "espaces" sans principe de continuité, et le *monde de la grandeur continue*, où vivent les "espaces" au sens propre du terme, accessibles aux moyens de l'analyste et (pour cette raison même) acceptés par lui comme dignes de gîter dans la cité mathématique. Dans la vision nouvelle, ces deux mondes jadis séparés, n'en forment plus qu'un seul. » [1985, p. 30]

Djonzo a trouvé dans le projet du Târâgâlâ un excellent champ d'expérience mathématique. Ceci ne l'empêche en rien de mettre la main à la pâte comme tout le monde, ni même de passer des serpillières. Il est le principal concepteur du bulbe du Târâgâlâ.

Djonzo est bouddhiste, mais il n'accorde pas aux écoles spirituelles plus d'importance que les rites et les coutumes familiales sur lesquelles elles s'adosent, comme en France nous mangerions

un gâteau des rois sans songer aux Évangiles. Les arguties sur les traditions métaphysiques lui semblent sans doute dérisoires tant qu'on ne perçoit pas clairement la relation entre un nombre, une mesure et une forme. D'un autre côté, il donne une réelle importance à ces expériences et ces exercices mentaux qui constituent l'essentiel de la littérature du Tchan, mais comme moi-même n'hésite pas à donner toute leur importance aux écrits de Leibniz ou de Berkeley.

Quelque-chose de Gauguin

Je n'avais jamais vraiment apprécié la peinture de Gauguin avant de venir à Citangol. Il y a ici de cette solidité des femmes d'Océanie, de leurs épaules de nageuses. La région a pourtant été principalement peuplée par des populations venues des côtes sud de la Chine dès le sixième millénaire. D'autres plus anciennes étaient déjà là. On a trouvé des sites préhistoriques. Il en est venu aussi des régions océaniques, et d'autres de plus loin encore. Je connais en fait bien peu de l'histoire de Citangol, et à vrai dire je n'ai pas encore beaucoup cherché, ni eu les temps d'en parler avec mes amis. D'autres questions pour l'heure nous intéressent davantage.

Il y a ici quelque-chose des peintures tahitiennes de Gauguin. Pourtant, Tahiti, c'est l'autre bout du monde d'ici. Et il y a aussi quelque-chose de Japonais. Cependant, si le Japon est nettement moins éloigné, il n'a jamais eu de réelles relation avec Citangol. Les influences qu'il me semble percevoir doivent donc avoir suivi des chemins plus dérobés, à moins qu'il ne s'agisse de quelque aberration de ma perception.

Le chat de Citangol

Citangol héberge une sous-espèce endémique de chats. En réalité, ce ne sont pas des chats, ce sont des [Prionailurus](#). Le *Prionailurus* est un genre de félin que l'on trouve un peu partout dans l'Asie du sud-est. Comme à Citangol, la plupart sont adaptés au milieu aquatique ; et leurs griffes ne sont que partiellement rétractiles. Ceux que l'on ne trouve qu'ici ressemblent au chat. Ils se confondraient même avec de vulgaires chats de gouttière, si ce n'est qu'en les observant mieux, on remarquera que leurs oreilles sont moins pointues. Cependant, ils ont cette particularité de ne pas craindre l'eau, et de ne pas hésiter à plonger pour attraper un poisson comme le font les loutres. Ils sont sauvages, et ne semblent pas susceptibles de se laisser apprivoiser.

Cahier six

Près des flots

Des sociétés de primates

Il est un aspect désagréable que partagent toutes les sociétés humaines : elles se font vite agaçantes, et toujours envahissantes. S'il vous vient l'envie de réfléchir, de concevoir, de rêver, d'étudier, de vivre une aventure amoureuse, de travailler seulement, vous risquez toujours d'être fortement dérangés. Toutes les sociétés humaines sont ainsi. J'imagine que nous devons cela à notre appartenance à l'ordre des primates, plutôt qu'à celui des félidés par exemple.

Irrésistiblement, pour s'en protéger, on en vient à vivre la nuit, ou encore à se lever très tôt le matin, bref à voler au sommeil nos moments de concentration et de tranquillité. Certes, les sociétés ont cherché des remèdes à elles-mêmes. Le monachisme en fut un – que Kalinda n'aime pas. Le culte contemporain de la propriété individuelle en est un autre. Encore une tentative désespérée : une cellule de moine ou une résidence familiale nous garantiraient-elles la tranquillité de l'âme ?

Je suis un solitaire, pensera-t-on, peut-être un sociopathe. Même pas. J'apprécie la compagnie, et je sais faire apprécier la mienne, mais enfin, on n'a pas que ça à foutre. J'imagine que même pour dessiner le bulbe du Târâgâlâ, Djonzo avait besoin qu'on lui fiche la paix pendant de longues plages de temps.

Peut-être Djonzo réfléchit-il mieux couché dans l'herbe, ou debout en s'appuyant sur le buffet de sa cuisine, ou dans l'eau en nageant, ou l'un ou l'autre selon le moment. J'imagine aussi qu'il n'avait pas besoin pendant qu'il dessinait le bulbe du Târâgâlâ d'être perturbé par des problèmes administratifs ou affectifs, des problèmes de susceptibilités, d'équité ou de légitimité, des conflits de pouvoir, des rapports de séduction, ou d'émulation...

D'ailleurs, on l'a compris, ce n'est pas la proximité des autres qui me pose problème. Il ne me dérange pas que des gens mènent leur vie autour de moi et s'agitent. Je peux même supporter un volume considérable de bruit. Ne ferions-nous rien ensemble, que nous pourrions malgré tout partager une présence dont rien n'interdirait qu'elle fût chaleureuse, qu'elle offre à tout instant l'éventualité d'un coup de main, et qu'elle ne soit en rien perturbante.

Les gens de Citangol ne sont pas différents du reste de l'espèce, mais chacun sait peut-être mieux s'occuper de ses affaires pendant que les autres en font autant ; ils ont plus de facilité à partager l'espace et le temps sans se déranger. Peut-être est-ce en raison de la forte présence de la mer, de son bruit, de son rythme, de son immensité.

La Chine et la mer

L'influence chinoise s'est fait sentir ici dès les Song. On oublie que la Chine fut un peuple de marins avant de se refermer sur ses terres sous les Ming, je ne suis jamais parvenu à apprendre pourquoi.

À l'aube du quinzième siècle, le grand amiral Zheng He partit à la tête d'une flotte impressionnante pour assurer la domination de l'Empire du Milieu, et cartographier sa périphérie. Je ne sais en quoi ces expéditions, il y en eut sept en tout, furent des succès ou des échecs, ni seulement en quoi on aurait pu en juger, mais elles marquèrent un terme à la volonté mondialiste de la grande civilisation. Même de nos jours, la Chine nouvelle fait montre d'une grande timidité à

s'affirmer en tant que puissance mondiale, comme si une mémoire de cette aventure dont je ne sais pourtant rien, la retenait encore.

On oublie aussi que les Chinois, grâce au bambou, construisaient des navires bien meilleurs, bien plus gros et bien plus solides que les Européens. Certains spécialistes affirment que ces vaisseaux pouvaient atteindre 138 mètres de long et 55 mètres de large, et comptaient neuf mâts, à l'époque où carques et caravelles excédaient à peine les trente mètres de long sur huit de large. L'Europe ne parvint jamais à construire des voiliers en bois aussi gros avant d'y introduire, au dix-neuvième siècle, des éléments d'architecture métallique.

L'impression des cartes marines, le gouvernail d'étambot et la boussole qu'inventèrent les Chinois permirent à l'Occident de faire leurs découvertes, mais la dynastie Ming s'en détourna à l'époque où fut ouvert le grand canal entre Hangzhou et Tianjin, comme si la Chine renonçait à sa mission exploratrice pour sa vocation attractive. Apparemment, elle attira les loups.

Certains affirment que les Chinois auraient cartographiés les côtes des Amériques et auraient même découvert l'Australie dès le quinzième siècle, mais cette [hypothèse est contestée](#) par des gens qui ne me semblent pourtant pas mieux étayer leurs critiques. Les Chinois en avaient les moyens bien avant les Espagnols et les Portugais ; si jamais ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils n'ont pas cherché à le faire.

L'heure fraîche

Je regarde la mer de chez Kalinda, à l'heure fraîche, assis devant la fenêtre pour tenir mon carnet avant que ne pointe le jour, ou avant que la nuit ne s'étende. On ne se croirait plus dans le quartier d'une ville, ni non plus tout à fait à la campagne.

On n'y aperçoit pas le chantier, et l'on y devine à peine la petite anse qu'il occupe presque à lui tout seul. Dans la pénombre des petits matins et des soirs, les toits des maisons se noient dans la végétation des jardins, masses noires qui paraissent alors plus denses, plus vastes qu'en pleine journée. J'y contemple la rade au moment où la lumière des lampes le dispute à celle du jour, celui qui vient, avant qu'on n'entende les premiers chants d'oiseaux, ou celui qui tombe, quand la nuit laisse distinguer la toute première étoile.

J'aime surtout la lumière du jour qui vient, quand le soleil n'est pas encore sorti, en face, du fond de l'océan. C'est l'heure où tout devient plus indistinct que dans la nuit profonde qui enveloppe, si indistinct qu'on peut se sentir n'importe où, dans un lieu indéfini, mais loin, très loin, quoique chez soi.

Le vers citangolais

Je n'aime pas le recours aux renvois à la ligne qu'utilise la versification. Je ne parle pas spécifiquement du vers libre, au contraire, mais du vers rimé. J'admets l'utilité d'un saut de ligne à la fin d'un vers libre, sans quoi l'on ne saurait pas qu'il en est un. Disons que le vers libre se sert de la typographie pour ponctuer des vers qui ne le sont pas par le retour des consonnes. Si le vers est rimé, pourquoi le souligner lourdement par la typographie.

J'admets encore que ce procédé soit utile à qui écrit, mais il ne l'est plus à qui lit. Copie et colle n'importe quelle suite de vers d'un poète, et supprime les sauts de ligne. Que perd-il ? Que perd-il de sa sonorité ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Il s'entend mieux, au contraire.

C'est ainsi qu'on écrit la poésie à Citangol, la poésie rimée. Il en existe plusieurs formes convenues. Le ten-gaï en est une dont j'ai apprécié la sonorité : quatre vers de neuf syllabes suivis d'un de cinq qui rime avec le précédent. On appelle un ten-gaï une telle suite de cinq vers, mais un véritable poème en comporte beaucoup plus, plusieurs dizaines parfois.

Kalinda m'a lu plusieurs poèmes de sa composition. Elle me les traduisait en anglais car je n'y comprenais rien évidemment. J'ai bien envie d'en faire moi-même une retraduction en français, mais si je veux respecter la rime et le nombre des syllabes, j'y mettrai un certain temps.

Pas autant qu'on pourrait le croire si l'on n'en a pas l'habitude ; une relative souplesse de la structure de la phrase française, et celle du « e » muet, rendent l'exercice plus aisé qu'en anglais par exemple. J'ai toujours été plutôt bon à cet exercice, mais bien sûr, il en résulte parfois des constructions inattendues ; ou encore, un recours à des synonymes inusités, donne au résultat un ton archaïque.

Les poètes contemporains ne se sentent pas tenus de se soumettre à ces formes classiques, mais ils les dominent, s'en servent, les détournent au besoin. La plupart des gens ici pratiquent plus ou moins la poésie. Ils n'hésitent pas à la partager au cours de soirées où l'on s'invite autour d'un repas.

Le kambo

On aime accompagner la poésie de musique. L'instrument le plus usité à Citangol, du moins sur la côte nord-est, est une sorte de harpe à corde pincée. Le kambo n'a pas du tout la forme d'une harpe. Il est un descendant direct du gǔzhēng chinois, introduit vraisemblablement à l'époque Tang. Les kambos sont comme de longs coffres plats aux formes oblongues et à la surface légèrement bombée, bien que leur structure soit soumise aux variations les plus diverses. On le pose sur des pieds et l'on en joue assis sur un tabouret, en tailleur, ou encore debout. Il comporte généralement seize cordes tendues sur seize chevalets mobiles utilisés pour accorder l'instrument. On garnit les doigts de sa main droite de dés de métal prolongés d'une pointe de bambou, et l'on se sert de la gauche pour presser les cordes.

On en fait de plus petits, plus aisément transportables. On fait aussi des kambos électroniques, simple armature métallique tendant les seize cordes. Kalinda en possède un, très épuré, tout noir, qui se plie comme une table à repasser.

La sonorité du kambo ressemble un peu à celle du koto japonais, autre descendant du gǔzhēng chinois.

Un ten-gaï de Kalinda

Comme des moines au long des branches, déjà les chenilles au printemps, en rang, avant d'être momies blanches, n'ignorent pas les ailes pourtant, que le désir tend.

J'ai traduit ce ten-gaï de Kalinda en respectant sa métrique pour qu'il sonne bien quand on l'accompagne au kambo. Bien sûr, cinq vers, ce n'est pas assez pour apprécier ce genre de poésie dont le formalisme un peu raide n'empêche pas d'amples variations rythmiques et mélodiques sur une plus longue suite. Le rythme impair est aussi déroutant pour une oreille occidentale habituée au pas plus qu'à l'ondulation.

Branche et *blanche* ne font sans-doute pas une rime parfaite, mais avec l'accent de Kalinda, ça va.

Des instruments de musique

La régularité des rimes dans un poème marque une mesure plus qu'un rythme, et bien plus encore qu'une mélodie. On parle d'ailleurs alors de métrique. Cette métrique n'est qu'un cadre sur lequel se tissent le rythme, la mélodie, l'harmonie... Autrement dit, elle s'entend moins qu'elle n'aide à les entendre. Les enfants ont tendance à accentuer les rimes, donnant aux plus beaux vers des aires de ritournelles, et c'est exactement la lecture à laquelle incitent les renvois à la ligne.

La plupart des instruments de musique, le kambo par exemple, peuvent être regardés comme des représentations de la structure musicale, de sa métrique notamment. L'ensemble des cordes, leur longueur de part et d'autre du chevalet qui les accorde, sont autant de figurations de la structure de la musique. Les trous sur une flûte sont aussi bien une figuration de la hauteur des sons.

C'est troublant quand on y songe. Ce sont des figurations de la structure musicale, et pourtant ils permettent de produire cette musique en les utilisant. Songe-t-on que ce sont les premiers appareils numériques ? Ils intègrent immédiatement la structure arithmétique et géométrique au dispositif mécanique acoustique.

La musique peut pourtant être conçue, entendue, chantée encore aussi bien, sans l'intermédiaire d'aucun instrument. On a cependant des difficultés à produire une musique complexe et originale sans se la figurer d'une manière ou d'une autre. Une difficulté similaire à celle qu'on rencontre en comptant de tête plutôt qu'en écrivant.

On a besoin de systèmes de figuration, pas seulement d'inscription dans la mémoire, j'ai envie de dire dans le corps, ni de répétitions mnémotechniques. On a besoin de figurer la musique, mais aussi bien la parole, le calcul, de les noter sur un support manipulable. L'instrument de musique fut le premier support d'une telle figuration conçue bien avant toute écriture musicale, mathématique ou en langue naturelle.

Cette forme d'écriture, à la fois primitive car antérieure à l'écriture véritable, et toujours en développement puisqu'elle se prolonge dans l'informatique, non seulement permet la conception, mais produit dans le même mouvement son objet concret sous la forme d'ébranlements acoustiques.

On y joue à la fois sur un double objet ; un instrument mécanique acoustique, et un système de figuration des quantités et des mesures, un système proprement numérique.

J'en comprends mieux, quand j'y songe, l'importance que donne Ziad au groupe autonome de travail, qui permet à chacun d'embrasser autant qu'il est possible l'ensemble du procès.

Encore sur le chat de Citangol

On ne distinguerait pas un chat de Citangol d'un vulgaire chat domestique, d'autant qu'ils sont si farouches qu'il est impossible de les approcher d'assez près pour observer attentivement la forme de leurs oreilles et la rétractibilité de leurs griffes. Rien n'est plus étrange qu'un chat que vous surprenez au petit matin quand vous pédalez sur la route qui borde la mer, et que vous voyez plonger en trois bonds pour se fondre dans le miroitement des vagues.

Ils n'approchent les zones habitées que la nuit.

Cahier sept

Avant de rembarquer

De la figuration des déités locales

La représentation des divinités locales ici n'est jamais figurative. Je ne sais pas très bien d'ailleurs si je dois les dire des dieux ou des esprits. Il y en a des quantités ; personne n'a seulement tenté de les recenser. Certains ont des places centrales et prestigieuses, comme la Dame des Eaux Profondes ou le Seigneur des Monts et de la Lave, mais il en est de plus modestes et de plus locaux. La moindre source a son esprit ; le moindre pic, la moindre crique, le moindre ravin, la moindre grotte. Dans une île volcanique, on imagine combien il y en a.

J'ai cru trouver une exception à la règle en voyant une représentation du Grand Dragon : une figure de dragon blanche sur une toile légère aux motifs émeraude, qui battait au vent comme un drapeau. Les fines touffes de poil qui prolongent les oreilles droites, un pelage plus long, effilé des deux côtés de la gueule, comme des favoris, des yeux en amande, fendus d'une pupille verticale, traduisant une jouissance vorace.

– Votre Grand Dragon, on dirait un lynx, ai-je fait remarquer à Kalinda.

– Évidemment, m'a-t-elle répondu, c'est un lynx. La représentation du Grand Dragon est la toile qui bat dans le vent, idiot.

– Mais il n'y a pas de lynx à Citangol.

– Non, il n'y en a pas. Le Grand Dragon est une figuration des quatre éléments, m'a-t-elle expliqué : il flotte comme le vent, il coule comme une rivière, il ondoie comme une flamme et il a quatre pattes griffues.

– En quoi une toile qui bat dans le vent serait-elle une représentation de ces quatre éléments ?

– D'abord, elle bat dans le vent, ensuite elle roule comme des vagues, elle peut blesser comme une flamme, et elle a quatre côtés comme la terre.

– Voilà qui éclaire un peu mieux votre système de représentation, ai-je répondu amusé.

– Oui, il fonctionne un peu comme une langue ; en fait, il rattache la langue naturelle aux éléments de l'île.

Sa réponse de but en blanc m'a surpris, comme si tout cela était déjà bien connu et pensé : Tu veux dire que les structures syntaxiques et paradigmatiques des langues de Citangol y sont délibérément articulées ? Vous l'avez analysé ?

– Oui, et sa structure symbolique aussi.

L'honnête-homme du vingt-et-unième siècle

Je ne parviens toujours pas à bien évaluer ce que savent mes amis, ou ce qu'ils ignorent. Globalement, ils savent à peu près tout ce qu'un honnête-homme du vingt-et-unième siècle sait n'importe où sur la planète, mais il existe aussi des choses que tous savent ici et qu'on ignore ailleurs, comme il en est partout.

Et puis, que sait exactement l'honnête-homme du vingt-et-unième siècle ? Sans doute ce qu'est une base hexadécimale, mais pas nécessairement comment se sont succédé les dynasties chinoises.

Il n'y a qu'un siècle ou deux, nous pouvions nous faire une idée exacte de ce qu'un honnête-homme devait savoir : ce qui s'enseignait à Cambridge, à Oxford, à la Sorbonne ou aux Mines, même s'il n'était pas nécessaire d'en sortir pour en être un ; mais ce bel assemblage s'est depuis

fractionné autant que fractalisé. Le grand marché international des titres universitaires n'est plus aujourd'hui un sanctuaire du savoir de l'honnête-homme, mais plutôt un système de légitimation des notables.

D'autre part, savoir est une chose, comprendre en est une autre. Comprendre est à la fois prendre et être pris, et apprendre n'y suffit pas. Je ne parle pas seulement de littérature ou de spiritualité. Apprendre les équations de Leibniz ou de Schrödinger, ce n'est pas encore les comprendre.

Wittgenstein disait qu'on avait compris quand on était en mesure de continuer seul. Oui, il avait raison dans la mesure où il entendait que ce n'était pas seulement quand on était en mesure d'expliquer. Je veux dire quelque-chose de plus : qu'on a compris quand son regard en est bouleversé.

L'enseignement de Cambridge, Oxford, la Sorbonne ou les Mines cherchait à former des honnête-hommes qui partageaient un même regard, oubliant peut-être un peu vite qu'il y avait d'autres écoles et d'autres regards possibles. Que serait ce regard commun aux honnête-hommes du vingt-et-unième siècle ?

Un bateau pour honnête-homme

La question est débattue de savoir si l'on doit programmer une interface graphique pour commander la voile du Târâgâlâ, plutôt que de passer simplement par le terminal. On se résoudra à coder une interface graphique, j'imagine, comme on en a déjà fait le choix pour l'ensemble des commandes du navire.

Une petite habitude est nécessaire pour entrer les commandes au terminal, et surtout pour y lire les données. Quand elle est prise, ce procédé est peut-être plus simple et plus sûr que l'utilisation d'une interface graphique. La question pourrait être tranchée en imaginant d'abord une prise en main avec cette interface avant de passer aux commandes du terminal. Il n'y a hélas aucune chance pour que quelqu'un qui aurait appris à piloter ainsi, accepte ensuite de passer à l'autre méthode, qui lui demanderait finalement à peu près le même apprentissage que s'il avait commencé par là.

Le Târâgâlâ va reprendre la mer, et je serai seul à la barre. Je suis moi-même cette fois davantage l'objet du test que le navire ou son système. Il s'agit de comprendre comment se comporterait un navigateur qui ne serait pas un marin expérimenté, qui n'aurait pas suivi toute la conception du bâtiment, et qui ne serait pas un programmeur, car le Târâgâlâ est conçu pour être piloté par un homme seul sans compétences particulières ; un simple honnête-homme en quelque sorte.

Citagol et les langues

Il n'y a guère plus de deux millions d'habitants entre l'île principale et l'ensemble de l'archipel, dont une petite moitié vit à Citagol, et ils ne se sont même pas entendus sur une langue commune. Du moins toutes les langues utilisent-elles les mêmes caractères, une écriture pour eux-seuls qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, une écriture syllabique comme le japonais ou le coréen. Une telle graphie est diabolique pour quelqu'un qui est accoutumé à un système phonémique. Tout d'abord, il comporte nécessairement plus de lettres. Il est donc plus difficile de les mémoriser ; et il ne faudrait pas croire que l'accroissement de la difficulté ne serait qu'arithmétiquement proportionnelle à celle des caractères. On triompherait cependant d'un tel obstacle si l'esprit n'avait pas tant de mal à admettre que les sons « ba » et « bé », par exemple, ou « hi » et « ho », n'aient rien à voir graphiquement entre eux. Quand on est accoutumé depuis sa petite enfance à associer les caractères aux phonèmes, c'est une gymnastique extrêmement difficile que de les associer aux syllabes.

Avec ça, le citangolais classique du nord-est, et celui de la côte ouest, se plaisent à utiliser aussi des idéogrammes chinois, à l'instar encore du coréen et du japonais. Même déchiffrer les

inscriptions les plus familières m'est encore difficile. Sinon la langue n'offrirait pas de bien gros obstacles à l'apprentissage. J'ai déjà mémorisé beaucoup du lexique, et percé l'essentiel de sa syntaxe. Je serais bien capable déjà de bredouiller le citangolais du nord si je parvenais seulement à l'écrire. Là encore, il est extrêmement difficile d'intégrer une langue sans prendre appui sur l'écriture, du moins quand on s'est accoutumé à aborder le langage par les textes. Il manque alors un point d'appui à l'esprit pour intégrer son système phonologique.

La plupart des Citangolais connaissent au moins un peu d'anglais, qui est très pratiqué par tous leurs voisins, et qui s'enseigne dès l'école. Pour autant, ils s'y intéressent un peu moins qu'eux. D'abord, ils ne sont pas ouverts au tourisme. Loin de le favoriser, ils feraient même tout pour le décourager.

Je m'étais un jour arrêté prendre un café près du port. Quand j'ai voulu payer, la serveuse m'a dit que c'était offert par la maison. J'en ai fait part à Djanzo en lui disant que les commerçants étaient ici très hospitaliers. Il a souri et m'a expliqué que c'était pour décourager le tourisme. « Oui, oui, c'est très efficace », a-t-il répondu à mon air sceptique, « les touristes se sentent obligés. »

« Je crains plutôt que vous ne finissiez par les attirer si de telles méthodes s'ébruitaient. – Pas du tout, ne crains rien. Les touristes aiment acheter, et surtout les investisseurs de tourisme, le moins cher possible peut-être, mais payer pour sentir les gens à leur service. Si tu inverses cette relation, crois-moi, tu les fais fuir. Ils courent se réfugier aux Philippines, en Océanie, en Micronésie, n'importe où du moment qu'ils auront l'impression de maîtriser la situation. Toi-même finirais par être gêné si de telles situations se reproduisaient trop souvent. Le plus important de toute façon, ce n'est pas de rendre les touristes mal à l'aise, mais que des gens le soient s'ils gagnaient de l'argent avec eux. »

Je dois reconnaître que je n'ai pas vu beaucoup d'étrangers depuis que je suis ici. Il n'y a de toute façon aucune infrastructure. « Le tourisme fait bondir les prix au-delà des revenus locaux », a ajouté Djanzo, « et il plombe le développement ». J'apprécie beaucoup de pouvoir parler avec lui en français plutôt qu'en anglais.

Tricher avec le temps

Il y a encore une quarantaine d'années, avouer qu'on regardait la télévision vous aurait fait passer pour un débile. Pourtant, elle était bonne, même quand il n'y avait qu'une seule chaîne. C'est à la télévision nationale qu'adolescent j'ai découvert Eschyle, Purcell, Jarry... Elle osait diffuser *les Perses*, *Didon et Énée* ou *Ubu roi* en début de soirées, ce qu'on ne verrait plus aujourd'hui sur une chaîne culturelle même passé minuit.

Aujourd'hui, tout le monde regarde la télé, et des intellectuels se livrent même à la critique des séries policières nord-américaines sur le ton le plus sérieux.

– Et tu ne la regardes pas ? m'interroge Kalinda.

– J'ai du mal à m'installer devant un écran sans rien faire. Finalement, c'est très passif, en comparaison de la lecture par exemple, ou même de la simple contemplation d'images qui restent immobiles sous nos yeux, à notre merci.

Kalinda, Djanzo, Ziad qui est revenu de Citalga, et moi passons une dernière soirée ensemble avant le départ du Târâgâlâ. Nous dînons tous les quatre chez elle, dans la moite tiédeur du soir, sur la terrasse, accompagnés d'une musique de kambo. Le reste de l'équipe est venu prendre l'apéritif avec nous, puis chacun est retourné chez lui avant la nuit.

Je me suis mis cependant, par périodes, à regarder beaucoup de films ou de séries, surtout quand il m'a été possible de les enregistrer, et d'en repasser des morceaux, m'arrêter sur leur construction, les naviguer.

– Et puis il faut bien dire, continué-je, que regarder un film ou l'épisode d'une série est une manière de déployer le temps. Que peux-tu faire si tu veux te distraire et te changer les idées sans dépenser beaucoup de temps ni d'argent ? Une ou deux heures ça passe vite. Un film ou l'épisode d'une série te permettent d'entrer dans un autre univers, de vivre en accéléré un temps plus long, et d'en rentrer assez tôt pour pouvoir lire ou travailler encore avant de te coucher.

– Et tu ne le fais plus ? me demande Ziad.

– Si, cela m'arrive encore de loin en loin sur l'écran de mon ordinateur, quand il me vient l'envie de tricher avec l'écoulement du temps.

– On a fait des études depuis l'apparition de la télévision, me répond-il. On a vite découvert qu'elle bousillait le cerveau. Elle a des effets catastrophiques pendant les premières années de la vie. On a observé partout une baisse des capacités cognitives des élèves avec l'apparition de la télévision. Ce n'est pas à cause du temps que passeraient des jeunes gens devant leur écran, du moins pas principalement, mais surtout à cause d'une diminution des capacités d'attention qu'elle provoque.

– Oui, je peux en faire l'expérience. J'y suis très sensible quand je regarde des documentaires ou des informations. Dès que je commence à réfléchir à ce que je vois et à ce que j'entends, dès que je me mets, par exemple, à me demander pourquoi je suis informé d'un événement plutôt que d'un autre, ou si je m'interroge sur le vocabulaire choisi, je n'ai pas le temps d'aboutir à des conclusions, que j'entends déjà parler d'autre chose. Rapidement alors, je n'y comprends plus rien.

Un excellent cinéaste peut faire disparaître cet effet. Je pense à *Trop tôt trop tard*, des [Straub](#). C'est magnifique, mais c'est long, long, très long...

Le soleil se couche maintenant sur la rade. Il me paraît plus grand que d'habitude sur la mer immense. Je note ce détail en conversant, comme le signe à la fois d'une légère appréhension, et d'une incitation peut-être à me préparer avec sérieux au départ.

Tout en parlant, j'écoute les notes du kambo. Elles descendent très bas dans les graves, évoquant les tons assourdis d'un tambour. Je vais m'intéresser davantage à cet instrument.

Cahier huit

Pleine mer

En mer

J'ai téléchargé un fichier des sons du kambo. Je vais l'utiliser avec mon éditeur de partitions. Pendant un temps, j'avais trouvé un moyen de jouer directement les notes au clavier. Je ne sais plus comment je m'y étais pris. Il me suffisait de me souvenir à quelle lettre correspondait telle note, et je pouvais composer directement à l'oreille, pendant que le programme écrivait la partition. J'en suis donc maintenant réduit à les entrer au pavé tactile.

J'ai toujours regretté de n'avoir pas eu un minimum d'éducation musicale, et j'ai été émerveillé quand j'ai découvert que l'informatique m'offrait la possibilité de composer et de jouer de plusieurs instruments à la fois, dont je ne sais pourtant tirer le moindre accord. Ce ne fut jamais autre chose pour moi qu'un jeu, et je n'oserais faire écouter à personne les quelques mesures qu'il m'est arrivé de composer. De tels programmes m'ont surtout permis, de loin en loin, d'étudier les structures musicales de différentes cultures.

Cependant l'instrument n'est pas la musique, c'est plutôt l'inverse. Chacun d'eux est adapté à une forme musicale avec laquelle il est né, se générant mutuellement en quelque sorte, mais il se prête la plupart du temps à en jouer d'autres. Le son non plus n'est pas la musique. Chacun a beau se construire avec des jeux de sonorités qui lui sont propres, ils ne la génèrent pas spontanément. Mes premières improvisations avec les sons du kambo restaient de la musique occidentale.

Il me reste encore dans l'oreille quelques airs de la région, et je n'étais pas si mauvais au lycée en dictée musicale, j'ai pourtant eu une réelle difficulté à en noter quelques mesures. Même un musicien confirmé les aurait rencontrées, je pense, car nous sommes familiarisés à des enchaînements qui nous sont devenus naturels, et avons du mal à identifier des suites de sons exotiques, même si elles sont finalement assez simples.

Le son n'est donc pas la musique, mais c'est pourtant bien celui du kambo qui m'intéresse. L'instrument, de la famille des harpes, a aussi quelque-chose du piano dans sa structuration du son ; voire du clavecin. J'ai d'ailleurs testé une partition de Bach avec, puis une Gymnopédie de Satie. Le kambo a encore quelque-chose de la guitare ; j'ai joué quelques mesures de flamenco. Il peut enfin prendre dans les graves, je l'ai déjà dit, comme des tons de tambour tant il résonne sourdement.

Voilà le problème avec un intellectuel ; là où une personne normale ne se trouverait rien d'autre à faire que passer une serpillière dans sa cabine ou sur la coupée, ou encore étendre au rouleau un seau de colle bien liquide sur le pont, lui va chercher des réponses à des questions qui ne se posent pas. Ces occupations toutes triviales sont pourtant bien salubre parfois pour libérer l'esprit et suggérer des idées qui se dérobaient, mais qu'on oublie souvent avant d'avoir fini.

La mer a une odeur forte

La mer a une odeur forte. Ses effluves ne sont pas toujours les mêmes partout, ni selon les saisons. Sur le littoral, elles sont mêlées à celles plus fortes encore d'algues qui se décomposent. Je ne me suis pour le moment pas éloigné beaucoup des côtes, mais suffisamment pour ne plus les voir : une vingtaine de milles nautiques tout au plus. Je vais rejoindre la pointe sud de Citangol.

J'imagine que sur une planète de la taille de Jupiter, on doit voir l'horizon bien plus loin qu'une, et même plusieurs quinzaines de kilomètres ; à supposer qu'on trouve sur Jupiter un horizon visible.

À supposer qu'il y ait sur Jupiter des surfaces planes comme celle d'un océan, un océan gelé j'imagine, composé de je ne sais quels éléments, une atmosphère de je ne sais quel gaz, ou un vide suffisamment limpide, et qu'il y ait assez de luminosité alors que le soleil n'y est pas beaucoup plus gros qu'une grosse étoile, l'effet devrait être saisissant. Pour voir une fois un tel horizon, je serais prêt à aller n'importe où, même sans aucune chance d'en revenir.

Je me souviens de m'être demandé quand j'étais enfant, si sur une planète avec une bien plus grande circonférence que la nôtre, l'horizon était plus haut que chez nous. Sitôt posée, la question m'a donné d'elle-même sa réponse : bien sûr que non. L'horizon est toujours exactement à la hauteur de notre regard. Il grimpe avec nous quand nous grimpons, s'abaisse si nous nous baissions. Je l'avais vérifié quand je m'étais posé la question. Mais sur cette hauteur toujours égale de l'horizon, une profondeur peut s'étendre plus ou moins démesurément.

Un fleuve en pleine mer

Encore de la pluie et une visibilité faible. Le Târâgâlâ vogue lentement à contre-courant. Je remonte un large fleuve, un fleuve en plein océan ; c'est ainsi que je peux ressentir ce courant qui, en miroir avec le Gulf Stream, remonte de l'Indonésie jusqu'au Japon pour traverser le Pacifique et redescendre la côte américaine jusqu'à la Californie.

Je passe suffisamment loin des côtes pour ne pas risquer de croiser de ces barques plates en bambou que le radar distingue mal entre les vagues. J'ignore jusqu'où ces pêcheurs sont capables d'aller chercher du poisson, mais certainement pas si loin au large.

Ces eaux sont parmi les moins fréquentées du monde ; elles sont désertes jusqu'aux Mariannes et aux Carolines. Nul n'a rien à y faire. Tout le trafic maritime passe plus à l'ouest, en mer de Chine, entre le continent et Bornéo, les Philippines, Taïwan. Quant au trafic trans-Pacifique, il passe plus au nord, autour du quarantième parallèle, voire par Hawaï jusqu'au Japon, ou plus au sud, par la Polynésie jusqu'à l'Indonésie, mais entre le vingtième parallèle et l'équateur, rien, pas de lignes. À quelques milles de la côte, la mer est toujours déserte. On ne croise même pas un plaisancier solitaire que la politique touristique de Citangol ne risque pas d'attirer.

Je n'ai pas encore sorti la voile qui, vent debout, me ferait perdre à louvoyer l'essentiel de la vitesse qu'elle me donnerait, mais je vais devoir m'y résoudre avant d'arriver. J'en ai une légère appréhension ; je n'ai testé le système qu'en simulation. Je ne vois pas ce qu'il pourrait se passer de grave, car même si je faisais une erreur et cassais quelque-chose, j'ai été choisi précisément pour en tester les risques. En somme, cette erreur ne serait pas vraiment la mienne.

Musique contemporaine

En Asie, mais aussi bien un peu partout dans le monde, on s'est mis à appeler « musique contemporaine » ce qui n'est que de la musique à la mode utilisant des instruments traditionnels, ou inversement. Dans certains cas, on trouve cependant de véritables métissages entre des musiques d'origines différentes. Le résultat est parfois très intéressant. Même alors, cependant, je ne suis pas sûr qu'il suffise de croiser du traditionnel pour faire du contemporain ; à moins que, pour dire comme les critiques de Hegel : « il y a eu du contemporain, mais il n'y en a plus ».

Kalinda m'a parlé cependant de véritables compositeurs de musique contemporaine à Citangol. Ils utilisent le kambo électronique ou classique. Ils travaillent surtout avec des outils numériques, mais en composant de la musique, pas en modelant du son.

Celui qui croit marcher seul au large sur la mer

Aujourd'hui, ciel lumineux. Grande amplitude des vagues et faibles creux. Pas de nuage aussi loin que porte le regard, et presque aucun bruit. Je me suis avancé loin à l'est dans les eaux internationales.

Impression d'immensité toute relative. Il faudrait des repères pour la ressentir. Impression d'un espace abstrait plutôt. Peut-être après-tout est-ce ce que je ressentirais sur Jupiter, ou sur une planète à la circonférence bien plus grande que celle de la terre.

Pas d'oiseaux dans le ciel, poissons invisibles sous la surface. Espace essentiellement géométrique, mais palpitant toutefois, animé d'une sorte de respiration.

Les mots aident-ils à percevoir ? Assurément. D'une façon plus générale, le langage, toute représentation, y aident. Pour autant, les choses aussi sont indispensables pour saisir les mots. Lorsque vous tenez quelque-chose, vous n'avez pas de mal à lui donner un nom, fussent-ils les provisoires « machin » ou « truc ». N'importe quel nom fera l'affaire pour les remplacer dans la durée.

Les Citangolais ont un dieu, ou un esprit, qu'ils appellent « Celui qui croit marcher seul au large sur la mer ». Je n'ai pas la moindre prise pour saisir un tel nom. Les Aztèques avaient un dieu qu'ils appelaient « Miroir fumant ». Si j'imagine les brumes de l'aube sur la mer, ce nom me les évoque. Mais là, je n'intuitionne rien. Et d'abord, croit-il qu'il marche sur la mer, ou croit-il qu'il est le seul ? Que figure-t-il ? Les Citangolais ont saisi quelque-chose qui pour moi ne fait pas sens, et n'ont eu aucune peine à le nommer.

La Dame des Sables Supraconducteurs

J'ai appris que la traduction par « seigneur », à propos des noms des dieux, ou des esprits, est un peu excessive. Il s'agit plutôt de transcrire une forme de politesse qui se suffixe au nom, comme *san* en japonais : Akido, un nom ; Akidosan : Monsieur Akido. Mes amis ne m'ont pourtant pas trompé : « le monsieur des Monts et des Laves », évidemment sonnerait mal. Et puis « monsieur » est bien la contraction de « mon seigneur », non ?

Les dieux, ou les esprits, ne sont pas des êtres si supérieurs pour les gens d'ici ; ils sont presque des gens comme tout le monde. Ils n'ont même pas la puissance d'un super-héros de bande-dessinée. Enfin si, peut-être, ils ont des pouvoirs extraordinaires, mais pas au point que les mortels attendraient impuissants qu'ils agissent à leur place, comme des foules envers des super-héros. Non, on ose ici se confronter à des dieux, de mauvais dieux, des seigneurs des ténèbres – mais lesquels sont les mauvais, lesquels sont les bons ? On intervient dans leurs conflits ; on est bien capable de les opposer les uns aux autres, comme le faisaient les anciens Grecs, bien qu'ici ils n'aient aucune figure humaine, ni non plus beaucoup de conflits. Dans le fond, on se croirait peut-être le plus fort.

On voit les dieux un peu comme les Européens voient les forces de la nature, mais on ne les objective pas. J'ai appris qu'il y avait même une Dame des Sables Supraconducteurs, une sorte de déesse du silicium. J'imagine que le panthéon doit connaître des renouvellements périodiques.

Des divers cultes citangolais

L'animisme domine moins sans doute sur l'île, qu'il n'est capable de se couler profondément dans les autres religions. Il n'est que les Protestants qui ne veulent rien en entendre. Pour eux, les pratiques qu'il inspire auraient un soupçon de satanisme, mais comme ils ne croient ni au diable ni à l'enfer, ils ne sont pas trop regardants sur les pratiques de quelques-uns de leurs fidèles.

Les Musulmans, dans la mesure où leur Dieu est bien plus haut, n'y voient rien à redire. On cite volontiers un docteur ayant affirmé que si le Livre Très Saint attestait l'existence des Djinns mais n'en avait rien dit de plus, c'est qu'il n'était pas nécessaire d'en savoir davantage.

Même si la volonté de Dieu n'en sera nullement changée, un pêcheur musulman peut donc bien payer une bénédiction de la Dame des Eaux Profondes pour son navire qu'il met à flot, il ne commet pas plus un péché que s'il signait une police d'assurance. S'en remettre à Dieu n'interdit nullement d'accomplir de son côté tout ce qui est nécessaire.

Les Bouddhistes, eux, comme ils l'ont fait ailleurs, ont entièrement absorbé l'animisme local. Ce qui ne signifie pas que les animistes aient absorbé le Bouddhisme, ou du moins que les deux communautés se soient confondues. Comme avait commencé à me l'expliquer Kalinda, ce qui les oppose – le mot est trop fort, ce qui les distingue plutôt – tient à l'orthopraxie. L'animisme repose ici sur des fraternités initiatiques, alors que le Bouddhisme reste fondé sur des communautés monacales.

J'ai quand même du mal à penser que Kalinda prenne très au sérieux ces histoires de dames des sables, ou des eaux profondes, ou encore de Celui qui croit marcher seul au large sur la mer.

J'ai bien du mal de toute façon à concevoir ce que les gens prennent véritablement au sérieux ici. Je n'ai probablement pas tout compris.

Une vague sur la mer

Avant d'arriver, j'ai vu passer une vague, oui, une vague sur la mer.

Après avoir remonté un fleuve qui traversait l'océan, j'ai vu cette fois l'océan traversé d'une vague. Bien sûr, il y en avait d'autres, mais si petites qu'on aurait hésité à les appeler des vagues, juste de longues ondulations de la surface. Celle-là était plus haute, frangée d'écume, nettement plus haute et compacte.

Elle allait seule. Je l'ai vue surgir sans comprendre, surgir entre les ondulations de la mer. J'ai immédiatement craint un tsunami, et, en rentrant la voile, je me demandais inquiet quel parti prendre.

Non, elle n'était pas si haute, et ne représentait pas un réel danger ; je le distinguais toujours mieux tandis qu'elle approchait. J'ai changé de cap pour la prendre par la proue, car on ne sait jamais, et il est toujours difficile d'évaluer les hauteurs et les distances sans points de repère.

Elle est arrivée sur le Târagâlâ qui était déjà bien dressé à son approche, et en a soulevé la proue en la submergeant partiellement. La coque s'est cabrée puis est retombée de l'autre côté.

Elle n'avait pas été provoquée par une secousse tellurique, qui n'aurait certainement pas formé une vague unique, si propre et si nette. J'ai pensé plutôt à une résonance entre deux champs d'oscillation ; ou encore à une facétie de la Dame des Eaux Profondes avant que je ne quitte le large.

Cahier neuf

Au sud de Citangol

Retrouvailles avec Kalinda

« Alors, tu as vu la Grande Déesse ? » me demande Kalinda en montant la coupée. Elle est venue m'attendre au port de Sacatonc, à l'extrême-sud de l'île, déjà informée par mes rapports quotidiens. « J'ai bien vu la vague qu'elle m'a envoyée d'après toi. »

Kalinda ne relève pas ma pointe de scepticisme, mais elle me reprend en riant : « Qu'elle t'a envoyée ? Qu'elle t'a envoyée ? N'as-tu pas vu qu'elle était la Déesse elle-même ? » Kalinda m'ennuie un peu. Je n'aime pas imaginer des entités surnaturelles peupler le monde que j'habite.

« N'as-tu donc rien senti ? » continue-t-elle en m'accompagnant sur la passerelle après que nous nous soyons embrassés. « Ne t'es-tu pas senti soulevé ? – J'ai bien senti la coque du Târâgâlâ soulevée. »

Retrouvailles avec Djanzo

Comme la vague dans sa fraîcheur saisit dans sa pénombre ton corps à l'aube des premières lueurs, tu hésites à plonger encore. Te ferait-elle peur ?

Je montre à Djazo mes dernières traductions de Kalinda. Lui aussi est venu à Sacatonc. « Tu as bien pris le coup », conclut-il.

Kalinda m'a donné un dossier avec un fichier texte en langue source – en revenant pour une fois à la ligne après la rime – un autre avec la traduction en anglais, et un fichier son où elle lit en s'accompagnant de son kambo électronique. J'ai donc le rythme et le sens, et je n'ai qu'à me laisser porter par l'un et l'autre sans avoir à compter de syllabe. Ça se fait comme seul ; j'en suis presque étonné.

– Kalinda et toi avez en somme programmé vous-mêmes les commandes que tu exécutes. Rien d'étonnant à ce que ta volonté et ton attention n'y jouent pas un grand rôle.

– Oui, mais imagines-tu la quantité de déterminations que mon esprit doit calculer pour transcrire à la fois la métrique, le sens et la mélodie ? Je me demande si un véritable programme en serait capable ; il n'est qu'à voir ce que donnent les traducteurs automatiques. Tu sais pourtant combien un processeur est plus rapide qu'un cerveau humain.

– Tu te dis cela car tu penses que cette grande quantité de déterminations réduit les possibles et contraint ton esprit à un lourd travail pour les trouver à travers de multiples voies. En réalité, elle les démultiplie plutôt. Je suis sûr que tes traductions portent ta marque, et ressemblent à ce que tu écris d'habitude ; et si je traduais aussi, elles porteraient la mienne ; et de même pour un autre. On ne le verrait peut-être pas sur un seul ten-gaï, mais assurément sur une suite, et cela bien plus nettement que si l'on ne respectait pas la métrique, ou même si l'on ne traduisait pas, mais se laissait librement inspirer. C'est ce qui fait les limites des programmes linguistiques.

– Tu crois que tout peut ainsi se laisser réduire à du numérique et du calculable ?

– Voilà bien une question caractéristique de quelqu'un qui n'est pas mathématicien. Oui, tu peux tout réduire à du numérique ; mais sitôt poses-tu cette affirmation que tu dis dans un même temps son contraire, car, dès que tu as construit un modèle algorithmique pour saisir un aspect du réel, tu vois que tu pourrais en construire de nouveaux à profusion pour en saisir d'autres.

– C'est infini...

– C'est plus qu'infini, plus qu'indéfini. C'est comme lorsque tu rêves : le rêve t'offre des sensations à profusion. C'est ce que les anciens Indiens appelaient la *Maya*. Les Européens comprennent mal un tel concept, car ils s'imaginent que le rêve est confus et fragile. C'est le contraire ; il a toute la consistance du réel, et sa profusion. Il est même très précisément la profusion du réel, la profusion de la consistance.

– Je comprends.

– Alors j'ai dû mal m'expliquer.

Quand on le connaît mieux, on voit que Djanzo est tout de même très bouddhiste. On voit aussi que le Bouddhisme, quand on creuse un peu, est bien une réforme de l'Hindouisme. Les concepts fondamentaux du Bouddhisme sont enracinés dans le sanskrit.

J'ai en vérité très bien compris ce que m'a expliqué Djanzo, et cela, non parce que j'ai lu des traductions des *Védas*, du *Tipitaka*, de la *Sutra du Diamant*, des textes du Téralavada, les patriarches du Tchan ou même les poètes zen. J'ai surtout compris pour avoir lu Roger Caillois : [*l'Incertitude qui vient des rêves*](#).

Quelque-chose de sombre

Je ne sais comment dire : il est quelque-chose de sombre sous les tropiques. J'observe que toutes les photos dont j'ai illustré mon journal sont sombres. Ce n'est pourtant pas le jour qui manque ici. Peut-être y en a-t-il trop, et il incite à rechercher la pénombre, les heures crépusculaires ; à la produire aussi. Peut-être l'excès de jour génère-t-il lui-même son obscurité, faisant pousser une végétation si dense. Le bois et le bambou sont également plus sombres que la pierre avec laquelle on bâtit dans les pays plus froids. Les toits en tuiles de bambou paraissent presque noirs, trempés de pluie.

Je soupçonne cependant quelque-chose de plus puissant et de plus prégnant, qui fait que les couleurs vives et saturées dont on aime teindre les tissus ici, ne sont ni claires, ni lumineuses. Gauguin en fut certainement fasciné sous les tropiques : la vivacité des couleurs sans la clarté.

Il est vrai aussi que les cieux sont souvent couverts. Les peintures tahitiennes de Gauguin sont moins lumineuses que ses peintures bretonnes. Elles s'étaient déjà assombries en Provence. Dans la culture occidentale, on trouve incontestablement en Provence, en Espagne, en Italie, déjà de cette pénombre, si l'on y est suffisamment sensible.

De natura rerum

Oui, j'éprouve une certaine répulsion pour le surnaturel, dont la culture *geek* aime tant encombrer son folklore. Le monde est bien plus beau sans elfes, sans trolls, sans magiciens ni autres djinns. Les dieux et les anges m'ennuient, les asouras et les deavas. « Pourquoi mettre au-dessus des êtres des fantômes ? Les clartés, les éthers ne sont pas des royaumes », disait le père Hugo si je me souviens bien. Il a tant contribué à donner à mon phrasé un certain balancement qui me rend la traduction de Kalinda quelquefois difficile. La mesure paire qui m'habite vient faire tituber la rythmique impaire de ses vers.

L'ondolement, plutôt que le balancement : on peut bien écouter des quantités de thèmes musicaux ici, on ne trouvera rien pour faire une chanson de marche ; peut-être pour accompagner des ondulations de hanches sur des pieds nus.

Si je suis honnête, je dois bien dire pourtant que Kalinda ne peuple pas le monde de surnaturel, mais de naturel toujours.

Bien sûr je me suis senti soulevé avec la lourde coque du Târâgâlâ, et pas par une image. Amplitude des vagues, résonance d'ondes, Dame des Eaux Profondes, ne sont que des images. (Pourtant que saisisrait l'esprit sans elles, sans leur profusion ?)

Je devrais peut-être m'entraîner moi aussi, comme le fait Djanzo, à regarder monter et retomber les vagues des images. Si je suis tout à fait honnête, je dois bien dire que, l'autre jour, en ébranlant la coque, la vague a aussi secoué les portes de la perception.

De la différence des écoles spirituelles

On se tromperait à opposer les religions ; j'entends les écoles de sagesse. Les pratiques, elles, ne m'intéressent pas. Je ne méprise pas les rites, mais ils ne me concernent pas. Les écrits, si ; et pas seulement eux, les pratiques aussi dont ils témoignent ; j'entends cette fois les pratiques dans le sens où elles renvoient à des techniques, et non plus à des rites. La pratique de la méditation bouddhique ne me laisse pas indifférent quand elle est développée profondément, quoique énigmatiquement, par les patriarches de la Chine des Yuan.

Que pourrait-on cependant opposer de ces écrits de l'époque Yuan, à ceux des soufis d'Anatolie et de Transoxiane du troisième au cinquième siècle de l'Hégire, par exemple ? Ils n'ont rien de commun ; ils ne se croisent pas.

Quoique si, on pourrait y trouver quelques influences lointaines, ou pas si lointaines que ça, mais ils ne parlent pas de la même chose. Ils n'enseignent rien qui se complèterait ou s'opposerait. Tout au plus pourrait-on me dire que toutes les écoles de sagesse, les voies spirituelles, ont servi à un moment ou à un autre de béquilles à des oppressions. Mais l'oppression est capable d'utiliser n'importe quoi comme béquille. À quoi nous avance-t-il de le dire ?

Sur la route des plateaux

« Ton propos a d'abord l'apparence d'une sympathique ouverture d'esprit », commente Kalinda quand j'interromps mes réflexions sur la différence entre les écoles de sagesse. « En vérité, il relativise seulement les voies spirituelles. Tu les présentes comme si chacune n'était qu'un corps de vérités particulières, un domaine spécialisé de l'esprit, l'équivalent d'une discipline universitaire. Elles se donnent en réalité une valeur plus universelle, et elles l'affirment. »

« Je ne suis pas d'accord, ce n'est pas ce qu'a dit notre ami », intervient Ziad, assis à côté de Djanzo qui tient le volant pour nous conduire vers les hauts plateaux du sud de l'île. « Tu me sembles toi-même vouloir dire que chaque école prétendrait qu'elle détient seule la vérité, et donc que les autres se trompent ? Je ne le pense pas. Le Coran énonce que chaque peuple a reçu un livre dans sa langue, et que la liberté est totale en matière de religion. Si l'on veut être littéral, on doit s'en tenir à la lettre, et comprendre ce qu'elle veut dire. »

« Ziad a raison », le coupe Djanzo, « Une doctrine peut être dite vraie et complète, sans supposer qu'elle serait la seule. La table de Pythagore est vraie et complète. Pourtant Pythagore ignorait même le zéro. Peut-être un jour dans les écoles, les enfants apprendront la table de multiplication hexadécimale, pourtant la table de Pythagore n'en demeurera pas moins vraie et complète. Elle n'en sera ni affaiblie, ni abolie. »

Nous allons chez lui, chez Djanzo. Il nous invite pour quelques jours dans son village natal. Kalinda, qui tient à son idée, lui renvoie que ce dont nous parlons, justement, ne se réduit pas à une simple table de multiplication. « Il s'agit plutôt de ce sur quoi cette table repose », insiste-t-elle. « Le Pythagorisme était une des plus profondes écoles initiatiques. »

« Pendant des dizaines de siècles », continue Djanzo imperturbable, mais ne paraissant pas comprendre mieux que moi la distinction que fait Kalinda, « la chimie et la mécanique étaient inconciliables, sans que leurs lois respectives ne se soient jamais contredites. Elles ne communiquaient tout simplement pas. Bien des progrès ont été nécessaires, et bien d'autres découvertes, comme la force électromagnétique, avant qu'on ne les synthétise, si tant est qu'on y soit parvenu. »

Les plateaux du sud de l'île ont une haute altitude, comparable à celle du massif du Târâgâlâ. Bien que nous en soyons à plus de cinq degrés de latitude au sud, la température fraîchit considérablement quand nous montons. Déjà la mer ici n'adoucit plus le climat. Les journées peuvent être torrides et les nuits glaciales, m'a prévenu Djanzo en me recommandant de prendre de quoi me couvrir.

« Le Bouddhisme a toujours cherché à embrasser d'une même intelligence des écoles distinctes », continue-t-il encore. « Voyez comme il y est bien parvenu avec le Taoïsme et le Confucianisme, ou avec le Shintoïsme. »

« Certes », dis-je amusé, « la voie du Bouddha est assurément la meilleure. » Djanzo sourit : « Ce n'est pas ce que je voulais dire... mais tu as raison, je le pense. »

Avant d'arriver à Balingtan

Ce dont nous parlons est plutôt indécidable et confus ; on peut en juger à l'imprécision du vocabulaire : religion, voie, école, sagesse, spiritualité... Beaucoup de mots prennent un sens très précis dans un contexte qui l'est d'abord, mais n'en conservent quasiment plus si l'on cherche à en faire des concepts généraux. « Spiritualité » ou « religion » sont comme le mot « jeu », par exemple, dont nul ne saurait donner une définition générale. Pourtant, si quelqu'un me suggère d'apprendre des jeux à des enfants, je saurais immédiatement et précisément à quelle collection de jeux il pense, sans devoir l'interroger davantage. Par exemple, je ne leur apprendrai probablement pas à jouer au tiercé.

Il n'existe aucune définition exhaustive du mot jeu ; aucune commune mesure entre jouer à la poupée, aux échecs, aux courses, à colin-maillard, à [*Battle for Wesnoth*](#) (dont les éléments surnaturels que prise la culture geek ne me plaisent pas), etc. La plupart du temps, ce qu'on appelle une opinion consiste à donner un avis sur le sens précis d'un tel mot dans un contexte défini, et à l'étendre sans bien s'en rendre compte à un introuvable concept général.

Voilà à peu près la conclusion à laquelle notre conversation nous a conduits peu avant que nous arrivions en vue de Balingtan à la nuit tombante. La nuit tombe plus brusquement ici qu'en bord de mer.

Cahier dix

Sur les hauts plateaux

21 mai

Le monde atlantique paraît affecté d'une grave perte du sens de la durée. On s'en rend mieux compte en le voyant de l'extérieur, bien que ce monde-là ne se reconnaisse pas vraiment d'extérieur, et que les résidents des jungles les plus reculées ou des hauts plateaux les plus inaccessibles s'y sentent dedans. Dans quoi justement ? Dans un point du temps qui saute rapidement à un autre sans jamais construire une durée. Même le passé n'en est plus un ; seulement un point, mais de l'espace cette fois, muséifié, sans contact avec d'autres points de l'espace-temps.

Il me semble qu'on a conservé ici plus de sens de la lente évolution, de la maturation, de l'histoire, du progrès ; de la progression plutôt que de la tradition. Progression et tradition ne se sont jamais opposées en réalité. Ces concepts contiennent étymologiquement l'idée de marche, et toute marche relie un temps à un autre, un espace à un autre. Une tradition immobile est une contradiction dans les termes, un oxymore, comme une progression sans passé. Celui qui est atteint de la maladie d'Alzheimer oublie son futur en même temps que son passé.

La brillante civilisation est redevenue un monde de « petites gens », ceux pour qui il n'est qu'un « aujourd'hui » et un « ancien temps ». Les « petites gens » sont en réalité des prétentieux, si on les connaît bien. Ce sont des prétentieux de l'aujourd'hui. (« Aujourd'hui » qu'on doit entendre alors, étymologiquement aussi, comme le jour qu'on voit de son huis, de sa porte.) Du jour de leur porte, les petites gens voient le monde de haut ; ils y voient tout ce qui est enraciné dans la durée comme attaché irrémédiablement à l'ancien temps.

Il en est bien parfois qui, vieillissant et s'aigrissant, s'attachent à un ancien temps qu'ils ont vécu ; ils l'opposent alors au présent. Ils demeurent du même acabit.

La littérature française paraît très atteinte. Ce ne sont pas nécessairement les auteurs qui sont d'abord touchés. Par exemple, Patrick Modiano, qui a selon moi un rapport très salubre à l'espace-temps, notamment à l'espace-temps littéraire, a reçu un Prix Nobel mérité sans doute, mais on peut soupçonner qu'on le lui a décerné pour de mauvaises raisons : pour avoir cru y lire une présentation touristique et muséificatrice de la capitale française ; pour les mêmes raisons par exemple que le cinéma couronna *le fabuleux destin d'Amélie Poulain*. Ce n'est pas la faute de Patrick Modiano, bien sûr. Après tout, on peut bien lire dans Proust une description minutieuse de la bourgeoisie française à la Belle Époque, ou admirer en Duchamp un peintre du culot. Si de tels retours finissent par rendre les auteurs plus bêtes, on aurait mauvaise grâce à le leur reprocher et l'on est plutôt porté à les plaindre.

L'Asie me semble moins affectée profondément par une telle maladie. J'avais lu dans *le Quotidien du Peuple* une remarquable présentation de l'exposition de Magritte à Pékin il y a quelques années. C'était une présentation toute simple, qui se voulait intelligible à n'importe quel Chinois ignorant des avant-gardes françaises du siècle dernier, et qui réussissait pourtant l'exploit de replacer l'œuvre non seulement dans sa mouvance et son temps, mais aussi de la rattacher à la longue histoire des arts et des idées en Chine ; mettre en regard Tchang-Tseu et le Surréalisme n'avait assurément rien de forcé. J'en avais été très impressionné.

Naturellement, je ne tiens pas *le Quotidien du Peuple* pour une référence en matière de critique artistique et littéraire, ni ne crois qu'il y prétende ; raison de plus, justement.

Les hauts plateaux

Balingtan se situe à peu près à la même altitude que Catalga, un peu plus de cinq degrés au sud, pourtant le climat y paraît plus alpin. Il est surtout plus sec, comme si les nuages remontant de l'équateur contournaient le massif qui se dresse trop brutalement sur leur route. Ce n'est pas non plus la Californie ; on y trouve même des rizières. Ne manquent ici que ces hauts massifs du nord, qui déversent leurs torrents dans les vallées.

Des prairies, des prairies d'où s'élèvent par endroits des massifs plus rocheux, moins hauts que la distance ne les fait paraître ; des prairies parfois rompues de bois, aux essences variées, principalement composées de conifères dont beaucoup de mélèzes.

Dans la bourgade et ses environs autour du lac, on voit partout des stupas. Je ne saurais en évaluer l'âge, mais ils paraissent très vieux. La région est un sanctuaire du Bouddhisme citangolais.

Les écoles citangolaises

Ici, les enfants commencent à apprendre le chinois dès l'âge de onze ans, comme au vingtième siècle on apprenait le latin dans les écoles d'Europe. Oui, le chinois, pas le sanskrit, ni le pâli.

« Le patriarche Teng-Tö avait fondé son école à Balingtan après avoir reçu son illumination dans un temple près de Shanghai. Il revint à Citagol où il était né, et partit vers le sud pour y trouver un lieu propice et retiré. Il s'installa dans un ermitage près du lac de Balingtan avant qu'un village n'y fût construit », m'a expliqué Djanzo.

Un koan du deuxième patriarche

Des chroniques content qu'un jour Tilanta ramena un coquillage de la côte, dans lequel on entendait la mer. Gantong en le voyant, voulut le briser pour savoir ce qui produisait ce son. Tilanta s'y refusa. Tengtsen suggéra qu'il était préférable de méditer d'abord sur cette chose singulière, puis de chercher ensuite ce qui en était la cause en l'ouvrant.

Gantong alors brisa le coquillage avec son bâton en disant : « Nous perdons notre temps ». Les autres en furent si fâchés qu'ils levèrent le leur contre lui. Mais Gantong leur cria : « Voyez ! il est vide ; il n'y a rien. Il est vide comme le moyeu de la roue des métamorphoses. »

Gantong, qui devint le second patriarche de l'école de Balingtan, disait aussi : « Le Kambo a seize cordes, mais son corps vide produit le son ».

Gantong citait souvent la parole du maître chinois qui avait formé le sien : « Nulle part la Voie n'est dissimulée. »

Dialogues avec Djanzo

J'ai demandé à Djanzo s'il n'y avait pas des traductions en français des patriarches citangolais. – Non, m'a-t-il répondu, même pas en anglais. – Pourquoi ne t'y essayes-tu pas ? – Je ne maîtrise pas assez la langue française. – Moi si. – Toi ? Mais tu ne connais pas les subtilités de la langue locale et tu n'es même pas bouddhiste. – Toi si. – Tu me proposes que nous les traduisions ensemble ? – Qui serait mieux placé que nous pour le faire ? – Kalinda va te chasser de chez elle. – On verra bien.

– La langue française a des mots merveilleux, me dit Djanzo. Ne l'est-il pas que le mot « évidence » contienne celui de « vide ». – Il ne vient pourtant pas du mot « vide », mais du latin « videre », voir. – Il n'en contient pas moins le mot vide.

Beaucoup d'Européens et de Japonais ont tort de chercher des correspondances entre la philosophie de Dōgen et celle de Pascal ou de Heidegger, dit encore Djanzo. On peut trouver de

plus réelles affinités avec celles de Descartes et de Wittgenstein. Ils ont au moins en commun une pensée de l'expérience et de l'évidence ; et c'est une évidence aussi.

Le koan du bernard-l'ermite

« Il y a un mot aussi en français qui me plaît beaucoup » dit Djanzo, « celui de “bernard-l'ermite”. Gantong a parlé de ce crustacé dans un sermon. Il ne l'appelait évidemment pas ainsi. Gantong disait que le bernard-l'ermite était le seul animal qui, comme l'homme sage, s'intéressait d'abord au vide de ce dont il faisait son objet. Mais à ce moment-là, il ne voyait rien d'autre à en faire que sa propre coquille. Au moment même où le pauvre animal aurait pu s'émanciper du corps et de l'esprit, il emplissait le vide de sa coquille qui alors n'en avait plus, et échouait. »

« Gantong critiquait ainsi les ermites qui renoncent aux vaines manifestations du monde pour une doctrine qui n'en est qu'une autre. N'est-il pas merveilleux que la langue française appelle ce crustacé un bernard-l'ermite ? »

Avec Djanzo

– Il est paradoxal que l'on s'instruise souvent dans l'espoir de se rapprocher les uns des autres. Le français a encore un mot étonnant à ce propos : « intégration ». On intègre des connaissances pour s'intégrer à un groupe. En réalité, le résultat est tout différent, tout opposé. Plus nous apprenons, plus nous expérimentons, et plus nous devenons différents les uns des autres.

– Ziad te dirait qu'on peut se rapprocher par le travail et la coopération.

– Oui, bien sûr, nous pouvons nous rapprocher par nos actes. Ce que nous avons appris cependant ne nous rapproche en rien ; ce que nous avons acquis nous éloigne, au contraire ; nous rend du moins toujours plus différents les uns des autres, et, somme toute, plus seuls. Mais, tu as raison, un monde réel nous unit.

– Ce que tu dis me rappelle un koan du [patriarche Quine](#).

Le lac

Je suis toujours plus convaincu que la façon d'occuper l'espace est le caractère le plus saillant d'une culture, et autour duquel s'articulent et se donnent le plus intuitivement ses subtilités. Le lac de Balingtan n'est pas très grand, bien qu'assez profond en son centre m'a-t-on dit. Sa surface immobile reflète la prairie et les mélèzes qui l'entourent. Quelques hauts stupas s'y mirent aussi.

La présence toute proche du bourg paraît n'avoir rien changé au lieu tel qu'a dû le trouver Teng-Tö quelque neuf siècles plus tôt. On y voit encore sa cabane, reconstruite plus d'une fois j'imagine, avec son toit aux hautes extrémités recourbées, caractéristique de bien des îles du Pacifique.

On ne se tremperait pas dans le lac comme aux Indes ; on n'y ferait pas du pédalo comme en Europe. Tout cela est calme et immobile ; même le bourg qu'on devine à peine d'ici à ses quelques toits qui dépassent les branches. On doit s'y rendre attentif pour remarquer quelques personnes qui circulent paisiblement, sont assises immobiles dans la prairie, des pèlerins peut-être, ou des gens d'ici, se livrant à quelque méditation ; s'exerçant à aplanir les vagues des représentations pour les rendre aussi lisses que le miroir du lac.

De l'élégance féminine

Les paréos dont les femmes se ceignent les hanches, moulant leurs jambes jusqu'aux mollets, sont d'une élégance exquise, avec leurs vestes courtes, leurs tonges qui laissent à la marche sa légèreté naturelle, et leurs chapeaux plats qui soulignent le port de leur tête. C'est ce que j'observe avant de reconnaître Kalinda qui marche dans ma direction.

Les papillons

Ce serait une erreur de chercher un progrès dans les mœurs. Les mœurs n'ont pas beaucoup évolué depuis les premiers primates, si l'on veut les regarder froidement. Ou bien elles n'ont changé qu'en surface pour s'adapter ponctuellement à des rapports de production, et cela tantôt dans un sens, tantôt en sens contraire.

Je me demande si beaucoup de gens se rendent compte que, presque partout dans le monde, durant le seul cours d'une vie d'homme, on est passé de la criminalisation de l'homosexualité à celle, quasiment, de l'homophobie. D'aucun y verront le sens du progrès, et ne douteront pas que ceux qui sont en retard rejoindront le mouvement. Soit, mais qu'avait donc fait ce progrès depuis les débuts de l'histoire, voire de la préhistoire ? Quel heureux hasard fait que nous vivrions à ce moment précis où le monde deviendrait plus sain et plus juste ? Pour moi, ces rapides changements prouvent davantage que ces choses-là sont sans fondement et varient perpétuellement. Ce qui se construit vite n'est pas fait pour durer. Il n'y a aucun progrès en de tels domaines.

J'ai bien mon idée sur les choses de l'amour, que je pourrais résumer ainsi : ne venez pas opposer vos morales de prétoire à des forces qui vous dépassent autant qu'elles vous traversent. Vous en deviendriez davantage les jouets de celles les plus obscures.

Le progrès, c'est autre chose ; c'est comme l'évolution ; non pas une évolution qui convergerait d'elle-même vers l'homme, comme l'avait imaginée Lamarck, au motif que l'homme serait à l'image de Dieu probablement. Qu'on songe plutôt aux bactéries. Ces organismes vivants, bien moins sensibles qu'une plante, sont presque indestructibles. Certains ont pu voyager dans l'espace entraînés par une météorite, ont survécu des milliers d'années et probablement davantage, plus que l'espèce humaine, sans souffrir de l'obscurité, de la faim ni du froid, ont résisté aux températures extrêmes, aux pressions et aux rayonnements. Ne possèdent-elles pas ce que promettaient [les quatre nobles vérités](#) de Gautama ? Ne devrait-on pas les reconnaître au sommet de l'évolution pour leur succès à survivre et à se reproduire, selon Darwin ?

Pourquoi ces formes de vie presque indestructibles, ont-elles évolué vers des organismes plus fragiles et plus précaires, et non l'inverse, si leurs pulsions étaient seulement de survivre et de se reproduire ? La vie est tendue vers la sensation et la clairvoyance au prix de la mort, de la douleur et de l'angoisse. Voilà le sens de l'évolution, non pas la mort, la douleur et l'angoisse, mais l'acuité des sensations et de la pénétration.

Mais nous les humains, ne sommes peut-être pas le sommet définitif de l'évolution sur cette planète. Nous ne savons pas comment d'autres espèces évoluent, les papillons par exemple.

Cahier onze

À Balingtan

Des papillons

Les papillons prolifèrent sous les tropiques. Ils doivent se sentir d'autant plus heureux à Citangol, où les insecticides sont prohibés. Ces jolis animaux n'existent pas depuis très longtemps. Comme les premières fleurs, ils ont dû apparaître à la fin du tertiaire. Les papillons vivent généralement en symbiose avec une forme végétale qui les abrite lorsqu'ils sont sous la forme de chenilles et de chrysalides, et dont ils contribuent à la pollinisation au terme de leur existence.

La forme achevée de papillon, sous laquelle on les désigne, n'est que la part la plus brève de leur vie. Peu de chenilles l'atteignent. Elle ne dure que quelques jours à quelques mois selon les espèces, pendant lesquels les papillons s'empressent de se reproduire.

La plupart des chenilles ne deviennent jamais des papillons, tant des oiseaux s'en repaissent, et des hommes aussi sur toute l'île de Citangol. On les négocie en boîtes de conserves, ou encore en bocaux, avec de somptueuses étiquettes aux couleurs vives mais pas claires. Pas ici, sur les hauts plateaux, où ces insectes jouissent d'un respect particulier.

On trouve beaux les papillons, mais les chenilles sont belles aussi, quand elles vont en procession comme de longs colliers aux couleurs vives, saturées, mais rarement claires. Rien dans leurs teintes, pas plus que dans leurs formes, ne laisse imaginer le papillon qu'elles vont devenir.

Ces animaux vivent sur un autre temps que le nôtre. Ils sont sensibles à des mouvements si rapides qu'ils sont imperceptibles pour nous. Adultes, ils sont capables d'identifier un arôme sur plusieurs kilomètres. Ils n'ont pas de cerveau, mais leur corps tout entier en est un. Les connexions électriques qu'utilise leur système nerveux sont redoublées chez le papillon comme chez les autres insectes, par des connexions chimiques, qui seraient bien trop lentes pour des corps de la taille du nôtre, mais pas pour le leur, où les fonctions sont intelligemment réparties : la perception pour la tête, la locomotion pour le thorax tout proche qui doit réagir vite, la respiration et l'alimentation pour l'abdomen. Comme leur vie, leurs perceptions et leurs mouvements sont accélérés. Ils doivent bien vivre en un an l'équivalent d'une vie humaine. Leurs mutations en sont aussi plus rapides en proportion.

Aussi différents qu'ils soient de nous, ils sont capables de nous reconnaître. Le même papillon que j'avais vu hier près du lac, est revenu vers moi ce matin. Je lui avais tendu la fleur dont je mâchonnais la tige ; aujourd'hui, il s'est posé sur mon doigt. Naturellement, il a dû m'identifier grâce à son odorat ; mais qui sait comment un papillon perçoit grâce à son odorat ? La gamme des senteurs que j'exhale lui offre sans doute une image de moi plus précise et plus riche que celle que mes yeux me donnent de lui si petit.

Comment puis-je savoir qu'il était le même papillon ? Tous les être vivant, dès qu'on les regarde assez bien, différent les uns des autres parmi tous ceux de leur espèce. On ne saurait dire exactement en quoi ; la façon dont un papillon bat des ailes, se déplace dans l'air... Dès qu'on se regarde assez bien, on se reconnaît. Cette sensibilité étrange est difficile à expliquer, car il ne s'agit pas de diriger son attention sur des détails particuliers, mais plutôt de la laisser flottante, comme un papillon en somme.

Quelques jours de détente

Nous sommes tous très satisfaits de la façon dont le Târâgâlâ s'est comporté en pleine mer entre mes mains. Je serais tenté de dire sous mes doigts, tant pour la première fois j'ai pu le diriger presque exclusivement au clavier. J'ai cependant prévenu mes amis que j'ai une forme d'intelligence particulière qui me permet d'appréhender rapidement des systèmes complexes, mais que je paye par une difficulté à en conserver les acquis : je désapprends.

Jean Paulhan disait avoir le même problème dans ses [entretiens](#) où il racontait qu'il avait si vite appris à conduire les camions militaires lorsqu'il avait été mobilisé en quatorze, qu'on lui avait confié la formation des nouveaux conducteurs. Il s'était mis alors à désapprendre aussi vite au point qu'on lui retira sa fonction avant qu'il ne cassât trop de boîtes de vitesse. J'imagine que son esprit était mu par la curiosité, et que son intérêt retombait inexorablement dès qu'il n'avait plus rien à apprendre. Il se pourrait donc qu'un autre que moi ait besoin de plus de temps pour prendre en main les commandes du Târâgâlâ.

Je dis cela sans m'en convaincre pleinement, car je sais que nous sommes tous friands de nous trouver des caractères singuliers. En réalité, nous sommes plus semblables que nous le pensons. J'ai souvent remarqué que la plupart des gens deviennent vite virtuoses dès qu'ils apprennent une chose nouvelle. Ils le deviennent d'autant plus que l'apprentissage a été intensif ; mais ils perdent tout aussi rapidement cette virtuosité pour devenir médiocres, avant qu'une longue pratique, peut-être, ne la leur rende.

Quoi qu'il en soit, le prototype du Târâgâlâ nous a donné une entière satisfaction. C'est pourquoi nous nous sommes octroyés quelques jours de détente à Balingtan. Ziad et Kalinda en ont profité pour inviter aussi le représentant d'investisseurs chinois.

L'hôte

Je me rends compte que je suis le seul ici à m'être vu octroyer quelques jours de détente. Les autres travaillent à leur façon, en étudiant la réalisation en série du Târâgâlâ avec leur hôte chinois. Ils ne me tiennent pourtant pas à l'écart. Ils poursuivent leurs conversations pendant les repas que nous partageons. Je ne leur suis pas davantage invisible, et personne ne s'étonne si l'idée me vient de donner un avis.

J'imagine que, compte tenu des enjeux, Kalinda ne m'a pas invité pour profiter seulement de ma présence, ni non plus pour m'éviter de remonter seul à Citagol et d'y nourrir le chat. Je dois bien être, d'une façon ou d'une autre, un pion dans leur jeu, mais j'ai quelque peine à comprendre lequel. Peut-être ai-je la fonction de trianguler la relation, d'en briser la symétrie. On n'aime pas la symétrie à Citangol, qui nuit au mouvement. Peut-être ai-je encore la fonction d'un candide qui parle librement, et prouve à leur hôte que mes amis ne lui cachent rien, et l'aide peut-être à mieux les comprendre.

Je reste donc souvent seul avec Djanzo, qui est moins impliqué que Kalinda et Ziad dans ces négociations, et fait principalement fonction d'hôte. « Oui », lui ai-je d'ailleurs expliqué, « "hôte" en français désigne aussi bien la personne invitée que celle qui la reçoit. Cependant le féminin "hôtesse" désigne seulement la seconde. »

« Tu veux dire que lorsque tu habites chez Kalinda, elle est ton hôtesse, mais que si tu l'invitais chez toi, elle deviendrait ton hôte ? », s'étonne-t-il.

À propos de son hôte justement, d'après ce que j'ai pu apprendre de ses affaires, je me demande si le projet du Târâgâlâ n'entre pas en contradiction avec elles.

« Raison de plus pour lui de jouer avec nous plutôt que contre », m'explique Djanzo. « On accroît les chances en diversifiant les mises. »

« Non », oppose-t-il à mes doutes, « Nos partenaires ne se serviront pas de leurs capitaux pour nous bloquer. Ce n'est pas leur stratégie ; d'ailleurs leur but n'est pas de gagner de l'argent. »

« Mais non », répond-il à ma surprise, « gagner de l'argent n'est le principe du jeu pour personne. À partir d'une certaine somme, l'argent est du pouvoir, et la seule question qui se pose est à quoi tu veux le faire servir. C'est de cela que nous discutons ici. Crois-tu que Steve Jobs avait besoin de tant d'actions *Apple* pour s'acheter plus de *Coca-Cola* qu'il ne pouvait en boire, ou de polos *Lacoste* qu'il ne pouvait en porter ? Il voulait le pouvoir de transformer son système Mac OS en un Unix, et de faire accepter pour cela plusieurs années de pertes. L'argent est un mauvais maître et il n'est même pas un bon serviteur, car il ne te sert pas longtemps et n'hésite pas à te trahir. Il doit être utilisé intelligemment et très vite. Vois donc ce que deviennent les gros mastodontes capitalistes dès qu'ils ont rempli leur fonction. »

« Ils deviennent seulement de gros mastodontes capitalistes, et rien de plus » me répond-il encore. « La plupart des dirigeants d'ailleurs, s'ils sont intelligents, passent la main avant d'en arriver là. »

« Je te l'accorde, cela fonctionnerait mieux avec des conseils ouvriers », conclut-il, « plutôt qu'avec des conseils financiers qui ne comprennent rien aux techniques de production ; quoique... De toute façon, nous n'avons pas vraiment le choix. Mais rassure-toi, notre hôte a une formation de chercheur et d'ingénieur. Il sait ce qu'il fait, et nous ne l'avons pas contacté par hasard. »

Une façon d'écouter

Je disais que personne ne s'étonnait quand l'idée me venait de donner un avis. On a ici une façon d'écouter bien particulière. En fait, tout simplement, on vous écoute. Il n'est pas dit qu'en vous écoutant on vous comprenne mieux qu'on le ferait en France ou partout ailleurs. Non, ce n'est pas dit, mais on vous écoute réellement.

On vous écoute non pas comme si l'on cherchait à vous évaluer, comme si l'on cherchait à reconnaître et à classer ce que vous dites parmi ce qu'on a déjà entendu. On vous écoute comme si vous aviez à dire quelque-chose qu'on n'ait pas encore saisi, conçu, imaginé. On vous en accorde le crédit.

Si l'on ne vous comprend pas, pas immédiatement, on vous laisse le bénéfice du doute. Si l'on ne vous comprend pas, ce qui est fréquent ici autant qu'ailleurs, on ne sait quoi vous répondre, mais on semble penser qu'il n'est jamais vain de parler, qu'en s'énonçant, les idées parfois se précisent. Ceux qui vous entendent sans vous comprendre, semblent se dire que même si le sens de vos paroles leur échappe momentanément, elles pourraient très bien révéler finalement leur pertinence en temps utiles.

J'apprécie pleinement une telle façon d'écouter, et je m'efforce de l'apprendre à leur contact. La plupart du temps, je ne suis même pas capable de m'entendre moi-même ainsi.

Comprendre et entendre

Qu'importe d'être compris, si vous êtes entendu. Aujourd'hui, Ziad et notre hôte ont répondu à ce que je disais avant-hier.

Ziad a même répondu ce matin à une remarque que j'avais faite il y a deux mois en arrivant : « Ce que tu disais le mois dernier sur les peuples et les langues est profond... » Il était resté silencieux sur l'instant. Il aurait pu, le connaissant mal encore, me laisser croire qu'il ne m'écoutait même pas.

Je les observe et j'apprends, j'apprends.

Sous les bois

Les conifères sont apparus bien avant les arbres à feuilles caduques, au Carbonifère. Ils furent les arbres les plus nombreux dès le Permien et jusqu'au Crétacé, croit-on savoir. Ils dominaient le règne végétal, et sont beaucoup moins nombreux aujourd'hui ; pas en tout cas sur les hauts plateaux du sud de Citangol.

Nous avons tous appris que les conifères n'ont pas de feuilles caduques, mais des aiguilles qu'ils conservent pendant les quatre saisons, les renouvelant sans doute, mais pas toutes en même temps. Pas tous les conifères cependant, notamment parmi les cèdres : ici certaines espèces perdent leurs aiguilles en hiver, après qu'elles se soient colorées de teintes cuivrées de paille sèche ou de rotin au cours de l'automne. Dans ce milieu de printemps, ceux-là ont des aiguilles toutes neuves d'un vert lumineux.

Kalinda me l'a appris. Elle s'échappe parfois l'après-midi, et nous partons ensemble faire une promenade dans les bois.

Les environs de Balingtan et du lac sont très boisés. Le bourg lui-même est quasiment bâti dans la forêt ; rues et futaies s'entre-pénètrent.

Les gens ici n'aiment guère les clôtures. N'est-il pas préférable de profiter tous ensemble de sentiers boisés, plutôt que de posséder chacun son petit terrain à soi seul ? À sinuer ainsi dans des sous-bois que l'on croit encore dans l'espace urbain, on se trouve surpris de déboucher sur de vastes prairies, désertes à l'heure de la sieste.

L'élégante Kalinda se déchausse pour descendre des gazons en pente, couverts d'aiguilles qui forment un tapis glissant. Je l'imites et nous nous tenons par la main pour éviter de tomber.

Ces forêts de résineux sont parcourues par endroits de fleurs superbes qui s'accrochent le long des troncs. Et sous les branches à contre-jour, on distingue des nuées d'insectes qui sont comme autant d'étoiles plus brillantes sous les rais de soleil que celles de la nuit.

Cahier douze

Retour à Kalantan

Culture et éducation des sentiments

Avant d'avoir vingt ans, je ne regardais pas les femmes qui en avaient plus de trente. Je ne les voyais même pas, même pas comme des femmes. La littérature bourgeoise atteste que bien des hommes des générations précédentes demeuraient ainsi toute leur vie.

On pourrait être tenté de rationaliser une évolution des mœurs toute récente par un accroissement de l'espérance de vie. On pourrait se dire que si celle-ci se limitait au dix-neuvième siècle à une cinquantaine d'années, on vieillissait peut-être à une vitesse proportionnelle ; qu'à trente ans on devait en paraître presque le double. C'est oublier un peu vite la mortalité infantile. Passé la petite enfance, l'espérance de vie bondissait, et l'on n'était plus très loin alors des normes contemporaines.

Avant les antibiotiques, beaucoup d'accidents étaient mortels dont aujourd'hui l'on se remettrait vite. Passé l'âge casse-cou, et celui où l'on part à la guerre, l'espérance de vie bondissait encore, et pour peu qu'on ne soit pas dans la misère ni ne vive dans des conditions trop insalubres, on avait davantage de chance de devenir centenaire en possession de ses moyens qu'on n'en a aujourd'hui. Les hommes étaient simplement davantage attirés par la jeunesse, comme la plupart le demeurent encore.

Pourtant j'ai changé. Ce sont les femmes de moins de trente ans qui ne m'intéressent plus. Oui, j'entends d'ici l'ironie : ce sont elles qui ne sont plus intéressées. Je n'en sais rien et je m'en moque. En avançant dans l'âge, quelque-chose dans la jeunesse des traits a cessé de me plaire.

Comment dire ? Un visage jeune, un corps jeune, me semblent inachevés. Je songe aux sculptures de Michel-Ange pour [les tombeaux des Médicis](#) ; on ne trouve pas une telle beauté dans un jeune corps.

J'étais encore loin de percevoir cette beauté dans mon jeune âge. Je la reconnaissais tout au plus chez les hommes, mon regard éduqué là encore par les beaux-arts, qui ont toujours été plus portés à représenter l'âge mûr chez les hommes que chez les femmes. J'en ai été longtemps persuadé que nous, les hommes, supportions mieux les effets du temps. Pas si sûr.

Les jeunes femmes doivent bien pressentir ce que je ressens ; aussi recourent-elles à la cosmétique pour souligner leurs traits qui ne sont pas encore assez marqués, alors qu'elles sont pourtant si belles. Nous, les hommes, qui n'employons pas de tels expédients, le pressentons bien cependant dans notre jeunesse en nous voyant dans une glace, et en sentant que nos aînés auraient plus de charme que nous.

Curieusement, je ne le percevais pas aussi nettement dans mes jeunes années, où j'étais bouleversé par des visages d'anges qui me laissent aujourd'hui indifférents. Du moins je dois les fréquenter longtemps avant d'en deviner sous le mascara et le fard, la beauté non encore pleinement éclos.

Il est fascinant de voir combien au fil des ans nos traits et ceux de nos proches se modifient. C'est comme si chacun de nous devenait toujours plus lui-même. Mais hélas, dans le mêmes temps, nous vieillissons.

Voilà ce que je ressens aujourd'hui, et je mentirais cependant si je disais que je ne donnerais pas tout pour avoir à nouveau vingt ans, un corps et un visage de page florentin.

Le koan des buissons taillés

Djanzo m'a parlé du *Koan des Buissons taillés* de Teng-Tö. Maître Teng-Tö disait que l'enseignement commun donnait à ceux qui le reçoivent l'apparence identique de buissons taillés, mais qu'ils demeuraient sous celle-ci aussi profondément différents les uns des autres que des buissons sauvages.

Ce koan me fait penser à un autre de Quine. – Tu penses que Quine s'en serait inspiré ? me demande Djanzo.

– C'est improbable si tu m'assures que ces textes n'ont jamais été traduits. Et l'inverse l'est plus encore. – Tu songes donc à une inspiration commune ? – À moins que chacun ait conçu cette image en suivant sa propre voie de son côté.

– Je crois peu à la génération spontanée des idées, me répond Djanzo. Je penserais plutôt à une inspiration chinoise. D'ailleurs qui d'autre, à part des Français, songerait à tailler des buissons à l'identique ?

Tout droit par le large

Nous allons rentrer tous les quatre à Citangol à bord du Târâgâlâ. Nous nous éloignerons suffisamment des côtes pour profiter des courants Sud-Nord du Pacifique. Nous pourrons effectuer le trajet dans la journée. Nous y trouverons l'occasion de tester les performances du navire lorsqu'elles sont poussées à fond.

Les Chinois furent d'excellents navigateurs et des constructeurs navals remarquables, grâce au bambou, à la boussole et au gouvernail d'étambot qui réduisait sensiblement l'espace de manœuvre. Les peuples océaniques, d'apparence plus primitifs, inventèrent pourtant la coque à balancier qui démontre encore aujourd'hui son efficacité. Ils peuplèrent ainsi toutes les îles du Pacifique quand les Européens ne savaient que caboter entre les rives de la Méditerranée, de la Manche et de la Mer du Nord.

On se demande encore comment ils trouvaient leur route dans la poussière des îles du grand océan, totalement invisibles du bord d'une petite embarcation à plus de huit ou dix milles nautiques. L'astrolabe ne permettait pas des mesures si précises avant que les Anglais n'inventassent au dix-neuvième siècle des horloges que ne déréglaient pas les mouvements d'un navire.

Je n'ai jamais entendu dire que les peuples du Pacifique connaissaient la boussole. Si des Phéniciens ou des Grecs antiques avaient décidé de couper droit à travers la Méditerranée, ils pouvaient être sûrs d'arriver tôt ou tard de l'autre côté en maintenant un cap à peu près perpendiculaire au mouvement du soleil et des étoiles. C'est une autre histoire d'atteindre l'île de Futuna, au sud des Nouvelles Hébrides.

Peut-être toutes ces îles ne furent-elles peuplées que par des naufragés ; il aurait fallu en ce cas qu'ils fussent des naufragés des deux sexes. Peut-être ceux qui prirent la mer n'avaient-ils pas d'autre choix que fuir avec les leurs. Les histoires qui forment l'histoire sont aussi incalculables que toutes les îles et rochers qui émergent de l'océan. On les croirait parfois flotter à sa surface, oubliant que, sous les eaux, elles reposent toutes sur le même fond.

Pluie nocturne

Le soir tombait déjà pendant que Kalinda et moi rentrions jusque chez elle en poussant nos vélos. La côte n'est pas bien forte, et d'habitude nous la grimpons sans peine, mais le temps est si

chaud et si lourd depuis que nous sommes arrivés dans la rade de Citagol, que je transpirais trop en pédalant.

Nous avons accosté quelques heures plus tôt sous un beau soleil qui s'est d'abord voilé de petits passages nuageux ; des nuages de faible altitude qui remontaient du sud-est, blancs et vaporeux, des nuages de brume. Puis ils sont devenus très sombres pendant que le soleil baissait ; et la chaleur, humide et étouffante.

Le temps est resté très lourd jusqu'à tard dans la nuit, puis la pluie est tombée, dense mais sans tonnerres ni éclairs, avec un bruit continu, un crépitement sourd sur les tuiles de bambou. Je me suis interrompu et j'ai éteint la lampe pour la regarder, car je ne ferme pas les volets quand je travaille tard.

Les lumières alors se sont éteintes. Tout le quartier est tombé dans l'obscurité. Kalinda n'était pas encore partie se coucher et elle m'a rejoint pour regarder la nuit. La pluie était moins forte, les nuages se déchiraient, et, par instants, laissaient voir la lune qui n'est pas encore dans son dernier quartier. Ses faibles éclats suffisaient, quand nos yeux s'étaient suffisamment accommodés à l'obscurité, pour distinguer la rade, la surface de la mer, les reflets trempés des toits et des feuillages.

Nous sommes sortis sous la pluie, comme attirés par la forte odeur d'herbe et de terre humides. Nous avons descendu les sentiers qui traversent les jardins. Les jardins ne sont pas clôturés ici. Nous étions plus trempés par les feuillages que par la pluie qui était devenue légère.

Nous avons continué jusqu'à la mer. Comme nous étions déjà ruisselants quand nous nous sommes retrouvés sur la petite plage de galets de l'autre côté de la route, nous sommes entrés dans l'eau et nous avons nagé.

La mer était agitée de longues vagues, pas très fortes mais qui se couronnaient d'écume en approchant du rivage, et que nous traversions avec une volupté féroce. Elles s'affalaient ensuite sur la plage, et produisaient un bruit de tonnerre en faisant rouler les galets.

Saisir le jour

La pluie a cessé dans la nuit, et le ciel du matin était superbe. De gros nuages encore continuaient leur route vers le nord sous un ciel bleu immaculé et lumineux. Ils paraissaient surnaturels tant leurs formes étaient précises, et passaient d'un blanc pur à des gris sombres et profonds, avec, par endroits des tons d'ocre, de vert de gris, et d'un roux de lueur de braises qui se dissipait en même temps que le soleil montait. L'odeur des jardins était encore prégnante, mêlée à celle des algues que les vagues avaient laissées sur le rivage dans la nuit.

Si j'avais photographié la scène, mais je n'avais pas emporté mon appareil et je n'avais pas voulu rentrer, ou mieux, si je l'avais dessinée, personne n'aurait voulu croire que je n'avais pas profondément modifié la balance des couleurs et les contrastes, ni retouché les formes.

Peindre, dessiner, photographier, et surtout retoucher des photos nous apprend à mieux voir. Je m'en suis bien rendu compte, d'abord enfant dans les cours de sciences naturelles. Le dessin minutieux me faisait découvrir des aspects des choses de la nature qui me seraient sinon passées totalement inaperçues. Je l'ai observé encore dans l'adolescence en apprenant sérieusement à peindre et à dessiner, puis, plus mûr, en me formant à la photographie et à l'optique. Ce fut encore un pas quand j'ai appris l'image numérique, et notamment à modéliser des paysages en trois dimensions. J'ai découvert que je n'avais encore jamais vraiment vu la nébulosité d'un ciel au matin.

Curieusement, chaque fois que j'ai travaillé mon regard pour le rendre plus sensible à la réalité du monde, il me semble que j'opérais en même temps un retour qui me la faisait redécouvrir telle

qu'elle m'était apparue immédiatement dans mes premières années, quand je n'avais pas encore appris à bien me servir de mes organes de perception et de préhension ; comme si j'ôtai laborieusement les filtres que mes divers apprentissages avaient malgré tout dressés entre le monde et ma perception.

Le ciel était superbe le lendemain matin, et, peut-être mieux porté par l'air encore humide, le chant des oiseaux, particulièrement sonore. Qui a ironisé sur les matins qui chantent ? Je les ai toujours entendus chanter, et j'en ai toujours ressenti une gratitude pour les combats qu'avaient livrés mes parents.

Seule la dissipation est durable

L'oxygène, que les chimistes pour faire les malins se plaisent à appeler dioxyde, est un gaz très dangereux. Il constitue 86 % de la masse des océans sous la forme d'eau ; 46,4 % de la masse de l'écorce terrestre, en particulier sous forme d'oxydes et de silicates ; 23,1 % de la masse de l'air, sous forme de dioxygène ou d'ozone, soit près de 21 % du volume total de l'atmosphère ; 62,5 % de la masse du corps humain ; jusqu'à 88 % de la masse de certains animaux marins.

L'oxygène est toxique et très inflammable au-delà d'une certaine concentration. Les corps avec lesquels il se compose sont toujours proches de la combustion, d'une combustion lente. Oxygène a la même racine qu'*occire*. Son autre racine est proche de *générer*. Comme si le mot lui-même nous enseignait une étrange sagesse : seule la dissipation est durable.

La Terre était à l'origine dépourvue d'oxygène. Il a été formé par la photosynthèse opérée par les végétaux, les algues et les cyanobactéries apparues il y a peut-être un peu moins de trois milliards d'années. L'oxygène (O₂) est toxique pour les organismes anaérobies dont faisaient partie les premières formes de vie apparues sur Terre ; en réalité, il le demeure pour tous les organismes, qui ne survivent jamais bien longtemps à sa surface.

Il n'est jamais facile de contrôler son anxiété sur une planète si riche en dioxyde.

Cahier treize

La maison sur la plage

Déjeuner avec Ziad

« La raison profonde des Guerres de Religion en Europe, tient en une phrase : un nombre important d'hommes n'étaient plus prêts à regarder certains de leurs semblables comme s'ils leur étaient supérieurs », dis-je à Ziad. « Nous pouvons être surpris aujourd'hui qu'une idée aussi simple ait donné tant de difficultés à se laisser énoncer clairement, mais ait plutôt sinué à travers de subtiles disputes métaphysiques et théologiennes. »

Ziad est revenu dans la petite maison sur pilotis de la plage de Citagol, et je l'ai rejoint pour déjeuner. Nous ne nous étions plus vus en tête-à-tête depuis les premiers jours où je suis arrivé.

« Serions-nous incapables à ce point d'énoncer par avance vers quoi nous allons » continuai-je, « vers quoi nous nous dirigeons en toute conscience cependant, mais en une conscience muette, une conscience qui n'aurait pas encore forgé ses mots ? À moins que les mots ne soient définitivement insuffisants, n'aient du moins aucun sens tant que la voie que nous suivons ne leur en a pas rétroactivement donné. »

« Si l'on est constitutivement incapable d'énoncer clairement par avance vers quoi l'on se porte délibérément, c'est ainsi qu'on pourrait synthétiser ce que tu viens de dire », me répond Ziad, « les notions de contrat, de pacte, de constitution, de projet, voire de démocratie, telles qu'elles sont couramment employées, et qui sont au cœur de la civilisation occidentale moderne, deviennent problématiques. »

« Je te l'accorde », dis-je. « Nous sommes pourtant éduqués pour *monter* des projets bien *ficelés*, plutôt que de suivre nos intuitions qui devanceraient toute capacité d'énonciation, même si elles sont vivaces et quasiment tangibles. Nous sommes alors presque toujours certains de nous coincer dans des réseaux inextricables d'impasses parfois catastrophiques. Nous souhaitons probablement nous épargner ainsi de saisissantes surprises. »

Vérité et calcul

Nous avons profité de la plage, et aussi des palmiers qui la bordent et dont l'ombrage protège même la maisonnette. Nous avons bavardé sur les sujets les plus divers sans nous soucier de tisser des liens entre eux. Nous avons évoqué la détection, le 11 février dernier, d'une [déformation de l'espace-temps](#) provoquée par la réunion de deux trous noirs. Ziad venait d'en lire un article sur la *Physical Review Letters*.

Percevoir la secousse d'une super nova à une distance-temps proprement inconcevable, a-t-il à peu-près dit, est un exploit technique remarquable, on ne peut le contester ; mais y voir la vérification d'une courbure de l'espace-temps découverte un siècle plus tôt par le seul calcul, comme je l'ai plusieurs fois entendu, serait plutôt naïf. Si j'ai un peu compris les équations de la relativité, je suis déjà certain de la courbure de l'espace-temps, j'en ai une certitude intuitive, je ne peux plus le voir autrement, au point que si quelqu'un m'affirmait qu'il n'en est pas ainsi dans le monde réel, je ne serais même pas capable de concevoir ce qu'il voudrait dire. Si au contraire je ne les avais pas comprises, l'expérience n'aurait alors plus rien à me prouver que je puisse comprendre.

Il ne s'agit pas en tout cas d'une vérification de calculs, qui eux-mêmes, ne l'oublions pas, étaient déjà fondés sur des observations et des expériences. Il ne s'agit ni de vérifier ni de prouver, puisque sans ces calculs, nous n'avons qu'une immense et très coûteuse machine qui grésille. Comprendre comment cette machine fonctionne est déjà bien plus compliqué que les équations sur la courbure de l'espace-temps qu'elle mesure, et son fonctionnement prend appui évidemment sur celles-ci.

Entre deux bains

« Au vingtième siècle », m'explique aussi Ziad entre deux bains, « les pays de cultures musulmanes ont rencontré la question du droit islamique après s'être émancipés d'une colonisation basée sur le droit romain. La Chine, elle, a connu de fortes secousses mettant en opposition la tradition confucéenne et la modernité occidentale revue et corrigée par la puissante pensée Mao-Tsé-Toung. De fins analystes expliquèrent qu'il ne s'agissait en Chine que de règlements de comptes entre bureaucrates. Dans les cultures d'Islam, on voulut voir plutôt un retour du religieux. »

« Il n'est pas nécessaire d'être un grand spécialiste », l'approuvé-je, « pour imaginer que derrière tout cela se jouaient des conflits inter-bureaucratiques, voire un retour du religieux, et même de l'obscurantisme si l'on y tient, ou encore des déstabilisations manipulées de l'étranger, mais alors comme des épiphénomènes opportunistes. »

« Oui, il est certain que la question se posait, celle de la relation d'une culture se décolonisant avec son double passé, colonial et pré-colonial », continue-t-il. « Qu'elle ait été mal posée, conçue maladroitement, confusément, et même stupidement si l'on y tient, c'est possible mais n'y change rien. C'est d'ailleurs toujours ainsi que les questions historiques se posent ; c'est même à cela qu'on les reconnaît. »

« Je suppose que tu as raison », dis-je, « comme nous l'avons déjà noté à propos de la Réforme en Europe. »

Narrative et coryphée

Les vagues de l'océan ont plus d'amplitude que celles de la mer auxquelles je suis habitué. Devant la maison de Ziad, où aucune digue ne les affaiblit, elles rendent la nage beaucoup plus distrayante. Vous vous ennuyez vite une fois que vous avez fait quelques brasses sur une mer plane. Avec de grosses vagues qui vous submergent, contre la force desquelles vous devez lutter, vous passeriez des heures. Nos conversations ont été ponctuées par ces nages vigoureuses.

« La question de la vérité de l'information est un leurre », disait Ziad assis contre un palmier, le corps encore ruisselant. « La question de sa vérité semble demander : "le récit s'accorde-t-il avec les faits ou non ?" pour le dire à la façon de Wittgenstein que tu sembles tant apprécier. En questionnant leur vérité, nous finissons par nous convaincre que tout se ramène à des faits, et aux récits qui les enveloppent ; alors que la question est plutôt celle des relations entre des actes et des paroles. Dans une telle relation, il n'y a pas à proprement parler de vrai ni de faux, mais il est essentiel d'identifier qui dit quoi et qui fait quoi. Qui dit quoi à qui ? Qui cherche-t-il à convaincre et de quoi ? Qu'incite-t-il à faire ? Voilà plutôt les questions élémentaires que présuppose tout énoncé. »

« Au lieu de quoi, nous voyons se constituer une sorte de coryphée produisant un récit des faits qui serait alors vrai ou faux. Le [coryphée](#) dans le théâtre grec est intéressant pour comprendre cela ; le récit fait le mythe. »

À propos de Grèce antique, c'est ainsi, au bord de mer entre deux nages, que j'ai toujours imaginé Socrate pratiquer la philosophie, ai-je remarqué incidemment.

Le soir venu

Je n'avais encore jamais remarqué combien Ziad avait la peau noire, avant de le voir en maillot. « Qu'est-ce que tu es déjà bronzé ! » n'ai-je pu me retenir de dire. Il a cru à une plaisanterie, et a éclaté de rire en regardant ma peau laiteuse : « J'avais bien pris un peu d'avance. »

Bien que la plupart ait un type chinois, comme les Lis de l'île [Hainan](#), les Citangolais ont souvent la peau très noire, comme beaucoup de Philippins ou de Sundanais. D'autre part, les variations saisonnières étant ici presque imperceptibles, il n'en est probablement pas à ses premiers bains de l'année.

« Je te trouve parfois un peu lunaire », m'a dit Kalinda quand je lui ai conté l'anecdote. « As-tu au moins remarqué que j'ai moi aussi la peau noire ? – Dès que je t'ai vue, avec ton sens des couleurs », l'ai-je rassurée. Elle porte encore un magnifique paréo aux tons vert sombre et aux motifs noirs. « Il te plaît ? » me demande-t-elle en suivant mon regard.

J'ai repris avec Linda... Oui, il m'arrive de l'appeler du diminutif Linda depuis quelques-temps. Elle continue pourtant à m'impressionner. Je ne saurais dire si c'est à cause de sa culture technique, de sa proximité avec les esprits locaux, de ses aptitudes littéraires et musicales ; je ne sais. Sa distinction toute extrême-orientale n'atténue en rien cette façon qu'elle a, oui, disons le mot, de m'intimider, malgré les deux mois passés ensemble, malgré l'intimité qui s'est établie entre nous, et même un certain respect qu'elle semble me témoigner depuis que sa déesse s'est déplacée à ma rencontre.

Je m'apprêtais donc à dire que j'avais repris avec elle la conversation de l'après-midi avec Ziad, celle sur le mythe et le récit (*myth and narrative*).

De la précarité des significations

« Non, ce n'est pas la question du rapport entre la réalité et son récit que nous avons posée », disais-je. « Celle-là n'est pas sérieusement fondée. Tout récit est mythe ; il n'a d'autre fonction que de rassurer et de rassembler sur un propos qui paraît partageable. Ce n'est pas une question sérieuse. La question est plutôt celle du rapport entre ce que la philosophie traditionnelle, j'entends la philosophie traditionnelle moderne bien sûr, appelle le sujet et l'objet. Disons que le réel ne saurait être seulement objectif, il doit être subjectif aussi pour ne pas être seulement virtuel. »

« Or c'est cela justement qui fait problème : le récit mythique abandonne la virtualité objective au seuil de toute actualisation subjective. Il n'abolit pas le réel, bien sûr, il le laisse travailler dans l'ombre. »

« Rien compris », me renvoie Kalinda.

Bien sûr, j'aurais aimé énoncer ces remarques plus clairement, plutôt que par mes formules ramassées. Je me demande ce qu'en donnerait la traduction par *Google*. « C'est facile à vérifier », me suggère Kalinda.

Joignant le geste à la parole, elle saisit mes derniers mots, et les fait traduire en citangolais du nord-est. Pour me faire une idée de ce que Kalinda a pu lire, j'affiche les mêmes phrases traduites cette fois de l'anglais au français : *Pourtant, il est précisément ce qui est le problème : le récit mythique abandonne la virtualité objective au seuil de tout escompte subjectif. Il ne supprime pas le vrai, bien sûr, il laisse le travail dans l'ombre.*

L'exercice nous a amusés et nous l'avons généralisé. Ce n'est finalement pas dépourvu d'intérêt. Voici les mêmes phrases passées au filtre de l'arabe : *Toutefois, il est exactement le problème : le récit légendaire abandonne l'objectivité du réalisme sur le seuil d'une déduction personnelle. Il ne nie pas le fait, bien sûr, il laisse à travailler dans l'ombre.*

Avec le chinois, ça devient carrément n'importe quoi : *Cependant, il est précisément ce qui est le problème : en tout conte de fée seuil d'actualisation subjective d'abandonner la cible virtuelle. Il ne supprime pas le vrai, bien sûr, il laisse le travail de l'ombre.*

Bref, je voulais seulement dire qu'à faire entrer de force les faits dans des récits qui les rationalisent, on se rend seulement aveugle à ce qui est en œuvre en eux. Nous désarmons notre sens critique, nous laissons libre cours aux opinions et aux raisonnements qui s'y déploient sans points d'appui.

Pacifier le sol

Les Citangolais n'aiment pas beaucoup les chaussures. Bien sûr, les surfaces asphaltées sont trop dures pour la plante des pieds, et la circulation automobile les rend trop sales. On se contente alors de tongs.

En conséquence, les Citangolais n'aiment pas non plus les voitures, ni même les cyclomoteurs. Ils préfèrent les vélos. Pédaler les maintient généralement en bonne condition physique.

Lorsqu'on ne violente pas la terre, lorsqu'on cesse de la partager, la clôturer, la désherber, la déboiser, la niveler, tailler les plantes et les buissons, la triturer de toutes les manières, elle se pacifie. Elle ne se peuple plus de ronces ni d'épines, les cailloux restent sous le sol, et toutes les surfaces se garnissent de pelouses et de mousses.

On trouve aussi des plages de sable fin le long de la mer ou des cours d'eau, ou encore de la terre meuble, des graviers ou des galets, lentement arrondis par le frottement.

Citangol est empreinte d'une certaine douceur. Bien sûr, la vie peut s'y faire dure quand même, autant qu'ailleurs. On y garde cependant une forte sensation du sol qui nous supporte.

La traduction automatique

À l'évidence, la traduction automatique ne progresse plus. Nos dernières expériences, Kalinda et moi, nous l'ont amplement démontré.

Longtemps, on a pu douter qu'on parvienne un jour à réaliser de tels programmes, puis on les a bien vus fonctionner. Ce fut impressionnant et très pratique. Nous étions en mesure de comprendre une information basique en quelque langue qu'elle fût énoncée.

Nous attendions des progrès, commençant à croire que, bientôt peut-être, même des œuvres littéraires allaient devenir accessibles par ce procédé. On vit bien en effet quelques petits progrès à la fin du vingtième siècle, mais on doit se convaincre maintenant qu'on en restera là.

On n'ira pas plus loin dans cette voie ; pas plus loin du moins tant qu'on n'aura pas tout repris autrement ; tant qu'on n'aura pas compris peut-être des aspects du langage et de la pensée qui nous restent aveugles.

Cahier quatorze

Citagol et le langage

Encore sur les programmes de traduction

La traduction automatique ne progresse plus, mais on n'a peut-être pas encore pris toute la mesure de ses possibles usages en littérature ; en poétique et en rhétorique, disons. Un programme traduit les mots, mais pas la pensée. Il traduit cependant bien les connotations entre les mots, c'est-à-dire le sens particulier qu'ils prennent dans leur relation les uns envers les autres, et qui modifie leur dénotation.

Toutefois, la pensée, celle de l'intelligence humaine, ne laisse pas ainsi les connotations se nouer seules ; elle les force, les détourne, en crée d'inusitées et d'inattendues. Voilà bien ce qui définit la poétique et la rhétorique. Pour traduire cette violence faite au vocabulaire, nous ne pouvons pas nous fier à un programme.

À défaut de bien traduire, un programme déplace les jeux de connotations qui sont habituels à une langue, dans ceux qui le sont à une autre. On voit bien qu'en ayant fait passer mes phrases de l'anglais à l'arabe, puis de l'anglais au chinois, les paradigmes en ont été modifiés de façons bien spécifiques.

Il n'est pas difficile de corriger ces phrases de manière à les rendre grammaticalement correctes, et en faire ainsi des énoncés acceptables : *Toutefois, voici exactement le problème : le récit légendaire abandonne l'objectivité du réalisme sur le seuil d'une déduction personnelle. Il ne nie pas le fait, bien sûr, il le laisse travailler dans l'ombre.* (Une correction minimale suffit pour entendre une remarque qui n'est pas dépourvue de sens, et qu'il est même aisé de comprendre malgré sa subtilité. Mais elle ne correspond pas à ce que je disais.)

Cependant, voilà précisément ce qui fait le problème : en toute légende un seuil d'actualisation subjective abandonne la cible virtuelle. Elle ne supprime pas le vrai, bien sûr, elle laisse le travail de l'ombre. (Le sens n'est pas encore rendu très clair, mais placé dans un contexte, il pourrait le devenir.)

La phrase passée par la traduction en arabe conserve quelque-chose de l'arabe, me semble-t-il, de la rhétorique arabe, et celle passée par la version chinoise, de chinois. Peut-être ma seule interprétation me le fait-elle percevoir ainsi, mais on a toujours une idée préalable de la source d'un énoncé. Nous entendons ou lisons toujours des propos qui sont donnés dans une situation particulière ; il n'y a pas d'énoncés dans le vide, sans énonciateur ni sans relation. Cette relation contribue elle-même à les connoter, et la langue employée, sa culture, en est une aussi.

On perçoit ainsi comment l'usage d'une langue plutôt que d'une autre induit une pensée particulière. La question étant alors de comprendre comment on se sert d'une langue pour penser, et non pour énoncer les idées que la langue génère automatiquement. À cela, la traduction automatique peut nous aider.

Pour envisager une évolution des programmes de traduction, il serait au moins nécessaire de modéliser tout ceci en des algorithmes. Il serait en tout cas naïf de nous croire capables d'écrire des programmes qui exécuteraient à notre place des opérations cognitives dont nous ne comprenons pas bien nous-mêmes précisément comment nous les effectuons.

En attendant, les outils linguistiques dont nous disposons peuvent déjà nous aider à percevoir plus précisément la question. La relation ici entre des soucis littéraire, philosophique, et même scientifique, ne devient-elle pas alors plus évidente ?

Un ciel bleu déprimant

« Ce ciel bleu commence à me déprimer », dit Kalinda en sortant le vélo. Un ciel bleu déprimant, voilà qui sonne étrange au premier abord.

Hier aussi le ciel est resté limpide, sans un nuage, d'un bleu uni. C'est plutôt rare ici. Tant d'eau sous un soleil tropical ! Pourtant non, pas un nuage ; même pas une nébulosité significative. Est-ce cependant déprimant ? Je ne me suis jamais posé sérieusement la question, tant la réponse négative paraît couler de source, s'impose toute faite.

Assurément, ce temps n'est pas favorable pour prendre des photos. Les couleurs sont écrasées, éteintes par les bleus et l'excès de lumière. Le grand aplatissement du ciel déséquilibre tout cadrage.

Pas un nuage, pas même à l'horizon, qui pourrait donner une profondeur à cette ligne confuse, imperceptible, entre la mer et le ciel. Tout en est comme rétréci. On y perd le sens de la distance, la sensation de toute immensité.

Un ciel chargé a bien une autre ampleur. La diversité des scènes qu'il présente le dispute à celle qu'offre la terre. Sa mobilité, à l'opposé de la fixité des étoiles la nuit, confère aux choses de la terre un aspect plus solide et durable qu'elles ne le sont en réalité.

Les métamorphoses d'un ciel couvert, ou du moins traversé de nuages, ses paysages célestes en perpétuels mouvements, changent ceux de la terre sur lesquels ils passent. Les nuages jouent tantôt à rompre et tantôt à prolonger la topologie terrestre, la renouvelant sans cesse. Jamais un paysage ne demeure identique sous des nuages qui glissent au-dessus de lui.

Et je ne parle pas des senteurs de la terre et de l'herbe trempées, des reflets à la surface des feuilles, des toits humides et des flaques des rues, ni des sonorités à la fois portées plus loin et comme égalisées par leurs échos assourdis ; ni non plus de l'aspect différent que prend le vol des grands oiseaux de mer dans les nuages.

Je me demande si Kalinda a réellement pensé à tout cela, ou si elle n'a fait que répéter une formule qui se dit chez elle, comme on dirait chez moi « ce ciel couvert me déprime ».

Du sens

Le langage a, semble-t-il, la propriété de produire automatiquement du sens. Il suffit que les propositions soient grammaticalement correctes, et encore. Cela, nous pouvions le savoir depuis longtemps, mais nous n'avions pas la possibilité de faire tourner du langage tout seul avant que j'aie atteint un âge mûr. Et le sens a sur nous des effets étonnants.

Je me souviens d'un programme avec lequel il était possible de converser. Eliza, je crois me souvenir qu'il s'appelait. Vous écriviez une phrase, et Eliza vous répondait. Je crois qu'il était possible d'utiliser la synthèse vocale, mais je ne l'ai pas fait.

Le programme ne comprenait évidemment rien de ce que vous disiez, il n'interprétait rien, il ignorait la dimension sémantique de vos paroles. Il répondait bien, cependant, avec plus de pertinence peut-être qu'un interlocuteur humain. Le principe était simple : Eliza recombinaient ce que vous énonciez sous une forme interrogative. Le programme vous invitait à préciser ce que vous disiez, à le reconsidérer autrement. Dans le fond, il pouvait se faire un outil efficace pour réfléchir à un problème.

Le plus étonnant n'était peut-être pas la capacité du programme de vous répondre avec une apparente intelligence. Le plus étonnant était la vôtre de vous laisser très vite convaincre d'avoir à faire à une intelligence, et même à une sensibilité, toutes humaines.

Eliza me causait une rapide exaspération, immédiatement suivie par une crainte tout aussi absurde de la laisser paraître par des paroles désagréables. Nous sommes terriblement vulnérables aux paroles, au sens des mots. S'il est un sens qui soit plus facile de tromper que les autres, ce n'est pas la vue, pourtant si crédule, ce n'est pas l'ouïe, facile à duper elle aussi, ni le goût, ni l'odorat, ni même le toucher ; c'est l'autre qu'on oublie toujours : le sens des mots, le bon sens, la raison.

L'effet Eliza

Ce programme est connu, et même les effets qu'il provoque, m'a affirmé Ziad. « On parle à son propos de "[l'effet Eliza](#)" », m'a-t-il appris.

Cependant, la description de cet « effet Eliza » paraît ne voir qu'un phénomène psychologique là où je le vois d'abord linguistique. L'important n'est pas ce que je ressens quand un programme paraît s'adresser à moi, quand mon système m'affiche un message de bienvenue ou me salue en quittant. Il se pourrait bien que je ne ressente rien, rien de plus que s'il s'exécutait convenablement. L'important est que des paroles que je lis ou entends induisent de ma part des paroles en retour.

Je suis dupe en réalité de ce seul échange. Je suis moi-même linguistiquement conditionné pour donner des réponses convenables, d'abord pour obtenir ce que je désire, et respectueuses ensuite des règles du savoir-vivre.

On peut observer l'exact contraire de l'effet Eliza dans des hôtels ou des restaurants de luxe, surtout dans des pays exotiques, où certains clients parfois donnent l'impression de ne pas percevoir les gens qui les servent.

Un barbare en Asie

Mes amis sont indulgents, mais j'ai bien du mal à me tenir convenablement, moi un barbare de l'ouest. Oh oui, nous sommes des barbares, je m'en rends compte tous les jours. Par exemple, ici quand on mange, il est coutume qu'on converse, et bien sûr qu'on soit attentif à la conversation, mais il serait grossier de ne pas l'être également à ce qu'on mange.

Prendre le moindre petit casse-croûte sur le coude demande ici un minimum de sérieux. Ne pas déguster chaque bouchée, ne pas porter toute son attention sur la combinaison des aliments et des saveurs, serait du plus mauvais goût. Attention cependant à ne pas s'y abandonner au point d'en oublier son entourage, ou de perdre le fil d'une conversation.

Chaque casse-croûte à prendre sur le coude est d'ailleurs lui-même préparé avec art. Les Citangolais parviennent non seulement à faire ces deux choses à la fois, et visiblement sans effort, mais encore de telle sorte que chacune paraît les aider à faire l'autre mieux encore. Ne pas prêter attention à ce qu'on mange, ou en oublier son entourage serait un peu, comme dans l'ouest sauvage, manger bruyamment, roter, baver peut-être en mangeant.

La nourriture est toujours préparée avec le plus grand soin. Les plats sont cependant très simples. On n'aime pas les compositions complexes. Quand on mange du poisson, on ne mange que du poisson, et l'on ne ressent pas le besoin de l'accompagner de sauce ou de légumes ; de même quand on mange des beignets de méduses, ou des sauterelles sautées.

L'art culinaire trouve plutôt sa créativité avec les condiments, épices et aromates, à travers lesquels il se marie à la pharmacologie. Kalinda est toujours soucieuse en cuisinant d'agrémenter ma nourriture de condiments destinés à diminuer mon anxiété.

Kalinda me trouve anxieux, trop anxieux. Je lui explique que c'est normal, vivant si loin de chez moi, si loin de ma jeunesse, si loin du centre de la galaxie... Et puis, l'air est tellement saturé de dioxyde.

Les nagarath

Je ne comprends rien à la religion de Kalinda. J'y comprends de moins en moins. Je commence à peine à concevoir que sa religion n'en est pas une ; pas plus que l'alchimie, par exemple, en occident. Je comprends aussi que les *nagarath* sont tout ce qu'on veut sauf des dieux. Un *nagarath* (le nom est invariable) est une sorte de bloc d'énergie pure, sans véritable forme, ni lieu, ni dimension, dont la communion avec des vivants, pas seulement des humains, donne sa consistance au monde. Ensemble ils font respirer les jours et les nuits, dissolvent et coagulent les matériaux, maintiennent les montagnes sur les flots de l'océan, et réalisent tous ces miracles quotidiens que ne perçoivent même pas ceux qui n'en sont pas les adeptes.

Les *nagarath* sont si nombreux qu'on ne sait les dénombrer, mais ils sont des êtres si imprécis qu'ils se confondent, qu'ils sont tous un peu des avatars les uns des autres. Ils parviennent à se préciser seulement dans leur communion avec des vivants, des animaux et des hommes ; je serais tenté de dire dans leur incarnation.

Il n'y a pas de véritable doctrine ni de croyance à propos des *nagarath*, seulement des rites qui se pratiquent en commun, d'autres quand on est seul. Ceci n'est que leur forme la plus extérieure. Moins apparente est la pratique d'une chimie à laquelle se livre la plupart des initiés. Les adeptes aiment marier et modifier les matériaux ; ils en font des remèdes, des condiments, des matériaux curieux. C'est ainsi que Kalinda a trouvé la fibre de lin pour le Târâgâlâ en remplacement de la fibre de verre.

On trouverait donc des points communs entre les rites des *nagarath* et l'alchimie, mais aussi avec le chamanisme, du moins si dire que tout est en tout et réciproquement est encore dire quelque-chose.

Cahier quinze

La culture citangolaise

La mythologie citangolaise

Il existe beaucoup de légendes autour des nagarath. Kalinda m'en a contés quelques-unes en me prévenant de ne pas les prendre au pied de la lettre. Les nagarath ont coutume de s'entre-tuer, ou encore de s'engendrer mutuellement, de se démembrer les uns les autres, se brûler, se noyer, s'entre-dévorer... Rien de particulièrement singulier parmi les autres mythologies du monde, ni davantage parmi les éléments de la nature. Ce sont justement des allégories des éléments de la nature, m'a averti Kalinda.

Nous avons longuement discuté hier soir, Kalinda et moi, du concept de nature tel qu'on le conçoit dans la tradition Citangolaise, et dans celle de l'occident moderne à travers, notamment, Hume, Sade, ou encore Whitehead et Mach.

Kalinda, pour m'aider, recourt souvent à des notions indiennes, comme celles de *dharmā*, de *dharmakāya*, de *Trikāya*, si chères au Bouddhisme, me confirmant que son école ne lui est pas indifférente. Pour autant ses références ne m'éclairent pas toujours. Quand j'ai l'impression de bien la comprendre, je pense plutôt aux Grecs et aux Latins. Lucrèce, Lucrèce est peut-être mon meilleur passeur, mais je pense aussi aux fragments de Démocrite, de Protagoras, de Pythagore, ou encore, plus subtilement, à Hésiode, moins celui de la *Théogonie* que *des Travaux et des jours*.

Il y a chez les Grecs et les Latins des côtés bien plus sauvages qu'on n'est accoutumé à le voir du haut de vingt siècles de christianisme européen. Du haut de ces vingt siècles, le monde s'est désenchanté, mais on peut toujours se sauver, se sauver dans l'ensauvagement.

Les Sangalogs

Les quelques tribus qui s'obstinent à vivre comme si elles demeuraient au néolithique inférieur sont un problème dans l'île de Citangol. Si les Sangalogs peuvent faire penser aux Amish par leur refus de toute nouveauté, ils ne leur ressemblent pas pour ce qui est de la modestie ni du sens de la compassion.

Entre autres points communs, eux aussi, lors de l'adolescence sont invités à aller se frotter au monde obscur ; c'est à peu près ainsi qu'ils désignent ce qui ne fait pas partie de leurs vallées et de leur mode de vie. On ne trouve pas alors sur terre bande d'adolescents plus dangereux. Ils ne respectent rien et savent qu'ils ne risquent pas grand-chose.

Il leur est toujours possible de se réfugier chez les leurs où ils seront en sécurité, où l'on ne les livrera pas, et où personne ne se risquera à aller les chercher. C'est étonnant, je ne connais pas un seul pays où l'on n'aurait pas tôt fait de se débarrasser de minorités si encombrantes. Personne ne l'ose ici, ne pouvant éviter alors de se demander quelles serait la prochaine.

La plupart ne sont pas méchants, ils sont surtout curieux, curieux de tout. Ils ne sont pas méchants, mais ils sont de très jeunes gens qui n'ont peur de rien, et qui ne perçoivent rien de bien respectable dans le monde qui les entoure.

Curieusement, ils ne sont pas si perdus, ni dépassés par celui-ci. Ils font preuve la plupart du temps d'une intelligence et d'une capacité d'adaptation auxquelles on ne s'attendrait pas. Ils assimilent tout avec une rapidité stupéfiante.

On en a vu rattraper très vite les retards que leur éducation coupée du monde aurait pu leur causer. Certains jouent le jeu, font des études, assimilent parfaitement les connaissances et les mœurs du reste l'île. Certains vont même jusqu'à la quitter, naviguent au-delà des mers. Pourtant presque tous, tôt ou tard, reviennent dans leurs tribus, reviennent à leur forêt et à leurs rites, abandonnant tout, la plupart du temps, comme s'ils en avaient découvert la vanité.

La fibre de bambou

Mais non, la fibre de lin n'est pas une réponse aux menaces contre l'environnement à l'échelle mondiale, me répond Ziad. Pour nous, elle revient tout simplement moins cher que la fibre de verre. C'est pourquoi Kalinda travaille à la remplacer par la fibre de bambou. Il est bien plus facile ici de se procurer des feuilles de bambou que de cultiver du lin. Les bambous poussent plus vite dans les marais et le long des cours d'eau qu'on ne parvient à en couper, et l'on n'a quasiment aucun usage de leurs feuilles. Elles font une matière première en quantité illimitée ; on ne sait même plus comment s'en débarrasser.

Depuis quelques-temps Kalinda travaille en effet sur ces fibres. Elle a même recruté un Sangalog pour la seconder. « Ces gens sont très sensibles à la signature des choses », a-t-elle répondu à ma première surprise. C'est moi qui l'ai aidée à traduire ce concept citangolais qui me paraît voisin de celui employé par les chimistes du Moyen-Âge de la Perse à l'Andalousie ; c'est du moins ainsi qu'ils le traduisirent en latin : *signatura*.

Évidemment, Kalinda ne va pas analyser la composition moléculaire des bambous. « En aurions-nous les moyens », m'a-t-elle expliqué, « que ce serait comme chercher une aiguille dans une meule de foin. »

« Non, ce n'est pas du délire », m'a-t-elle repris. « Et ce n'est même pas si savant que le font croire les coûteux centres de recherche. Que penses-tu qu'ils cherchent tant, et qui demanderait tant de moyens ? Seulement des procédés de fabrication qui permettent d'employer une main-d'œuvre sans qualification, des salariés qui ne puissent jamais comprendre pleinement le travail qu'ils effectuent ; des procédés qui demeurent obscurs, qu'il n'est pas simple de reproduire, et qu'ils vendent à ce titre pour savants. Nous cherchons précisément le contraire. »

Katankir

– Oui, ça ne veut rien dire une quête spirituelle, je suis d'accord avec toi. Ce que je veux dire, c'est que bien souvent ce que tu cherches te cherche déjà. Tu te retrouves dans ton laboratoire, attentif sur ton ouvrage, sans te rendre compte que ce que tu y cherches se tient déjà à côté de toi, ou dans ton dos et te regarde aussi, t'observe observer. Tu le vois peut-être aussi, mais tu ne l'identifies pas, ni lui non plus. C'est ainsi, je crois, qu'on doit se figurer un nagarath. Ce que tu cherches t'observe, et ne sait pas encore non plus qu'il te cherche alors qu'il se tient à côté de toi. Aucun des deux ne vous trouverez tant que vous ne vous reconnaissez pas. Or tu ne pourras pas le reconnaître si ta quête ne te change pas, si tu n'évolues pas en pratiquant, et lui non plus ne saura pas te reconnaître tant que tu n'auras pas assez changé. Quand tu le rencontres, tu découvres que vous marchiez déjà depuis longtemps côte-à-côte. C'est cela qui rend la quête étrange.

– Pourquoi, Kalinda, te fatigues-tu à expliquer à un Occidental ce qu'il ne peut comprendre ? lance sur un ton méprisant Katankir, le jeune Sangalog qui la seconde. Il a employé le peu d'anglais qu'il n'apprend que depuis six mois pour être sûr que je le comprenne.

– Ne sois pas si stupide, lui renvoie sèchement Kalinda. Il y a toujours eu des sages en occident, comme partout dans le monde, et des braves aussi, de plus braves que toi.

– Et des fous, ajoute Katankir impassible.

C'est si bien réparti que ne voyant pas quelle pointe je pourrais lancer en retour, je ne peux contenir un rire, qui le décontenance un peu.

Sens plastique

Le sourire de Kalinda me fait penser à une vague de l'océan ; je veux dire la rangée de ses dents, semblable la frange d'écume qui couronne une vague quand elle approche des hauts-fonds.

Oui, des dents d'écume, croqueuses de rivages, c'est ainsi que je perçois la bouche de Kalinda. Et le son de sa voix, je le perçois aussi, modulé contre ses dents par sa langue mouvante comme une vague.

Les relations que je perçois entre les choses sont comme modifiées. Elles s'émancipent des identifications lentement construites après que je suis venu au monde. Elles oublient cet entraînement de l'esprit à recomposer les percepts issus des divers sens, et d'en faire des objets identifiables et localisables.

Je peux voir le sourire de Kalinda dans l'écume des vagues ; la vague se hissant en même temps que ses lèvres s'entrouvrent. Je peux le percevoir sans devoir identifier nul lieu ni objets distincts, sans le situer ailleurs que dans le seul lieu de sa voix.

Je me demande avec quelles herbes Kalinda a encore agrémenté le repas.

« Je n'ai rien mis », se défend-elle ; « juste de quoi décontracter. »

De la figuration

Il me semble que ces temps-ci je perçois le monde différemment. Je le perçois davantage à la façon de *Sens plastique* de Malcolm de Chazal. Les langues fonctionnent pourtant toujours banalement ainsi. C'est ce qui en fait la poétique.

Nous n'avons pas seulement recours à la poétique quand nous entreprenons d'écrire de la poésie. Si l'on peut dire que les langues sont « naturelles », c'est bien dans l'emploi qu'elles font « naturellement » de la poétique.

Ma perception est probablement plus influencée par les peintures et les sculptures citangolaises, résolument non-figuratives, par l'esthétique locale, plutôt que par la pharmacopée de Kalinda. L'image dans l'esthétique citangolaise se détourne peut-être moins de la figuration qu'elle ne la recompose. Ici l'esthétique déconstruit plutôt les figurations qu'elle ne les ignore.

Toute figuration se révèle aussi bien, à l'observation, moins figurative qu'elle ne le paraît souvent. Les images alchimistes, qui sous certains aspects fonctionnent bien selon la méthode de Chazal, ne sont finalement pas si figuratives, ni si allégoriques qu'elles se donnent au premier regard. Elles articulent des figures composites comme les mots dans un énoncé. Si l'on s'y plonge, elles finissent par générer des images mentales bien différentes de celles offertes au regard sur le papier. (À moins que ce ne soit, là encore, l'effet des herbes de Kalinda, se demandera celui qui lira mon journal peut-être.)

Quand on se plonge dans une lecture, ou dans une écoute, on est bien capable de se construire des images mentales. Ces images ne sont pas si figuratives. On les construit pourtant bien avec des mots, qui servent de colle à des traces mnésiques de percepts.

Voici ce que je veux dire en somme : si l'on veut provoquer cette sorte de dérèglement des sens par le canal d'un seul, par le sens de la vue, celui de l'ouïe, ou par le sens des mots – c'est ce qu'on appellerait proprement art – on y parviendra peut-être, mais certainement pas à le figurer lui-même. Inévitablement, l'image visuelle, ou sonore, etc. va se recomposer en une image plus complexe ; une image visuelle, sonore, mais aussi olfactive, tactile, proprioceptive, une image plus complexe d'abord par l'entière des sens qu'elle met en jeu.

Dans le fond, je ne suis pas sûr de percevoir le monde ces temps-ci d'une si nouvelle manière ; la nouveauté tiendrait seulement à ce que j'y suis plus attentif, sans doute sous l'influence de l'esthétique citangolaise, et non de quelque chimie végétale.

Je ne sais si je suis parvenu à rendre intelligible ce que j'ai voulu dire. Peut-être aurais-je mieux fait de me taire.

Le déjà-fait dans l'esthétique citangolaise

Souvent les artistes citangolais ne se fatiguent pas. Plutôt que de tailler du bois, ou une pierre, ils les conservent tels qu'ils sont. C'est du *ready made* rustique.

Évidemment, la beauté est partout. Il suffit de la voir. Il n'est pas nécessaire de travailler ni de triturer un matériau pour en faire surgir la beauté.

Cependant, je ne crois pas que la beauté soit le but de l'art ; moins encore la décoration. La beauté n'a pas besoin de l'art, et je ne suis pas sûr que l'art ait besoin de la beauté. Les arts esthétiques, disons, auraient plutôt pour fonction de rendre immédiatement accessibles aux sens un travail de l'esprit. C'est pourquoi, comme je tentais maladroitement de le décrire hier, ce que l'art nous montre n'est pas exactement l'objet d'art lui-même.

Dans ce cas, un *ready made* fait aussi bien l'affaire. Des racines de bois précieux, des blocs de roches volcaniques, de modestes cailloux, se trouvent ici exposés sur des socles, placés sur des étagères ; parfois même un rocher tient lieu de monument au milieu d'une place.

Les artistes et les artisans citangolais ne s'en font pas une règle bien sûr. Le plus souvent, ils travaillent du burin ou du pinceau comme font tous les artistes et les artisans du monde. Ils produisent des formes non figuratives aux couleurs intenses.

Parfois seulement, ils trouvent dans le matériau un ouvrage *déjà fait*. Ils se gardent alors de le préciser, de l'accentuer par leur propre travail, ou encore de laisser leur œuvre inachevée, comme l'[Atlas esclave](#) de Michel-Ange que j'avais contemplé à Florence, captif encore de la pierre. Il est parfois nécessaire de regarder longtemps pour voir ce qui est déjà fait.

Je me suis mis ces temps-ci à observer très attentivement l'esthétique citangolaise. Je vais dans les musées, dans ce qui tient lieu de galerie, et, où que je me trouve, je n'hésite pas à prendre tout le temps nécessaire pour regarder un objet d'art. Je le regarde jusqu'à ce [dérèglement de tous les sens](#) qui génère ce qui n'est pas seulement une pensée.

Cahier seize

Jours tranquilles à Kalantan

L'introduction de l'Islam à Citangol

– Oui, bien sûr, me dit Ziad, l'Islam s'est introduit à Citangol par le commerce. Il s'est introduit par le commerce et aussi pour le commerce. Pour un armateur ou un capitaine qui voulait commercer avec le Golfe persique et l'Océan Indien, il pouvait être avantageux de se convertir. En rester là serait toutefois un peu court. Le commerce maritime a ouvert la route, mais reconnais qu'il en faut un peu plus pour convaincre durablement une communauté, peut-être minoritaire mais représentative. À vrai dire, ce fut plus Samarcande que la Mecque qui attira les esprits.

– Les sciences ?

– Pas seulement les sciences, me répond-il.

Les sons graves du kambo

Le Kambo descend bas dans les graves, évoquant alors les sons d'un tambour, d'un tambour voilé et sourd ; peut-être d'un gong. Le gong est né lui aussi dans l'Asie du sud-est, et son nom est malais. Non, je dirais plutôt le tambour, dans ses notes profondes et graves, produites par du vide, du bois évidé, et non par les résonances d'un objet métallique, comme les aiment les musiques de la Sonde, même si celles-ci sont graves aussi, et creusent l'air.

Les tons graves du kambo sont empreints de vide, d'une grande profondeur de vide, et c'est ce qui les rend entêtants.

Le mot kambo lui-même fait penser à du bois qui résonne sourdement.

La reproduction de bouche à oreille

L'Islam s'est introduit à Citangol entre le règne de Tamerlan et celui de Babur, mais Tamerlan et Babur, nous nous en moquons un peu. Les pages roses ne sont pas celles qui nous intéressent le plus dans le dictionnaire, comme le notait Francis Ponge alors qu'il était interrogé sur sa période stalinienne lors d'un entretien.

Il est sans doute plus commode de conter l'histoire en ne retenant que celle des grands hommes et des batailles ; mais ni les uns ni les autres ne la font. L'écriture d'abord fait l'histoire ; et certainement pas celle des chroniques et des livres historiques.

L'Islam s'est introduit à Citangol, comme il le fit dans tout le sud de l'Asie, à l'époque où s'effondrait l'occident arabe, au point que la majorité des musulmans se trouve aujourd'hui entre l'Indus et l'Indonésie. En s'effondrant, le monde arabe laissait plus de champ à la part iranienne de la civilisation arabo-persane, c'est-à-dire à sa part la plus poétique. La part proprement arabe se limitant toujours plus au culturel.

À la polarisation arabo-persane, succéda une triangulation entre le persan, le turc et l'ouzbek. Je parle bien sûr de sociétés de locuteurs, et non d'entités ethniques, politiques ou religieuses, dont les convulsions avec lesquelles on prétend faire l'Histoire, ne sont que l'écume. Nous savons bien que les habitants de la Turquie actuelle ne sont pas ethniquement turcs. Ils n'ont pas les yeux bridés et les pommettes saillantes. Ils le sont linguistiquement. Ils ne sont pas plus turcs que les Moghols de l'Inde n'étaient moghols, ou les Israéliens, les descendants des tribus d'Israël.

J'avais lu, bombée sur un mur au siècle dernier, cette merveilleuse formule : « Les homosexuels se reproduisent de bouche à oreille. » Personnellement, je ne crois pas qu'ils soient les seuls.

La civilisation arabo-persane tardive

Samarcande, bien qu'elle fût devenue la capitale de Tamerlan, est toujours restée persanophone. Elle l'est encore majoritairement aujourd'hui. L'autre pôle de la civilisation arabo-persane tardive était au Yémen, au cœur de l'ancien royaume de Saba, à la croisée des routes maritimes, entre les civilisations méditerranéennes et l'Océan Indien.

Le Yémen, qui s'étendit longtemps à l'essentiel de la Péninsule Arabique, a joué un rôle déterminant dans l'histoire des civilisations entre l'antiquité et l'Empire Ottoman, sur lequel il n'est pas facile de trouver des [sources](#). Il ne perdit que très lentement son importance, profitant de son ouverture sur l'Orient.

Le Royaume de Saba avait dès le quatrième siècle tourné le dos au polythéisme au profit du Judaïsme. Il en résulta une guerre avec les Chrétiens abyssins, qui coûta cher aux systèmes d'irrigation qui avaient été patiemment mis en place avant même l'apparition de l'écriture, et dont la Péninsule Arabique ne se remit jamais. L'Islam fut finalement réconciliateur pour les Juifs et les Chrétiens ; il n'est pas vain de lire le Coran sous cet éclairage.

Pour Ziad, le rôle qu'y avait joué l'imam Ja'far au huitième siècle, à moins qu'il n'ait été le point le plus visible d'une grande transformation de l'esprit, ne fut pas étranger à la place centrale longtemps conservée par le Yémen, et que n'aurait pas justifiée la seule présence des Lieux Saints. La subtile relation que celui-ci semble avoir noué entre l'éthique, la mystique et les sciences positives, si j'en crois les commentateurs plus tardifs, me semble en effet caractéristique de l'époque où l'Islam s'est introduit massivement en Asie.

Des forces invisibles

Je suis parfois surpris par le vent. Je ne parle pas du vent fort, dont on perçoit la puissance immédiatement, avant même d'être sorti, aux troncs pliés, aux branches agitées et aux rides lointaines des vagues, je parle du vent en général, des perpétuels mouvements de l'air tel qu'il y en a partout à tout instant.

N'est-il pas étonnant que l'air s'agite partout perpétuellement ? On serait incapable de l'imaginer si l'on ne le voyait pas. La plupart du temps d'ailleurs on ne le perçoit pas, on ne remarquerait rien si l'on n'utilisait pas du papier, des feuilles volantes ; car c'est bien-sûr le vent qui les fait voler.

Utiliserait-on un cahier broché que, malicieusement, il en tournerait les pages. On le sent faible pourtant, et l'on peut être légitimement étonné de la force que sait tirer une bonne voile d'une simple brise. J'en suis toujours surpris.

Cette agitation perpétuelle de l'air est étonnante, on doit bien le reconnaître, car rien de très évident ne semble la provoquer. Nous connaissons le rôle des différences de températures et de pressions, mais nous ne les voyons pas davantage.

Ce ne sont pas du moins les grosses vagues de l'océan dont la respiration tranquille agiterait l'air, c'est le contraire. L'eau ne remuerait pas d'elle-même d'une telle façon, ce n'est pas dans son naturel. Elle suivrait tout au plus une pente (mais avec une force qu'on ne soupçonnerait pas) dans le seul souci de revenir à son horizontalité.

Ce constant mouvement de l'air nous passerait la plupart du temps inaperçu si nous n'entreprenions pas d'écrire. Peut-être finirait-il par nous enrhummer quand il souffle sur notre nuque, car il sait aussi se faire sournois.

Nous l'ignorons la plupart du temps, tant du moins que nous n'utilisons pas du papier. Ce serait un grand plaisir sinon d'écrire en plein air, surtout quand le soleil est un peu voilé et que l'humidité toute proche de la mer abreuve et fraîche la peau.

L'engloutissement des rivages

Il est fort probable que le carbone extrait du sous-sol provoque un sensible réchauffement de l'atmosphère, je ne le contesterai pas, au contraire ; il est également probable que celui-ci entraîne une élévation du niveau de la mer.

Je me demande cependant si l'on peut proprement parler d'une élévation du niveau de la mer, ne voyant plus alors ce qui en serait le repère. Ne devrait-on pas parler plutôt d'un engloutissement des rivages sous le niveau de la mer ? Quoi qu'il en soit, je ne perçois pas ce qu'une telle perspective aurait de si terrifiant, en comparaison d'autres menaces aussi tangibles.

D'ailleurs la plupart de ceux qui entretiennent le battage à propos du réchauffement du climat, ne proposent rien d'utile pour l'enrayer, du moins n'insistent-ils pas sur le seul moyen, à la fois nécessaire et suffisant : cesser d'extraire du carbone du sous-sol.

Personne n'envisage une telle perspective sérieusement. Heureusement, ni ce carbone, si ce n'est sa combinaison avec d'autres éléments en gaz toxiques, ni le réchauffement qu'il provoque, ni l'engloutissement d'une frange de littoral, ne nous tueront.

Une telle progression allant du plus grave au plus bénin n'est-elle pas déjà cocasse ? Alors, un contre-feu pour détourner des menaces réelles que font peser sur le vivant les modes de productions contemporains ?

J'y songe en contemplant l'abeille qui a voulu à tout prix m'accompagner sur la passerelle du Târâgâlâ après que je l'ai plusieurs fois repoussée poliment de la main.

Le pèlerinage

« Le pèlerinage était une institution remarquable », m'a dit Ziad. « D'abord, il imposait de fait la libre circulation des personnes, et même le devoir pour tous de la faciliter. Ensuite, il favorisait la traversée de nombreux pays, permettant de prendre la mesure de la diversité des hommes et de leurs mœurs, de la beauté des paysages et de l'ingéniosité des modes de vie. Le pèlerinage en vol [nolisé](#) n'en est plus un. Il n'y a plus de pèlerinage à proprement parler. Toutes choses égales, nous sommes plutôt dans le règne du parc de loisir. »

Le passage du temps sur les choses

Les constructions ici sont légères mais solides. Il vaut mieux construire léger sur une île volcanique où tout peut à chaque instant vous tomber sur la tête, mais on doit aussi construire solide sous un régime de mousson. Pour cela, les Citagolais sont à leur affaire. Les matériaux : bois et bambou.

Ils construisent solide et durable. Le bois utilisé a une bonne résistance à l'humidité chronique. Bien traité, il ne pourrit pas. Beaucoup de maisons et d'édifices divers de Citagol sont encore debout depuis le dix-huitième siècle, et il en est de plus anciens.

Ils utilisent une pâte à bois qu'ils tirent du bambou en le chauffant à plus de mille deux-cents degrés à l'abri de l'air pour ne pas qu'il s'enflamme. Je me suis laissé dire que le procédé est connu depuis le paléolithique. Avant la poterie, les hommes préhistoriques utilisaient des œufs dont ils récupéraient la coquille pour en faire de minuscules fours. Ils n'en obtenaient pas beaucoup de colle, mais suffisamment pour bien fixer leurs manches de bois à leurs outils de pierre. Voilà le genre de connaissances que des hommes auraient pu s'échanger au cours d'un pèlerinage, mais

certainement pas lors d'un vol touristique. Nous utilisons ce genre de pâte durcie puis réduite en cristaux et mise en sacs, pour le Târâgâlâ.

Quoi qu'il en soit, les constructions de bois résistent ici parfaitement au temps qui passe. Il n'en imprime pas moins ses marques. On y voit la patine du temps, et l'on sent bien qu'on aime ici contempler le passage des ans sur les choses.

Même quand on travaille comme Djanzo sur la topologie abstraite de l'espace-temps, il n'est pas vain de pouvoir découvrir sur les choses étendues le passage des siècles.

Un matériau réfractaire

Le bois est un matériau qui absorbe le bruit. Il est aussi réfractaire aux variations thermiques. Les constructions en bois ont ainsi de réels avantages. On trouve un café à deux pas du chantier ; nous y allons souvent. Il est au rez-de-chaussée d'une construction en bois d'un étage, face à la mer de l'autre côté de la voie.

Les salles des bars sont plutôt petites ici, et l'on y a une curieuse manière de les occuper : ni entièrement dehors, ni vraiment dedans. On aimerait profiter tout à la fois des perpétuels mouvements de l'air qui, aussi dérangement qu'ils puissent être lorsqu'on écrit ou qu'on lit un journal, sont bien rafraîchissants, mais l'on voudrait profiter aussi de la pénombre tempérée de l'intérieur. Portes grandes ouvertes, on s'installe donc dehors, mais à l'ombre d'épaisses bâches, protégeant du soleil, de la pluie et du vent.

Je ne saurais dire si l'on conserve ainsi les avantages de l'intérieur et de l'extérieur, ou si l'on ne les perd pas plutôt. Je ne m'engagerai pas, supposant que les gens du cru ont eu tout le temps nécessaire pour faire des expériences et des ajustements.

Les tons à dominante verte, on aime les tons verts ici dans les tissus d'ameublement et les plantes dont on agrmente volontiers les intérieurs, ceux de la bâche et de la salle, donnent aux peaux des nuances plus mates avec comme quelque-chose de végétal et d'apaisé, et semblent restituer sa nature vivante au bois dont tout est fait.

Cahier dix-sept

Citangol et la culture

Le Târâgâlâ ne sera pas produit en série

Nous n'allons finalement pas produire le Târâgâlâ en série ; mes amis n'y sont pas vraiment intéressés. Les unités seront construites les unes après les autres, en répondant aux demandes spécifiques de chaque acheteur. Les Târâgâlonautes ne sont pas chauds pour reproduire à l'identique ce qui est déjà conçu.

Reproduire en série n'exclut pas cependant de légères modifications ou améliorations dans le cours de la production. On peut en trouver un exemple dans les différentes techniques d'estampe : gravure, xylographie, lithographie. Les *Mangas* d'Hokusai ne sont pas constitués d'items entièrement identiques. L'artiste dose l'encre à chaque passage et modifie éventuellement la densité de la couleur. Le tirage entier devient une œuvre multiple dont chaque élément est original, plutôt que la reproduction d'un modèle unique. Ziad et son équipe fabriquent leurs ordinateurs de la même manière. Ils apportent perpétuellement de légères variations, ne serait-ce que pour répondre aux demandes du client, et passent insensiblement d'un modèle à l'autre, mêlant répétition, expérimentation et évolution.

Mes amis ne sont pas non plus très motivés pour produire des bateaux de plaisance. Ils destinent plutôt les Târâgâlâs à la pêche et au petit cabotage entre les nombreuses îles du nord et du sud de Citangol. Il n'est pas difficile de modifier le navire pour qu'il contienne des bacs à poissons réfrigérés, ou pour lui permettre de transporter sacs de courrier et paquets postaux, du petit fret, ou quelques passagers.

Ils visent aussi le marché des commerces flottants. Il existe des quantités de ports minuscules le long de la côte, parfois perdus au fond de calanques inaccessibles autrement que par mer. La ville-même de Citangol s'étire et s'effiloche en de petits quartiers, de petits villages de pêcheurs desservis par voie maritime. Des jonques et des sampans viennent accoster à leurs ports. Ils y vendent toute sorte de marchandises, et tiennent marché certains jours.

Le Târâgâlâ est passablement cher cependant comparé aux navires à moteur de l'industrie, et plus encore aux jonques à voiles que l'on construit ici. D'un autre côté, il est facile à entretenir et ne consomme rien. Il est rapide, maniable, sûr et solide. Il y a peu d'espace perdu, les turbines étant à l'extérieur et servant à le stabiliser, et la voile de proue peu encombrante. Kalinda a déjà un petit carnet de commande, alors que le Târâgâlâ n'existe encore que sous la forme d'un prototype.

Ma méfiance envers le langage

Bien s'entendre, voilà une expression qui en dit littéralement plus qu'on ne pense. Il est des gens avec qui nous nous sommes si bien entraînés toute une vie à manipuler des jeux de langage, que nous nous comprenons à demi-mots. Mais qu'est-ce qu'un demi-mot ? Je ne sais finalement si « bien s'entendre » consiste à se comprendre à demi-mot.

On ne s'entend pas bien avec tout le monde. Il est des gens avec qui nous parlons exactement la même langue, avec le même accent, depuis toujours, et avec qui nous ne nous entendons pas. D'autres fois, au contraire, à l'aide d'une langue d'emprunt qui n'est familière à personne, nous nous entendons très bien.

Dans l'équipe des Târâgâlonautes, nous nous entendons bien, ce qui est étonnant compte tenu de nos niveaux très inégaux d'anglais ou de citangolais du nord-est, et de nos prononciations fantaisistes. Même avec l'insolent Katankir, je finis par m'entendre aussi, et ce n'est certainement pas à cause des deux ou trois mille mots d'anglais qu'il est parvenu à mémoriser, ni de sa syntaxe simplifiée. Voilà de quoi laisser songeur sur le fonctionnement de la parole et de la pensée.

Il est vrai que je suis le seul à ne pouvoir parler en cintangolais à peu-près du nord-est. Heureusement pour moi, la révolution technologique occidentale a imposé mondialement l'essentiel de son vocabulaire, et avec lui la langue anglaise. Trois dans l'équipe n'en parlent cependant pas un mot. De mon côté je ne suis pas près de me familiariser avec la langue locale, et mon cerveau résiste terriblement à en mémoriser le jeu des caractères, sans parler des idéogrammes chinois, qui ici ne se prononcent même pas comme en chinois, ni comme en japonais.

Yama, par exemple, « montagne », s'écrit comme en japonais, mais se prononce « yadong ». Quand je m'efforce d'apprendre, j'ai l'impression que mon cerveau va se mettre à bouillir.

Et pourtant, nous nous entendons bien.

« Toi qui aimes tant faire de belles phrases », m'a demandé Djanzo en français, « il doit t'être pénible de vivre dans un pays où si peu de gens peuvent en échanger avec toi, et où rares sont ceux qui parlent seulement une langue que tu connais ? »

Non, pas vraiment, c'est même plutôt rassurant. La parole en est en quelque sorte remise à sa place.

Au sujet de la pauvreté

Il est stupide de mesurer la pauvreté avec de l'argent. L'argent n'a pas la même valeur où qu'on se trouve. Il est des endroits où l'on peut vivre dans le plus grand confort sans rien dépenser, il en est d'autres où l'on doit en avoir vraiment beaucoup pour vivre seulement décentement. Au fond, la qualité de vie dépend principalement des équipements collectifs après, évidemment, les conditions naturelles. C'est d'ailleurs bien ce qui pose problème : qu'est-ce qui peut motiver une personne à se soucier des biens et des services publics ? Mais ça, c'est une autre histoire. Quoi qu'il en soit la pauvreté ou la richesse, ça ne se mesure pas à un compte en banque.

En règle générale, on doit en avoir une bonne conception qualitative avant de chercher à mesurer quoi que ce soit, de décomposer la qualité dans des quantités. Même alors, les quantités servent à mieux comprendre, percevoir ou agir sur le qualitatif. La pauvreté, on a toujours bien su ce que c'était, même sans savoir la mesurer. La pauvreté, c'est être obligé de travailler pour vivre.

Quand on aimerait bien travailler, mais qu'on ne le peut pas, on appelle cela l'indigence. On est riche, au contraire, quand on a les moyens de travailler librement, pour les buts qu'on se donne, pour améliorer, par exemple, des services et des biens publics, pour percer les mystères de la matière, ou pour trouver, comme Van Gogh, la haute note jaune.

Naturellement, c'est moins facile à mesurer que des revenus annuels, quotidiens ou mensuels. Comment mesurer la servitude ? Avec un peu de méthode, on peut tout modéliser par des algorithmes. De tels modèles demanderaient évidemment davantage de rigueur et d'observations fines, que des mesures de prix et de revenus. Avant de pouvoir la quantifier, tu dois d'abord comprendre comment fonctionne la subordination, et bien l'identifier. L'argent est certainement son moyen mais en aucun cas sa mesure.

À supposer que tu veuilles abolir le servage, l'esclavage, le salariat, comment vas-tu t'assurer que les gens travaillent librement ? Où commence l'organisation du travail et où commencent la subordination et la propriété ? Comment l'asservissement dans le travail s'articule-t-il avec celui

dans la consommation, dans le savoir ? C'est ce qu'on doit prendre en compte si l'on veut définir un seuil de pauvreté.

Voilà à peu près le long discours que m'a tenu Ziad ce matin.

– Il y a longtemps, a-t-il conclu, que le Parti tente d'en finir avec la pauvreté et l'impérialisme, mais ce n'est pas si facile.

– Il est bon d'identifier les racines du mal et de le contenir, lui ai-je répondu, mais il n'est sans doute pas raisonnable de vouloir complètement l'éradiquer.

– Je crois que tu viens de bien définir sans le vouloir la différence entre radicalité et extrémisme.

Parle-moi encore de ton pays

Parle-moi encore de ton pays, me demande Kalinda.

Quand on étend le linge, chez moi, on est toujours salué par le vol bourdonnant de guêpes et de moucheron, attirés par son humidité et sa fraîcheur, surtout l'été quand l'air est chaud et sec à un point que vous ne pouvez imaginer ici. Et les gouttes qui tombent réveillent toujours quelque senteur de ciment brûlant, de terre humide ou de gazon.

La culture citangolaise est discrète

Je crois que j'ai sous-estimé la culture citangolaise. Je l'ai mal évaluée car elle est peu visible. La littérature n'est pas traduite, architecture et arts plastiques sont plutôt discrets et diffus dans la décoration ou le cultuel, la musique, on ne lui prête guère plus d'attention au départ qu'à une musique d'ambiance.

La culture citangolaise est discrète. Elle l'est d'abord en utilisant des matériaux périssables, et ensuite en paraissant plutôt chercher à se noyer dans l'environnement. On est aux antipodes de la culture gréco-latine, ou de celles du Moyen-Orient et d'Asie Centrale, iranienne, sabéenne, mésopotamienne, égyptienne..., qui ont fait de si belles ruines.

La culture citangolaise n'a pas fait de ruines. Le bois et le bambou, dès qu'ils commencent à se dégrader faute d'entretien, se dissolvent très vite. Tout cela ne veut pas dire qu'elle soit pauvre ni faiblement enracinée. La culture japonaise non plus n'a pas fait beaucoup de ruines, quoiqu'elle ne remonte guère plus loin que la culture française. Ce n'est ni l'âge ni la quantité des ruines qui fait la richesse d'une culture, ce serait plutôt, au contraire, sa capacité de métissage, de créolisation ; son enracinement dans les autres.

Ceci me rappelle la polémique entre Caillois et Lévi-Strauss à propos du relativisme culturel. Caillois n'était sans doute pas assez clair sur un aspect essentiel de la polémique qu'il suscita, et qui passe inaperçu à tous les commentateurs. La version scientisée du mythe du bon sauvage que proposait Lévi-Strauss, opposant celui-ci à la civilisation, faisait l'impasse sur les autres, sur la diversité des civilisations. Exit la civilisation chinoise, arabo-persane, indienne... Il n'y aurait en somme que des sauvages et des civilisés, c'est-à-dire des Occidentaux.

On croit seulement comprendre que Roger Caillois se refusait à mettre sur un même plan la culture des Bororos et celle de l'Occident, mais on doit comprendre aussi bien qu'on ne peut mettre sur le même plan la culture des bourgeois de Neuilly et la culture chinoise.

Qu'est-ce au fond que la culture, un système de représentation, des mœurs et des techniques partagés par une population ? Si l'on choisit une telle définition, on devra s'y tenir, et l'on va à la rencontre de bien des contradictions.

Considérons un aspect essentiel d'une culture : la langue. Croit-on que tous les hommes en des temps lointains auraient créé sur toute la planète une langue unique, puis s'étant divisés en groupes distincts, les langues se seraient démultipliées aussi ? Non, chaque groupe a bien dû plutôt créer la sienne. Les hommes doivent bien se parler d'un groupe à l'autre ; ils se croisent, ils circulent,

depuis toujours. Les langues étant aussi multiples que les groupes, les hommes ont dû apprendre à en parler plusieurs, à les traduire. Ils ont adopté dans l'une, des mots et des tournures d'une autre. Ils les ont créolisées, en reproduisant ainsi toujours de nouvelles.

Dans l'emploi le plus courant du terme, celui qu'on dit « cultivé » n'est pas celui qui connaît bien sa propre culture, mais celui qui est familiarisé avec plusieurs. Celui qui ne connaît que sa culture, on le dit plutôt « idiot », même origine qu'idiome.

Il ne s'agit pas de distinguer des cultures supérieures parmi d'autres qui leur seraient inférieures. Ce serait bien difficile puisqu'elles sont tout emmêlées. Mais elles n'en sont pas pour autant égales. Une culture est d'autant plus riche qu'elle puise à de multiples sources, qu'elle est justement indémêlable d'autres.

Il semblerait qu'une certaine force soit en jeu dans l'histoire, brisant les cultures qui voudraient dominer les autres, aussi bien que celles qui chercheraient à s'en isoler. De ce point de vue précisément, je crains d'avoir sous-estimé la culture citangolaise.

Le donjuanisme culturel

Katankir est un homme bien subtil malgré son âge. Il a modifié l'idée que je me faisais de son peuple. Les Sangalogs m'ont d'abord fait l'effet d'une secte intégriste plutôt que de véritables primitifs, des sortes d'Amish refusant toute compromission avec le reste du monde. Je me demande s'ils ne pratiquent pas plutôt une sorte de donjuanisme culturel.

Le donjuanisme est le refus d'élire une femme pour les posséder virtuellement toutes. Oui, aimer une seule femme est sans doute renoncer à en connaître d'autres ; mais s'y refuser est peut-être se condamner à n'en connaître aucune. Moi-même, je suis un peu sujet au donjuanisme religieux ; toutes les formes d'expériences religieuses me fascinent, or justement, je ne suis absolument pas religieux, j'y suis réfractaire, même aux religions de la matière, de l'athéisme, de la société, de la marchandise ou du spectacle. Il me semble que les Sangalogs se comportent exactement de la même façon envers la culture, envers toutes les cultures, les techno-cultures comme les humanités.

À l'âge adulte, ils partent dans le monde se livrer à de véritables orgies, puis ils rentrent chez eux assouvis, devenus indifférents à toutes les connaissances qu'ils ont fougueusement embrassées. Ils deviennent indifférents à l'avenir de l'homme et à l'évolution des espèces, aux espaces sidéraux, au sens de l'histoire, même naturelle, aux techniques comme aux arts...

Ils rentrent chez eux comme de vieux célibataires qui auraient perdu le sens de la frivolité. Ils ne sont plus sensibles peut-être qu'aux rougeoiements des aubes, à l'eau qui ruisselle sur les bambous, au poisson habilement attrapé, à la respiration d'un corps chaud près de soi.

Cahier dix-huit

Arts et métiers à Citagol

L'art citangolais

L'art citangolais est porté au déjà-fait, comme je l'ai déjà écrit ; de préférence, au déjà fait par la nature, mais pas systématiquement. Il se distingue cependant du *ready-made* surréaliste en ce qu'il y montre essentiellement des signes : des lettres, des mots ou des signes abstraits, dessinés spontanément par la nature, ou, éventuellement, par un travail tout prosaïque et machinal de l'homme. Leur écriture se prête bien plus que la nôtre à se laisser lire dans les convulsions d'une racine ou les dessins d'une roche ; plus encore leur ample système de représentations abstraites.

Un bon artiste ne se contentera pas, évidemment, de souligner une ressemblance fortuite et amusante entre les formes spontanées de la nature et des représentations humaines. Les artistes citangolais pratiquent leur art depuis des siècles, et dans ce qui stupéfierait le regard non préparé d'un étranger, ils ont appris à discerner la facilité. Un travail superficiel les laissera indifférents, voire condescendants. Je commence à peine à distinguer une œuvre de valeur, d'une pacotille qui ne vaudrait guère mieux qu'un jeu de mot dans le champ de la littérature.

C'est comme si l'on cherchait à figurer les principes les plus impondérables dans la matérialité la plus immédiatement accessible au toucher. On ne peut certainement pas y parvenir candidement, sans donner de sens à une telle rencontre.

La Renaissance en Occident a fait des représentations somptueusement réalistes, et riches en détails, sur des sujets pour lesquels le monde orthodoxe se satisfaisait d'icônes épurées et simples. Un bon amateur d'art ne se contenterait pourtant pas à leur propos de la seule virtuosité figurative. Quoique, bien sûr, cette habileté dans la figuration ne soit pas étrangère à la valeur de l'œuvre. Comment goûterions-nous ce qu'elle nous montre, sans sa médiation ? Le matériau brut à Citagol joue un rôle comparable.

Je ne sais si je me serais bien rendu compte de tout cela sans les remarques éclairées de mes amis. « Bien sûr que si, » m'a répondu Kalinda quand j'ai voulu l'en remercier, « tu l'avais déjà pressenti, et commencé à regarder. Tu y serais bien arrivé seul. »

L'art dans la vie

On ne remarque pas l'art citangolais car il n'y a pas de marché de l'art à proprement parler. Comme je l'ai déjà écrit ailleurs, l'art pariétal était dans des grottes, l'art sacré dans des sanctuaires, et l'art contemporain est dans le marché. On ne sait trop où trouver l'art ici, qu'il soit le plus parfaitement classique ou radicalement contemporain.

Il se trouve en beaucoup d'endroits en fait. Il se trouve d'abord dans les ateliers d'artistes et les cafés environnants, où se rencontrent aussi des poètes et des musiciens. Il se trouve encore à la jonction de ces milieux d'artistes et d'associations ouvrières de la sidérurgie, des carrières et de l'industrie du bois, qui d'une part fournissent les artistes, mais dont beaucoup de travailleurs se font aussi plasticiens à leurs heures.

L'art est diffus ; il s'insinue toujours dans le cultuel, où les différentes écoles donnent leurs marques à certains sanctuaires plutôt qu'à d'autres. Il s'insinue aussi dans le conditionnement des produits locaux ; il répond à des commandes publiques, bâtiments, façades, places et jardins...

Il ne manque pas d'acheteurs privés non plus, collectionneurs avertis où simples banlieusards cherchant à décorer leur salon ou leur jardin ; simples banlieusards qui peuvent parfois ne pas manquer de goût comme on le vérifie en descendant de chez Kalinda jusqu'à la mer. Il se diffuse dans l'artisanat, la publicité, le design, les décors de théâtre, de ballets, dans l'architecture, l'habillement, les autres domaines de l'esthétique.

Quand je parle de l'art citangolais traditionnel qui continue à marquer profondément la production contemporaine, je ne veux pas dire que les artistes locaux ignoreraient toute influence étrangère. Ils ont eu de longs siècles pour connaître les arts de leurs proches voisins et pour les méditer : la calligraphie chinoise notamment, et persane, découverte bien plus tard... Les coffrets chinois ont eu une grande influence sur l'art citangolais : ces petits coffres de bois précieux avec des tiroirs et des compartiments contenant des collections hétéroclites de poèmes calligraphiés, de petits objets d'art, des pierres rares, tels de précieux et complexes poèmes-objets.

Ils ont eu des siècles pour contempler des estampes, des sculptures diverses. Et ils n'ont pas davantage loupé les avant-gardes européennes : Dada, Action Painting, Arte Povera... Ils conservent seulement, comme les autres le font ailleurs, des façons particulières de les interpréter, des approches qui peuvent demeurer déroutantes pour un esprit non prévenu.

Il n'y a pas à proprement parler de marché de l'art, car ici tout le monde est susceptible de le pratiquer. Il n'y a pas proprement de professionnels. Il est seulement des artistes, voire des artisans, dont les réalisations et la pensée impressionnent plus que celles des autres. Ici, exister dans le monde des arts, c'est connaître ces gens-là, pas les chargés de mission à la culture.

« Pro ? » m'a interrompu l'un d'eux, car il m'arrive plus souvent de fréquenter des cafés où ils se rencontrent à deux pas de la bourse du travail des métallos. « Pro ? Prolétaire. »

L'introduction du soufisme

Le soufisme moghol s'est introduit à Citangol au seizième siècle, à travers les confréries de métiers. Les classes laborieuses étaient alors très hiérarchisées, mais sans rapport avec la propriété des moyens de production, comme en Europe. La propriété n'a jamais eu en Asie la place qu'elle avait acquise en occident sous l'influence du droit romain. Les classes laborieuses étaient hiérarchisées sur les connaissances professionnelles. Il n'a jamais été pensable ici qu'un riche emploie un plus savant que lui.

Les classes laborieuses n'étaient donc pas bourgeoises au sens européen. L'important n'était pas de posséder son échoppe, son atelier ou sa fabrique, mais son art ; si vous consentiez à partager votre magistère, des gens étaient prêts à travailler pour vous, et à vous laisser la part du lion sur la production commune.

Le soufisme s'est introduit dans ces milieux d'une façon conflictuelle, contestant les principes du secret professionnel, et portant avec lui de nouvelles techniques, d'autres modes de les penser, et bien sûr, d'autres hiérarchies. Les nouvelles techniques venues de l'ouest ont notamment nettoyé les sciences de leurs figurations mythologiques, et généralisé le modèle mathématique.

Des bouleversements assez semblables dans le monde des métiers et des techniques se déroulèrent un siècle plus tard en Europe, ai-je expliqué en retour à Ziad, faisant un ménage assez comparable dans le savoir.

Vanité des appartenances

Ziad tend à me considérer un peu comme l'un des siens, connaissant mon peu de goût pour le surnaturel. Curieusement, Kalinda aussi, parce qu'elle me sait athée et qu'elle m'a vu notamment communiquer avec un papillon. « Un seul dieu pour un monde si immense et vivant », dit-elle. « Quelle futilité ! »

Même Djanzo me considère un peu comme l'un des siens, sachant que j'avais lu Grothendieck. Je lui en ai fait découvrir les idées radicales, et sa revue, *Survivre et vivre*.

Question de parallaxe temporelle

Ziad et moi avons encore parlé du tournant de la modernité. « De prime abord, les Européens paraissaient plus soucieux de cacher les sources auxquelles ils avaient puisé leur révolution scientifique », m'a-t-il dit. « À les lire, on croirait qu'ils avaient tout inventé : la boussole, le papier, le télescope, l'astrolabe, les coordonnées polaires, le sextant, l'imprimerie, l'algèbre, le polissage des lentilles... »

Je me suis longtemps demandé, lui ai-je répondu, si ce n'était pas une volonté de nier leur retard en face des vieilles civilisations qui les avaient devancés, leur faiblesse devant les grands empires contemporains : Ottomans, Moghols, Chinois... Je me suis finalement convaincu qu'ils n'y songeaient même pas, que ce ne sont que des erreurs de parallaxe temporelle qui le font paraître autrement, et qui ont cependant bien eu des effets trompeurs sur les générations suivantes.

D'abord, au début, au siècle précédent, les savants occidentaux n'hésitaient pas à se référer à leurs sources orientales. Il était même de bon ton de citer les savants arabes pour se donner davantage de crédit, comme aujourd'hui on citerait des autorités nord-américaines. Au dix-septième siècle, on ne le faisait plus, essentiellement par refus de toute référence d'autorité.

Avec Galilée, Descartes ou Bacon, la science ne devait plus se justifier que par l'expérience reproductible, et le raisonnement mathématique. Le parti-pris était de refuser l'argument d'autorité. Pour autant, les sources exotiques étaient connues de leurs interlocuteurs, qui se trouvaient être leurs pairs. Si moi-même je ne cite pas Rorty, Searle ou Quine à longueur de phrases, ce n'est pas faute de les connaître, ni de savoir que mes interlocuteurs les connaissent aussi. Cependant, les générations suivantes pouvaient s'y tromper, d'autant plus que ceux qui avaient fondé la science nouvelle faisaient à leur tour figure d'autorité, et que les grandes civilisations étaient brisées.

Suite de ma conversation avec Ziad

– Certes, a repris Ziad, mais rien d'islamique en général, ni de soufi en particulier, ne s'est visiblement introduit en Europe dans le même mouvement.

– Rien, si ce n'est la Réforme.

– Tu fais un parallèle entre l'Islam et la Réforme ?

– Non ; ou plutôt oui et non. La Réforme était un retour aux Écritures et à la pureté du Christianisme. Elle n'avait rien à voir ni avec la civilisation islamique, ni avec les sciences modernes. Pour autant, en revivifiant les fondements Abrahamiques, et en ébranlant la totale mainmise du Saint Empire sur les esprits, elle ouvrait davantage l'Europe sur le reste du monde. Si bien des pasteurs pouvaient se montrer plus bornés que des Jésuites, la diversité même de leurs opinions, malgré leur nature, produisait les conditions nécessaires pour parler librement.

On retrouve visiblement dans la modernité occidentale des connaissances et des formes de pensées d'origines plus orientales. On sait parfois quels cheminements elles ont suivis, chez Leibniz notamment, mais dans l'ensemble cette translation reste mal connue.

On peut savoir ce que les théories générales sur la mécanique de Galilée doivent aux chantiers navals de Venise, et ce que les philosophes qui lui ont succédé doivent à son héritage. Mais où les chantiers vénitiens avaient-ils pris les techniques qu'ils appliquaient, sans armature technologique ni scientifique ?

– Tu penses donc que le savoir descend de la réflexion philosophique et mathématique jusque dans l'atelier ?

– Je ne le pense pas, mais je ne crois pas davantage l'inverse. Je ne crois pas qu'il avancerait beaucoup sans de perpétuels allers-retours. C'est bien justement la question de ce va-et-vient qui se pose. Je ne crois pas que la science moderne soit née dans des ateliers et des fabriques avant de s'en émanciper, surtout au sein d'une civilisation qui s'est toujours caractérisée par un certain mépris pour le monde du travail.

Méta-grammaire et profondeur allusive

Katankir paraît ravi des leçons de langues que je lui donne de loin en loin. Je dis des leçons de langues car ce que je lui apprends ne concerne pas spécifiquement l'anglais qui l'intéresse. En fait, chaque langue possède un jeu de règles avec lesquelles elle doit parvenir à traduire ce qu'il est possible d'énoncer avec le jeu des règles d'une autre. Si l'on y tenait vraiment, on pourrait écrire une méta-grammaire qui contiendrait toutes les constructions possibles de toutes les langues.

Je crois qu'on ne l'a jamais fait car personne n'en serait capable. Personne ne connaît en effet toutes les langues existantes ou ayant existé, sans compter qu'on pourrait à bon droit y inclure toutes les langues possibles. Bref, s'embarquer dans un tel travail serait une entreprise un peu folle. Si pourtant on s'y essayait, on verrait que les grammaires des différentes langues n'utilisent qu'une petite part de cette méta-grammaire, l'emploient en pointillé, et que cela leur suffit pour énoncer tout ce qu'il est possible, laissant l'essentiel des déterminations dans l'allusif.

Si je dis par exemple « il fait déjà chaud de bon matin », j'emploie le même verbe au même temps et au même mode que si je dis « deux et deux font quatre », bien qu'il ne fasse chaud qu'ici et ce matin, alors que deux et deux font quatre toujours et partout. Toutes les langues n'utilisent pas le même verbe, ni le même mode dans les deux cas, ou peut-être aucun verbe, ou aucun dans un cas, et un dans l'autre.

Chaque langue ne possède qu'une petite part de cette méta-grammaire virtuelle, qui ne lui serait pas très utile, mais qu'elle doit bien compenser. Elle se donne ainsi une profondeur allusive, qui, tout en n'étant pas dépourvue de rigueur, n'est pas commode à enseigner ni à traduire.

La grammaire française, ou anglaise en l'occurrence, ne possède rien de tel qu'un supin, une distinction entre un mode parfait et imparfait, un duel, un mode vocatif... mais on connaît des tours pour rendre dans la syntaxe d'une langue exactement les mêmes effets que dans celle d'une autre. De telles tournures sont subtiles et difficiles à acquérir pour le débutant, car elles ne se donnent pas sous forme de règles bien explicites, mais sous le couvert de conventions du bon langage.

« J'aime quand tu m'expliques la grammaire », m'a dit Katankir. Je sais, selon lui, montrer que la construction correcte d'une phrase ne répond pas à l'injonction de se conformer à des règles de convenance, mais à un efficace.

Cahier dix-neuf

Le travail à Citagol

Les nouveaux outils de l'esprit

L'accès à une immense quantité de ressources en ligne offre des possibilités au travail intellectuel dont on ne prend pas facilement la mesure. Quoi que vous lisiez, vous pouvez aller chercher des compléments d'informations ou vérifier en ligne. Une tablette à la main, dans un hamac, vous n'avez même pas à bouger ni à interrompre votre lecture. Vous lancez une recherche dans un autre onglet, puis vous revenez aux mots auxquels vous vous êtes arrêtés.

Au siècle dernier, quand nous écrivions, nous pouvions toujours citer ou renvoyer à d'autres ouvrages, mais, même à supposer que notre lecteur les ait précisément dans sa propre bibliothèque, c'était une démarche lourde, et rapidement encombrante, que d'aller y chercher. On se retrouvait avec plusieurs livres ouverts sur sa table, et parfois sur d'autres meubles.

Les bibliothèques personnelles sont réduites, ou bien très spécialisées. Les bibliothèques publiques sont spécialisées aussi, quand elles ne sont pas trop généralistes au contraire. Acheter tous les livres qu'on aurait souhaité consulter, et qu'on aurait dû commander probablement, aurait été plus lourd encore, lent et trop onéreux. Bref, quand nous écrivions encore à l'ancienne manière, nous devions songer à donner au lecteur toutes les indications qui lui étaient nécessaires, plutôt que compter sur lui pour aller compléter ailleurs ses lacunes ; et bien sûr nous ne savions pas ce que nous aurions dû lui apprendre, ni ce qui dont il était déjà instruit.

Aujourd'hui un lien en ligne résout bien plus simplement la question, et nous n'avons plus à décrire, raconter ou expliciter ce que chacun peut lire dans un nouvel onglet. Nous y trouvons en même temps des occasions de rafraîchir nos propres connaissances pendant que nous écrivons, d'en découvrir de nouveaux compléments, ou des éléments qui nous avaient échappés. Il y a là un rapport tout nouveau à la connaissance et à l'autorité, et un moyen de naviguer beaucoup plus vite dans notre propre pensée.

On trouve des quantités de travaux et de documents immédiatement accessibles en ligne. Bien sûr on doit chercher profond, ouvrir de nouveaux liens et de nouveaux onglets dans les sites trouvés. On n'y passe pourtant pas des heures si l'on sait ce qu'on cherche, et donc à peu près où l'on doit chercher. On y trouve sans perdre de temps, ni même se laisser distraire, des travaux sérieux, récents et souvent de première main, davantage sans doute que dans les livres du commerce, imprimés ou numérisés. Voilà qui change encore la nature de la connaissance et de l'autorité.

Je comprends mal parfois la place que conservent les maisons d'édition. Je sais qu'elle se réduit à une vitesse comparable à celle où baissent les revenus moyens des auteurs. Bien des travaux de références n'existent pourtant encore que dans le marché du livre, et je n'en vois plus la raison.

Oui, je sais bien, moi aussi j'aimerais parfois percevoir quelques subsides pour mes écrits, voire quelque reconnaissance officielle. Est-ce pour autant une raison qu'on peut invoquer sérieusement ?

Pour vendre, on doit avoir quelque-chose à vendre. On ne paye pas des auteurs pour avoir seulement écrit. On les paye dans la mesure où ce qu'ils ont écrit est incorporé à un produit manufacturé ; on rémunère l'auteur au pourcentage du prix des livres imprimés, dont son propre travail est certes indissociable, et pour tout dire, la raison d'être, mais pas pour celui-ci. Mais si l'on n'imprime plus ?

Quel travail demande la conversion d'un livre construit sur un ordinateur (car on n'écrit quasiment plus qu'ainsi) en un format PDF ? Il suffit d'appuyer sur un bouton. Et il suffit d'y appuyer une seule fois pour toutes, pour que deviennent téléchargeables autant de copies qu'on en voudra.

Soyons sérieux : nous pouvons toujours changer nos coutumes et nos contrats, mais pas briser nos outils. Le numérique et le web mettent des moyens d'études savantes à la portée du premier venu ; des moyens tels que les plus grands centres de recherche n'en possédaient pas auparavant, et ne les avaient même pas rêvés. Certes, le premier venu ne les utilisera pas, n'en aura pas l'idée et n'en sera pas capable ou n'en aura ni le désir ni le temps, mais ce n'est pas une raison de s'en priver, et moins encore d'en priver le premier venu qui voudrait malgré tout s'en servir.

Je me demande donc si les maisons d'édition, et les auteurs qui s'y fient encore, ne visent pas seulement ces premiers venus-là, qui n'utiliseront pas de tels moyens, n'y songeront même pas, n'en seraient pas capables ou n'en auraient ni le désir ni le temps. Les ouvrages de qualité demeurent pourtant nombreux à ne pas être d'un accès libre et facile en ligne, comme tous ceux des époques à peine précédentes. Ils sont condamnés à rester malcommodes pour des usages savants, pendant des dizaines d'années encore après la mort de leurs auteurs.

Tout cela change profondément le travail intellectuel.

La cuisine à Citangol

On n'y songe jamais. On se dit qu'on mange pour se nourrir. On pense aussi au plaisir gastronomique. Pourtant manger consiste aussi à se soigner. Kalinda se sent parfois plus médecin dans sa cuisine que cordon bleu. Elle connaît très bien les effets des herbes, des fruits et des légumes sur le corps, l'âme et l'esprit.

L'industrie pharmaceutique a complètement achevé sa séparation avec la cuisine, et je l'avais totalement intégrée moi aussi. Pourtant, il peut m'arriver de me débarrasser d'un rhume ou d'une gorge prise, avec du miel, du roquefort en fin de repas, des jus de citron. Pas question de se les faire rembourser par la sécurité sociale.

Ici, au contraire, la dimension thérapeutique et curative de la nourriture est fortement pensée. Les restaurateurs se font souvent en toute conscience les auxiliaires du corps médical, et leurs cuisines ressemblent à des pharmacies.

Pendant que vous regardez leur menu, ils vous observent, évaluent votre métabolisme, pour un peu ils vous prendraient le pouls et vous demanderaient de tousser. Avant que vous n'ayez fait votre choix, ils se placent derrière vous et vous montrent du doigt ce qui vous ferait le plus grand bien, ou vous déconseillent ce qui ne vous conviendrait pas. « Non, pas ça », vous disent-ils. « Trop nerveux déjà. Ça bon pour vous, décontractant. Rend heureux. »

Il m'arrive de faire la cuisine

Il m'arrive de faire la cuisine, mais je dois insister. Parfois je ramène des produits exotiques, tomates, ail, thym, persil, fromage de chèvre, olives, vin, que je trouve dans des magasins de produits de luxe importés de Chine. Kalinda ne déteste pas ma cuisine, mais j'ai du mal à rassembler tous les ingrédients qui me seraient nécessaires, j'improvise donc.

Il nous arrive aussi de composer ensemble, de mêler des saveurs étrangères et locales : sauterelles et tomates sautées à l'ail et aux herbes de Provence (fameux), raviolis de méduses à la sauce tomate... Kalinda s'y prête comme à un jeu, mais elle accorde trop de sérieux à la nourriture pour me laisser volontiers l'usage de sa cuisine.

Nous nous livrons surtout à ces facéties alimentaires quand nous allons passer une ou deux journées dans la maison que Ziad. Il continue à la laisser à ma disposition quand il n'est pas à Citagol.

De la différence entre les groupes

Ici, on me trouve nerveux, anxieux, agité. On ne se rend pas compte que je suis un Français. Paul Valéry disait qu'un Français était un Italien en colère, mais les Italiens eux-mêmes sont des surexcités comparés au tempérament asiatique. Bien sûr, les sourires épanouis, les démarches paisibles et souples, les gestes lents et précis, la politesse naturelle que je vois autour de moi me détendent, mais je reste tel que je suis.

Je viens d'un monde brutal et qui affiche sa brutalité depuis d'anciennes estampes, jusqu'à ses dernières séries vidéo. Nous aimons, en prenant la pose, adopter des mines de démons tibétains, et certainement pas de bouddhas.

Nous n'avons jamais su trouver notre calme. Quand nous nous calmons, nous devenons mous, et ce n'est pas mieux. Comment pourrions-nous devenir attentifs et subtils, délicats et habiles ? Ce serait toute une éducation à reprendre.

Bien sûr, ce ne sont que des aspects superficiels, un masque. Sous celui-ci nous sommes semblables aux autres hommes, ou du moins bien différents de la forme que nous a donnée notre éducation. La singularité de chacun, qui le rend à la fois semblable à tous les hommes, unique et différent de tous, est bien plus forte que les identités qui distinguent les groupes.

Voilà toute la parabole des buissons taillés de Quine, ou de je ne sais plus quel patriarche dont me parlait Djanzo. Chaque buisson est différent dans sa structure interne, mais ils sont taillés d'une même façon. Comme il en est pour les longs rouleaux de l'océan, ou les courtes vagues brisantes de la Méditerranée, seule la surface est affectée. C'est superficiel, mais c'est évidemment prégnant. Ce n'est qu'un masque, mais il colle à la peau.

Le travail humain

Oui, c'est fascinant, on peut aujourd'hui travailler dans un hamac. On peut y consulter plus de documents que dans une grande bibliothèque, prendre des notes, copier des extraits, placer des signets, rédiger, calculer, analyser sans avoir besoin seulement de décroiser les jambes. On peut travailler très intensément en donnant toutes les apparences de se reposer, de paresser. Pour autant, un tel travail est épuisant, bien plus épuisant que de devoir se lever, bouger, perdre du temps certes, mais donner ainsi des moments de repos et un appui à l'esprit en remuant son corps.

Le travail humain n'a jamais consisté essentiellement à exercer sa propre force mécanique. Nous nous servons justement de nos connaissances de la mécanique pour économiser nos forces musculaires. Si nous observons bien un silex taillé, nous voyons que nous n'obtiendrions pas un tel résultat en frappant la pierre autant que nous voulons. L'homme du paléolithique frappait juste, et il devait pour y parvenir faire travailler d'abord son esprit.

Il frappait déjà son silex de la même manière qu'il taperait aujourd'hui sur le clavier virtuel de sa tablette. Quand on regarde un silex taillé, on se dit qu'un tel travail ne devait prendre que quelques minutes ; pas de quoi se donner une migraine, mais l'attention devait être intense.

Un tel travail est épuisant, bien plus que celui des muscles. Avec un bon entraînement, on peut exercer pendant des heures un effort physique, pas un travail mental continu. Même bien entraîné, en une heure on ressent la fatigue ; en deux heures, un mal de tête. Moins le corps entre en jeu pour compenser l'effort de l'esprit, plus l'épuisement nous gagne vite.

Aussi, au chantier, nous nous disputerions pour nous reposer en manipulant un palan, en ponçant à la main, en étalant de la colle au pinceau... Même alors, combien notre esprit doit demeurer attentif à nos gestes !

Pour autant, je ne trouve pas très confortable de travailler dans un hamac. Je reste attaché à la table et à la chaise. Kalinda préfère se mettre en tailleur sur le sol. Elle a raison car le clavier de son portable est plus bas, et penchée en avant, elle tient son dos plus droit. Pourtant, quand il m'arrive de la regarder se tenir ainsi immobile, dans l'intensité de sa concentration, elle me paraît parfois endormie.

La méditation devant l'écran

Les moines bouddhistes pratiquent la méditation sans bouger, sans recours à nul geste ni aucun système symbolique. Ils se tiennent en lotus, en ligne devant un mur, et ils méditent. L'un d'eux reste en retrait avec une longue baguette de bambou dont il frappe violemment celui qui fait mine de se déconcentrer.

Une école récente de moines de Citagol pratique la méditation devant l'écran. Ils pensent qu'un écran vaut mieux qu'un mur. Ils avaient, bien avant l'ordinateur, commencé à juger que méditer sans manipuler aucun signe, même sonore, ne conduit à rien. Ils jugent qu'y parvenir ainsi est, pour tout dire, impossible.

L'esprit se dissout dans la réalité pure, ils le comprennent bien. Il est vrai que c'est quand même un peu le but que poursuit le Bouddhisme, mais cette école affirme qu'on ne peut en aucun cas l'atteindre ainsi.

L'école dont elle-même est issue, avait commencé, au dix-neuvième siècle, à pratiquer la méditation calligraphique. C'était bien dans l'esprit des arts et des lettres citangolais.

La calligraphie à l'écran est bien différente du pinceau et du papier. Les moines n'allaient certainement pas dessiner des caractères chinois ou citangolais avec une palette graphique. Non, ils se consacrent à la pureté du code. Ils n'utilisent que [GNU Emacs](#).

Il est arrivé à Djanzo de faire des retraites chez eux.

Cahier vingt

Intelligence et état sauvage

Les fenêtres ici sont plus basses

Les fenêtres ici sont plus basses qu'en Europe. C'est normal car on s'assoit généralement par terre, en tailleur sur d'épais tatamis, et l'on ne verrait plus dehors sinon.

Il me semble qu'on porte ici une attention particulière à la vue, celle qu'on a d'où l'on s'arrête. J'ai observé que presque tous les bars et les restaurants, ainsi que de nombreux magasins, et des maisons particulières, ont des fenêtres ouvertes sur des jardins intérieurs. Ils sont le plus souvent minuscules et l'on n'y ferait pas tenir une table et deux chaises.

On ne se rend pas compte de leur exigüité à cause des plantes grimpantes qui escamotent le mur, laissant croire à une sortie au cœur d'une jungle. Leur ombrage diffuse une très légère fraîcheur qui alimente un permanent et imperceptible courant d'air avec la rue.

On préfère cependant s'installer sur le seuil, d'où l'espace est plus ouvert sur le lointain. Souvent les façades s'ouvrent en deux comme de grandes portes qui délimitent alors les côtés d'une terrasse. Les bars et les restaurants sont le plus souvent situés dans des espaces ouverts, face à des places, à de grandes allées ou à la mer. Salle et terrasse semblent alors tout entières un seuil entre espace lumineux et forêt profonde.

Le geste juste

On est vif ici. On est vif, mais on ne le paraît pas. Ils vous semblent traîner quand vous les voyez faire, mais si vous travaillez avec eux, vous peinez à les suivre. Ils parviennent toujours à faire moins de gestes que vous.

Je dois bien reconnaître qu'avec l'âge j'ai perdu de mon habileté manuelle. Ma vue aussi me joue des tours. C'est vrai, on vieillit. En travaillant avec mes amis, je découvre pourtant qu'en s'appliquant on obtient des résultats.

Force est d'admettre que tout est d'abord question de posture : posture du corps, bien sûr, mais de l'esprit aussi. Mes mains sont bien encore capables de gestes minutieux et rapides si je m'y dispose, bien plus que je ne m'en étais convaincu. Maintenir intacte cette disposition m'épuise cependant, bien plus vite aussi que je ne l'aurais cru.

J'ai laissé se dissiper mes capacités d'attention. C'est venu avec le temps sans doute, mais ce n'est pas l'effet du temps lui-même. C'est l'effet de minuscules et quotidiens renoncements à la perfection d'un geste. Je m'en veux en le découvrant.

Katankir le sauvage

« Ce n'est pas de ta seule faute », m'a dit Katankir le sauvage. (Je l'appelle quelquefois ainsi en retour à ses propres pointes.) « Depuis que des hommes ont découvert l'agriculture et l'élevage, vous ne cessez de cultiver cette paresse des gestes et de l'esprit dans la moindre de vos techniques. Vous préférez répéter jusqu'à la nausée des gestes faciles et maladroits, plutôt qu'entretenir tranquillement votre adresse et votre intelligence. »

– Ah oui ?

– Même quand il vous prend de chercher à les développer, c'est encore en vous entraînant à répéter toujours plus vite des gestes faciles et maladroits.

– Comment se fait-il que personne ne sache dire depuis quand toi et ton peuple répétez ces sornettes ?

– Quelle importance si nous avons raison.

– Enfin, Katankir, je suis bien d'accord avec toi pour dire que l'humanité se conduit devant les produits de sa propre intelligence comme un canard qui aurait trouvé des bretelles, et qu'elle en fait les béquilles de sa sottise. Ce n'est pourtant pas en les fuyant, et en allant vivre dans les forêts comme des sauvages, que nous en sortirons. Nous devrions au contraire libérer et reprendre pleinement possession de l'intelligence enfermée et cachée dans ces dispositifs que l'on vend pour technologiques.

– Alors qu'attendez-vous ?

Que puis-je lui répondre quand je le vois comprendre et apprendre si vite ? L'autre jour il m'a dit : « Quand c'est trop compliqué, je ne cherche pas à comprendre. Je sais qu'il y a une lacune, ou qu'on me cache quelque-chose. C'est ce que je cherche alors à identifier. Fais comme moi. »

Je sais bien qu'il a raison, mais, malgré moi, dans de tels cas, je ne peux m'empêcher de perdre mon temps à me mettre en question.

GNU Emacs

« Éditeur de texte d'apparence extraterrestre développé par [Richard Stallman](#) lui-même. Tout est pensé différemment, et sans-doute avec beaucoup d'intelligence, à condition qu'on veuille bien changer toutes ses habitudes. Au premier abord, comprendre ses concepts semble exiger un QI peu courant sur la planète. De toute évidence, on ne doit parvenir à l'utiliser aisément qu'au terme d'une longue période de prise en main. Ensuite, on peut apparemment tout faire avec. » Voilà ce que j'écrivais il y a quelques années sur mon site, après avoir testé comment me servir d'Emacs, plutôt que le prendre sérieusement en main. J'aurais mieux fait.

À vouloir s'épargner quelques efforts pour utiliser de bon outils, on se retrouve à ne jamais cesser d'en faire pour réapprendre toujours à en utiliser de moins bons. À craindre de changer une fois pour toutes quelques habitudes, même si elles paraissent les plus partagées, on doit quand même les changer pour utiliser de nouveaux programmes, rapidement obsolètes ; dépassés plus vite qu'ils ne sont finalisés, et toujours en retard d'une évolution du code, jusqu'à ce qu'on ne puisse même plus en trouver d'assez souples et de satisfaisants.

Je vois combien Djanzo, en l'utilisant, se casse moins la tête que moi. Et je suis ébahi de la façon dont Katankir l'a vite adopté. Il n'avait pas d'habitudes à changer, lui. Quel gâchis !

« Les éditeurs en texte brut que tu utilises, simples mais complets, ne sont pas le plus mauvais choix », m'a quand même consolé Kalinda.

Répéter comme un perroquet

Répéter bêtement, comme un perroquet, n'est pas si bête en réalité, n'en déplaise à Katankir. On apprend ainsi bien des choses, notamment à parler et à compter. On se programme à des mécanismes mentaux qui s'exécuteront seuls comme des processus biologiques. On n'en devient pas plus intelligent, peut-être, mais notre intelligence ne s'en sert pas moins.

L'intelligence humaine s'en sert si bien que nous nous convaincrions qu'elle est bien supérieure à ce qu'elle demeure pourtant. Nous nous croyons très fort lorsque nous possédons machinalement quelques jeux de langage, notamment ceux des mathématiques, quelques gestes devenus mécaniques, car nous avons des outils génériques, comme vis, écrou et tournevis, fer à souder, marteau, volant, qui servent à peu près à tout.

Rien n'est plus simple, croyons-nous, que compter jusqu'à dix. Pourtant, quand nous apprenons une langue nouvelle, nous sommes toujours surpris de nos difficultés à en retenir les chiffres. Nous

les apprenons bien sûr comme des perroquets, car nous ne réapprenons pas à compter – si tant est qu'apprendre à compter soit autre chose que retenir des chiffres comme un perroquet. Pourtant, changeons de langue, d'écriture, ou, pire encore, de base numérique, et nous voyons bien que nous ne savons pas si bien compter.

Sans nos systèmes symboliques, nous ne sommes pas beaucoup plus malins que des singes. Et encore cette différence, sensible pour un groupe, devient imperceptible pour un individu. Ces sortes de prothèses n'accroissent pas dans le même mouvement nos aptitudes innées. Nous l'oublions seulement. Je crois que les Sangalogs ne veulent pas l'oublier : donjuanisme culturel.

Nous avons besoin d'habitudes, de conditionnements. Sans eux, nous serions terriblement diminués. Nous avons besoin de nous dresser comme des bêtes, nous programmer comme des machines. Et pas question d'objecter que nous devrions d'abord comprendre, etc ; pas question de chercher dans ces conditionnements quoi que ce soit d'universel, ni seulement d'intelligent. Non, nous ne trouverions seulement rien à comprendre sans passer d'abord par eux.

Nous devrions nous demander si nous nous servons bien de ces prothèses de manière à accroître, mais lentement et insensiblement, nos aptitudes innées, et non à les gâter. Tout dépendrait-il de comment nous les utilisons ?

Ecce homo

Les Sangalogs se croient plus intelligents que les autres, pas énormément plus, mais un peu quand même. Ces temps-ci, Katankir a appris que le volume crânien moyen de l'humanité avait diminué depuis le début du néolithique. On imagine les conclusions qu'il en tire. Il m'a même traité de néandertalien quand j'ai fait planter le système du Târâgâlâ.

Les Néandertaliens dont on retrouve, paraît-il, plus de gènes chez les Européens que nulle part ailleurs, n'avaient pas une contenance crânienne inférieure à celle des Homo-sapiens. Seul leur bourrelet osseux donne l'impression que leur front était plus fuyant. Il ne l'était pas ; il était seulement mieux protégé.

Les Néandertaliens n'étaient en rien inférieurs aux Homo-sapiens. Ils étaient même capables de tailler des outils de silex tout aussi efficaces en frappant moins de coups. Et puis tous les hommes de la planète ont reçu des gènes de Néandertaliens, très peu en fait, et la différence entre les Européens et les autres est infime.

« Si l'on te traite de Néandertalien », m'interrompt Kalinda ironique, « tu te mets donc à tenir un raisonnement d'homme des cavernes pour prouver que tu n'en es pas un ? »

Non, c'était seulement pour dire.

Bénédictio d'un navire

Kalinda s'est livrée à la cérémonie de bénédiction d'un navire. J'y ai assisté pour la première fois. Cette activité fait partie de ses attributions. Le rituel s'achève par la fixation d'une petite plaque aux signes de la Profonde Dame (c'est aussi ainsi qu'on l'appelle). Le Târâgâlâ en a déjà une. Elle a été placée au moment-même de sa mise à l'eau, comme il est de coutume ; je n'étais pas encore arrivé.

Kalinda se donne du mal. Elle ne nous dérange pas pour quelques gouttes d'eau bénite et quelques paroles stéréotypées distraitemment prononcées. Elle se donne la peine d'une véritable transe. Elle invite la Profonde Dame dans son propre corps, d'où, en personne, Elle bénit le navire.

J'imagine que Kalinda ne ferait pas ça tous les jours, et je comprends bien qu'il y ait de quoi justifier une facture élevée. Je suis quand-même resté éberlué quand j'en ai vu le montant.

« C'est important la sécurité en mer, m'explique Kalinda. – D'accord, mais si les pêcheurs subissent malgré tout un naufrage, sont-ils remboursés ? »

Kalinda n'est pas réellement gênée par ma question, mais plutôt déstabilisée. Elle ne s'est jamais placée d'un tel point de vue. « Protection ou pas, des accidents et des naufrages doivent bien avoir lieu. Qu'en pensent alors ceux qui ont payé pour la protection de la Dame ? » insisté-je.

« S'ils font naufrage, ils la remercieront pour ne s'être pas noyés. – Et s'ils se noient ? – Je ne sais pas ; leurs proches la remercieront que les corps n'aient pas été mangés par les requins ? – Et s'ils l'ont été, qu'ils leur ont épargné une longue agonie. C'est bien ce que je disais, ça fait un peu cher pour le service rendu. »

À court d'argument, elle me répond : « Ce n'est pas moi qui force les gens à venir me demander la protection de la Dame, et l'argent n'est pas pour moi. »

Mon père avait un ami, motard et très croyant. Je peux voir encore son casque accroché dans la basilique inférieure de Notre Dame de la Garde, parmi des quantités d'autres ex-voto. Il avait subi un grave accident au cours d'une compétition de cross, et il était convaincu que la Sainte Vierge lui avait sauvé la vie.

J'étais enfant alors, et je ne parvenais déjà pas à comprendre une telle psychologie. Si je devais croire qu'une force surnaturelle m'ait sauvé la vie dans une telle circonstance, je ne pourrais me retenir de penser qu'elle aurait aussi bien pu empêcher l'accident, et ne l'ayant pas fait, qu'elle en était donc bien un peu responsable. Je serais alors peu enclin à l'en remercier.

– Qui est la Sainte Vierge ? me demande Kalinda. Je croyais qu'on était monothéiste chez toi.

– C'est une antique déesse de la ville, que les Chrétiens ont assimilée à la Mère de Dieu pour s'en débarrasser.

– Une déesse comme la Dame des Eaux Profondes ?

– Oui, mais des forêts profondes, et de la chasse.

– Tu parles sérieusement ?

– À moitié seulement. S'ils m'entendaient dire cela, certains seraient capables de me brûler.

– C'est vrai ?

– Non, probablement pas s'ils m'entendaient. Les adorateurs de la Sainte Vierge ne sont jamais dépourvus d'un certain humour débonnaire quand on parle avec leur accent, mais s'ils me lisaient seulement, je ne sais pas.

– Tu n'es jamais sérieux.

Cahier vingt-et-un

De Citagol à Catalga

Boules de mer

Quand les vagues arrivent droit du large, poussées par un vent du sud-est, là où la rade n'en est plus protégée par la courbure de la côte, elles arrachent les algues en approchant des hauts-fonds. Alors la mer paraît boueuse. Elle ne l'est pas. Elle est saturée d'algues qu'elle malaxe et broie sur les plages et les roches. Elle en dégage les senteurs.

L'eau paraît boueuse car les algues arrachées et brassées changent rapidement leur couleur verte pour le brun. Plus tard, on en retrouve sous la forme de petites boules d'un grossier pelage brun et rêche. Ce sont des boules de mer : des ægagropiles.

Si l'on n'en a jamais vu, on se demande sûrement ce que recouvre ce pelage ras et dru. Un fruit ? Car la taille, la couleur et la substance évoquent un peu le coing avant qu'il ne soit mûr. Un animal ? Mais tout rond, enfermé sur soi, sans aucune ouverture ? Je me suis déjà posé ces questions quand j'étais tout enfant. J'ai essayé de défaire ces parfaits amas ; c'est très compact, quoique plutôt léger quand les boules sont bien sèches. J'ai vite conclu à des boules de fibres séchées et agglutinées autour d'un rhizome après avoir été longuement roulées sur le sable. Les végétaux se dessèchent plus rapidement dans l'eau que dans l'air. Ils se vident complètement de leurs fluides attirés par le milieu aquatique, dès que la vie les a abandonnés.

De telles questions peuvent rester longtemps en suspens, dans la mesure où elles concernent des choses banales, et où elles ne revêtent aucune urgence à être résolues. On continue très bien à vivre sans savoir. Ces boules sont si banales que, dans les ports de la Méditerranée, elles ont longtemps servi à protéger le fret fragile ; des sortes d'ancêtres de l'emballage à bulles et des flocons de calage en polyester expansé.

Des combinaisons de signatures

Quand le vent souffle ainsi, la mer paraît boueuse, comme l'eau des rivières de montagne après un orage. Elle y gagne un aspect à la fois plus frais et plus terrestre. L'océan laisse, le lendemain, des amas d'algues sur la côte, entre les plages et les rochers. Elles sèchent en formant des litières compactes, parfois de plus d'un mètre d'épaisseur. On en est souvent encombré devant le chantier. Heureusement, beaucoup de gens viennent les ramasser sans qu'on le leur demande. Ils l'utilisent comme engrais.

Avant d'être sèches, les algues passent à un brun plus sombre, elles deviennent noires et dégagent des senteurs très fortes. On peut ne pas aimer ces odeurs-là. Moi si. Elles rappellent celles du pétrole brut, tel qu'il est au sortir de la terre.

La constitution chimique de ces algues qui pourrissent est proche de celle du pétrole. Le pétrole est un produit naturel, on l'oublie bien souvent, et il ferait lui aussi un engrais moins toxique que ceux du commerce, mais il n'en accroîtrait pas moins la proportion de carbone dans l'atmosphère. On l'a vu lors de marées noires : il se dissout assez vite. Bien sûr, si l'on en jette des millions de barils... s'agirait-il de gelée de groseille, il en résulterait autant de poissons et d'oiseaux morts.

On ne doit pas confondre ce pétrole brut avec celui qui est raffiné, et moins encore avec les déchets déjà brûlés que les grands navires dégazent discrètement au large. Les pétroliers ne dégazent pas leur pétrole brut en pleine mer. Ce n'est pas parce que je crois aux scrupules de leurs

officiers que je le dis. Celui qui a déjà vu leurs vastes et profondes cuves sait bien qu'il ne serait pas commode pour un équipage de les dégazer en haute mer.

Quand les vagues arrivent droit du grand large, et surtout les jours qui suivent, l'odeur des algues devient enivrante. Elle baigne toute la ville. Même quand on sent tous les jours l'océan, elle nous retourne dès le réveil.

Les boules de mer qui jonchent la plage me font toujours penser aux coings, que j'ai vus pour la première fois dans un jardin des Alpes. Leurs pelages rêches et bruns évoquent moins le végétal que l'animal, les animaux de la montagne, habitués à son rude climat, dont les poils sont ras et durs. C'est un peu comme si les hautes vagues qui se jettent sur les rivages avaient des rêves de cimes, et en laissaient parfois de petits morceaux joncher le sable.

Nous remontons à Catalga

– J'ai enfin compris pourquoi il n'est pas cohérent de faire des vœux à un Dieu unique. Évidemment, le dieu qui nous sauve d'un accident est alors le même qui le provoque. Celui qui nous sauve des requins est aussi celui qui les a faits carnivores et ne souhaite pas les voir mourir de faim. Comment pourrions-nous lui demander d'intervenir pour nous ? Et qu'aurions-nous bien à lui offrir ? Plusieurs sont nécessaires, tout un panthéon, si l'on attend que des dieux veuillent nous venir en aide, nous seconder, marcher à nos côtés. Ils doivent eux aussi connaître des désaccords, des discordes comparables à celles des hommes ; subir eux aussi des revers, connaître le doute et la souffrance. Demander quoi que ce soit à un dieu unique serai déjà ne plus y croire. J'ai enfin compris ce que tu voulais me dire avant-hier, après la cérémonie.

– Je voulais dire ça, moi ?

– Oui, et je n'ai pas su te répondre : La protection de nos dieux est précieuse, non parce qu'elle serait infaillible, mais parce qu'elle est réelle.

Nous remontons à Catalga. Kalinda tient le volant de l'antique camionnette du chantier dont j'ignorais jusqu'à aujourd'hui l'existence, et dont je n'étais pas sûr qu'elle pût nous conduire aussi haut. Ziad et Djanzo nous y attendent déjà.

La route est asphaltée sur le plus long du trajet, et les parties qui ne le sont pas sont bien entretenues. Je sais que les services de la voirie sont bien équipés, mais on n'a pas ici la culture du solide. Quand une route est emportée, on arrive avec un bulldozer et l'on en retrace une aussi vite. On m'a expliqué que c'était plus simple ainsi, car la saison des moussons fait toujours bien trop de dégâts.

Je n'en suis pas si sûr. Les anciens avaient bâti des routes dans les Alpes Maritimes dont on voit encore les dalles, et des ponts sur des torrents qui tiennent toujours, dans des sites qui ne sont pas particulièrement épargnés par les intempéries ni les glissements de terrain. On n'a simplement pas le goût ici du travail de romain.

Avant Catalga

« Eh bien va ouvrir le capot », m'a dit Kalinda quand la camionnette a cessé de vouloir avancer, comme il était prévisible. « Je croyais que tu t'y connaissais en vieilles mécaniques. »

Ce capot, je n'avais pas manqué de l'ouvrir depuis ce matin pour remplir le radiateur quand il chauffait trop dans les fortes côtes. Heureusement, l'eau n'est pas ce qui manque sur le chemin, où de nombreuses sources viennent alimenter le ru qui longe la route. Que voulait-elle que je fisse à l'aide d'une modeste boîte à outils ? Je m'y connais un peu en mécanique, mais pas en magie.

Nous sommes donc allés consulter le shaman du village tout proche. Il fait aussi fonction de garagiste. Il était justement en train de bénir une nouvelle automobile, et de la vouer à la protection

du Seigneur des Ponts et Chaussées (ou quelque-chose comme ça). Nous avons dû attendre que la cérémonie se termine, qu'il se change, nettoie son maquillage et range ses plumes.

L'homme était de toute évidence compétent, mais il ne m'apprenait rien en nous disant qu'on avait courbé une bielle et qu'il était toujours possible de la redresser. Il n'en possédait pas de semblable pour la remplacer et il ne pouvait pas nous garantir qu'elle tienne seulement jusqu'à Catalga, du moins sans une aide énergétique des Nagarath.

Supposant que cette aide énergétique répondrait à un don généreux, j'ai laissé Kalinda régler cette affaire, puis nous avons travaillé ensemble. Avec un bon palan et un chalumeau pour chauffer la pièce, l'affaire n'était pas bien compliquée. La camionnette fut prête en moins d'une heure.

Un peu plus tard seulement sur la route, j'ai pris conscience que l'homme et moi n'avions aucune langue commune et que nous n'avions pourtant jamais cessé de parler en travaillant. Je parlais français, il parlait citangolais, et nous n'avons jamais cessé non plus de nous comprendre. Même quand il nous avait expliqué les raisons de la panne en démontant le moteur, je l'avais parfaitement compris.

Est-ce pour cela qu'il n'a pas voulu nous faire payer la réparation ? Ou peut-être parce que je suis un étranger ? Ou parce que Kalinda est en quelque sorte une collègue ? À moins que ce ne soit à cause de la générosité de son don. « Combien lui as-tu donné ? »

« Tu es sûre, Kalinda, qu'il ne pique pas dans la caisse des dieux, pour faire ensuite cadeau de la main-d'œuvre ? – Tu es bien soupçonneux. Les gens ne sont pas comme ça ici. » Je ne sais pourquoi, la réponse de Kalinda me convainc qu'elle achète ses somptueux paréos avec l'argent de la déesse.

« Je lui prête mon corps », me renvoie-t-elle vexée. « Et tout le monde la voit à travers moi. » Évidemment, elle a raison ; je suis idiot. « Oui, tu es idiot », insiste-t-elle, « Crois-tu que les nagarath aient vraiment besoin d'argent ? »

Ces sordides préoccupations m'ont détourné des réflexions sur le langage que les échanges avec le garagiste m'avaient inspirées. Dans son *Voyage à Laputa*, Jonathan Swift ironisait sur cette idée que les mots seraient les substituts à des objets, et que les uns pourraient indistinctement désigner les autres.

Swift et le langage

Swift, dans ses *Voyages de Gulliver*, ironisait sur bien d'autres idées qui ne sont pourtant pas si sottes. On y trouve des ébauches de théories fort intéressantes, sur le langage notamment, et dont on aimerait savoir plus, car les ans nous ont effacé les travaux auxquels il faisait probablement allusion. On imagine facilement que ce ne sont pas ces idées elles-mêmes dont il se moque, mais de la façon dont elles sont utilisées et saisies par des médiateurs.

Quelle que soit l'époque, on s'entiche de théories envers lesquelles on perd tout sens de la critique. Dès qu'un auteur, un chercheur fait une trouvaille géniale, on en déduit que toute sa parole est d'or, jusqu'au jour où, sans raison précise, ni peut-être avouable, on découvre qu'il aura dit aussi des sottises. On suppose alors, non moins rapidement, que tout ce qu'il a pensé est sot. Curieusement, ce sont souvent les mêmes qui brûlent ce qu'ils ont adoré.

Il aurait suffi pourtant de ne pas adorer, de garder quelque sens critique, de voir que l'auteur s'était laissé porter par l'enthousiasme, ou retenir par les idées de son temps ; de comprendre qu'il avait seulement osé des hypothèses, ou encore risqué des opinions aussi personnelles qu'accessoires. Il aurait suffi de ne pas se laisser emporter dans des extravagances où l'auteur lui-même n'aurait jamais vraiment osé s'aventurer bien loin, ou des préjugés par lesquels il s'était

laissé entraîner sans vigilance, pour ne pas rejeter ensuite toutes ensemble les découvertes pénétrantes avec les suppositions erronées et les opinions stériles.

La mode est cependant plus volontiers séduite par ces dernières, car il est plus facile d'enseigner des théories en les simplifiant et en les exagérant un peu. L'outrance frappe l'attention. Ce sont les traits forcés et les simplifications que l'on retient le mieux, puis que l'on doit bien rejeter. Accessoirement, il en devient plus facile de faire croire que chaque génération réinvente la roue. Swift, justement, outrait l'outrance dans ses récits fantastiques.

À chaque génération au moins depuis Aristote, on prétend comprendre enfin la fonction des parties du cerveau, par exemple. Chaque génération sous-entend que nous sortirions soudain, sans savoir comment, de siècles de ténèbres, et en tentant de faire paraître ainsi plus éclatantes les découvertes nouvelles, elle en masque seulement la nouveauté réelle, la véritable invention. On fait du progrès un phénomène tout récent, le niant implicitement.

« Et dire que je croyais que les *Voyages de Gulliver* était un livre pour enfants », me dit Kalinda après m'avoir longuement écouté lui parler de Swift, et de notre rencontre avec le garagiste shaman. Elle en avait lu des versions abrégées à l'école quand elle apprenait l'anglais.

Sur le coup de midi

On est surpris que l'eau d'une source puisse être aussi glacée par une aussi forte chaleur. Nous étions partis de bonne heure, et nous espérions arriver à Catalga dans la matinée, mais la panne nous a retardés. Jusqu'ici, la chaleur du soleil montant était compensée par la relative fraîcheur de l'altitude, mais en fin de matinée, c'est plutôt la chaleur des terres qui n'est plus compensée par la relative fraîcheur des brises marines.

Pour déjeuner, nous nous sommes éloignés du goudron brûlant de la route. Il fond par flaques, et, par l'odeur, par la texture pâteuse et la couleur, il me rappelle un peu les algues qui pourrissent sur les galets devant le chantier.

Nous n'avons pas eu à nous éloigner beaucoup : la route, désertée à cette heure, n'est pas bien large ; et la végétation, dense et gorgée de sève. Nous nous sommes assis près d'une source dont nous ressentons la fraîcheur. L'eau se répand dans de petites cuvettes formées par des dépôts calcaires, et entièrement recouvertes de mousses, avant de former une minuscule mare bordée de fougères dont nous avons effrayé les grenouilles.

Ce qui ressemble à de grosses perruches vertes pousse sur nos têtes des cris que je ne saurais décrire. Ils résonnent sourdement dans la chaleur et le grésillement continu des insectes.

Cahier vingt-deux À Catalga

La place du Surréalisme

La culture occidentale ne comprend pas bien l'art. L'esprit y est plus à la géométrie qu'à la finesse, et se laisse d'autant mieux abuser qu'il se fait plus ethnocentrique. Il croit que l'humanité s'est vraiment éveillée dans les petites citées bourgeoises de l'Europe occidentale. Ceux qui sont assez dégrossis pour avoir été informés de l'existence d'une antique civilisation gréco-latine, passent pour des pédants dans l'Europe contemporaine. Bien souvent, ils le sont, car lorsqu'on sait qu'il a existé au moins une civilisation occidentale moderne, et une antique civilisation gréco-latine, on ne peut rien être d'autre si l'on n'en déduit pas qu'il a bien dû en exister d'autres, et qu'elles ne sont pas toutes remisées au magasin des antiquités, ni aux rayons touristiques.

« Je n'aurais pas osé employer tes termes par crainte de te vexer », me répond Gardo Sandoc, « mais je suppose que tu sais mieux que moi de quoi tu parles. Je te trouve quand même excessif : que fais-tu du Surréalisme ? »

Catalga abrite une vie intellectuelle

Catalga n'est qu'une bourgade, mais elle abrite une riche vie intellectuelle, et ceci depuis les temps où des institutions dirigeantes trop raides avaient fait fuir l'élite de la capitale. Tout ce qui n'avait pas l'âme courtisane s'était donné de l'altitude. Certes pour ce qui est des hommes de la mer, ils ne pouvaient pas construire leurs ports à la montagne, nombreux s'étaient alors tournés vers la piraterie, s'établissant sur la côte ouest, qui reste aujourd'hui encore très sauvage.

Cela appartient à un passé lointain, mais il en reste bien quelque-chose, notamment la madrassat Dar al Haq, qui s'est laïcisée au fil des siècles pour devenir le sanctuaire des mathématiques et des sciences physiques, et une lamaserie, Tagalbi Yadong (le Mont Tagalbi), qui a suivi un chemin similaire. Catalga fut aussi pendant la guerre, conséquence naturelle de sa situation géographique, le foyer de la résistance aux Japonais.

Gardo Sandoc est un poète contemporain que m'ont présenté Kalinda et Ziad. Il publie à Catalga une revue internationale. Ziad nous a invités tous les trois chez lui. Gardo Sandoc a plusieurs fois publié Kalinda, et tous les deux se connaissent manifestement très bien.

Les arts et les lettres

Les termes d'arts et de lettres, curieusement peut-être, ne posent pas de gros problèmes de traduction comme celui de religion, ou de philosophie encore. Ces mots peuvent bien se traduire en d'autres langues par des termes dont l'étymologie est bien différente, et aussi la dénotation exacte, ils ne soulèvent pas de grandes ambiguïtés dans la mesure où nous avons tous une idée aussi claire de ce qu'ils désignent.

Bien sûr, plus nous nous éloignons dans le temps ou l'espace de notre aire culturelle, plus des doutes nous saisissent ; et plus un jugement esthétique devient alors problématique, mais pas indécidable si l'on s'en donne la peine. J'imagine qu'un Citangolais non prévenu ne saurait faire la différence entre la *Pastorale Maurel* et une pièce de Jean Genet, même vues sur vidéos sous-titrées. Moi-même ne saurais faire de telles différences dans la culture Citangolaise.

Les lettres, évidemment, nous savons à peu près les identifier : elles passent par la langue et elles sont traduisibles. Les arts, c'est plus embarrassant : Des formes et des couleurs ? Des volumes ? Du son ? Oui, mais ils n'occupent pas exactement la même place les uns envers les autres selon les civilisations. Le plus important est de sentir d'abord qu'ils fonctionnent toujours un peu les uns avec les autres ; et tous ont des liens intenses avec les lettres. Leur dépendance mutuelle rend toute histoire universelle, mais circonscrite, de la musique, des arts, ou des lettres elles-mêmes, bien insatisfaisante.

La première fois que j'ai enfin bien vu une peinture chinoise, la radio diffusait en même temps une musique qui aurait pu être des Tang, et à laquelle je n'ai pas d'abord prêté attention. La rencontre, le croisement entre les deux, s'est fait seul. Mon regard promenait sur la peinture, et une sorte d'accord, une mise en phase, s'est faite à mon insu. J'ai vu le mouvement de la peinture en même temps que j'ai senti l'effet spatial de la musique. J'ai saisi les deux en même temps, ou plus exactement, l'un par l'autre.

Je ne crois pas que nous soyons sensibles à la contemplation esthétique sans une longue préparation. J'admettrais tout au plus que cette préparation puisse se limiter à une longue, très longue fréquentation, reconnaissant du bout des lèvres que des moyens nous soient, en quelque sorte, innés. Oui, au bout d'un certain temps, en la voyant tous les jours, nous pouvons parvenir à sentir qu'une œuvre aurait quelque-chose de plus qu'une autre ; ou de moins. Dans ce cas, mieux vaut chercher immédiatement à apprendre, et à comprendre. Mieux vaut cultiver ce supposé inné ; et cela d'autant plus volontiers si sa culture consiste à voir en entendant, à entendre en lisant, etc.

La figuration occidentale rend la peinture particulièrement accessible à quiconque. Tout terrien reconnaîtra immédiatement ce qui est figuré dans *l'Origine du monde*, et le titre, aisé à traduire, ôtera à l'image toute interprétation trop étroitement pornographique. Il en va autrement de la calligraphie arabe. On doit encore reconnaître les lettres ; et dès qu'on les reconnaît, on les entend. On voit et l'on entend en même temps que l'on comprend, mais à la condition expresse que l'on connaisse l'arabe.

Et pas dans la calligraphie occidentale ? Non, justement non, jamais l'audible et le visible ne fusionnent à un tel point d'incandescence, et l'idée n'en traverse même pas l'esprit du calligraphe. La calligraphie reste au stade de la décoration, n'apportant rien au sens et ne lui prenant rien, sinon le magnifiant, et ignorant le son.

Musique et plastique, nous le voyons bien, gravitent autour de la langue, du moins s'en font les balanciers, et l'on ne pourrait faire une histoire des arts et des lettres qui ne soit de tous à la fois.

Je disais donc

Citangol est trop au sud pour que les températures varient beaucoup selon les saisons. Elles dépendent plus du régime de mousson que de la hauteur du soleil ou de la durée des jours et des nuits. La mousson n'est pas trop sensible à l'altitude de Catalga. Elle se manifeste par de gros orages intempestifs et presque quotidiens, qui rendent les voyages aventureux, que ce soit par la route, régulièrement emportée, ou par la voie ferrée, mieux protégée et plus solidement bâtie, mais que l'on ferme par mesure de précaution.

Finalement, les dieux se sont montrés cléments pour notre voyage, et la bielle a tenu jusqu'à notre arrivée. Je me suis immédiatement mis à en recherche une autre en bon état, car on ne doit pas abuser de la clémence des dieux. Le garagiste et moi l'avons sortie d'une vieille carcasse dont la rouille avait troué le capot, mais, protégée dans le cylindre, elle était comme neuve.

« C'est un travail remarquable », a dit le garagiste en voyant la pièce que nous avons redressée. « Seule l'aide des dieux a pu vous permettre de l'accomplir. » Nous sommes à Citangol : ici les

dieux ne se fatigueraient pas à faire tenir une pièce sur la longueur du trajet. Ils nous inspirent seulement, guident nos gestes. Pas de miracle ici. C'est à nous de faire le travail ; ils daignent seulement nous inspirer et guider nos gestes.

Peut-être était-ce l'expérience faite par l'ami motard de mon père ; la Sainte Vierge, répondant à son appel, avait guidé ses gestes. Lui seul pouvait savoir ce qui s'était passé sous son casque, mais je comprends mieux, si je le vois ainsi. « Ô Zeus, guide mon bras ! » Voilà une invocation que je peux comprendre. Ce pays réveille en moi ce qu'il y demeure de romain.

Encore sur la calligraphie

« Tu oublies peut-être cette calligraphie de l'imprimerie moderne, celle de l'affiche et de la page de journal, qui ont inspiré Mallarmé et les collages surréalistes », m'avait objecté Gardo Sandoc quand nous devisions sur l'art. « Tu connais les poèmes calligraphiques d'Apollinaire ? »

Non, non. Je n'y vois pas cette rencontre du sonore et du visuel : elle n'y est pas. Alors qu'on la trouve dans la calligraphie chinoise, mais la relation avec le son y est alors d'une nature différente. Il est vrai que je ne sais pas lire le chinois. Je ne sais que déchiffrer quelques idéogrammes et les prononcer parfois en chinois, parfois en japonais, et maintenant en citangolais. La musique du chinois et des langues d'Extrême-Orient, on le perçoit bien cependant quand on l'écoute, chemine avec la vision, alors que l'arabe calligraphié, ou le persan, ou encore le dari, aurait plutôt tendance à émanciper l'énoncé de son déploiement dans le temps. Disons que le verbe ne se répand pas dans le temps, mais l'enveloppe plutôt.

Littérature et profusion

La revue de Gardo Sandoc est imprimée sur papier, mais elle trouve ses principaux lecteurs en ligne. Bien peu de gens seraient capables de la lire intégralement, personne sans-doute, car les textes sont publiés dans leur langue d'origine. Ils ne sont pas traduits. On y trouve des langues très pratiquées : anglais, chinois, arabe, russe, espagnol, farsi... des langues de la région : japonais, vietnamien, javanais... mais aussi des langues totalement exotiques : touareg, cherokee, islandais, malgache ou flamand.

Il est probable que quelques textes, parmi ceux de chaque numéro, ne trouvent jamais de lecteur. Il en résulte une impression de profusion quasi-végétale. Bien que la revue soit déjà épaisse, deux-cents pages bien tassées sur un papier plutôt léger au format A5, elle nous donne ce goût d'infini en ne nous permettant pas de finir de la lire.

Sa publication en ligne est plus intéressante encore, car les textes y sont alors souvent traduits en plusieurs langues par les lecteurs eux-mêmes, avec parfois plusieurs versions pour chaque langue. Une bonne part de ces traducteurs bénévoles sont du département des lettres et des sciences du langage de l'université Tagalbi Yadong, qui finance la revue et dont elle porte le nom. Beaucoup d'autres sont de contrées bien plus lointaines. Au cours des ans, le site en ligne a pris une immensité qui nous ferait penser à quelque *fiction* de Borges : un labyrinthe dans lequel on ne demande qu'à se perdre, et dans lequel, en vérité, on se perd aisément.

La revue pourrait n'offrir qu'un simple ramassis, une bouillie de textes dans laquelle se mêleraient et se brouilleraient des différences et des originalités, donnant à leur ensemble une couleur générale qui serait au mieux celle d'une époque. On le redouterait dès qu'on la prend en main.

Il n'en est rien. Nous sommes saisis par la diversité des formes d'énonciation possibles, et qui n'ôte rien au contraire à ce que chaque texte énonce ; par la profuse diversité que nous offrent les ressources du langage, et que chaque nouveau numéro vient encore accroître.

Kalinda, aimée des dieux

Djonzo, j'ai écrit Djonzo dans les premières pages de mon cahier, et pas Djanzo. En fait la prononciation est plus proche de « djon » que de « djan ». De toute façon il n'y a en citangolais ni caractère « o » ni caractère « a », seulement un caractère « djan », qu'on a coutume d'écrire « djan » quand on le translittère en caractères latins, mais dont la prononciation du *an* est très fermée et plus proche de *djon*. En arabe, Djanzo s'écrit ainsi : « جَز ». J'imagine donc que la translittération en lettres latines s'est faite à partir de celle en arabe.

Je ne vais pas corriger. D'ailleurs, j'ai moi-même tendance à prononcer « Jon-zo ». J'ai fait la connaissance de sa femme. Celle-ci ironise sur Kalinda qui prétend que je suis l'hôte en réalité de la déesse. Certes, cela aurait pu faire jaser que nous habitons ensemble selon notre propre caprice, mais si les nagarath s'en mêlent, qui oserait encore y trouver à redire ?

J'ai bien dû être le dernier à en être informé. J'imagine que Kalinda a improvisé cette histoire pour couper court à une réflexion, et qu'elle se sera prise au jeu. Kalinda qui connaît depuis longtemps Cintia, la femme de Djanzo, lui a confessé que je pouvais rencontrer la déesse à travers elle, et voir dans son visage et sa bouche rouler les vagues avec leurs couronnes d'écume. Je me demande comment elle le sait, car je ne le lui avais jamais dit.

J'avais bien remarqué lorsque nous avons navigué ensemble sur le Târâgâlâ, que Kalinda changeait au moins quatre fois par jour de costume et au moins autant de fois sa coiffure. L'aurait-elle fait pour moi ? J'étais bien incapable de le croire, et je ne le crois toujours pas vraiment. Elle le faisait pour elle, mais elle ne l'aurait pas fait si je n'avais pas été là, et elle ne pouvait pas ignorer qu'elle ne me laissait pas indifférent.

Ma retenue à son égard aurait pu la blesser, mais je suis sûr que la déesse la rassurait à ce propos. Bien sûr qu'elle ne me laissait pas indifférent, hantant mon esprit de profondeurs abyssales, d'étranges formes de vies, molles et transparentes comme des méduses, ou caparaçonnées et coupantes, ou encore vêtues de coquilles minérales, de chairs s'entre-dévorant, de laves ruisselantes comme un sang de lumière, de minéraux éclatants, de formes de vies grouillantes, tout à la fois fragiles et indestructibles, générant du dioxyde, et non l'inverse.

Cahier vingt-trois

À la montagne

De la diversité des expériences spirituelles

C'est un préjugé de croire qu'une évolution naturelle de la spiritualité conduirait les peuples d'un chamanisme rudimentaire à un polythéisme élaboré, puis de là, à un monothéisme toujours plus abstrait jusqu'à la dissolution d'un Être Suprême dans un pur athéisme. C'est nier l'évidente diversité des expériences spirituelles. Bien sûr, on rencontre souvent l'animisme dans des sociétés périphériques et sous-développées, mais il règne aussi bien sur la Corée et le Japon qui ne le sont pas particulièrement, et depuis fort longtemps.

On remarquera que le Shinto, qui est bien un animisme, cohabite et se mêle parfaitement au Zen qui est tout aussi évidemment un athéisme. Ils se marient parfaitement, mêlant la croyance à des esprits, les *kamis*, les 神, qui hantent le monde physique, avec un doute qui ne vise pas seulement ces esprits, mais le monde physique lui-même.

Bien sûr, des hommes qui ne sortent jamais des murs de leur cité ne peuvent pas connaître la même spiritualité que ceux qui vivent dans les bois, les prairies ou les montagnes. C'est pourquoi l'architecture et l'ordonnancement de l'espace nous apprennent tant sur une culture. Mais sous celle-ci, nous sommes toujours comme des buissons taillés.

Il est toujours bien dur de ne pas croire, ne pas croire par exemple qu'un programme nous parle, et même si nous n'y croyons pas, il nous est difficile de ne pas réagir comme s'il nous parlait. Et puis nous savons bien que tout n'est pas qu'affaire de causalité ; nous sommes vivants et tout dépend bien plutôt de nos gestes, de nos calculs, de nos intuitions, et nous ne saurions pas toujours dire dans quelle mesure ils dépendent de nous, ni de quoi d'autre.

D'où vient le geste qui sauve, d'où vient une idée décisive ? Oui, de soi, bien sûr, de qui d'autre ? Mais d'un soi que l'on ne connaît pas vraiment, un soi qui dépasse, qui est un peu ce que le vent est à la voile, ou comme une amarre à la vie. Qu'importe qui serait qui de la voile et du mât, de l'amarre ou du vent ; l'important est qu'on a besoin d'y croire.

Croire quoi ? Croire que nos désirs et nos gestes conduisent quelque-part, bien sûr. Nous ne pourrions pas les avoir sans y croire. L'important est que le buisson taillé ait des racines plongeant profondément et puissamment dans la vie, et que le sol aussi veuille bien le porter. Pour cela, même un buisson doit avoir une forme de foi.

Chez Gardo Sandoc

De nombreux volcans demeurent actifs entre le massif du Târâgâlâ et les plateaux du sud. Ce que j'avais pris lors de mon premier voyage pour des nuages est en réalité le haut panache de fumée qui coiffe le Captagalag. On ne l'aperçoit que des flancs du massif qui domine Catalga. Gardo Sandoc qui nous a invités y a sa maison. La nuit, quand le ciel est assez dégagé, on y voit luire les jets de lave du Captagalag, car il est encore actif.

Gardo Sandoc habite bien au-dessus de la ville, il fait un peu frais chez lui la nuit, bien plus qu'à Catalga. Il vaut mieux se couvrir. Je me demande comment il fait l'hiver. « L'hiver ? », me reprend-il étonné. Bien sûr, il ne fait guère plus froid en janvier que maintenant. Un bon pull et une veste rendent la nuit très supportable.

« Je ne savais pas que tu étais si influencé par le pragmatisme », a remarqué Gardo Sandoc quand je lui ai fait part de mes réflexions sur l'expérience spirituelle. « Sais-tu que William James est très souvent cité par André Breton dans les premières années du Surréalisme. »

Dialogue avec Gardo Sandoc

– Es-tu sûr cependant qu'on ne puisse discerner une forme de progrès en matière spirituelle ? me demande Gardo Sandoc. J'ai bien compris qu'on ne pouvait pas hiérarchiser des formes religieuses, mais à travers ces formes diverses, ne discerne-t-on rien qui se construirait sur les acquis de l'ancien ?

– Pratiquement, nous ne le pouvons pas. Trop de mémoires ont été effacées au cours des temps. Nous savons qu'il a existé une ancienne civilisation entre la Transoxiane et les vieilles cités ensablées du sud du Taklamakan, mais nous ne savons presque rien sur elles, si ce n'est la présence d'un Zoroastrisme plus original et plus libre de la prégnance impériale de Persépolis. Tout a été rasé et délibérément détruit à de nombreuses reprises. Toutes les spiritualités institutionnelles, appelons religion cet oxymore, sont des reconstructions tardives, des montages politiques, au mieux une façon de faire dire à des textes authentiques ce qu'on n'y trouve pas : des Conciles de Nicée, des sacres de Clovis, des manœuvres de dalaï-lamas et autres « Paris vaut bien une messe ».

– J'entends bien, mais derrière tout cela, dans la spiritualité elle-même, dans le sens de *mind*, et non de *ghost*, dans le sens de [*Improvement of the Understanding*](#) ? (Nous conversons évidemment en anglais.)

– Dans le sens où progresser supposerait construire sur ce que d'autres ont fait avant, quitte à tout remettre cul-par-dessus-tête ? Ce serait alors une approche semblable à celle qu'adopta Ibn Arabi pour dégager une progression dans la succession des révélations prophétiques. Vois alors les ressources qu'il a puisées dans la poétique et la sophistique. Discerner une telle progression pour l'esprit tout entier supposerait d'embrasser l'esprit dans toutes ses manifestations possibles, scientifiques, littéraires, artistiques, mathématiques, technologiques, musicales...

Le 20 juillet

La montagne est agréable, surtout son climat. Il est plus frais, sauf en début d'après-midi. Cependant, je préférerais m'occuper du Târâgâlâ.

Nous nous en occupons en fait, nous travaillons sur son système, enfin moi pas trop. Principalement, je m'occupe du portage de l'interface en plusieurs langues. Ce n'est pas difficile car le codage a été conçu pour changer à la volée toutes les occurrences dans les menus, les boutons et les bulles d'aide. Ce n'est pas difficile, mais c'est minutieux. Les vieilles habitudes de l'imprimerie sont de mise, où l'on ne sait que trop combien l'erreur se répercute vite.

Aussi, je ne travaille jamais très longtemps. En un tel domaine, on ne doit jamais craindre de remettre au lendemain ce qu'on pourrait faire le jour même. On risquerait sinon de provoquer des catastrophes coûteuses, au moins en temps.

On doit toujours se soucier de ne pas travailler trop longtemps sur du code. Plus on travaille, plus on acquiert des habitudes et même de la virtuosité, mais en informatique, il existe trop de langages pour que ce soit bien profitable. La virtuosité devient rapidement obsolète. Les automatismes alors se font vite une gêne plutôt qu'un avantage.

On a vu des programmeurs virtuoses devenir en quelques années incapables de coder intelligemment un petit JavaScript. Sans prudence, ces outils vous ravagent le cerveau. Djanzo le sait, qui s'applique régulièrement à le vider.

Ce n'est pas comme avec les *Règles pour la direction de l'esprit* de Descartes. L'esprit doit ici se tenir toujours au-dessus des règles. C'est difficile, car nous avons besoin évidemment de ces réflexes conditionnés que nous cultivons. Il nous en faut certes, mais point trop.

Cintia

Plutôt que demeurer ici depuis des jours à tapoter un clavier, je préférerais jouer avec le Târâgâlâ, comme le font nos camarades restés à Citagol. En attendant, je passe beaucoup de temps avec Cintia, la jeune femme de Djanzo.

Cintia a beaucoup de temps à elle, parce qu'elle est universitaire et que l'université est fermée. Elle enseigne le français ; c'est ainsi d'ailleurs que Djanzo l'a connue. Nous apprécions de parler français ensemble, et de parler du français aussi. Nous avons des conversations passionnantes sur l'emploi du subjonctif ou sur la succession des déterminations et des indéterminations.

Cintia a une voix étonnante, grave et sensuelle, qui ne correspond pas à l'image qu'elle donne immédiatement d'une jeune étudiante sans affectation. Elle a une très belle voix un peu roque, qui charge de force et de profondeur les paroles quelle prononce, surtout celles sans importance. Une voix de chanteuse de *fado*, ou plutôt de *dangdut*.

Le *dangdut* est une forme de chanson populaire des régions de la Sonde, apparue dans les années 1960, ce qui est bien récent pour la qualifier de traditionnelle, mais déjà ancien pour la dire moderne. Elle jouit d'un certain succès dans tous les archipels asiatiques jusqu'au Japon. J'apprécie moyennement les batteries et les guitares électriques qui s'y sont peu à peu introduites et qui me semblent souvent sonner à contre temps.

La voix de Cintia ne correspond pas non plus à son regard, plutôt timide et innocent derrière ses lunettes.

Une grande civilisation

Il est dur de ne pas croire à une grande civilisation des îles du Pacifique ; une civilisation qui fut grande au moins par son étendue, la plus vaste civilisation qui ait jamais existé, s'étendant au moins des Marquises à l'Île de Pâque, d'Hawaï à la Nouvelle-Zélande. Cette civilisation ignorait la métallurgie, mais connaissait la navigation mieux qu'aucune autre.

Elle possédait des cartes, pense-t-on, telles qu'en utilisent encore certains îliens. Ce sont des cartes-filets : un réseau de fines cordes dans les mailles desquelles sont insérées de petits cailloux de tailles et de couleurs différentes, qui figurent les îles ou leurs amas. Si des populations n'avaient pas continué à les utiliser, aucune ne se serait conservée, et même alors, nul n'aurait su y reconnaître des cartes du Pacifique.

Il est peu probable que cette civilisation où les hommes circulaient sur d'immenses distances, ne soit pas entrée en contact avec ses voisines, celles des Amériques, et celles de l'Asie, notamment des archipels qui prolongent le plateau continental. L'introduction de la patate douce des Amériques dans les îles du Pacifique ne pourrait être expliquée autrement. Il est donc peu probable encore, qu'elle n'en ait pas dessiné les cartes – nous dirions ne les ait pas nouées.

Peu de théories s'accordent sur cette civilisation, et notamment sur ses dates. On avance l'hypothèse du deuxième siècle jusqu'à un apogée au onzième. Que se passe-t-il ensuite ? Pourquoi ces peuples ont-ils cessé de naviguer ? Pourquoi chacun semble s'être enfermée sur son île ou sur son archipel, avec sa langue, ses rites et ses légendes ; ses modes de production et ses mœurs ?

Comment une civilisation si dispersée pouvait-elle s'effondrer ? Comment aurait-elle pu être touchée dans son ensemble, que ce soit par des envahisseurs, des troubles internes ou une catastrophe naturelle ?

Qui dira comment les civilisations meurent ? On trouve en celle-ci, qui occupait toute une face de la planète, un point-aveugle de l'histoire humaine.

Une terre mouvante

Cintia est persuadée que *l'Odyssée* est l'adaptation d'un antique récit océanien, car, affirme-t-elle, « il est impossible de se perdre en Méditerranée au point d'errer pendant de longues années ». Le raisonnement se tient, mais la conclusion est quelque peu audacieuse.

On se demande comment les hommes retrouvaient leur route sur de telles étendues liquides dépourvues de tout point de repère, car on peut naviguer longtemps sans voir la moindre terre à l'horizon, ni même des oiseaux de mer qui feraient soupçonner sa proximité. Probablement se servaient-ils des courants marins et des vents, des lignes de vagues, et reconnaissaient-ils les étendues de la mer comme nous le faisons des terres.

Errer de longs jours autour de son but aurait été une mort d'inanition assurée. En somme, Ulysse serait mort dans le Pacifique, mais je peux imaginer un tel récit autour de l'archipel indonésien. Je me demande bien par ailleurs quelle a pu être la relation de cette civilisation du Pacifique avec les îles de la Sonde et tous les autres archipels du plateau continental jusqu'au Japon.

Les Océaniens devaient être capables de reconnaître leur route à la surface de la mer aussi bien que les nomades le font dans la steppe ou les sables du désert. Pour y parvenir, ils devaient prendre simultanément en compte, avec le ciel nocturne et la position du soleil, les courants marins et les vents ; ils devaient se construire un schème synthétique de tous ces éléments pris ensemble, produisant une image du monde probablement différente de la nôtre. Elle leur permettait de percevoir intuitivement leur direction ; car je ne peux douter qu'ils en avaient une intuition immédiate.

Ils devaient voir la mer comme nous voyons la terre, mais une terre profonde, mouvante, dotée d'une respiration et d'un mouvement ; une conception à laquelle la Dame des Eaux Profondes, ou le Seigneur des Monts et de la Lave ne sont sans doute pas étrangers.

Il serait bon d'apprendre à reconstruire une telle image pour naviguer sans dépendre d'un géo-positionnement par satellite, ou seulement d'une montre.

Cahier vingt-quatre

Avant de quitter Catalga

Une litho

J'ai acheté une lithographie. J'aime acheter des œuvres d'art, mais je ne le fais jamais car je n'en ai pas vraiment l'usage. J'ai donc acheté cette lithographie et je l'ai offerte à Kalinda, pour qu'elle la mette dans la passerelle du Târâgâlâ quand elle le commande. L'usage d'une œuvre d'art consiste à la garder assez longtemps sous les yeux. Où pourrais-je alors la placer mieux que sur le bureau de mon ordinateur portable ? C'est ce que je fais de temps en temps ; ou encore je les range dans un dossier que je lie à celui de mon économiseur d'écran qui les fait défiler selon des effets divers. Que ferais-je d'une lithographie sur papier ?

La lithographie que je viens d'offrir est sur un papier épais mais pas très lourd. On pourrait y distinguer deux lettres qui se chevauchent, l'une verte, l'autre rose, mais je n'en connais aucune de cette sorte dans aucun alphabet. Ce ne sont donc pas des lettres, plutôt des imitations de lettres, placées à côté, et le recouvrant un peu, d'un cercle rouge légèrement oblong et flou comme s'il avait été dessiné d'un seul geste à l'aide d'un gros mouilleur très souple. Les lettres projettent de légères ombres, comme si elles flottaient au-dessus du cercle et même de la feuille où elles paraissent pourtant gravées, cernée chacune d'une fine bordure noire.

L'artiste travaille avec une vieille presse offset monochrome du milieu du siècle dernier, comme on peut encore en trouver quelques-unes en état de marche. Il l'utilise manuellement à la manivelle, n'imprimant jamais de séries supérieures à quelques dizaines, et nettoyant soigneusement les cylindres à chaque changement de plaque. La litho est très appréciée des peintres de Citangol pour la grande diversité de ses effets, notamment la possibilité de jouer avec des encres d'imprimerie transparentes et opaques.

On peut travailler très diversement une plaque de zinc ; car il y a bien longtemps qu'on n'est plus obligé de se donner des tours de reins en manipulant des plaques de marbre calcaire. La plaque de zinc ou d'aluminium, celle-là-même que l'on flashe dans l'imprimerie ordinaire, peut se travailler exactement comme une pierre. Il suffit de peindre ou de dessiner à l'aide d'un corps gras une plaque par couleur. La difficulté tient surtout à imaginer la couleur pendant qu'on peint ou qu'on dessine en noir sur gris, mais cela s'acquiert. Selon l'outil qu'on emploie, on donne des effets d'aquarelle, d'encre liquide, de pastel, de crayon, de gouache, d'aplat, de gravure même... ou aussi bien tout à la fois, comme l'a un peu fait l'artiste sur la litho qu'il m'a vendue.

Quand on a dessiné sa plaque, on la recouvre d'une préparation de gomme qui sera repoussée par les parties grasses, et qui protégera les parties vierges pendant qu'une nouvelle préparation, acide cette fois, sera répandue pour rendre poreuses à l'encre les parties peintes, dessinées ou gravées. Avec de l'entraînement, on parvient à obtenir tous les effets qu'on veut.

Kalinda était ravie de mon cadeau. « C'est une représentation du Seigneur des Ombres », m'a-t-elle appris. L'artiste n'a pas dû juger nécessaire de m'en aviser pensant peut-être que j'aurais bien su le reconnaître. La plupart des objets d'art de tous lieux et de toute époque se complaisent aux sujets religieux, mythologiques ou idéologiques, et cela m'agace un peu.

« Ce n'est pas étonnant en réalité », a commenté Ziad, « et l'art n'en est pas moins profane, car le contenu religieux ou mythologique y fait surtout fonction de prétexte, et cela littéralement, en économisant la nécessité d'expliquer ce qui est montré. »

Cette remarque s'accorde avec ce que j'ai moi-même déjà écrit à plusieurs reprises, notamment que les religions, du moins pour ce qui concerne leurs contenus scripturaires et mythologiques, sont des sortes de langages, de jeux de langage prêts à l'emploi, se prêtant à tout énoncé, car ne disant rien de bien particulier par eux-mêmes, mais servant de cadre et de matrice à la pensée.

J'imagine que si j'en savais plus sur le Seigneur des Ombres, je verrais cette litho différemment. Elle m'apprendrait peut-être des choses que je ne peux même pas imaginer.

L'un des premiers jésuites qui avait vu au Japon la célèbre statue du Bouddha Gautama mourant, y avait reconnu « une femme lascive », probablement à cause du chignon, et il la tint pour la déesse de l'archipel. On ne peut se fier seulement à ce qu'on voit ; à ce qu'on croit voir.

Une fois qu'on connaît un peu l'enseignement, la vie et la mort de Gautama, chaque sculpture figurant le même sujet peut être regardée comme une réflexion originale, qui tout à la fois incorpore le corpus canonique et s'en émancipe pour délivrer une méditation à la fois singulière et plus universelle. Les toiles calligraphiques de [Kamal Boullata](#), aussi bien, puisent presque toujours dans le corpus coranique ou hellénistiques, et s'en émancipent pourtant dans une énonciation toute personnelle. On doit cependant connaître un peu ces corpus, et les reconnaître, pour s'en émanciper.

Peut-être, me rétorquera-t-on, mais j'ai pourtant acheté ma litho sans rien comprendre, séduit seulement par ses formes et ses couleurs. Une simple expérience esthétique des plus primaires a suffi à déclencher l'acte d'achat. Bien sûr, mais seul l'art marchand peut se satisfaire de déclencher un acte d'achat ; comme l'art sacré, de la dévotion. Sont-ils seulement encore de l'art ?

Nous allons bientôt repartir

Nous allons bientôt repartir explorer les îlots du sud. Je serai seul avec Kalinda. Nous allons emporter du fret, qui nous permettra de juger le comportement du Târâgâlâ quand il est chargé jusqu'au pont, et, par la même occasion, nous aidera à renflouer les caisses vidées par les derniers investissements, malgré le carnet de commandes de Kalinda.

Une bonne part des îlots du sud de Citangol sont des rochers volcaniques pelés, dont très peu sont habités, ou seulement habitables, ne serait-ce que par manque d'eau. L'un abrite une base militaire qui a bien voulu nous passer une commande : à l'évidence, pour soutenir le projet, car je suppose que la marine ne doit pas manquer de navires. Quelques-uns de ses ingénieurs s'intéressent aux turbines du Târâgâlâ, et peut être plus encore au système, particulièrement difficile à pénétrer, ou seulement à brouiller.

La surface aquatique de la terre

J'ai repensé à la représentation que pouvaient se faire les Océaniens de la surface de la terre, de la surface aquatique de la terre. D'ailleurs, plutôt que d'appeler « Terre » notre planète bleue, n'aurait-il pas été plus juste de l'appeler « Mer » ? J'ai donc encore pensé à la surface de la mer, ou plutôt, j'en ai encore rêvé, car on ne comprend jamais bien qu'en rêvant. On ne fait jamais de réelle expérience qu'en la ruminant longuement dans ses rêves.

Le montagnard, lui, l'expérience de cette surface, il la fait en grim pant ; ce n'est qu'à une certaine altitude qu'il peut commencer à percevoir une ligne d'horizon ; à ordonner le chaos de pentes et de précipices sous la forme duquel s'offre d'abord le monde à lui.

À partir de là, il commence à devenir possible de concevoir une cartographie. Avant cependant d'en être capable, un travail musculaire est nécessaire, un effort d'affronter le monde à l'aide de ses

mollets, ou de ses biceps pour carguer une voile, ou tenir une barre ; puis un travail du rêve encore doit le compléter.

À partir de là, il devient possible de ramener le monde à deux dimensions et à quatre directions, ce qui est évidemment réducteur mais bien pratique pour le plier et le ranger dans une poche. Curieusement, dès qu'il est mis à plat, le monde se dote d'un haut et d'un bas, d'une gauche et d'une droite. Ce haut n'est pas toujours le même pour tout le monde. En Asie, le haut était au soleil levant. Ce n'est pas la conception la moins intuitive : le soleil en « descend » jusqu'à « se coucher ». On est face au soleil levant quand on lit une carte. Dans le monde occidental, le « haut » est boréal, et le soleil, contrairement à l'écriture, va de droite à gauche. Dans la civilisation arabo-persane, c'est l'inverse. Le haut est austral. Le soleil se déplace toujours en sens contraire de l'écriture ; c'est-à-dire que l'écriture va à l'encontre du soleil levant. Dans quel sens se déplaçait le soleil sur une carte océanienne, je n'en ai pas la moindre idée ; je ne sais même pas dans quel sens ils écrivaient.

J'imagine que pour Katankir, les façons contemporaines de se déplacer dans des véhicules que vous ne dirigez la plupart du temps pas vous-mêmes, dont vous savez de moins en moins comment ils sont faits, même si vous êtes employé à les fabriquer, guidés par un système mondial de localisation par satellite, dans un monde qui n'est plus figuré selon sa réalité géologique, mais découpé selon des divisions politiques, ne doit pas arranger la baisse tendancielle de la capacité crânienne.

Encore un cas manifeste de régrès technologique. Allez donc rêver un tel monde, et tenter de rattacher vos expériences proprioceptives à vos constructions mentales.

Chant pour les yeux

Curieusement, l'acte d'écrire et celui de calligraphier semblent difficilement conciliables. J'entends par là que je n'ai jamais vu un travail calligraphique impressionnant qui n'ait repris des textes déjà écrits, connus et fortement chargés de valeurs et de connotations. C'est comme s'il y avait un empêchement de l'esprit, pendant qu'il pense ce qu'il écrit et l'entend, à en dessiner les lettres ou les idéogrammes selon leurs sonorités.

C'est encore Apollinaire qui en approche le plus, mais l'exercice n'est pas commode dans la langue française, où la distance est grande entre les caractères et les phonèmes. C'est évidemment la langue arabe qui se prête le mieux à cet art. Même alors, les plus remarquables calligraphies sont des textes déjà écrits, chargés de sens et de connotations.

Il en va parfois ainsi avec le chant et la musique, mais la plupart du temps, la chanson n'est pas un poème mis en musique. Chanson et musique sont généralement plutôt produites ensemble, du moins dans un même mouvement. Ce n'est jamais le cas avec la calligraphie qui, sur bien des points, est pourtant comme un chant pour les yeux.

Que donnerait une écriture qui romprait avec tout langage, tout jeu de caractères articulés selon les règles d'une morphologie et d'une syntaxe ; qui ne conserverait plus pour sens que celui de la lecture, celui de la succession des signes, de gauche à droite, ou de droite à gauche ? Ce serait alors à l'écriture un peu ce que la vocalise est au chant. Je ne doute pas que de telles voies aient déjà été explorées, au moins par Rolland Caignard avec ses *Incidographies*.

Les flamines de Citangol

Les flamines de Citangol, se livrent dans leurs rites à des vociférations improvisées. Elles ressemblent à celles du théâtre nô ou du kabuki, où elles ne sont alors pas improvisées bien sûr, et moins encore dépourvues de sens.

Je ne saurais toujours pas discerner la part de transe ou d'affectation dans ces cérémonies, même en côtoyant de si près Kalinda. C'est en cela que je les verrais rejoindre les pratiques artistiques, dans lesquelles toujours, loin de s'opposer, abandon et composition se mêlent et se renforcent.

Il se trouve que de ces vociférations inarticulées finissent par surgir des énoncés intelligibles, quoique toujours quelque peu sibyllins. Je me demande si l'on pourrait parvenir à des résultats comparables en passant par les gestes de l'écriture, par la plume, le calame ou le pinceau, plutôt que par la voix. Il semblerait que ce ne soit pas possible.

Histoire naturelle

Les requins-baleines sont lents comme le sont tous ces poissons de l'ordre des requins, raies ou torpilles. Ils sont lents car ils sont cartilagineux et n'ont pas la robustesse que donne l'os au squelette. Ils sont fragiles ; plus ils sont gros, plus ils le sont, et plus ils doivent se déplacer lentement.

L'ordre de ces poissons est très ancien, ils sont parmi les premiers vertébrés, apparus en un temps où aucune vie n'existait sur la terre ferme. On connaît un ordre de poissons plus ancien encore : ce sont les lamproies. La lamproie est une forme améliorée de l'amphioxus, l'ancêtre de tous les vertébrés.

En fait de colonne vertébrale, l'amphioxus possède une tige cartilagineuse et souple, sans laquelle il ne serait qu'un ver. Elle protège son système nerveux et, pour la première fois dans l'histoire du vivant, le fait passer au-dessus du système digestif. Il est aussi le premier organisme vivant soutenu par une charpente intérieure.

Les lamproies, il en est de nombreuses espèces, sont des animaux plus complexes que l'amphioxus ; elles ont des yeux, une nageoire caudale, un système nerveux bien plus complexe... mais elles n'ont encore qu'un simple cartilage en guise de colonne vertébrale, pliant sous les contractions de leurs muscles latéraux qui les propulsent dans l'eau.

Comme l'amphioxus, la lamproie n'a pas de mâchoire. Sa bouche n'est qu'un orifice informe qui s'ouvre largement en démasquant ses parois tapissées de crochets recourbés en guise de dents. La lamproie est un parasite répugnant qui s'agrippe à sa proie pour lui sucer le sang. Elle aime s'attaquer aux ouïes des plus gros poissons, et même les redoutables requins n'y peuvent rien.

L'ordre des requins et des raies semble être le plus ancien qui ait été doté de mâchoires. Sur les fœtus de ces animaux, on les voit surgir comme un prolongement des branchies. On peut observer chez les raies, chez les requins-marteaux, et même encore chez les requins-baleines, que la mâchoire demeure dans le prolongement et la forme de ces branchies. Chez le fœtus humain de moins de quatre mois, on découvre encore exactement les mêmes formes branchiales, avant qu'elles ne deviennent la bouche et le larynx.

– Si je te suis bien, note Kalinda, tu penses que les organismes vivants ne sont pas des créatures, mais qu'ils se créent eux-mêmes.

Cahier vingt-cinq

En longeant les abysses

La fosse des Mariannes

La fosse des Mariannes est la plus profonde du monde. C'est là où la dorsale pacifique va se glisser sous le plateau asiatique à la vitesse d'un ongle qui pousse. Il en résulte par endroits des profondeurs de quelque onze mille mètres. On a déjà plongé au cœur de cette fosse, mais on ne l'a jamais vraiment explorée.

Il n'y a aucune lumière à une telle profondeur, et les animaux qui y habitent produisent leur propre luminescence. Beaucoup de poissons des abysses portent devant leur face une petite chandelle qui pend à l'extrémité d'une tige souple. Elles ressemblent aux diodes électroluminescentes que nous branchons au port universel de nos claviers pour en éclairer les touches la nuit, mais ils n'en ont pas le même usage : ils l'agitent pour attirer leurs proies.

Les poissons des abysses ont la plupart du temps une tête énorme, au point qu'ils paraissent être des têtes seules qui se promèneraient sans corps, des têtes d'acteurs qui surjoueraient un drame, car leurs traits sont forcés, comme ceux de masques humains, de visages déformés et tragiquement expressifs. Ils le jouent sans émettre aucun son, faute que leurs branchies ne se soient transformées en larynx.

Il est difficile d'aller se promener parmi les poissons des abysses, mais il est aisé d'en trouver des vidéos en ligne. Il est alors aussi simple, après en avoir coupé le son, de faire passer en même temps des enregistrements de kabuki qui les accompagnent étrangement bien.

C'est un peu ce que j'avais déjà fait, ce printemps, en passant des musiques de Purcell et de Villa-Lobos sur des vidéos de requins-baleines. Je ne cherche évidemment pas à faire des montages amusants. Je cherche plutôt à percer les figures fondamentales du vivant. Dans les abysses, ce sont apparemment des figures tragiques.

Nous n'allons pas voguer à la surface de cette fosse qui s'étend plus à l'est après l'archipel des Mariannes, mais j'en ressens d'ici la présence. On trouve en fait des profondeurs comparables entre l'archipel des Mariannes et la côte citangolaise. De toute façon, on ne perçoit jamais de la mer que la surface, ou tout au plus les quelques dizaines de mètres au-dessous d'elle.

Cent, mille ou dix mille mètres, la profondeur modifie-t-elle quoi que ce soit quand on glisse à sa surface, quand on ne saurait s'y enfoncer, fût-ce pour s'y noyer, à quoi quelques mètres suffiraient aussi bien ? La grande profondeur transforme-t-elle seulement la forme des vagues ?

La profondeur modifie-t-elle quelque-chose ? À moins qu'elle ne modifie bien quelque-chose ?

Il fait très chaud

Il fait très chaud malgré les vents marins. Le soleil, par cette saison et à cette latitude, est encore presque à la verticale à midi. Il vaut mieux naviguer dans la journée, et profiter de l'aube ou du crépuscule pour charger ou décharger, ou encore dans la nuit quand la mer près des côtes est presque déserte. Même si, avec l'humidité marine qui égalise le climat, la température varie peu.

J'aime autant dormir le jour, bercé par le roulis, quand les lames du large rafraîchissent agréablement la coque du Târâgâlâ, et profiter de la nuit. Je peux étudier et écrire tout en gardant un œil sur le radar, puis en allant de loin en loin à la poupe vérifier les lignes que nous laissons filer à la traîne du navire. La pêche nous épargne de puiser dans nos provisions. L'océan regorge de

méduses. Nous pouvons les ramasser à l'aide d'une épuisette, et en faire des soupes ou des salades. Le Târaḡâlâ se vide plus vite qu'il ne se remplit au fil de nos escales, nous laissant davantage de place et de confort, et plus de possibilités pour chacun de se retrouver seuls.

« Je ne te comprends pas bien quand tu dis que les religions sont des langages sans contenus », m'a demandé Kalinda quand elle m'a rejoint cette nuit sur la passerelle. « Que le *Coran* ou le *Sutra du Diamant* ne disent rien ? » Comme je l'ai noté, ici l'on vous entend. Si l'on ne vous comprend pas, on met de côté ce que vous avez dit, puis, tôt ou tard, on y revient.

– Non, pas exactement. Le contenu des livres canoniques est composite. Ces livres ressassent nécessairement des éléments qui sont déjà présents dans les cultures, les langues, les croyances et les mœurs, et ils ajoutent aussi quelque-chose de neuf. Même pour qui possède de solides connaissances, il est devenu impossible de distinguer le neuf de ce qui est ressassé.

Un disciple avait interrogé le bouddha Gautama sur le cycle des réincarnations. Gautama lui avait répondu : « Quand je t'ai invité à me suivre, ai-je dit que j'allais t'instruire sur le cycle des réincarnations ? »

Alors, quel était le réel enseignement de Gautama ? Ce que chacun connaissait très bien de l'Indus au Gange depuis les hymnes spéculatifs des Védas ? Sinon quoi ? Et que révèle exactement le Coran ? Ce que chacun savait déjà dans la péninsule arabique ?

Ou bien répéter ce qui était déjà connu par tous n'était-il qu'une propédeutique nécessaire pour interpréter le message ; son code, si tu veux, ou sa grammaire ?

« Ce qu'on entend par religion se limite la plupart du temps à ce seul rabâchi, ne penses-tu pas Kalinda ? »

La peur du noir

Parmi les poissons des abysses, beaucoup sont des baudroies. Les [baudroies des abysses](#) sont différentes de celles qui vivent plus près de la surface. Elles ont de plus grandes gueules, de plus longues et fines dents, un corps plus ramassé, mais plus rond, comme un visage, allongé même.

Elles nagent différemment aussi des baudroies qui vivent sur les fonds sablonneux moins loin de la surface ; elles nagent dans une position oblique, et non plus allongées, leur nageoire caudale dressée tel un chignon à l'arrière d'un crâne. La plupart des images, dessins ou photos prises après qu'elles ont été pêchées, ne les présentent pas dans cette position.

Elles paraissent terrifiées. Oui, je sais, on peut les trouver plutôt terrifiantes, avec leurs grandes gueules ouvertes et leurs dents démesurées. Elles ne le sont pas. Elles sont terrifiées. Elles ont peur de l'obscurité glacée ; elles sont terrifiées par les hautes pressions qui approchent les trois-cents bars, et qu'elles ressentent évidemment, même si leur corps s'y est adapté. On s'en rend bien compte en les regardant avec un peu de compassion, et de préférence sur un fond sonore de kabuki.

Les baudroies ont peur dans l'obscurité glacée et sans limite. Elles portent le masque de leur effroi. Même si elles ne sont pas dotées de la parole, elles ne peuvent s'empêcher, comme le font tous les êtres vivants, de peupler la nuit de présences effrayantes.

On peut se demander, puisque les baudroies ont peur du noir, pourquoi elles y demeurent. Probablement pour se protéger des prédateurs bien réels qui sont plus nombreux aux approches de la surface, comme si le vivant ne pouvait négocier une impression de sécurité qu'au prix fort de la terreur. Si cependant on regarde avec assez d'attention la subtilité des sentiments qu'expriment ces animaux, quoiqu'ils paraissent surjoués, on voit bien que l'effroi n'est pas totalement dépourvu de beauté, surtout sur une bande sonore de kabuki ponctuant si bien les mouvements affolés de leurs nageoires.

L'île de Saboumanac

L'île de Saboumanac est un rocher volcanique désert. Il ne l'a pas toujours été. En l'approchant pour y chercher un point de mouillage, nous avons trouvé un appontement de pierre qui nous a permis d'accoster sans difficulté.

Une fois à terre, nous y avons découvert des ruines qu'on ne distingue pas de loin, entièrement confondues à la roche. Au premier abord, on dirait des constructions industrielles de la fin du dix-neuvième siècle. Les Citangolais faisaient-ils de telles choses en ce temps-là ? Kalinda n'en sait rien. Elle n'y était jamais venue.

J'imagine une exploitation minière, puis une catastrophe volcanique qui l'aurait interrompue. Ou la guerre, peut-être, mais laquelle ? Du béton et de grosses pierres taillées. Tout cela témoigne d'un travail qui ne me paraît pas dans les goûts citangolais. Vestiges de l'occupation japonaise ?

Les ruines sont vides et largement détruites, mais on a eu le temps de tout déménager. Il ne reste que de la pierre et des grilles aux gros barreaux rouillés.

J'ai proposé à Kalinda que nous nous attardions un peu pour l'explorer et percer son mystère. Elle m'a fait remarquer non sans justesse que nous n'étions pas là pour ça et que nous n'étions surtout pas chaussés pour marcher sur des rochers et dans des éboulis.

Le lendemain

L'île de Saboumanac donne une idée de l'aspect qu'auraient eu les premières terres émergées avant que des formes de vie ne les envahissent. De la vie, on en trouve pourtant en cherchant bien ; quelques buissons enfonçant profondément leurs racines dans la faille des roches, quelques brindilles assoiffées, quelques insectes, et bien sûr les inévitables araignées qui savent si bien sauter d'une île à l'autre en utilisant les courants aériens. Ce n'est pas l'eau douce qui manque sur Saboumanac, c'est la terre.

Du moins, comme on peut imaginer qu'étaient les rivages avant la fin du Cambrien, la côte est jonchée de cadavres d'animaux rejetés par la mer ; ceux qui vivent sur l'île n'étant pas assez nombreux pour en venir à bout. Quelques diptères y ont abandonné cependant leurs larves qui, adultes, iront se prendre dans les toiles d'araignées tendues à l'ombre des ruines.

Saboumanac est cerné d'autres îles, parfois minuscules, que l'activité volcanique de quelques-unes couronne de fumées. Dans les lueurs du soir qui tombe, avec les alizés qui se jettent à bout de course en direction du sud-ouest, le lieu prend des airs qui ne sont plus tout à fait terriens.

Remarque sur le bord de mer

Il ne fait jamais très chaud en bord de mer. Naturellement, la température s'accroît vite dès qu'on s'en éloigne un peu. On ne s'en rend pas bien compte dans les régions tempérées ; ici, la température peut monter de cinq à sept degrés, et même davantage, sur un kilomètre tout au plus. Tout dépend encore de la profondeur de l'eau près des côtes, de ses courants, et de la direction des vents.

Une grammaire générative des émotions

C'est une forte question que bien d'autres se sont posée avant moi : les expressions qu'affichent d'autres espèces animales, dénotent-elles leurs réels caractères ; l'attitude hautaine des rapaces, l'air dédaigneux des dromadaires, la tête affectueusement penchée d'un félin... ou bien faisons-nous seulement une projection un peu sottise de ce que ces attitudes dénoteraient de la part d'un humain ? La plupart de ceux qui se sont déjà posé cette question choisiraient sûrement la seconde réponse. Pour ma part, je penche plutôt pour la première.

C'est cependant un peu plus complexe, car, évidemment, nous avons des manières très stéréotypées de marquer nos émotions, qui ne sont pas nécessairement partagées par d'autres espèces, et celles-ci ne partagent pas davantage les leurs. Pour autant, n'existerait-il pas une grammaire des émotions plus universelle, une grammaire générative des émotions si je peux dire ?

Nous savons bien que le chien manifeste sa joie en remuant la queue, alors que le chat, par le même moyen, manifeste son agacement. Pour autant, le chien me manifeste-t-il sa joie en remuant la queue de la même façon, disons, que le programme Elisa me répond en reformulant mes mots sous forme de question ?

Bien sûr que non. Je peux continuer à agacer un chat qui remue la queue, et il finira par me griffer, mais il me manifeste son impatience de bien d'autres manières. Moi-même, quand je souris, quand j'échange un regard de complicité, ou des choses de ce genre, je ne sais pas exactement comment je m'y prends. Aurais-je par ailleurs étudié mon regard et travaillé mes expressions, comme l'apprend un acteur pour exprimer toutes les émotions qu'il désire, que j'aurais d'abord dû apprendre à les éprouver.

Je veux dire qu'il n'y a aucune raison pour que les choses n'aient pas l'apparence de ce qu'elles sont. On peut se tromper, bien sûr, prendre un Bouddha mourant pour une femme lascive, ou une pauvre bête effrayée pour un animal effrayant, mais ce sont bien plutôt les préjugés acquis qui nous égarent. Nous gagnerions à conserver une certaine candeur qui nous permet, pour le dire comme Hegel, de reconnaître dans l'apparence l'essence qui apparaît.

Je regarde Kalinda à la proue du Târâgâlâ qui scrute l'horizon. Elle porte son chapeau chinois attaché dans le dos comme une héroïne de la Grande Révolution, face au vent contre lequel nous remontons, et qui moule ses jambes dans son paréo aussi éclatant qu'il assombrit sa peau. (Ils devraient bien avoir un nom ces chapeaux en français ; en Asie ils n'en ont que trop : *dǒulì, zhúli, cǎomào, satgat, amigasa, jingasa, sugegasa, takuhatsugasa, sandogasa, nón, nón lá...*)

Kalinda ressemble, à la proue du Târâgâlâ, à une déité des eaux profondes.

Cahier vingt-six

Les îles du sud

L'histoire contemporaine

Avec l'effondrement du socialisme en Europe après 1911, l'humanité s'est trouvée dans une situation imprévue au sortir de la Guerre-Civile-Mondiale de 14-45. Des régions où le mouvement ouvrier était encore peu avancé ont dû porter seules le projet d'une révolution ouvrière. Le change a bien été donné jusqu'à la mort de Staline et la rupture entre l'Union Soviétique et la Chine. Ensuite, et surtout après la chute de la démocratie soviétique, il devenait difficile de prendre appui sur un passé bien circonscrit dans le temps et l'espace, celui de la modernité occidentale, pour interpréter l'avenir.

Voilà une façon de voir l'histoire récente très partagée par ici.

Que d'eau, que d'eau

Il y a ici des vagues merveilleuses, avec des nuages lourds et bas aux couleurs de nacre. Je ne saurais dire mieux que la célèbre phrase du président Mac Mahon : « Que d'eau, que d'eau. »

Ces mots se chargent alors d'une densité et d'une profondeur toutes nouvelles. Ils deviennent un poème. Ils me rappellent un enseignement de [Matsuo Bashō](#), le célèbre poète japonais du dix-septième siècle. Bashō commentait avec ses amis un poème sur la pastèque, et qui paraissait sans saveur.

Selon lui, il fallait peut-être, pour éprouver la saveur des mots, songer d'abord à celle de la pastèque. Bashō avait fait remarquer à ses amis que l'auteur venait d'une région où les pastèques étaient rares, peut-être même n'y poussaient-elles pas. Selon lui, on devait commencer par songer à la saveur qu'avait la pastèque pour l'auteur qui n'y était pas accoutumé.

Les mots sont toujours en situation, évidemment. Ils jouent entre eux et se font mutuellement leur contexte, mais pas seulement, ils jouent avec la situation aussi. Toute poésie est situationniste, ou du moins située. La question est de lier la situation aux mots.

Les vagues sont terriblement hautes et terriblement cassantes aux abords de l'île de Terin-Gan. Leurs hauts-fonds brisent les longs rouleaux poussés du large sous un vent d'au moins cinquante nœuds. Kalinda pilote le Târâgâlâ d'une main experte. Il y a danger qu'il ne soit retourné comme une coquille de noix.

Que d'eau, que d'eau. La pluie s'abat sur le pont et sur les vitres de la coupée comme si l'on nous jetait du ciel des bassines pleines. Je suis bien conscient du danger mais je n'éprouve aucune crainte, non pas seulement à cause de la confiance que je place dans la dextérité de Kalinda, ni dans la robuste conception du Târâgâlâ, ni non plus parce que je suis peu sujet à la peur face au danger (peut-être à cause de quelques gènes néandertaliens) ; j'ai plutôt l'impression de n'avoir rien à craindre de toute cette eau ; qu'elle ne me veuille aucun mal. Je suis moi-même constitué de tant d'eau.

Sans doute est-ce Kalinda qui fait passer en moi cette sérénité. Et je ne sais jamais quelles herbes elle a mises dans la nourriture.

L'eau est partout, même à l'abri de la passerelle. J'ignore si nos vêtements nous collent à la peau à cause de la fine brume des vagues et de la pluie qui s'y infiltre, ou bien de l'humidité presque palpable de l'air ambiant, ou encore de la chaleur qui au moindre mouvement nous couvre de sueur.

L'héritage moderne

On ne rejette rien ici de l'histoire récente, on ne jette rien non plus de la modernité occidentale, mais on est très conscient que cette modernité a cessé de croître là où elle est née quelque trois siècles plus tôt. Elle s'est acclimatée ailleurs.

En l'espace d'une quarantaine d'années à la fin du vingtième siècle, la rupture s'est faite entre cette histoire de l'Occident que l'Occident ne voulait pas poursuivre, et sa poursuite obstinée ailleurs.

La rupture succédait de toute évidence à une plus ancienne fêlure, l'écrasement du mouvement ouvrier et sa mise au pas derrière une gauche parlementaire. On peut dater cet effondrement du communisme des premières années du vingtième siècle, peu avant la Guerre-Civile-Mondiale.

« On ne voit pas les choses ainsi chez toi ? » m'a demandé Kalinda.

Non, on ne les voit pas tout à fait ainsi. De par chez moi, on serait tenté de penser que le vingtième siècle n'a pas eu lieu, que l'histoire s'est égarée, et que, tôt ou tard, tout rentrera dans l'ordre qu'on n'aurait jamais dû quitter, celui des empires du dix-neuvième siècle, des missions civilisatrices, et des valeurs humanitaires et chrétiennes. Ce ne serait qu'une question de temps : encore une dernière intervention militaire, un ultime renversement de régime, un embargo.

Kalinda a beaucoup de peine à concevoir qu'on puisse penser ainsi. Quand on coupe la tête à un poulet, pourtant, il continue à courir. Il peut courir longtemps sans tête si on le laisse s'échapper. Quand des autorités nationales ont perdu le chemin vers le monde réel, comme un poulet décapité, elles continuent par réflexes à prendre des décisions et à répéter leurs discours. Songe à la fin des Ming.

Chez moi

Ici, le vent dans les ramures fait un autre bruit que chez moi. Ici, il ressemble au long bruissement des vagues qui s'abattent sur une plage.

Chez moi, c'est différent, surtout quand le temps est sec comme il est fréquent. Les feuillages imitent le léger murmure d'une source, ou les ruissellements de la pluie.

Kalinda me demande souvent de lui parler de chez moi.

L'usage de la musique

Il est devenu rare, où que ce soit de par le monde, de voir des gens se promener avec des instruments de musique. Il est vrai qu'on n'a plus besoin d'instruments pour en jouer ; on peut en composer et en exécuter avec un simple ordinateur, et même un simple ordinateur de poche si l'on y charge les programmes adéquats. On dispose alors de bien plus qu'un instrument ; d'un orchestre, d'une table de mixage, d'un studio... On est même capable de jouer d'un orchestre entier sans déranger personne en plaçant des écouteurs sur ses oreilles.

Moi-même, j'en ai déjà parlé, j'ai été émerveillé par les moyens que m'offrait l'informatique pour palier à mon manque d'éducation musicale. Je ne crois pas que ces moyens soient pleinement utilisés pourtant ; il serait difficile de le savoir, mais je ne le pense pas. Au contraire, ils semblent servir plutôt à diffuser partout la même musique uniforme, sans grande originalité ni saveur.

Il est pourtant plus agréable de produire de la musique que de l'écouter. Bien sûr, si comme moi on ne sait en produire qu'une médiocre, on préfère en écouter de meilleures jouées par d'autres. Même alors, on trouve un plaisir spécifique à composer et à jouer, surtout à plusieurs.

Il est toujours un peu triste de jouer seul. On joue alors des airs tristes, et il y a une douceur à cela. Ces airs seront toujours moins tristes que s'ils étaient écoutés seulement, comme si leur tristesse était devenue étrangère.

En mer, Kalinda et moi jouons ensemble. Elle m'a aidé à retrouver la méthode pour frapper directement les notes au clavier, et j'accompagne son kambo avec des sons d'harmonica ou d'accordéon. L'harmonica et l'accordéon sur des airs d'Extrême-Orient ? Oui, cela nous a surpris aussi : c'est très intéressant.

Parfois nous enregistrons aussi, non pas pour le garder, car ce n'est pas très bon quand même, nous le savons bien. Nous le repassons pour mieux apprendre, et y danser dessus.

Le four solaire

Le four solaire est très pratique pour cuire le poisson sur le pont. Son défaut est qu'on ne peut l'utiliser que sur le pont. Ce n'est pas très pratique s'il pleut. Ce n'est pas très pratique non plus pour le repas du soir. Sous les tropiques, la durée des jours et des nuits ne varie pas beaucoup selon les saisons : toujours à peu près douze heures pour chacune.

L'efficacité du four solaire varie selon l'ensoleillement. Le jour ce n'est pas un gros problème ; même avec un ciel voilé, il chauffe plus qu'un feu de bois. Il se règle en orientant ses miroirs disposés en cercle comme un grand saladier.

Il est un peu plus encombrant qu'un réchaud avec une bonbonne de gaz, et ses parties métalliques, en aluminium notamment, ont le défaut de s'oxyder rapidement dans l'air marin. Son réel avantage est de ne consommer aucun combustible, n'entamant pas les ressources énergétiques du Târâgâlâ. Il ne revient pas cher à produire, sa conception est simple et ses matériaux, courants. On pourrait envisager de le construire artisanalement.

Il a été adopté partout à Citangol. Les gens font la cuisine dans leur jardin, sur leur balcon, ou même dans la rue, ce qui est plutôt convivial. On vend aussi chez les droguistes des condensateurs de chaleur à tension polarisée pour les repas du soir.

Ces fours étaient la meilleure solution pour que les populations de la côte cessent de déboiser les forêts littorales. Dégrader la végétation côtière peut provoquer de dangereux glissements de terrain à la saison des pluies.

Parabole du bon grain

Il devient toujours plus agaçant de faire des recherches en ligne. La principale raison en est que si les moteurs de recherche sont nombreux, ils sont à peu près tous des clones du même. Il en a existé de plus astucieux, mais ils ont tous fini par disparaître.

Il y eut [KartOO](#), qui donnait ses réponses sous forme de cartes, ce qui permettait de trouver bien plus facilement ce que l'on cherchait. Il y eut aussi [Yauba](#), mon préféré, apparu et disparu aussi vite, et dont on espère toujours la réapparition. J'ai utilisé [Seeks](#), disparu lui aussi ces derniers temps sans que je sache encore comment ni pourquoi. J'utilise parfois [ixquick](#) qui accepte de ne pas tenir compte de mes précédentes recherches, ce qui n'est pas seulement avantageux pour la vie privée, mais, comme tout le monde, j'emploie surtout Google.

Le problème est qu'on ne fait pas toujours le même genre de recherches, et qu'on aimerait pour cela avoir des outils dédiés ; or, tous les moteurs de recherche rivalisent à tout faire en même temps. Ils ne permettent même pas de cibler commodément des champs linguistiques. On doit souvent passer beaucoup de pages pour trouver ce qu'on cherche, et affiner à plusieurs reprises sa requête. Ils demeurent des outils rudimentaires.

On trouve cependant, et raisonnablement vite, mais enfin, ce n'est pas aussi pratique que ce pourrait l'être. On voit à l'œuvre chez ces robots une manière fallacieuse de penser qui caractérise l'époque. Pour prendre un exemple, à moins que ce ne soit pour faire une métaphore, ou peut-être une parabole, je dirais que si cette façon de penser devait s'appliquer au monde des graines, elle ne se soucierait pas de celles qui germent, et dans lesquelles elle ne verrait qu'un événement rare, pour

tout dire anormal, une erreur dont elle tenterait de se débarrasser. J'ai parfois l'impression que les concepteurs de ces robots voient aussi comme une anomalie que je trouve enfin ce que je recherche. Ils y verraient une défaillance dont ils s'évertueraient de réduire la fréquence, préférant me diriger avec les autres pour me faire ouvrir des liens que je ne cherche pas.

Enfin, ça marche, ça marche encore.

La normalité cybernétique

Ma parabole du bon grain ne sous-entend absolument pas que je me sentirais exceptionnel en comparaison des autres. Nous sommes évidemment tous exceptionnels sans avoir à nous comparer, et nous sommes tous susceptibles de chercher une citation exacte de Spinoza en latin, d'acheter l'un de ses ouvrages sur Amazon, de commander une pizza en ligne, de consulter nos comptes bancaires, ou la page personnelle d'un auteur de nos connaissances, de chercher les dernières nouvelles sur les tensions en mer de Chine, ou plus précisément les analyses d'un commentateur local auquel nous accordons un crédit, ou des quantités de choses de ce genre.

Il est vrai cependant qu'on ne me verra pas consulter des pages Facebook, acheter sur Itunes, ou me livrer à d'autres extravagances auxquelles s'adonnent tant de personnes qui autrement paraissent saines. Je veux seulement dire que les concepteurs de robots semblent tenir certains comportements pour plus ou moins normaux et d'autres pour plus ou moins déviants, et que ce ne sont pas ceux auxquels nous penserions.

J'entends bien qu'ils ne font que se plier aux usages dominants, qu'ils induisent pourtant. Précisément, je ne crois pas que ce soit une bonne idée, même dans la perspective d'une concurrence commerciale. Je me souviens d'un excellent vendeur qui m'expliquait : « Si vous vendiez des fruits et des légumes, vous ne consulteriez pas préalablement vos clients ; vous auriez plus de bénéfice à aller chercher les meilleurs au meilleur prix pour les leur proposer. »

Le temps est probablement fini dans la cybernétique des entrepreneurs inspirés. [Éric Raymond](#) disait que les meilleurs programmes sont ceux que l'on code pour répondre à ses propres besoins.

Cahier vingt-sept

Dans les îlots du sud

Rencontre inattendue

Les poissons sont des animaux avec lesquels la communication ne paraît pas facile. Ils ont pourtant des yeux, une bouche, un corps de vertébré, et le tout assez mobile pour se faire expressif ; mais ils n'expriment rien avec. Ils passent, rêveurs, comme si vous n'existiez pas, ou, pire encore, comme si vous étiez un être sans âme. Rien de commun avec les joueuses abeilles, ou l'étonnement passionné des papillons. Rien à voir avec les pieuvres caressantes comme des chats, ou les conviviaux calmars.

Les poissons semblent ne pas vous voir ; vous nagez au milieu d'eux et c'est tout juste si leur banc s'ouvre pour vous céder le passage. Ils voient pourtant très bien votre fusil si vous êtes armé, et ce sont eux alors que vous ne verrez plus.

Je nageais ce matin équipé d'un simple tuba, à peine sous la surface, quand je me suis aperçu que des poissons me suivaient. Un véritable banc nageait bientôt derrière moi. L'un arriva d'abord, puis deux ou trois, puis toujours plus nombreux, ils nageaient vers moi, se rapprochaient lentement.

Ils n'étaient pas menaçants mais ils m'inquiétaient quand même. Que me voulaient-ils ? Quelle sorte de poissons étaient-ils ? Après tout des piranhas ne paraîtraient pas si menaçants non plus pour un nageur non prévenu. Je changeai de direction, ils demeuraient sur mes talons, sans hâte, sans rien exprimer de leurs yeux de drogués.

Je suis retourné lentement vers le Târâgâlâ, m'efforçant de ne pas donner l'impression de m'enfuir, ce qui n'est jamais une bonne idée devant tout ce qui vit. Je suis allé me munir d'un bon fusil dont j'ai armé le harpon, et quand j'ai plongé à nouveau, la mer était toute à moi.

Sur la poésie contemporaine

« Je n'ai jamais pensé que [la poésie contemporaine](#) fût précisément celle qui se pratique depuis la fin du dix-neuvième siècle en Europe. Il a toujours existé, partout dans le monde, de la poésie contemporaine. Je sais très bien ce que je dis : Li Tai Po, Yamazaki Sōkan ou Saadi Shirazi furent des poètes contemporains dans le sens le plus plein où l'ont été les meilleurs poètes occidentaux du vingtième siècle. »

« Bien sûr, tout poète est contemporain de sa propre époque, et à ce moment-là, le mot ne veut plus rien dire. Justement, le terme est bien trop tautologique pour qu'il soit nécessaire à désigner la poésie du vingtième siècle et un peu antérieure ; on saisit très bien en l'entendant qu'il signifie un peu plus. Ce qu'il signifie de plus, je l'affirme, n'appartient pas seulement à l'époque récente, et à plus forte raison à l'Europe, ou plus précisément à la France. »

Considérations sur le déplacement et le détournement

Pendant que Kalinda dort et que je ne suis pas très occupé à tenir le cap du Târâgâlâ, je continue à communiquer avec Gardo Sandoc, le poète de Catalga, avec Djanzo qui est resté là-haut, et avec Cintia, sa femme.

Je m'aperçois qu'hier j'ai oublié, en recopiant le contenu d'un courriel, d'en indiquer l'auteur, le destinataire originel et la date. Le courriel offre cette possibilité aussi intéressante que dangereuse

de copier des fragments de sa propre correspondance pour les conserver et les réutiliser dans d'autres circonstances et dans d'autres contextes.

Jeu dangereux évidemment, car de tels déplacements peuvent les modifier en profondeur, et l'on ferait mieux parfois de continuer à reprendre comme avant une idée que l'on avait déjà dite ou déjà entendue, la reformulant autrement en fonctions de ses interlocuteurs et de son contexte. Ces déplacements sont intéressants aussi cependant ; tout le principe du détournement s'y trouve contenu, car les situationnistes avaient bien compris la relation des énoncés avec leurs situations.

Toute la question est que l'auteur, la date, le contexte et la situation ne peuvent pas être totalement subtilisés. On peut lire dans un exergue de *la Société du spectacle* : « 14 juillet 1789 – Rien. Journal de Louis Capet. » Sans la date et le nom de l'auteur, le message se réduirait proprement à rien.

Il m'arrive de ne plus savoir très bien qui est l'auteur d'un fragment de courriels, ou de ne plus me souvenir à qui il était adressé, et cela les modifie, parfois sensiblement. La même chose, il est vrai, peut arriver à la plume. Je me souviens d'une remarque que j'avais notée dans un carnet d'adolescence. Quand je l'ai retrouvée un peu plus tard, j'ai voulu la reprendre. Je fus alors saisi d'un doute, me demandant si ce n'était pas une pensée de Nietzsche que j'avais notée alors que je le lisais. C'est intéressant, une pensée qui flotte ainsi sans qu'on ne sache plus l'attribuer, et qu'on puisse la lire successivement sous plusieurs éclairages.

Aujourd'hui j'oublie donc délibérément d'attribuer ces remarques à Gardo, Djanzo, Cintia ou à moi-même :

Avignon ou Woodstock

« Il est vrai que la France a joué un rôle disproportionné dans la poésie contemporaine et dans les avant-gardes artistiques du vingtième siècle. On le comprend dans la mesure où les conditions de la vie intellectuelle et artistique entre l'Allemagne et la Russie, ou dans l'Europe méditerranéenne, s'étaient dégradées au cours du vingtième siècle, mais on peut s'étonner que la Grande-Bretagne et les États-Unis n'en aient pas connu l'équivalent. »

« Ce qui tient lieu d'avant-garde aux États-Unis, c'est la contre-culture. Avant-garde et contre-culture sont à la fois semblables et différentes : leur différence est tout entière dans leur mise en spectacle. Comme la France conservait encore une aristocratie et une riche bourgeoisie cultivées, susceptibles de jouer des rôles de mécènes dans la rivalité entre poésie et arts contemporains d'une part et l'académisme de l'autre, les acteurs des avant-gardes parurent être des personnages de salon. Ce n'était évidemment pas le cas de l'autre côté de l'Atlantique, où ils semblaient plutôt liés à une jeunesse marginale. »

« Aussi ce qui en France serait une contre-culture faite par des homosexuels comme Genet, des drogués comme Michaux, des Communistes comme Aragon, des nègres comme Césaire, voire des malades mentaux comme Artaud, se présente immédiatement comme une culture d'élite, comme ce qu'on peut faire de plus élitiste dans la culture. C'est pourquoi il n'y a pas de place pour une contre-culture en France. C'est cet élitisme que Jean-Louis Barrault s'évertuait de rendre accessible à tous avec le soutien et la bénédiction ministérielle. De l'autre côté de l'Atlantique, il n'y avait pas de place non plus pour des avant-gardes, car il n'y avait rien pour les soutenir, et seul le show-biz pouvait rendre la contre-culture accessible à tous. »

« Avignon d'un côté, Woodstock de l'autre. C'est évidemment superficiel, spectaculaire et trompeur. »

Courriel sans auteur déterminé

Avant-hier, Gardo, Djanzo, Cintia ou moi-même a écrit :

« Il est manifeste que les persécutions religieuses sont toujours le fait de religieux contre d'autres religieux. Il en ressortirait cependant comme une double définition de la religion. Cioran mettait dans un même sac les persécuteurs et les martyrs, mais on n'est pas obligé de le croire. Cyrus, le Mazdéen, ne construisit pas un empire qui persécuta les autres cultes, la Bible elle-même en témoigne. Si les monarchies catholiques persécutèrent les Protestants, les états protestants cessèrent vite de persécuter les Catholiques. Mais ce n'est peut-être pas encore aussi simple. »

« Toutes les persécutions religieuses se firent au nom des dieux, d'un Dieu, ou de quelque principe, mais qui étaient avant tout les dieux, le Dieu ou quelque principe de la cité, de la nation ou de l'empire auxquels chacun était tenu de se soumettre. Tous ceux qui prônèrent la liberté le firent au nom de dieux, d'un Dieu ou de quelque principe, qui étaient bien supérieurs à la cité, à la nation ou à l'empire. »

« Je crois que là se trouve un clivage majeur entre ceux qui veulent soumettre le dharma aux institutions humaines, et les tenants de l'inverse, entre ceux de l'urbi et ceux de l'orbi si tu veux. Un tel découpage se révèle fort juste et heuristique une fois qu'on l'a découvert. Hélas, il ne donne pas le moyen de reconnaître et de dessiner formellement des camps. Il traverse l'humanité aussi bien que chaque homme. Mais enfin, comme disait Gautama en montrant un vieil arbre, on voit bien de quel côté il penche, et où il finira par tomber. »

Naturellement, j'ai aussi collé dans un courriel à mes amis mes réflexions de ces jours-ci sur le déplacement et le détournement.

Remontant par Saboumanac

Nous sommes remontés en passant par Saboumanac. Cet ensemble d'îlots rocheux et volcaniques offre à toute heure un paysage des plus saisissants. La mer elle-même y prend des tons qui ne la font plus paraître tout à fait de l'eau. J'imagine que la cause en est la très grande profondeur d'où surgissent ces îlots aux tons plutôt clairs, quoiqu'ils soient comme striés par les ombres de leurs failles.

Les forces telluriques demeurent très actives ici. Il y a un an ou deux, on a vu un îlot surgir de la mer et se former en quelques heures. Des vidéos en ligne en témoignent.

Certains rochers dégagent de hauts panaches de fumées, et, par endroits, la mer elle-même fume. Traversées par la lumière du soleil, ces émanations donnent au jour une couleur particulière, une teinte ocre chaud, et un ton plus vert au bleu de l'océan.

Le Târâgâlâ s'est un peu défraîchi

Le Târâgâlâ s'est un peu défraîchi au cours de ses derniers voyages, et notamment de celui-ci. Notre navire a perdu cet aspect flambant neuf qu'il avait encore la première fois que je l'ai piloté seul. Je n'aime pas beaucoup ce qui paraît flambant neuf, et il semble que ce ne soit pas non plus dans les goûts du pays.

Les marchandises dont nous l'avons chargé ont laissé des marques, des éraflures, des taches. Quand nous en avons eu le temps, nous avons poncé un peu, nous avons repassé de la colle liquide, mais des traces demeurent. Tant mieux. Le Târâgâlâ en paraît plus chaleureux, plus robuste ; il se patine.

La gravité

Djanzo m'a dit quelque-chose de très intéressant à propos de la détection, l'hiver dernier, d'une déformation de l'espace-temps. Je t'avais raconté, tu te souviens ? j'en avais parlé avec Ziad à notre retour de Balingtan.

Djanzo m'a dit quelque-chose à quoi je n'avais encore jamais pensé, et dont je n'avais encore jamais entendu parler. Depuis les premières lunettes, nous ne connaissons l'univers que par les ondes lumineuses. Pour la première fois des hommes sont parvenus à percevoir un événement astronomique par des ondes gravitationnelles. Tu comprends : non pas par la lumière mais par la gravité.

En somme, c'est un peu comme le toucher éloigné des requins. Tu sais que les requins, notamment les requins-baleines que tu connais si bien, perçoivent à distance avec leur peau. Elles perçoivent à distance comme nous percevons avec nos yeux.

Ce peut être un progrès décisif, tu sais. Tu sais bien que si la vue est le sens le plus facile à tromper, le toucher au contraire est le plus certain. Et la gravité est une des forces les plus puissantes de l'univers, juste derrière l'électro-magnétisme.

« Tu es sûr de bien savoir de quoi tu parles ? » m'a demandé Kalinda.

Évidemment que je ne le sais pas. Ce ne sont que des intuitions éphémères que j'énonce comme je peux, des propositions que j'articule à tâtons sans avoir pris seulement le temps d'y réfléchir suffisamment.

Je suis bien certain du moins qu'on peut trouver là un élan décisif, aussi déterminant que l'invention des verres polis et de l'optique qui ont provoqué la révolution galiléenne ; une révolution dans l'appréhension de l'espace sidéral. J'en suis encore sous le coup de la surprise.

« Si tu as raison », me dit Kalinda, « cette révolution ne se fera pas seule, comme celle de Galilée ne s'est pas faite seulement en polissant des verres. Au fait, depuis quand avait-on inventé la lunette alors ? – Je crois que c'est au tout début du dix-septième siècle, ou guère plus tôt, que les Européens ont découvert la lunette astronomique... chez les Persans. »

Cahier vingt-huit

Par la côte ouest

La côte ouest

Nous nous rapprochons au plus près du rivage, mais nous n'allons pas prendre le risque de nous échouer, malgré le faible tirant d'eau du Târâgâlâ. À ce point de la côte ouest, la mer et la jungle se mêlent en une épaisse mangrove.

– Tu es sûre qu'on va venir nous chercher ? demandé-je à Kalinda. – Bien sûr, on n'aura pas manqué déjà de nous voir venir.

Cachée derrière les hauts plateaux du sud, il est une vaste plaine irriguée d'un large bassin fluvial qu'alimentent ces mêmes plateaux, les montagnes du nord, et les hauts reliefs de la dorsale qui longe toute la côte pacifique. L'épaisse jungle qui la recouvre est le domaine des Sangalogs. Nous sommes venus les voir ; plus précisément, nous sommes venus apporter des présents de Katankir à sa famille.

Kalinda avait raison, une pirogue surgit bientôt de l'épais feuillage avec cinq hommes à son bord superbement vêtus de composants végétaux et de peintures contrastées. Pendant que quatre pagaient, le cinquième se tient à la proue brandissant une sagaie à hauteur du visage, le corps plié et prêt à se détendre pour foudroyer tout ennemi, ou, plus probablement, pour transpercer un poisson qui croiserait la route de l'embarcation silencieuse.

Vus de près, leurs costumes sont magnifiques autant qu'indescriptibles. J'imagine qu'un certain temps doit être nécessaire pour l'ajuster le matin, et peindre son corps et son visage. Sur le coup, je sens ma propre tenue fort négligée : une chemise et un pantalon de toile déjà trempés de sueur. Je me sens un peu nu et misérable à côté d'eux. Si j'avais su, j'aurais au moins mis une cravate et des chaussures. Kalinda aurait dû me le dire. Kalinda, elle, est toujours superbe avec son paréo et son bustier, ses colliers et ses bracelets aux poignets et aux chevilles, et ses cheveux toujours savamment attachés.

Je suis surtout impressionné par la large feuille que tous ces hommes portent au-dessus de la tête, attachée par la tige sur leur front à l'aide d'un bandeau de fibres végétales. Elle grandit la silhouette et lui donne une singulière prestance.

J'imagine les premiers Européens qui se donnaient la peine de porter une fraise dans la jungle, et des casques à plumets. Ils devaient impressionner fortement les gens du cru. J'aurais dû au moins mettre une cravate.

Kalinda a commencé à s'adresser à eux dans une langue que je ne comprends pas, mais dans laquelle je reconnais quelques mots citangolais. Elle nous a présentés et me les présente. Ils sont deux frères, un oncle et deux cousins de Katankir.

« Il doit vous estimer beaucoup pour vous avoir chargé de cette course », nous dit son oncle, soudain en anglais. « Surtout toi », ajoute-t-il en s'adressant à moi comme si j'étais une sorte d'homme-singe. « Excuse-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire », se reprend-il comme s'il lisait mes pensées.

« C'est moi qui m'excuse de vous recevoir tous avec si peu de manière. Voyez-y de la modestie, et non de la négligence. – L'élégance est celle de l'âme », conclut-il poliment.

Akantil

Nous nous sommes d'abord rendus chez Atankil, le grand-père de Katankir : un homme à peu près de notre âge très bien conservé. Il est simplement vêtu d'un tissu noué à la manière des [mawashi](#) que portent les sumotoris. « Je vous reçois en toute simplicité », nous a-t-il dit en un parfait anglais. « J'ai moi aussi passé l'âge de faire des manières », a-t-il ajouté en s'adressant tout particulièrement à moi.

Akantil est un homme très agréable avec qui je me suis senti à l'aise immédiatement. Il a une affection toute particulière pour son petit-fils, et il est certain que celui-ci en a aussi pour moi.

En conversant avec lui, je me rends compte qu'à travers ses simulacres d'agressions, Katankir m'a toujours ménagé, et m'a même placé souvent à mon avantage. Lorsque j'ai planté le système, par exemple, et qu'il m'a traité de Néandertalien, il faisait habilement oublier aux autres mes cheveux blancs, pour mettre en avant une brutalité et une désinvolture somme-toute assez viriles.

« Tout enfant, Katankir avait déjà beaucoup de sagesse », me dit Akantil.

Les croyances des Sangalogs

Les Sangalogs vivent davantage sur la côte que dans les profondeurs de la forêt. Même alors, ils demeurent en bordure de larges cours d'eau et de lacs. Ils consomment peu de viande, et lui préfèrent poissons, coquillages et crustacés. Ils mangent aussi certaines algues, des fruits et des insectes qu'ils trouvent en abondance. « C'est le régime le plus naturel pour l'homme », m'a dit Akantil.

Les humains, selon lui, sont apparus au bord des mers, il y a très longtemps. Les Sangalogs sont convaincus que les hommes descendent des singes. Leurs ancêtres singes sont devenus des hommes en nageant.

En nageant, le corps s'est allongé, la peau a perdu son pelage comme celle des mammifères marins, les jambes se sont effilées et elles se sont dotées de pieds pour chasser l'eau derrière eux. Les mains sont devenues plus habiles aussi pour ouvrir des coquillages, décortiquer des crustacés et saisir des poissons rapides.

Akantil est parfaitement à son affaire sur de telles questions. « Comment expliquerais-tu autrement le redressement de l'os occipital ? – Quel [os occipital](#) ? demande poliment Kalinda. – L'os sur lequel repose le crâne sur le squelette, au sommet de la colonne vertébrale. »

L'os occipital

L'os occipital n'a pas cessé d'évoluer au cours des deux derniers millions d'années, de la forme oblique qu'il avait chez les premiers hominiens, jusqu'à l'homme moderne chez qui il est pratiquement horizontal. Son inclinaison a évolué d'une façon continue quand tous les autres aspects variaient de manière bien plus erratique entre de multiples sous-espèces. Il y eut des hominiens plus grands ou plus petits. Leurs bras ont été plus longs ou plus courts, leurs jambes aussi. La face fut plus plate ou allongée ; le menton et le front plus ou moins fuyants, les pommettes plus ou moins larges ou saillantes. L'on voit chez ces différents squelettes des changements les plus divers ; un seul suit une évolution continue au fil du temps : le redressement de l'os occipital.

Des chercheurs y ont soupçonné la trace d'une sorte de dessein intelligent. Il y a pourtant une explication plus simple, et qui paraît même évidente une fois qu'on y a pensé. Si les Sangalogs ont raison, l'homme est apparu et s'est développé bien plus bas que le niveau actuel de la mer, là où il est difficile de trouver des squelettes et des traces de vie. Les vestiges des hommes préhistoriques, on les a découverts bien loin dans les terres, et plus loin encore des côtes d'alors. Les squelettes que l'on a retrouvés étaient donc probablement ceux de spécimens ayant divergé de ces espèces qui

évoluaient sur le littoral. Ils s'en éloignaient, mais en conservant les caractères acquis par l'espèce côtière qui continuait à évoluer déterminée par son mode de vie.

Les hominiens ne se sont probablement pas redressés en marchant. Aucun mammifère n'a jamais spontanément marché sur deux jambes. Tous les primates qui se sont retrouvés dans des régions où la végétation passait de la forêt à la savane, ne se sont pas redressés ni n'ont vu se former des pieds au bout de leurs jambes. Ils se sont au contraire remis à marcher à quatre pattes, comme les autres mammifères terrestres. La morphologie des cynocéphales et des espèces proches a plutôt évolué vers celle des canidés.

Nos véritables ancêtres, nous ne les connaissons probablement pas. Nous connaissons seulement les squelettes de rameaux divergents, découverts plus profondément dans les terres, mais qui avaient tous connus la même évolution de l'os occipital, provoquée probablement par la nage.

Ce que me dit Akantil ne ressemble plus à des mythes traditionnels. Son propos me paraît plutôt nourri par les plus récentes découvertes anthropologiques. Après tout, ils vont tous fureter dans le monde obscur pendant leurs jeunes années, et ils en ramènent bien quelque-chose, si j'en juge par la curiosité de Katankir.

Akantil est persuadé que les premiers hommes sont apparus par ici, quelques dizaines de mètres sous les eaux entre Citangol, Bornéo ou Java. Les Sangalogs s'en croient évidemment les descendants les plus directes et les plus aboutis.

En plongée

Akantil est un plongeur exceptionnel malgré son âge. J'ai plongé avec lui. Il était en apnée, et moi avec une bouteille et une combinaison. La température baisse très vite sous l'eau, la lumière aussi. Les rouges et les oranges sont absorbés dès les cinq premiers mètres. Les verts disparaissent après trente mètres. À soixante, tout devient bleu. La pression s'accroît aussi. Nous ne percevons pas la pression atmosphérique qui est pourtant de dix tonnes au mètre carré. La pression sous les eaux s'accroît d'un bar tous les dix mètres.

Akantil plonge en apnée à plusieurs dizaines de mètres. Il ne respecte pas de paliers dans la mesure où il y demeure moins de cinq minutes. Il met seulement de petits bouchons dans ses oreilles. « Non, ce n'est pas une affaire d'entraînement », me dit-il quand nous sommes remontés. « Ce sont des aptitudes innées de notre espèce. Nous n'avons à nous entraîner qu'à les perdre. »

Le discours d'Akantil

« N'est-il pas difficile de quitter le vaste monde pour revenir ici ? » Akantil rit. « Non. Si tu t'attardais ici, et personne ne te forcerait à partir tu peux m'en croire, tu commencerais vite à modifier ton sens de l'espace et du temps. »

Je m'imagine mal demeurer ici. Moins parce que je craindrais de regretter le vaste monde, que parce que je suis totalement inapte à y vivre. En descendant de la pirogue hier, je suis tombé à l'eau en glissant sur des herbes humides. J'ai failli m'assommer ce matin contre une branche basse. Je ne distingue pas un insecte comestible d'un autre venimeux, et je sursaute comme un possédé si je surprends une grosse sucrerie me courant sur le bras, provoquant la joie des témoins. Je me demande comment les jeunes Sangalogs s'adaptent si vite au monde où nous vivons.

« Chaque génération en revenant nous tient au courant de ce qu'il se passe de par le vaste monde », continue Akantil, « et je t'assure que, vu d'ici, on se débarrasse vite de cette illusion qu'on entretient chez vous de mutations incessantes et de progressions rapides. »

Beaucoup d'entre eux ne rentrent pas cependant. Ils sont retenus par l'amour la plupart du temps. Moins fréquemment, ils rentrent avec une compagne ou un compagnon, ou même des enfants. « C'est rare, mais très apprécié », me dit Akantil.

« Nous honorons tout particulièrement ceux qui se joignent à nous, et nous les aidons autant que nous le pouvons à s'adapter à leur nouveau milieu. Il n'est pas toujours facile d'apprendre à vivre ici, mais rien n'y est bien dangereux. » Craignant peut-être qu'il ne me convainque de rester, il précise en riant : « Je ne parle pas pour toi, mais pour la jeunesse. Personne n'a besoin de vieilles carnes de notre âge. »

« Chaque génération nous informe », continue-t-il, « et cela nous donne une profondeur de champ sur nous-mêmes autant que sur le monde entier. Sais-tu à quoi ressemblent vu d'ici les progrès de l'humanité ? » demande-t-il. « À l'avancée des mers sur les terres », répond-il en parcourant des yeux la plage que nous longeons.

« Quand tu regardes une vague pour elle-même, comme si elle était unique, tu la sens partie pour aller très loin. Elle vient déjà de si loin pour se jeter sur le rivage comme si elle ne devait jamais s'arrêter. Elle ne tarde pourtant pas à s'affaler sur le sable, et elle reflue ruisselante et épuisée. »

« Lorsque mon oncle est revenu du monde obscur, on pouvait s'attendre à ce que je connaisse moi-même la conquête spatiale. Tous y croyaient là-bas. On n'a pourtant vu personne remettre les pieds sur la lune. Quand mon dernier fils est revenu, on pouvait croire que le numérique allait tout changer, et ceux qui rentrent maintenant nous apprennent qu'il n'en est rien. Les ordinateurs servent principalement à classer des données inutiles comme on le faisait déjà bien avant, ou encore à fabriquer des grigris plus ou moins technicomagiques. Il est prévisible que bientôt la merveilleuse construction de l'internet ne fonctionnera plus du tout. »

« Les magnifiques vagues s'effondrent sur les rivages. Ah, si elles maintenaient leur élan, jusqu'où iraient-elles ? Elles ne vont pas loin, mais elles recommencent. Et lentement, très lentement, elles gagnent pourtant du terrain. Elles avancent, et l'on voit bien en quel sens. Sur ce point, et sur celui-là seulement, vois-tu, nous nous sentons bien de la même espèce. »

« On ne se lasserait pas de regarder les vagues, mais seul un fou attendrait avec impatience de voir la mer gagner sur le littoral. »

C'est bien ce que je disais : donjuanisme culturel.

Cahier vingt-neuf

En ville

La ville

On a bien construit quelques tours dans Citagol, et un quartier moderne d'affaires, comme il était de mode au siècle dernier, mais on a vite cessé de trouver bonne une telle idée. Citagol n'a pas de hauts immeubles. La ville possède bien quelques ensembles récents avec quelques tours d'une dizaine d'étages, peut-être douze, rien de plus. Elle possède aussi quelques quartiers centraux avec des rues à peu près droites et des trottoirs passablement larges, des immeubles de pierre atteignant rarement les trois étages et n'excédant jamais les cinq. Les appartements sont souvent agrandis en utilisant les balcons. Aucune façade n'est semblable à une autre.

Les maisons bourgeoises traditionnelles de ces quartiers ont un ou deux étages avec une cour intérieure. Chacune appartenait à l'origine à une seule famille accompagnée de son personnel domestique. Cette domesticité a complètement disparu ici autant que dans le reste du monde, même si l'on trouve à Citagol moins facilement de la nourriture toute préparée, et l'électroménager qui va avec ; les domestiques ont disparu même dans les milieux privilégiés. Ce ne sont d'ailleurs plus des privilégiés qui habitent ces immeubles devenus trop vétustes. Chacun d'eux héberge maintenant quatre foyers ou davantage.

Le reste de la ville se partage entre des quartiers de petites constructions de bois et de bambous, aux rues étroites où s'entassent des boutiques et des ateliers ; ceux ensuite de maisons individuelles entourées de jardins le long de rues tortueuses, et qui s'étendent très loin le long de la côte jusqu'à un chapelet de ports minuscules ; et enfin des amas de jonques accostées à un treillis de pontons. Une part considérable de la population de Citagol vit sur la mer.

Le centre de Citagol

Depuis que nous sommes rentrés, j'ai éprouvé le besoin de retrouver la ville. Je n'avais plus eu l'occasion de marcher dans une vraie rue depuis mon arrivée au printemps ; une vraie rue avec des passants qui regardent les vitrines et les étalages, avec des terrasses de café où des gens bavardent, avec des automobiles qui roulent sur la chaussée au milieu des cyclistes.

Le centre-ville de Citagol est semblable à ceux d'Europe du siècle passé, quand ils étaient plus populaires. J'ai retrouvé les voies rapides suspendues en prenant le car entre Kalantan et le centre ; cette étrange impression en longeant le port de voler au-dessus du sol, et d'éprouver pourtant une sensation très concrète de l'asphalte et du béton.

Dès qu'on dépasse les quelques centaines, voire les quelques dizaines de milliers d'habitants, il pourrait y en avoir des millions, des dizaines de millions ou davantage, on ne fait plus la différence ; on ne perçoit plus la limite. Tant de vies, tant d'histoires que l'on ne pourra jamais connaître, tant de visages qu'on ne sait reconnaître et qu'on ne reconnaîtra jamais. Tant de fenêtres, tant d'appartements.

C'est à la fois triste et agréable. C'est la grâce triste des villes, qui devient parfois insupportable, mais dont il arrive aussi qu'on savoure le maussade plaisir. On y ressent presque immédiatement l'envie d'aborder une femme qui passe, dans le seul désir peut-être de se donner un visage à reconnaître, une vie à imaginer.

Je prends le car à Kalintan en fin d'après-midi et je descends en ville. C'est l'affaire d'une grosse demi-heure. Le car ne roule pas vite à cause des vélos, mais les voies de Citagol ne sont pas très embouteillées. Je me retrouve à la porte du jardin devant les grilles du port, tout près du centre à quelques rues de là.

Je m'arrête parfois avant, près des vieux quartiers. On peut y passer des nuits entières. On y trouve toujours quelque bar ou quelque tripot ouvert. On y croise les marins de quelque équipage égarés dans ces eaux à part de toute route, et les noctambules habituels de tous les ports. Le vieux quartier s'étend jusqu'à la mer, où sont amarrées des jonques par milliers.

Nourriture et assuétude

Ce qu'on mange a des effets sur l'esprit, c'est incontestable, et sur l'âme aussi. Venir ici me l'a fait remarquer, mais d'où je viens, ce qu'on mange, qu'on boit, qu'on fume ou qu'on ingère d'une quelconque façon, en a évidemment aussi. On n'y pense pas, mais ces effets sont réels, et, on le sait bien, sont testés, étudiés et recherchés. Ils sont même légiférés.

Il est finalement un peu inquiétant de se *shooter* sous le contrôle de laboratoires appartenant à des multinationales, et selon des législations européennes mitonnées sous l'influence des lobbies de ces mêmes multinationales. Les organismes de consommateurs sont aussi sous influence, à l'évidence.

Les produits sont étudiés pour être addictifs ; ils ne le sont évidemment pas pour être répulsifs. L'assuétude est une notion ambiguë, trop inséparable de celle de plaisir. On désire évidemment reproduire ce qui nous satisfait. Il existe certes un certain point au-delà duquel chercher à renouveler trop fréquemment sa satisfaction devient déraisonnable ; ou plutôt non, il n'existe pas. Il n'y a aucun point précis, et la distinction entre plaisir et assuétude doit invariablement appeler à l'aide la morale, ou le commerce, dans le meilleur des cas, les coutumes.

Et pourquoi ne pas s'en tenir aux effets sur la santé ? m'objectera-t-on. On s'en sert de prétexte, soit, mais je ne vois pas que l'abus de sucre ou de graisses animales fassent moins de dégâts que celui d'alcool et de tabac.

Certes, j'abuse de nicotine et de caféine, mais j'aimerais garder la main sur mes propres abus. À Citagol, les gens les contrôlent assez bien, je m'en rends compte surtout le soir en côtoyant les noctambules. Si les substances qu'on ingère influent bien sur l'esprit, l'esprit, en retour agit sur leurs effets. Deux bières suffisent à me faire tourner la tête – je ne bois presque jamais de ces boissons bizarres – mais pas si je suis dans une ambiance chaleureuse.

Peut-être y a-t-il une différence entre la satisfaction qui satisfait si bien qu'on n'en redemande pas, et celle qui ne doit pas satisfaire pleinement puisqu'on a toujours envie de la renouveler, transformant le plaisir en besoin. Il est très rare, quand j'ai bu un ballon de rosé de Provence ou du Languedoc, que j'aie envie d'en prendre un autre. Je laisse plutôt lentement s'en dissiper la saveur dans ma bouche, sans chercher à en prolonger ou à en renouveler l'expérience, sauf, peut-être, le lendemain. Tôt ou tard cependant, je la renouvelle ; et une satisfaction qui ne me satisferait jamais, qui serait toujours comme une promesse non tenue, cesserait sans doute bien vite de m'intéresser.

Mes abus de nicotine et de caféine, c'est autre chose ; je recherche la stimulation mentale que ces substances provoquent. Évidemment, je n'en éprouve le besoin que lorsque je me livre à des efforts mentaux : écrire, jouer, converser, chercher à résoudre des problèmes quelconques... Si je suis sujet à une assuétude, c'est plutôt pour ce genre d'efforts, au désespoir de Kalinda qui s'évertue à me calmer un peu.

De même, les grands sportifs et les culturistes ne sont pas sujets à une assuétude pour leurs stéroïdes anabolisants. Il y a cependant un plaisir bien particulier à l'usage de la nicotine, qui se

conjugue à l'inhalation et à l'exhalaison d'oxygène pour stimuler le cerveau. L'oxygène, voilà bien une substance qui génère l'assuétude, et à terme, la mort.

Le principe du galet qui ricoche

Oui, je vois, me dit Katankir, le génie de la modernité occidentale a consisté à chercher à durcir le réel.

Aucune autre civilisation, donc, n'avait encore jamais mesuré combien la réalité était molle.

Et l'on peut la durcir.

Évidemment, c'est tout un : si l'on se rend compte que la réalité est trop molle, on perçoit en même temps la nécessité de la durcir ; si l'on se convainc de cette nécessité, on en trouve forcément les moyens.

Si l'on commence à concevoir que l'on puisse durcir le réel, on voit ipso facto qu'il est trop mou.

C'est le principe du galet qui ricoche, oui, oui, je comprends.

Je crains que Katankir ne confonde trop souvent mes points de vue aussi personnels que subjectifs avec un savoir positif de la modernité occidentale. Bien sûr que nous durcissons le réel, mais à mon avis, c'est le propre de notre espèce, comme d'autres espèces voisines qui ont disparu.

Nous battons le réel pour le durcir, et nous cherchons toujours des substances plus dures pour le battre et le durcir encore, jusqu'à l'abstraction mathématique. Car il n'y a que pour les mathématiques que deux et deux font toujours quatre, sans usure ni dilatation. La réalité est toujours bien plus imprévisible, et pour tout dire, peu fiable. Tout ce que l'on prouve est seulement probable.

On imagine combien l'air doit être durci pour supporter des avions-cargos chargés jusqu'à cent cinquante tonnes de fret. Et je ne parle pas seulement de les maintenir en l'air quand ils sont lancés, mais de les faire d'abord décoller de terre.

Katankir m'accompagne

Katankir a accepté de m'accompagner dans mes sorties nocturnes. Kalinda en est en partie rassurée. On ne sait jamais ce qui peut advenir dans ces quartiers mal fréquentés.

À mon avis, il ne s'y passe pas grand-chose. Certes, on peut imaginer que si des gens sortent le soir jusqu'à plus d'heure, plutôt que de rester bourgeoisement chez eux, d'y recevoir des amis, ou d'aller leur rendre visite, c'est qu'ils sont en quête d'imprévu, et qu'ils peuvent au besoin chercher à le provoquer. C'est possible, mais ce n'est pas certain. Ils peuvent aussi bien y chercher la tranquillité des habitudes.

J'ai croisé des gens qui vont à leur table quotidienne depuis des dizaines d'années. Peut-on croire qu'ils recherchent l'aventure ? Je suis persuadé qu'ici comme en Europe, la plupart des violences et des meurtres ont lieu chez soi, en famille.

Les Citangolais ont un naturel plutôt débonnaire. Un inconnu qui débarque dans un lieu qui leur est familier, les intriguera sans-doute, et peut-être même les dérangera ; dans ce cas, ils préféreront civilement prendre langue avec lui que le regarder de travers.

La plupart des gens qui fréquentent le vieux quartier viennent bavarder entre amis, et jouer à des jeux, parfois d'argent, mais le plus souvent aux échecs ou au go. En rencontrant de vieux amis, on découvre toujours de nouvelles têtes.

On y boit, peut-être trop, on y fume beaucoup, et pas toujours seulement du tabac semble-t-il. On trouve les inévitables prostitués des deux sexes qui viennent me tourner autour, jugeant sans-doute à mes cheveux blancs que je dois être un client facile. Je m'efforce de ne pas leur faire perdre leur temps. Je ne suis pas venu pour ça.

Une mathématique souple

– Mais ne pourrait-on pas imaginer une mathématique souple ? me demande encore Katankir ; une sorte de topologie, comme vous en parliez l'autre jour Djanzo et toi. L'air pourrait aussi bien porter le fret d'un avion-cargo en souplesse.

Katankir s'est habillé à l'Européenne pour sortir en ville. Il a dénoué son chignon et se sert d'une paire de lunettes de soleil pour maintenir ses cheveux en arrière. Il n'a plus rien d'un Sangalog, comme la plupart de ceux qui traînent en ville.

– Une Mathématique souple ? dis-je en acceptant de le suivre dans sa divagation. Oui, mais cette souplesse serait alors comme une méta-dureté ; rien à voir avec une mollesse.

– C'est cela, oui, comme nos arts de combat.

Gravité et mémoire

Je suis fasciné par la rapidité avec laquelle Katankir assimile toutes les connaissances nouvelles. « Nous finissons de toute façon par tout oublier », me répond-il.

« Si, je le sais », insiste-t-il. « Mon père, mes oncles, mon grand-père que tu as rencontrés, ont quasiment tout oublié de leur séjour dans le monde obscur. C'est aussi bien, ça nous réserve le meilleur effet de surprise. On oublie vite lorsqu'on n'est plus en situation. Depuis que je suis ici, il m'arrive de ne plus me souvenir du nom de gens de chez moi que je connais pourtant fort bien. Je sais aussi que ça revient vite, presque instantanément quand on est de retour. »

Je me rends compte que je suis un peu dans la même situation. Certains de mes souvenirs qui ne datent pourtant pas de bien longtemps avant mon arrivée, me sont devenus confus et lointains. D'autres au contraire, bien plus anciens, me paraissent plus proches vus d'ici. Peut-être est-ce la raison pour laquelle, lorsque nous sortons passer la nuit en ville, nous nous racontons beaucoup de nos souvenirs d'enfance.

C'est étonnant comme les souvenirs remontent. Ils ne reviennent pas d'un coup. Ils s'éveillent sur un détail, qui en réveille un autre ; et ils s'élèvent lentement comme un lourd avion décolle, ou encore comme une nuée d'oiseaux sauvages.

Cahier trente

Ici comme ailleurs

De nouveaux moyens de converser

C'est étonnant comme les gens aujourd'hui ont pris l'habitude de converser en gardant à la main leur ordinateur de poche. À la première incertitude, l'un ou l'autre s'empresse de vérifier en ligne. À quelle altitude gravitent les satellites de communication ? Combien de nœuds font un kilomètre/heure ? Quelle est la densité de la planète au niveau de la mer ? Sous quelle dynastie les premiers Chinois ont-ils débarqué à Citangol ? Quelle est la citation exacte de Tchouang-tseu sur la distinction entre l'action du ciel et l'action de l'homme ?

Il commence à devenir périlleux de faire étalage d'érudition si vous vous contentez d'approximations. Vous vous feriez moucher par un Katankir à peine tombé de son nid. Bien sûr, la connaissance profonde est tout autre chose que de telles accumulations de données, et ces moyens nouveaux nous permettent précisément de mieux le comprendre.

Les jeunes gens surtout ont une habileté des doigts et une acuité visuelle qui n'est plus à ma portée. Pour lire seulement la date, je dois descendre mes lunettes au bout de mon nez.

Passages dérobés

Citagol regorge de passages dérobés. Vous êtes dans une rue du centre, longeant ses terrasses de restaurant et ses magasins qui ont sorti leurs présentoirs, et vous poussez alors la porte d'un immeuble toute semblable aux autres. Vous longez un long couloir jusqu'à une seconde porte à l'autre bout. Elle s'ouvre sur une cour intérieure. Vous la traversez jusqu'à l'immeuble en face, plus récent, en béton. Vous en poussez encore la porte et parcourez un nouveau couloir. Vous en sortez dans une rue très différente, qui ne paraît plus du tout du centre-ville. Vous vous sentez dans une petite allée de banlieue. Vous traversez et vous la longez sur la droite, passant quelques portes jusqu'à un modeste parc dont vous poussez la grille, et vous marchez jusqu'à la porte vitrée sur le côté d'un autre immeuble récent. Vous longez son couloir troué de larges fenêtres donnant sur des toits et des jardins. Vous en sortez dans une rue aux maisons de bambou près de la mer. Vous la distinguez entre les toits, car le quartier est bâti à flanc de côte sur une pente raide. Une petite plage se trouve plus bas entre les forêts de sampans.

La ville regorge de tels passages dérobés que je suis bien loin de tous connaître. Il m'amuse parfois d'imaginer qu'ils font communiquer des univers parallèles.

Le relief de Citagol se prête à découper des lieux très différents malgré leur proximité. Le relief s'élève très vite autour de la ville, et sa côte plonge immédiatement dans des abîmes glacés qui rafraîchissent agréablement le climat. La ville s'est construite sur une étroite plaine formée par les alluvions de quatre rivières. Elle n'a depuis longtemps pour s'agrandir plus d'autre ressource que d'escalader les pentes qui l'enferment, s'étendre le long de la côte, englobant avec le temps des ports de pêche qui en étaient distincts, ou gagner sur la mer avec des habitations flottantes.

Le tissu urbain est troué de résurgences rocheuses. Elles ne sont pas bâties, et forment de plus ou moins grands parcs laissés dans un état à peu près sauvage. On y trouve quelques temples. Ce sont des lieux fort agréables qui offrent des vues sur la ville entière, la mer au loin, et les montagnes. C'est une bonne idée que de s'y trouver au lever du jour, ou encore, pour les périodes où elle est décroissante, à l'orée de la nuit pour la voir se lever sur la mer.

En ville avec Kalinda

Kalinda a finalement accepté de m'accompagner dans mes sorties en ville. Elle connaît bien Citagol et me fait découvrir des sites que je n'aurais jamais trouvés sans elle. Elle connaît bien aussi l'architecture, et me montre les curieux croisements entre les cultures locale, chinoise, moghole, malaise et indonésienne.

– On ne peut pas véritablement parler de domination moghole, m'explique Kalinda. Tu sais comment étaient ces gens, bien plus soucieux de chanter des vers de Hafez, et de rendre complexe tout ce qui aurait pu paraître simple avant eux. Le monde n'a jamais connu civilisation si peu soucieuse de convertir, de convaincre ou seulement d'influencer. On pourrait même les soupçonner d'intentions toutes contraires quand ils inventèrent une taxe pour ceux qui se convertissaient à l'Islam.

– Pourtant Citagol a bien fait partie de l'Empire Moghol.

– C'était à l'époque où les Portugais et les Hollandais représentaient une menace.

Cette domination n'a même pas pris fin par un reversement, m'explique-t-elle. C'est l'Empire Moghol qui s'est dilué lui-même dans ses indécisions.

– Tu sais comment sont ces gens, répète-t-elle. Leur esprit est trop subtil pour aboutir à des décisions simples et efficaces. Ils étaient désarmés devant celui, carré, des empires de l'Ouest.

– Je vois. Le méditatif qui tombe à l'eau essaie de comprendre l'eau, disait Michaux, et se noie.

Ces couches d'influences diverses qui traversent la ville, combinées à l'usage des nombreux passages dérobés, accentuent l'impression de voyager dans des univers parallèles.

Le gouvernement de Citagol

Il n'y a jamais eu de gouvernement unifié ni unificateur à Citagol, pas plus que dans la Grèce antique. La ville-même de Citagol, aussi loin qu'on remonte dans l'histoire, a été une république.

Les flamines y exerçaient cependant une forte influence. Ils siégeaient au sénat, comme dans la république romaine. Ces flamines étaient eux-mêmes nommés par les confréries qui promouvaient les différents cultes, nul ne sait selon quelle procédure.

Un ancêtre de l'ordinateur portable

C'est un très bel objet, un meuble étonnant : un cabinet de voyage moghol du seizième siècle. Fermé, c'est un coffre d'ébène d'un noir dense de la taille d'une grosse valise, avec des plaquages de palissandre fuchsia orangé. On l'ouvre par un abattant qui dévoile une écritoire et une façade de neuf tiroirs en bois de rose avec des incrustations d'ivoire et d'os teinté. Le tiroir central, carré et de deux fois de la hauteur des autres, possède une serrure. Il est finement décoré d'une sorte de Mirhab orné d'une étoile à huit branches incrustée de minuscules mosaïques.

On peut poser le meuble sur une table haute ou basse, ou sur un tapis si l'on préfère s'accroupir. C'est une sorte d'ancêtre de l'ordinateur portable.

L'objet est beau, agréable au toucher. Il donne envie de l'utiliser. Il est surtout très ergonomique. Vous voyagez en portant avec vous l'essentiel de vos documents et le nécessaire pour écrire. Il est lourd aussi, bien sûr, et trop encombrant pour être porté sur une longue distance, surtout s'il est plein.

Je n'ai jamais vu d'objets semblables en Europe, mais il a bien dû en exister. On y voyageait bien aussi, et il est si compliqué de chercher son carnet et ses livres dans une valise.

Kalinda m'assure qu'on en fabriquait partout en Asie pour les vendre en Europe, pas seulement les Moghols, les Chinois aussi, et les Japonais, les Coréens, les Sri-lankais, dans des styles différents : bois laqué, écailles de tortues... et des motifs évoquant selon l'origine le bouddhisme ou le shintoïsme.

Tout peut disparaître

Tout pourrait disparaître dans une éruption ou un glissement de terrain. Ceci pourrait arriver, mais on n'a cependant jamais rien connu de tel dans l'histoire. Du moins n'a-t-on jamais conservé mention d'une ville qui aurait complètement disparu à cause d'une éruption ou d'un glissement de terrain, et moins encore une civilisation ou une espèce vivante.

Pompéi ? La vie a disparu sous l'effet d'une nuée ardente, mais pas la ville ; comme pour l'éruption de la Montagne Pelée en 1902. Dire cependant que l'histoire n'en conserve pas trace, cela ressemble quand même un peu à l'aphorisme « de mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir un jardinier ». Quand on est sur une île volcanique, on ne peut s'empêcher d'y penser, quand on se trouve sur la ceinture volcanique du Pacifique.

Il n'y a pas que des profondeurs de la terre que la destruction peut surgir. On trouve encore des traces d'impact de gros météorites tombés du ciel, et qui ont causé des ravages bien au-delà du cratère qu'ils ont creusé.

Malgré tout, le monde paraît solide et éternel. C'est même fou comme tout peut nous paraître solide et éternel, et au-delà de toute raison la plupart du temps. Il me semble pourtant qu'une telle impression est en contradiction avec ce que j'entends par exister. Il me semble qu'exister signifierait comme demeurer dans une tension persistante avec d'autres forces contraires ou convergentes ; un nœud de tensions qui ne sauraient persister qu'un temps, puisqu'elles sont dynamiques, s'ajustant sans cesse les unes aux autres.

Je suis bien conscient d'entrer là dans une métaphysique bien abstraite, mais il me semble intuitivement que plus un phénomène parvient à acquérir force et persistance, plus il acquiert le pouvoir de générer des catastrophes à sa mesure. Si une île, une planète, une galaxie existent, c'est qu'elles peuvent cesser d'exister. Si elles ne le pouvaient pas, c'est qu'elles n'existeraient pas.

N'est-il pas perturbant de vivre avec la conscience d'une telle impermanence ; dans un monde où tout est susceptible de disparaître ? Non. Bien moins que l'inverse. Ne vit-on pas soi-même en sachant que l'on pourrait disparaître d'un instant à l'autre, même s'il est peu probable que ce soit dans les minutes qui viennent ? Autour de soi, les cycles des métamorphoses sont un émerveillement. On trouvera plus de consistance dans leurs changements perpétuels qu'à tenter de s'accrocher à ce qui paraîtrait plus solide que soi.

C'est fou comme la sensation d'exister jette un doute sur la solidité du monde. Et pourtant, la force des tensions multiples, la profusion des forces dissipatrices, lui donnent une étonnante consistance.

Remède pour sites ignobles

J'utilise un module sur mon navigateur Firefox, dont la présence se manifeste sous la forme du petit logo d'un livre ouvert à droite de la barre d'adresse. On clique sur lui quand on ouvre une page trop lourde et surchargée, et il ne s'affiche plus alors que le contenu utile : le texte et les éventuelles illustrations qui l'accompagnent.

Je ne sais plus quand je l'ai installé, mais je crois qu'il l'est maintenant par défaut. *Readability* s'appelait-il, avant d'être traduit en *Mode Lecture*. Sans lui, la plupart des pages seraient illisibles. Même des sites sérieux et sans publicité ont coutume de nous gratifier de logos criards, d'interfaces inutiles, de liens vers des réseaux privés, quand ce n'est pas d'images animées. Les pages exécutent des scripts suspects qui ralentissent l'affichage et perturbent le défilement. *Mode Lecture* nous délivre de ces soucis.

Je suis toujours surpris de voir comment sont publiés des textes pourtant parfois d'un grand intérêt. Même édités par des gens d'un sérieux incontestable, les sites soit subissent les facéties de

gestionnaires de contenus qu'on a choisis tout faits faute de savoir les réaliser soi-même (on ne peut le blâmer), soit font les frais de l'excès des moyens dont le premier venu dispose et abuse (c'est humain), soit ignorent les exigences élémentaires de la lisibilité, ou n'ont tout simplement aucun goût. Tout ceci ne serait rien s'il n'en résultait un sentiment chez chacun, notamment chez les professionnels et leurs commanditaires, de devoir imiter les autres, de se conformer aux normes d'une époque ; un sentiment de devoir éditer des sites ignobles, obèses et mal codés.

Il serait pourtant virtuellement facile pour tout un chacun de publier correctement. Ce serait du moins facile si l'on trouvait aisément les bons programmes pour cela, si chacun apprenait à se servir correctement d'un bon traitement de texte, si ces derniers étaient complets et bien documentés, et si chacun se donnait la peine de prendre connaissance des principales balises du HTML (il n'y en a pas tant). Je reconnais que ça fait beaucoup de « si ».

Du moins, si elle n'est relativement facile, la chose est possible avec un peu d'ingéniosité et de méthode. Avec des pages web qui demandent entre huit et seize gigaoctets pour s'afficher avec fluidité, et des ordinateurs généralement vendus avec un maximum de quatre, j'observe amusé que ce petit module, Readability ou Mode Lecture, se fait indispensable : installé par défaut sur Firefox, il se répand sur les autres navigateurs, Chrome, Safari...

Chansons populaires

J'ai toujours plus de goût pour les chansons du pays ; les chansons populaires qu'on entend sur les principales radios. J'y ai pris goût en les écoutant dans les bars. Il y a ici comme ailleurs des vedettes qui jouissent d'un véritable culte. Des chanteurs, des orchestres, se produisent aussi dans les lieux publics, le soir dans les cabarets, ou dans les rues et les jardins à toutes les heures du jour ou de la nuit. Et puis, comme on en a aujourd'hui la facilité, je les écoute en ligne le soir sur mon portable, ou en travaillant dans la journée.

Ces chansons ont le goût urbain des musiques d'Asie : Vietnam, Sonde, Java... et avec quelque chose d'arabo-persan, un arrière-goût moghol. Elles ont aussi quelque-chose de sombre, de cette pénombre sauvage, équatoriale et pacifique qu'avait su saisir Gauguin.

J'aime beaucoup les voix féminines. Celles des hommes, je les trouve trop sucrées ; je me sentirais ridicule si je parvenais à chanter ainsi. Les voix féminines sont souvent graves, contrastant avec les aigus de la grande flûte de bambou, ou ceux de ces violons locaux que l'on tient sur le genou plutôt que sur l'épaule, mais elles épousent de près les sons du kambo.

Je suis conscient de perdre beaucoup en ne comprenant pas les paroles. On leur accorde ici une grande importance. Elles défilent généralement en sous-titre sur les vidéos, et très souvent les lettres se colorent au fur et à mesure qu'elles sont chantées.

Kalinda m'a traduit une chanson : *Conducteur de nuit*. Des paroles simples, banales, parlant d'un chauffeur, la nuit, dans sa cabine. Des paroles banales qui m'ont troublé.

Cahier trente-et-un

La Nagarath-Mêh

L'Asie connaît bien la pensée occidentale

L'Asie connaît étonnamment bien la pensée occidentale, et l'a, pour l'essentiel, adoptée. Y sont connus aussi bien qu'en leurs pays les grands philosophes de l'Occident ; ou peut-être aussi mal, selon le point de vue auquel on se place. Oui, le commun des mortels ne les a pas lus, mais on ne trouve pas moins ici d'auteurs de thèses à leur propos que dans les universités de l'Ouest. Au-delà du cercle très fermé de ceux qui ont écrit ces thèses, les professeurs s'efforcent d'enseigner ces auteurs le mieux qu'ils le peuvent, sans trop de raccourcis ni d'approximations qui, malgré leurs efforts, s'imposent hélas de la même manière qu'ailleurs.

D'un autre côté, l'Ouest a assimilé bien des pensées venues d'Asie, en a découvert des auteurs et en a adopté des concepts, quoique de façons souvent plus fantaisistes et en tout cas moins universitaire. Tout cela peut faire de curieux cocktails.

Il est vrai que les connexions entre les différentes écoles de pensée qui ont mûri de par le monde ne datent pas d'aujourd'hui. Ce ne sont ni la simplicité ni la rapidité des connexions électroniques toutes récentes qui vont changer de beaucoup le temps nécessaire à leur étude et à leur rumination.

On se trompe aussi à croire qu'une pensée, une culture, des connaissances nouvelles, seraient plus déterminées par la géographie, par le pays où elles ont vu le jour et les peuples qui y vivent, que par l'histoire, l'époque qu'elles ont faite autant qu'elle les aura faites. Elles déterminent plus le temps au cours duquel elles ont rayonné et dominé, que le lieu où elles sont nées. Il est bien rare que l'esprit ait brillé d'une façon exceptionnelle au même endroit pendant plusieurs générations.

Le prototype du Târâgâlâ

« Je n'ai jamais rien vu de semblable ! » m'exclamé-je.

« Il flotte ? » Oui, il flotte. Nous sommes devant le premier prototype du Târâgâlâ : Taragala.0, disons. Il est à sec dans un hangar près du petit chantier.

Il est plus petit que la version finalisée, et sa ligne moins effilée. Il ressemblerait à ces sampans grossiers qui mouillent au long des pontons de Citagol, si n'était la forme de ses turbines, plus grossière que celle de la version finale, qui les ferait plutôt prendre pour de simples bidons accrochés sous la coque, peut-être pour monter la flottaison et gagner du tirant-d'eau. Quand on y regarde de plus près, tout y est plus grossier, et à la limite du dangereux.

« Non, il n'y a rien de dangereux », se défend Kalinda. « Il suffit de ne pas avoir de comportements inconsidérés. » Je vois pourtant bien que des commutateurs entre la passerelle et les turbines ne sont même pas isolés, et c'est pire lorsqu'on ouvre des tableaux dont l'abattant tient à peine. « Quel idiot irait y mettre les doigts ? » me répond encore Kalinda. « Et puis ce n'est que du cinquante volts. »

Je sais bien que ces parties du navire ne sont pas ouvertes aux quatre vents, et je sais aussi que le voltage n'est pas dangereux, mais enfin, on a toujours à bord des occasions de toucher à des tableaux et à des commutateurs avec des mains humides. Et si le voltage est trop bas pour être dangereux au toucher, il chauffe plus en cas de mauvais contact.

D'un autre côté, j'entends bien le raisonnement de Kalinda : un système trop sécurisé fait perdre la sensation de la puissance que l'on tient entre ses mains, celle de ses dangers. Ainsi les dispositifs

de sécurité mécaniques et numériques doivent toujours plus protéger l'utilisateur de lui-même, limiter ses gestes et retenir ses décisions. On s'enferme en somme dans une camisole mécanico-numérique.

L'objet technique devient alors toujours moins un outil entre les mains de son utilisateur qui en perd la maîtrise. L'utilisateur devient plutôt un consommateur, un client, littéralement un patient. L'objet technique obéit à un agent collectif à travers des dispositifs techniques et juridiques, et l'on peut se demander qui est réellement cet agent, qui ou quoi le contrôle.

Je sais bien tout cela, cependant, même sur une moto de 750 centimètres-cubes, sur laquelle il est difficile d'oublier les dangers de la puissance qu'on chevauche, on parvient à s'enfermer dans une bulle imaginaire d'invulnérabilité, à moins qu'on ne se mette à se griser du risque. Quoiqu'il en soit, ce premier prototype du Târâgâlâ ne pourrait pas être vendu, ou du moins seulement à de bons professionnels qui sauraient effectuer les aménagements nécessaires, ou choisir en toute connaissance de cause de l'utiliser en l'état sans courir de risque. Il est vrai que c'est à ceux-là justement que le Târâgâlâ est destiné.

Toutes ses imperfections cependant, son caractère artisanal, rendent ce prototype plus attirant encore que le Târâgâlâ qui en est issu. Non, il ne s'appelle pas Târâgâlâ, car ceux de Citagol n'avaient pas encore rejoint le projet. Depuis, il est là dans ce hangar, et je m'étonne qu'on ne l'ait pas encore dépecé en y puisant des pièces de rechange.

La Nagarath-Mêh

Remettre à flot le prototype du Târâgâlâ demande quelques révisions. Les deux navires se ressemblent sur tous les points, comme on peut l'imaginer, à la différence que jamais la poignée d'une armoire électrique ne vous restera entre les mains sur le Târâgâlâ, ou des choses de ce genre. En effet, il ne fut pas nommé « le Târâgâlâ », mais « la Nagarath-Mêh », l'Esprit des Eaux, féminin en Citangolais, où le nom, « esprit », s'accorde à son attribut, « eaux », contrairement à la plupart des langues.

– Comment avez-vous pu, toi et tes camarades, vous qui êtes des professionnels de la construction navale, si mal soigner votre travail, et attendre après des montagnards pour ainsi dire ?

– Parce que ces détails ne nous intéressaient pas. Nous étions pressés de voir si notre prototype fonctionnait.

– Tu sais pourtant combien ces déchets de sciure que vous avez laissé traîner partout, mélangés à de l'huile et de la graisse, sont de dangereux accélérateurs de feu, surtout avec du courant de cinquante volts.

Kalinda a haussé les épaules, et pourtant, en faisant le tour du bord après que nous avons lancé les machines, nous avons vu de la fumée s'élever d'un boîtier électrique. Du temps que je me saisisse d'un extincteur, Kalinda avait fait sauter son couvercle, tiré sur les fils et éteint les flammes avec ses gants de travail.

– Pas de panique, m'a-t-elle dit, les câbles sont à peine noircis, inutile de les changer. Tu as du chatterton sur toi ? Leur revêtement a un peu brûlé.

« Non, tu as bien fait d'aller chercher un extincteur », rajoute-t-elle en me sentant un peu gêné de n'avoir pas eu ses réflexes, « on ne sait jamais avec le feu. » Son ton ne me met pas vraiment plus à l'aise. « Un tel incident, en tout cas, serait du plus mauvais effet sur un éventuel acheteur », dis-je pour me rétablir.

Fête de la lune

Mi-septembre, c'est la fête de la lune dans toute l'Asie. Elle est pleine, elle était toute jaune quand elle s'est levée sur la mer, une lune d'or.

Nous sommes sortis danser. On danse un peu partout dans les rues, des bals improvisés. Ce sont des musiques locales, pas nécessairement traditionnelles. Elles sont parfois même de la dernière mode, nourries d'autres musiques, jouées généralement sur des instruments électroniques, mais les rythmes, les mélodies, et la texture-même sont extrême-orientaux, avec de longues périodes aux modulations complexes. C'est l'architecture profonde de la musique qui diffère de celle de l'Occident.

Toutes les musiques occidentales, y compris arabo-persane, sont basées sur le pas de l'homme ou des animaux, à la rigueur le trot ou le galop du cheval, voire les bruits du moteur à explosion. Tout cet Extrême-Orient maritime se meut sur des périodes bien plus longues, qui n'en finissent plus, évoquant davantage le lent ruissellement d'une vague.

La danse en est différente, plus horizontale. Les genoux se plient plus volontiers, les bras se tendent dans la direction où l'on se déplace, comme l'on nage, plus que nos membres ne se dressent. Il y a tout un jeu des bras et des mains qui s'élancent ou se retirent avec son partenaire, sans jamais qu'on se touche.

On tient souvent ici la paume de sa main tournée vers le haut, en posant son bras sur un accoudoir, par exemple, ou sur son genou, ou encore on la laisse pendre ouverte en avant. J'ai remarqué qu'on présente aussi sa paume ouverte en dansant. Je n'ai pas moi-même le poignet assez souple pour tenir ainsi ma main détendue.

Les mouvements de la danse sont plus longs ici mais pas nécessairement plus lents, surtout quand les rythmes s'endiablent et que les danseurs eux-mêmes se mettent à reprendre les paroles en cœur, ou crient. Même alors, les cris s'élèvent moins qu'ils ne roulent.

C'est encore sur un ton différent que les foules en Asie manifestent vocalement leur enthousiasme ou applaudissent. Pas plus lent ; plus long, plus étiré. La puissance n'est pas dans l'élévation, elle est dans le grondement.

C'est plus terrestre, plus proche du sol sur lequel on a coutume de se déchausser pour danser. On a déroulé partout de la moquette dans les rues.

Nous avons rencontré Cintia et Djanzo

Cintia est venue de Catalga rejoindre Djanzo dont il était déjà descendu depuis quelque-temps. Nous nous sommes rencontrés sur une piste de danse.

– C'est curieux comme l'usage de l'internet est encore peu entré dans les mœurs, dit Kalinda à Djanzo. – Tu trouves ?

– Oui, si ce n'est les réseaux privés, le commerce en ligne, l'industrie du disque et de la vidéo, on en fait peu d'usage. Comptabilité, gestion de données, l'utilisation qui en est faite conforte la gravitation autour des plus grands groupes de communication, et ne modifie rien de fondamental.

– Bien souvent les mutations progressent longtemps dans l'ombre, loin de tous les regards, répond Djanzo, et elles surgissent au grand jour seulement lorsqu'elles ont déjà tout modifié de l'intérieur. On ne voit le changement que lorsqu'il est achevé ; et il se peut alors qu'on ne le voie pas non plus, car on s'y sera peut-être habitué avant de s'en apercevoir.

Ses remarques me font penser aux grandes conquêtes maritimes. Bien peu de gens, même parmi ceux qui en étaient les acteurs, ont dû comprendre toutes les connaissances et les techniques qui en ont été rapportées, ni n'ont dû voir se construire les grands empires coloniaux dont sont nées les structures mondiales contemporaines. Qui aujourd'hui est seulement capable d'imaginer comment de telles choses se sont passées, je veux dire dans toute leur complexité et leur immensité ?

Du spontanément savant

La lune a fini par se retrouver à l'ouest, s'appêtant à se coucher derrière les monts. Elle est à nouveau dorée comme à son lever.

J'ai joué de la musique cette nuit, du Hulusi. On m'en a prêté un. Le hulusi est un instrument à vent chinois à anche libre, constitué d'une calebasse prolongée de trois tubes de bambou. Le tube central, le plus long, comporte des trous, que l'on bouche avec ses doigts. Les deux autres ont un bouchon amovible : ce sont des bourdons qui produisent un son lorsque leur bouchon est ôté. Celui que l'on m'a prêté n'avait pas la facture d'un instrument de prix. Il ressemblait à un jouet d'enfant. Il n'était que plus facile d'en jouer. Certains instruments demandent un apprentissage pour parvenir seulement à en sortir des sons.

Celui qui me l'a prêté m'a montré quelques accords sur lesquels je pouvais broder, et j'ai improvisé sur cette base. J'ai commencé en suivant très modestement la musique des autres, puis je me suis peu à peu laissé aller, m'apercevant qu'ils me cédaient la place et accompagnaient mes accords. C'est ce qu'il y a de merveilleux quand vous jouez avec des instruments réels, plutôt que d'entrer les notes au clavier sur une partition : vous pouvez entièrement vous appuyer sur leur structure matérielle ; il suffit de vous mettre corporellement en phase, et la musique naît comme d'elle-même des impulsions de votre corps.

Il est vrai qu'il est merveilleux aussi de composer directement à l'écran, mais c'est, disons, une autre magie, une magie qu'il est plus difficile de partager. C'est aussi une autre spontanéité, mais c'en est une tout de même. D'ailleurs, quand on écrit de la poésie, on ne l'improvise pas avec la voix, on écrit ces lignes de petits signes noirs qui sont pourtant autant de phonèmes, et l'on réarticule une syntaxe qui n'en demeure pas moins une respiration. Ce qui est proprement magique, c'est la complexité des calculs que notre corps, ou notre esprit, ou l'on ne sait trop quoi que l'on se contente de prendre pour soi, bien que tout se passe à notre insu, je dirai notre souffle, est capable d'accomplir sans que rien ne soit pensé, quels que soient la technique ou le métier que nous mettons en œuvre.

Et puis, il n'y a en vérité pas de technique, pas de métier qui tienne. On peut faire de la musique avec n'importe quoi, en tapant, en soufflant, et il arrive que cela soit spontanément savant.

Cahier trente-deux

À bord de la Nagarath-Mêh

De la certitude qui naît du doute

La grossière erreur que nous nourrissons chez nous, sur les rives de l'Atlantique Nord, est de croire que nous aurions des valeurs, alors que nous avons seulement des doutes.

Toutefois nous avons fait du doute une valeur, ou plutôt la forge de toute valeur. Nous avons conçu un doute qui fertilise la pensée.

Nous autres, les enfants de Descartes, nous avons tout bâti sur ce doute, dont nous avons certes fait une puissance génératrice, mais qui n'en demeure pas moins une puissance destructrice. Nous avons douté à la pointe de l'épée. Il n'est rien dont nous pouvons nous retenir d'éprouver la solidité. De Descartes à Wittgenstein, en quatre siècles, nous avons montré au monde la richesse des certitudes qu'un scepticisme radical est capable de mettre au jour.

Nous avons prouvé qu'une telle arme, car c'en est une avant d'être un outil, n'est pas très difficile à manier, qu'elle est à la portée du plus ignorant et du plus pauvre des hommes. Elle lui est en tout cas plus accessible que toute autre sagesse et tout autre pouvoir. Elle lui est peut-être plus destinée qu'à tout autre, car il a moins à craindre d'ébranler ce qu'il tenait pour certain avant de l'avoir éprouvé.

Pour autant, le doute ne vaut que s'il stimule l'esprit, devient curiosité, étonnement philosophique. Nous serions bien avancés sinon à ébranler seulement des croyances et des mœurs. À quoi bon se passer de l'enchantement des fables, et de l'apaisement de l'opium des peuples ? Dans quel but si ce n'était pour l'émerveillement du monde, et la fraîcheur des éveils ?

D'un autre côté, le plus pauvre et le plus ignorant des hommes est peut-être celui qui craint le plus de perdre le peu qu'il a. Pour celui qui détient les richesses et les honneurs, le scepticisme peut se faire aussi bien un excellent expédient pour se tenir quitte de toute moralité.

Qu'importe, de valeurs, il n'en est que deux suprêmes, très anciennes, et parfaitement universelles : la sagesse et la bravoure. Ce n'est pas le scepticisme qui permettra de s'en passer, car pour douter, elles lui sont nécessaires.

La Nagarath-Mêh en mer

La ligne de la Nagarath-Mêh a bien moins d'élégance que celle du Târâgâlâ, mais elle tient bien la mer. Elle glisse littéralement sur les vagues avec son faible tirant-d'eau. Ses turbines immergées lui donnent une parfaite assiette, même quand elle est à vide comme maintenant.

Elle me rappelle l'un de ces premiers *ironclads* qui furent utilisés en Virginie lors de la Guerre Civile en 1862, ces premiers cuirassés à vapeur qui n'avaient conservé aucune ressemblance avec des navires traditionnels, telles qu'en gardaient encore ceux qu'avaient alors déjà fabriqués les Français.

La Nagarath-Mêh est blindée de bambou contre la force des vagues. Avec des turbines de la même puissance que celles du Târâgâlâ, elle est plus rapide et nerveuse, malgré son aspect de vieux sampan. Elle n'est pas lourde. J'ai oublié son tonnage, je ne me souviens jamais de ces détails car ils ne signifient pas grand-chose pour mon usage. On sent qu'elle n'est pas lourde quand on la dirige. Elle ne retombe pas lourdement après la vague, elle demeure stable dans le roulis. Nous

sommes peu secoués malgré une mer assez grosse aujourd'hui. Elle gagne une sorte de finesse en navigant, dont on est surpris après avoir vu sa forme.

Nous sommes partis naviguer à deux sur la Nagarath-Mêh, pour le plaisir, sans objectif précis, si ce n'est pour la maintenir en état. De toute façon, ces navires ne consomment rien. C'est une sorte de promenade d'hygiène pour la Nagarath-Mêh. Nous avons emporté du travail, et nous restons en contact avec les autres.

Du doute encore

« Tu crois vraiment que le doute radical soit l'apanage de l'Europe, et même la découverte exclusive du sieur Descartes ? » m'avait contesté Kalinda lors d'une de nos dernières conversations sur la passerelle.

« Non, je te l'accorde. Je t'avoue même être plus en sympathie avec le "j'aime donc je suis" d'Al-Ghazâlî, mais qui signifie exactement la même chose en l'occurrence. Je ne pense pas non plus que les Occidentaux seraient naturellement plus sceptiques, et donc moins crédules que les autres peuples. Au contraire, la civilisation occidentale a été construite par des peuples naïfs, toujours prêts à croire au miracle, notamment technologique, et à s'exalter à la moindre divagation. Je ne crois pas non plus qu'ils auraient mieux su utiliser la mathématique à la pratique du doute que les Indiens et les Perses. Je veux seulement dire que notre civilisation n'est pas fondée sur bien plus que du doute, et surtout qu'elle a une façon de douter qui joint le geste à la pensée avec une rare brutalité. »

« J'ai été frappé en lisant les [*Règles pour la direction de l'esprit*](#) de Descartes », ai-je continué, « par ce qu'il dit de la métallurgie dont il fait une image pour illustrer sa méthode. Il y dit que, lorsque les hommes ont découvert l'art de travailler les métaux, ils n'ont pas commencé par se forger des épées et des casques, mais des marteaux, des enclumes, des pinces. Reconnais qu'au cours de l'antiquité, comme dans des temps plus modernes, on imaginerait mal dans une autre civilisation un auteur qui n'aurait pensé à rien d'autre que des épées et des casques, ni à des récipients et des couverts, des roues dentées ou des vérins, des vis et des écrous, des cerclages de roues, des chaînes, des pennes et des loquets...que sais-je ? »

Je lui montre la citation exacte sur l'écran de l'ordinateur du bord (Règle huitième), et conclus : « Tu ne vas pas me contester que le monde ait connu des peuples plus guerriers et farouches que ceux de l'Ouest, alors que les géographes de toutes les civilisations se sont accordés pour le dire. »

Un grain

Les Târâgâlâs, j'entends les ordinateurs conçus à Catalga, sont particulièrement étudiés pour résister à l'humidité. Elle est souvent palpable dans la région, surtout en mer où les embruns ne mêlent à l'air en une légère brume. L'air contient bien souvent une quantité supérieure à quinze grammes d'eau par mètre/cube. Une telle humidité relative est redoutable pour le matériel électronique. Elle n'en est pas moins excellente pour la sonorité des instruments en bois.

Grain avec tonnerre cet après-midi. Peu de pluie, de grosses gouttes mais pas drues, et pas longtemps. Le vent a tourné ; il n'a jamais dû dépasser les trente nœuds. Ça n'a pas duré. Sous la pluie encore, le soleil diffusait une lumière dorée dans les nuages, rougeoyante déjà un peu avant le crépuscule.

L'événement météorologique semblait pressé. Un arc-en-ciel s'est dessiné quand l'orage tonnait encore, juste avant que le soleil ne se couche. Le ciel s'est dégagé aussi vite qu'il s'était couvert ; le temps d'un crépuscule.

Nous sommes sortis sur le pont, juste pour le plaisir de nous laisser tremper. Nos vêtements nous collaient à la peau, nous tenant debout côte-à-côte à la proue de la Nagarath-Mêh, quand déjà une brise du sud les séchait sous les derniers rayons du soleil.

Le climat de la région

Le climat est moins dur ici qu'on pourrait le croire, tel du moins qu'on en a immédiatement l'impression en arrivant, sentant sa lourde moiteur.

On y transpire peu cependant. La sueur ayant pour fonction d'humidifier la peau, elle n'est plus nécessaire si l'air est déjà humide. Ce climat est sain pour l'épiderme, qui se détend et s'assouplit. La nébulosité, toujours présente, filtre les rayons du soleil. Une fois qu'on s'est accoutumé à la lourde chaleur, on se sent très bien, et je suis prêt à croire ceux qui, comme le grand-père de Katankir, pensent que l'humanité est apparue dans ces régions, tant notre métabolisme y paraît adapté.

Sorti des villes, on vivrait seulement de graines, de fruits et de racines, si l'on sait les reconnaître, de mollusques et de crustacés. On se dit que nos ancêtres n'ont développé leur industrie que pour s'éloigner de ces pays de Cocagne.

Mais pourquoi ont-ils voulu s'en éloigner ? Pour fuir leur surnombre, ou pour découvrir le vaste monde ? Quitter ces régions pour d'autres totalement inhabitables sans équipements particuliers ? Quoi qui les ait poussés, la pression devait être forte.

Même au petit matin, on ne risque pas de mourir de froid ici. Le climat de la région varie peu selon les saisons, comme la durée des jours et des nuits. Cette régularité est apaisante. Elle favorise un bon sommeil.

Le jour se lève toute l'année aux alentours de six heures, et se couche aux environs de dix-huit, à une heure, une heure-et-demie près. On ne perçoit pas vraiment de différence. Enfin si, quand même un peu, car avant mon départ en solitaire pour le sud de Citangol, on soupait au coucher du soleil, alors que ces temps-ci, la nuit déjà est noire quand on se met à table.

Il naît de telles régularités une certaine insouciance. Elle contrebalance l'impression que tout pourrait disparaître dans une éruption volcanique ou, qui sait, la chute d'une météorite.

Quand on est en mer, à bord de la Nagarath-Mêh, malgré la permanente nébulosité, après le repas, le ciel est si merveilleusement étoilé.

Infinis minuscules

On pourrait imaginer que naviguer sur les vastes mers donne une impression d'immensité, et même d'infini. Ce n'est pas si simple. On ressent aussi bien l'impression d'être enfermé, bien à l'abri dans un espace clos. Les horizons azurés ou flamboyants, les nuits étoilées, deviennent vite de simples papiers-peints.

L'espace immense que l'on a sous ses yeux a beau être changeant, et l'on peut bien être certain qu'il est réel, dans la mesure où il n'est plus accessible dès lors qu'on est sorti de son habitacle, de sa coquille ai-je envie de dire, il demeure comme une abstraction, une image du moins, une simple image.

Bien sûr, on atténue une telle impression en proportion du contrôle qu'on prend sur sa navigation. Même alors, on ne vit pas dans le même espace où l'espace où l'on vit se déplace.

Suis-je bien certain de ce que j'avance là ? Pas vraiment. Ces impressions sont variables : j'ai parfois réellement celle de me déplacer dans l'immense, me déplacer moi-même à la surface des eaux. Je ne sens plus la Nagarath-Mêh, si ce n'est comme un prolongement de moi-même, un instrument, un outil.

Du bout des doigts, je fends les flots, comme aussi bien du bout des doigts j'écrirais, je composerai... Comme aussi bien, sur mes jambes, je marcherais ; comme sur un vélo, je pencherais dans un virage, comme je jouerais d'un hulusi... C'est cela, je marche sur la mer. Je vais seul sur la mer immense.

Parfois non, parfois je suis enfermé, chez moi, douillettement, à l'abri de tout, même d'une météorite, dans un minuscule monde clos ; un monde clos, mais bien connecté avec le reste du monde, le reste des minuscules mondes clos.

Parfois, pour le dire à la façon de Blaise Pascal, l'exiguïté de ces espaces clos m'effraie.

Un sacrilège

« Qu'as-tu fait ? » S'exclame Kalinda horrifiée.

J'ai tué un moucheron qui m'agaçait à voleter devant mon nez.

Mais il n'était pas seul. Un autre voletait plus loin, que je n'avais pas vu. « Ils cherchaient à copuler, me dit Kalinda affolée. N'as-tu jamais lu au moins le *Mahabharata* ? Sais-tu ce qui peut advenir d'un acte aussi impie ? »

Naturellement, je n'aurais jamais agi ainsi si j'avais vu le second moucheron. Je ne l'ai aperçu que trop tard. J'ai beau ne pas croire aux Dieux, je sais bien que l'attraction qui attire deux corps désirants l'un vers l'autre n'est pas la moindre des forces qui tiennent édifié l'univers, même si la physique moderne l'ignore, et qu'il ne peut rien résulter de bon à la contrario.

« Tu dois te purifier », me dit Kalinda inquiète, « Les nagarath ne te pardonneront pas facilement, même si tu as commis un tel acte sans en avoir l'intention. »

Je ne crois pas aux dieux, mais je n'en suis pas moins contrit, conscient d'avoir commis ce qu'on ne peut qualifier autrement que de sacrilège. Aussi, je ne me rends même pas compte que, d'une grande claque sur la table, j'écrase le second moucheron.

« La Dame Profonde soit louée ! » s'écrie Kalinda. « On aurait pu ne jamais le retrouver. Tu as rétabli l'équilibre. »

Que pouvaient faire là ces deux mouchérons, quand même assez loin de la côte près de laquelle nous mouillons ?

Cahier trente-trois

Au nord des Kiribati

La constellation de la Baleine

Pour mieux me sentir dans l'ambiance locale, j'ai changé dans mon programme de reconnaissance céleste les figures occidentales des constellations pour celles du monde arabe. Certes, nous ne sommes pas non plus ici dans la civilisation arabe, mais il me semble que ces images ont plutôt un air moghol. Nous sommes arrivés maintenant bien plus à l'est que les plus lointains comptoirs moghols, mais qu'importe.

J'aurais pu choisir d'autres aires culturelles : chinoise, maori, polynésienne, tongienne, védique... mais l'imagination figurative de ces civilisations me paraît inférieure. Le monde arabe proprement dit ne s'est jamais montré très fort non plus pour la figuration, c'est pourquoi je soupçonne ces figures d'être plutôt mogholes ; elles en ont le style, qui pourrait dater de la pleine splendeur de l'empire, à moins qu'elles ne soient plutôt persanes.

Je vois en ce moment en plein ciel la constellation de la baleine. *Cetus* est la plus grande de tout le ciel, et comme elle ne contient aucune étoile de forte intensité, il est bien difficile de la discerner, même par temps clair. On doit d'abord identifier Aldébaran dans le Taureau, et Fomalhaut dans le Poisson Austral (*Fum al hût* en arabe, la gueule du poisson). Entre les deux sur le même alignement, on trouve Alpha Cetus et Béta Cetus, qui sont les deux plus grosses étoiles de la Baleine.

La Baleine fut représentée par les Arabes sous la forme d'un animal qui évoquerait un croisement entre le loup et le serpent de mer. À ce compte, l'image des Poissons ressemble davantage à des baleines. C'est comme si ceux qui avaient dessiné ces figures imaginaient déjà que la baleine et le loup avaient un lointain ancêtre commun.

[Fomalhaut](#), la gueule du poisson austral, que l'on distingue en Europe pendant les nuits d'automne juste au-dessus de l'horizon au sud, est l'une des plus étranges étoiles du ciel. À quelque vingt-cinq années lumières du Système Solaire, elle est entourée d'un anneau de débris. Orné de cette ceinture lumineuse autour d'une zone sombre et oblongue comme la pupille d'un chat, le système de Fomalhaut ressemblerait plus à un œil immense qu'à une bouche s'il était orienté verticalement. Il serait comme un œil formidable ouvert juste au-dessus de l'horizon. Mais presque à l'horizontale, il est comme la gueule d'un immense et lointain poisson céleste.

Il est étrange aussi que Ptolémée, à qui cette étoile semble devoir son nom avant qu'il ne fût traduit en arabe, ait pu la voir à l'œil nu, du moins autrement que comme un minuscule point lumineux. On n'a observé l'étrange figure que forme le système de Fomalhaut que très récemment à travers des télescopes embarqués sur des sondes spatiales.

Je ne sais même pas depuis quand on a poli des lentilles. Je crois me souvenir qu'on en a découvertes au Moyen-Orient qui dataient de plus de six mille ans, sans qu'on puisse dire précisément quel en était l'usage. Le premier [traité d'optique](#) d'Ibn al-Haytham ne date que du début du quatrième siècle de l'Hégire.

Considérations sur l'art marchand

L'art marchand n'est définitivement pas une bonne chose. On en est automatiquement étranger. La culture ne se produit ni ne se consomme à proprement parler. À plus forte raison, ne se pratique-t-elle pas dans une consommation privée.

Même l'achat et la lecture d'un livre n'est pas proprement une consommation privée. Elle demeure un commerce, au sens ancien du terme, avant que tout commerce ne soit supposé marchand, elle demeure un échange, une relation entre l'auteur et le lecteur, entre le lecteur et d'autres lecteurs, l'auteur et d'autres auteurs, quand bien même se jouerait-elle par-delà les temps et l'espace. J'entends par là, dans un sens très pratique, qu'on a besoin de parler d'un livre, de le citer, de le partager ; on a besoin de s'en servir, dirais-je, d'avoir de ce qu'on y lit un usage quelconque.

Il en va de même peut-être avec la lecture d'un disque compact, chez soi, sur son écran portable. Alors qu'on n'est pas nécessairement dans l'échange, et moins encore dans la reproduction, devant le grand écran d'un cinéma. Sans le partage – qui peut certes être différé comme l'est nécessairement toute lecture – la culture, les arts, les lettres... ne seraient rien. On est là au principe même de ce qui fait communauté, de ce qui fait culture justement, et qui ne saurait se réduire à l'acquisition personnelle ou collective de biens, et à leur consommation.

Or l'art marchand, la culture, la littérature, la musique marchandes, nous demeurent intrinsèquement étrangères ; nous sont données, vendues, comme du dehors, sans que nous puissions nous les approprier, et cela, quelle que soit la fonction que nous pourrions malgré tout avoir dans leur production industrielle et marchande.

Bien sûr jamais, nulle part, tout un chacun ne participe à la production de la culture d'une même manière, à égalité si l'on veut. Inévitablement, des auteurs, des musiciens, des chanteurs... gagneront une grande notoriété, seront même soumis à des formes d'idolâtries ; d'autres joueront de la musique toute leur vie dans le fond d'un cabaret, comme l'admirable Satie, d'autres ne chanteront que dans leur salle-de-bain. Certains n'écriront que leur journal intime quand d'autres deviendront les maîtres à penser d'une génération. Il importe pour qu'une culture soit vive, que ces différences n'aboutissent pas à des classifications, ou seulement à des hiérarchies.

Il importe que parmi ceux qui, d'une certaine façon, sont demeurés obscurs, on trouve aussi ceux qui ont le plus fertilisé leur époque, comme le compositeur Satie justement, le peintre Gauguin, le poète Lautréamont, le philosophe Wittgenstein, parce que, quoique moins connus de tous, ils ont plus particulièrement marqué les autres créateurs parmi les plus productifs et les plus novateurs, plutôt que les amateurs, plus conventionnels. Il importe que demeure quelque-chose d'organique et de vivace entre les différentes approches et les diverses formes de vies culturelles.

Une culture, et elle est en cela comme une langue, et comme elle, on peut en posséder plusieurs, on ne l'acquiert qu'en y participant. En aucun cas, on ne saurait l'acquérir en l'achetant, et à plus forte raison, en l'achetant sous forme de petits objets industriels : livres, disques, etc.

Cette culture marchande, on ne peut l'acquérir en la produisant et en l'achetant dans un marché ; on ne peut la faire sienne en citant ses livres ou en fredonnant ses airs, car d'abord elle n'existe pas. L'industrie culturelle ne produit que ses bandes-annonces, mais elle n'annonce rien en réalité, seulement un retard toujours différé, une promesse jamais tenue d'on ne sait quoi, d'y participer peut-être, une promesse trompeuse.

Industrie culturelle et modernité

Non, ce n'est pas une critique nourrie par le ressentiment que je fais là. Je sais de quoi je parle. Je n'ai moi-même accédé à aucune culture qui ne m'ait été étrangère, et en forçant des serrures le plus souvent.

Personne, par exemple, n'a jugé utile de m'apprendre le maniement d'un instrument de musique dans mes jeunes années. Dans d'autres milieux, on aurait trouvé cela impensable, tant on comprend que, dès l'enfance, quand l'esprit est encore comme cartilagineux, l'acquisition d'automatismes mentaux et corporels en dépend.

Combien pourtant toujours plus d'enfants de par le monde sont dans mon cas. Je n'ai appris le solfège que lors de ma première année de lycée... « Tu as au moins reçu une éducation musicale à l'école », me renvoie Kalinda qui ne prend pas très au sérieux ce que je lui dis.

Ce n'est pas ce dont je parle. L'éducation est nationale, elle donne une culture nationale, et qui ne peut remplacer celle où l'on devrait baigner. « Quand bien même, ça te donne un air délicieusement barbare », plaisante encore Kalinda. « C'est comme si tu avais sauté d'un bond de la grotte Cosquer dans la modernité. »

Pourtant, si j'en foule la même terre, je ne sais rien de la civilisation de la grotte Cosquer. J'ai sauté du néant dans la modernité.

Qu'importe, je ne me suis pas fait mal en me recevant, et ce n'est pas ce que je remets en cause. D'ailleurs ce saut du néant dans la modernité est bien ce qui fait le génie de l'Occident moderne, éternellement moderne car né de rien, d'une table rase. Ce n'est pas d'où je viens qui m'inquiète, mais où nous mène l'art marchand.

Communautés artificielles

– Est-ce pour échapper à ces communautés artificielles que tu te retrouves à naviguer au large de nulle part avec moi, à chercher peut-être de la civilisation qui soit enracinée, ou incarnée ?

– Qui soit enracinée ou qui tienne la mer, je ne sais. La condition est dure de n'avoir d'autre choix que se perdre dans des réseaux de collusions, commerciaux ou administratifs, ou se retrouver au large, dans un monde réel peut-être, mais seul. Je m'en inquiète parfois. J'ai traversé tant de lieux, participé à tant de réalisations sans rien emporter en partant, comme je l'ai fait ces temps-ci avec toi et tes compagnons.

– Quelle importance ? Du moment que tu es aimé des dieux.

– Tu as raison, par Phœbus.

La passerelle de la Nagarath-Mêh

Sur le Târâgâlâ, la passerelle n'est pas très spacieuse, mais son espace est si bien conçu qu'il fait oublier son exigüité, comme y contribue aussi la sobre élégance de ses revêtements de bois et de fibre végétale. Sur la Nagarath-Mêh, l'espace est plus confiné encore. Quoi qu'également bien conçu, il est moins confortable, plus rude, mais tout autant chaleureux pour ces raisons-mêmes.

Un ameublement trop confortable prive bien souvent d'une liberté d'adopter des positions pour lesquelles il n'est pas conçu : mettre les pieds sur la table, s'y asseoir, se mettre en tailleur ou se tenir sur un accoudoir. Un mobilier d'aspect d'abord moins confortable offre souvent la possibilité d'y découvrir un confort caché, au besoin de l'aménager.

On trouve une banquette juste derrière le fauteuil qui fait face à l'écran et au large. Cachée derrière un rideau, on peut s'y allonger et prendre du repos. Elle est à une hauteur légèrement supérieure à la table de contrôle, permettant d'intervenir en catastrophe sans devoir se lever dans le cas où l'on serait réveillé par une alerte.

Elle me fait penser à une couchette de poids-lourd. Des hublots à ses extrémités donnent une vue panoramique sur la mer. On peut y contempler l'horizon et le ciel pendant la nuit, quand on y est allongé et qu'on a éteint les lumières, quand, rideau ouvert, on a mis l'écran en vision nocturne, et qu'il ne diffuse plus qu'une faible lumière rouge comme celle d'un ancien laboratoire de développement photographique.

La chaise et la plume

Les Moghols avaient une façon bien particulière de s'asseoir que je n'ai jamais rencontrée ailleurs. Ils utilisaient des chaises et des fauteuils, généralement bien capitonnés, mais ils s'y asseyaient quand même en tailleurs. Ou bien encore, ils repliaient une jambe et laissaient pendre l'autre.

C'est une façon de s'asseoir qui m'est également coutumière : une jambe repliée sous l'autre cuisse, et la seconde posant un pied sur le sol. La position est d'autant plus confortable que le siège est rembourré. Un accident au genou survenu l'an dernier m'en avait fait perdre l'habitude pendant presque un an. Je l'ai retrouvée ces temps-ci. Cette position donne une certaine prestance non dépourvue de désinvolture. Elle m'est agréable pour écrire, à la fois attentive et détachée.

Kalinda a tendance à mettre ses deux pieds sur le siège et à s'y tenir accroupie. En général elle y pose les fesses, mais elle se tient parfois seulement sur ses deux pieds posés à plat.

J'ignore depuis quand l'usage des chaises est apparu dans les diverses civilisations. Dans certains endroits, elles semblent être venues avec la colonisation occidentale. On en voit pourtant très tôt dans le monde chinois.

On ne doit pas confondre la chaise avec le trône, du moins avec des sièges d'apparat, destinés seulement à élever au-dessus de l'assemblée celui qui s'y assoit. Pendant longtemps, la chaise ne semble pas avoir eu d'autre usage. Moi, je ne comprends la chaise qu'en relation avec la table, et notamment avec la plume, le calame, le pinceau, le clavier.

Il semblerait que les anciens Égyptiens aient été le premier peuple à fabriquer des chaises, mais les scribes ne s'en servaient pas. Quand a-t-on pris l'habitude d'écrire assis sur un siège à une table ? Voilà ce que j'ignore complètement.

Après avoir cherché un peu, il me semble que personne ne le sache. Comment peut-on ignorer des choses pareilles, quand l'histoire s'intéresse à tant d'événements de si peu d'intérêt ?

Cahier trente-quatre

En naviguant

Les Kiribati

Nous sommes au nord-ouest des Kiribati, juste au nord des Marquises, bien au sud d'Hawaï. Nous avons navigué jusqu'à ce milieu du Pacifique, ce vaste espace qui est comme une grande mer au centre de l'océan, une mer vide, qui ne contient presque plus aucune île ni archipel, et qui est, de ce fait, particulièrement délaissée par les lignes maritimes et aériennes. Nous cinglons à proximité des frontières des Kiribati et de la Polynésie Française, qui sont formées de longues lignes toutes droites.

Si l'on regardait la terre du ciel au zénith de ces régions, plus précisément au zénith de Tahiti, on ne verrait que de l'eau. On n'apercevrait qu'un mince rivage de l'Australie et de l'Amérique Centrale auquel on pourrait ne pas prêter attention, et croire que la planète entière serait recouverte d'un immense océan.

Au centre du Pacifique, les Kiribati sont un archipel indépendant depuis seulement la fin du vingtième siècle. C'est un archipel oublié ; pas d'industrie, peu d'agriculture, très peu de tourisme par manque d'infrastructures et surtout de lignes maritimes et aériennes.

Dans l'ensemble, la situation dans laquelle se trouvent les peuples océaniques est pitoyable. Ils ont perdu toute leur culture et leur histoire. Ces îles vivent du tourisme, ou hébergent des bases navales, principalement des États-Unis. Même si quelques-uns de ces archipels ont acquis des statuts d'indépendance, ils restent au mieux des colonies touristiques. La colonisation s'est exercée diversement selon les régions du Pacifique, mais elle a laissé partout ses traces désagréables.

Le centre de l'océan, ou plus précisément les deux centres de ses flux giratoires, bénéficient de la plus forte concentration de déchets plastiques de toutes les mers de la planète. Ce sont de minuscules fragments en suspension parmi le plancton. Les grands courants giratoires des océans finissent par les entraîner là.

Il est probable que ces eaux vont aussi devenir les plus radioactives, avec les rejets perpétuels de Fukushima. Les flots contaminés montent d'abord vers le Nord, puis, repoussés par les courants de l'Alaska, ils descendent la côte américaine, et repartent en sens inverse pour l'Asie, entre la Polynésie et Hawaï. Comme pour les déchets plastiques, ils tendent à se concentrer vers le centre du Pacifique, enfin, je l'imagine, car je crois qu'on n'en sait encore rien.

Compte-tenu de la dimension de l'océan, la contamination est infime, mais avec leur durée de vie, ces particules radioactives ont tout leur temps.

Écriture et poubellisation

Kalinda a raison, notre époque se sert peu de l'internet. Elle s'en sert à contre-usage, privilégiant l'image ou la vidéo, disons le « multimédia », pour ôter les rides des vieilles coutumes, notamment des cours *ex-cathedra*, et négliger le texte. Le texte pourtant est essentiel ; sur le net tout est fondamentalement du texte.

Le web est la bibliothèque moderne, la forme contemporaine de la grande bibliothèque : Alexandrie, Shangdu, Xanadu... Virtuellement, le web permet d'avoir sous la main tous les écrits conservés de toutes les époques dans toutes les langues existantes ou ayant existé. L'usage

dominant en fait plutôt le lieu des écritures jetables, une sorte d'immense corbeille à papier, la poubellisation en ligne.

Ces deux manières radicalement contradictoires d'utiliser le web sont ensemble vivaces, et elles se contrecarrent peu. Elles ne sont pas pour autant clairement conçues par ceux-là-mêmes qui en ont fait leur choix, aussi les uns comme les autres ne sont pas en mesure de s'opposer ouvertement, ni de trouver en conséquence des réponses techniques appropriées à la satisfaction de tous. On cherche surtout des réponses juridiques. Les débats s'intéressent au droit de fouiller dans les poubelles, pour les services de renseignement des États, pour les politiques commerciales des grandes maisons multinationales, pour le commun des mortels, et, inévitablement, pour d'éventuels escrocs. Les polémiques contribuent à consacrer ainsi la thèse de la poubelle, et sa domination sur celle de la bibliothèque. Poubelle ou immense base de données pour y fouiller à loisir, mais pas bibliothèque conservant la vie de l'esprit.

Bien sûr, Snowden a raison, et Stallman aussi, mais plus encore [Ted Nelson](#). Il a le premier posé techniquement la bonne question, celle qui est préalable à toutes les autres. L'époque a choisi la poubelle.

Le web est déjà qu'on le veuille ou non la grande bibliothèque, et, comme je l'ai dit, elle fonctionne malgré tout ce qui la pollue. Mais jusqu'à quand ?

Écriture jetable et mémoire

L'écriture jetable n'avait pas attendu l'internet. Il y a bien longtemps qu'on avait commencé à publier des livres pour les vendre rapidement ou les pilonner. La [loi Lang](#) était même une façon de l'officialiser. En effet, quelles qu'aient pu être les bonnes intentions pour imposer aux éditeurs d'imprimer le prix du livre sur la couverture et de ne plus l'augmenter, et indépendamment même de ses effets positifs, cette loi allait à l'encontre de la conservation des fonds. Il m'est arrivé de commander un livre neuf aux éditions *les Belles Lettres* qui avait été imprimé quarante ans plus tôt. Comment pourrait-on vendre un livre au prix qu'il avait quarante ans auparavant ?

Le principe de la chose écrite suppose qu'on puisse revenir sur le texte, déjà en l'écrivant, ou bien plus tard, à tout instant ; qu'on puisse retrouver une publication, y retrouver un passage, identifier des auteurs, retrouver d'autres ouvrages de ces auteurs... C'est à cela que sert l'écriture, à revenir sur le texte.

A-t-on déjà vu des mathématiciens devant un tableau, écrivant des formules à la craie ou au marqueur ? Voilà l'essence de l'écriture. Bien sûr, il arrive un moment où le tableau, les tableaux le plus souvent, car il en est plusieurs, se repliant ou coulissant, doivent être effacés, mais tout le raisonnement, toute la recherche se fait sur ce qui est écrit au tableau.

Le problème de l'écriture est celui de la mémoire. On a commencé à écrire dans la mémoire, la mémoire corporelle d'abord, celle des neurones du cerveau, et l'on a écrit dans cette mémoire en se servant de procédés mnémotechniques : ritournelles, répétitions, rimes ; les traditions orales en témoignent. Puis on a inventé l'écriture sur ses divers supports, pierre, ardoise, sable, cire, argile, peau, papyrus, papier... Enfin on a inventé l'écriture numérique, avec ses hypertextes et ses supports électroniques.

Le principe est le même, jouer entre la mémoire de travail, la mémoire vive (Random Acces Memory) et l'espace de mémoire, la mémoire morte où reste stocké ce dont on n'est pas en train de se servir (Read-Only Memory). Voilà le principal problème de la mémoire, pas le trou, l'oubli, la perte de mémoire : la saturation. Toujours nous devons finir par en libérer, effacer le tableau. Voilà la fonction de l'écriture : conserver ce qu'on a délibérément décidé d'oublier. L'internet a été conçu

pour cela, et il remplit sa fonction même si l'essentiel de ce qu'on y trouve a le couvert de l'éphémère et du jetable, du lien brisé et du site disparu, mais faisant trace, restant « traçable ».

Non, je n'ai pas le goût de revenir sur ce que j'ai écrit une fois que je l'ai publié. Je l'oublie, plutôt content d'avoir fini et de passer à autre-chose. Pourtant, inévitablement, vous êtes appelés à y revenir, et pour de multiples raisons : on vous en parle, vous avez l'impression de marcher à nouveau sur vos pas... En fait, vous finissez toujours par repasser sur vos traces. Ce que j'écris en ce moment-même, je me souviens d'en avoir déjà parlé à plusieurs reprises. Suis-je en train d'en faire une synthèse ? Dans d'autres circonstances, je ne chercherais pas à le redire, je me citerais, je renverrais à ce que j'ai déjà écrit, et je me relirais peut-être.

Nous faisons tous ainsi. Il nous arrive de parler de textes écrits il y a longtemps. Or, rien n'est plus commode pour cela que le web. Où trouvons-nous encore, surtout si nous en parlons avec un interlocuteur distant, une revue publiée il y a dix ans, ou seulement un an ou deux ? La plupart de mes connaissances sont toujours attachées à la publication sur papier, mais si nous en parlons, nous revenons à des textes numérisés, ne serait-ce que parce que nous les avons immédiatement sous les yeux, et cela où que nous nous trouvions, même autour d'une table dans un lieu public.

Maintenant, que restera-t-il de cette Babel qui s'effondre déjà sous sa propre profusion ? C'est ce qu'il m'arrive de me demander.

L'informatique craint la poussière

Les grandes bibliothèques sont souvent nées sous l'égide de grands chefs plutôt que de parlements bourgeois : Alexandre le Grand, Kubilai Khan, [Federico da Montefeltro](#), Bonaparte... mais pas cette fois.

Le web n'est même pas entre les mains des États. Il est entre celles d'ingénieurs du monde entier plus ou moins indépendants, salariés, actionnaires ou prébendiers, qui en détiennent d'autant mieux les clés que personne ne paraît bien comprendre de quoi il est question. C'est un phénomène nouveau dans l'histoire dont je ne sais quoi penser.

Il est vrai que les chefs sont la poussière de l'histoire que les grands mouvements ne manquent jamais de soulever. De cela non plus, je ne sais quoi penser. Cependant j'imagine que l'informatique craint la poussière.

Des signes

Rien n'est plus étrange, quand nous y réfléchissons, que ce que nous appelons un signe. Nous serions tentés d'assimiler le signe à une sorte de dispositif qui provoquerait un processus, tel un déclencheur mécanique. Entre la notion de signe et celle d'un tel déclencheur, il y a celle de stimulus. On est tenté de concevoir l'interprétation du signe dans un schéma de l'ordre du stimulus-réponse.

Or le signe est tout autre chose, bien en amont de tels processus. De cela, la musique nous donne une intuition très nette. Je vois par exemple des trous sur le tube central d'un hulusi, ou sur une simple flûte. Chacun de ces trous produit un son différent. Quand j'en libère un en soufflant, je produis mécaniquement un son d'une modulation spécifique, exactement comme j'allumerais la lumière en appuyant sur un interrupteur, ou une radio...

Ce n'est pourtant pas à quoi tout se résume quand je joue de la musique. Je n'appuie pas mécaniquement sur les trous les uns après les autres pour produire les sons attendus, pas plus que lorsque j'écris, je ne dessine chaque lettre, les unes derrière les autres, pour produire des mots et des phrases. Les mots et les phrases, plutôt, me viennent spontanément, comme une respiration de l'esprit ; et cependant je prends appui sur les signes pour cela, mon esprit s'y appuie sans réserve, d'autant plus qu'ils sont incorporés à des dispositifs matériels.

Ce que je dis là est tout particulièrement évident quand nous nous exerçons aux mathématiques : chaque signe dans l'expression notée au tableau se fait un appui solide et dont je n'ai de cesse que d'éprouver la solidité. On est alors bien loin du stimulus-réponse, quoiqu'il y demeure malgré tout présent.

Celui qui apprend à écrire ne parvient peut-être pas à agir immédiatement ainsi : il dessine laborieusement une lettre après l'autre, en saute probablement une de temps en temps, puis vocalise mentalement les phonèmes qu'il a produits. Il a le plus grand mal à comprendre ce qu'il écrit, et tout particulièrement à le comprendre en l'écrivant, en se servant de l'écriture pour penser.

Il est intéressant d'observer également ce qu'il se passe en traduisant : je lis une phrase en anglais que je crois comprendre, mais que je ne parviens pas à dire en français. Ou plus exactement, quand je la traduis, elle me devient difficilement compréhensible, ambiguë ou obscure. Je change les mots et triture leur ordre, je recompose, creuse les racines, consulte un dictionnaire, et voilà que, sans très bien comprendre encore ce que je traduis, le sens revient me sauter à la face, tel que j'étais parvenu à douter de l'avoir spontanément compris lors de ma première lecture dans la langue source.

Du symbolique

Le signe est donc loin d'un simple processus de stimulus-réponse mécanique. D'ailleurs il n'y a pas de stimulus mécanique. Ou l'on a un déclencheur mécanique, ou l'on a un stimulus, un stimulus, disons, cognitif, psychologique, ou au moins biologique.

La biologie, elle, n'est jamais mécanique, car elle passe nécessairement par une phase de présentation immédiate, de symbolique. Même une fleur qui se tourne vers la lumière n'obéit pas un simple tropisme, comme le notait [Whitehead](#), mais doit avoir un minimum de présentation immédiate, une sensibilité au symbolique.

Piloter un navire n'est pas non plus un processus si étranger à ces passages, de part et d'autre du symbolique, entre le sensuel et le mécanique, entre rhumbs et embruns.

Cahier trente-cinq

Critique de Descartes

Le monde est un phénomène sensible

« Tu avais d'abord écrit : "Piloter un navire n'est pas non plus un processus si étranger à ces passages, de part et d'autre du symbolique, entre le sensuel et le mécanique, entre rhumbs et goût des embruns." Pourquoi as-tu supprimé "goûts" ? » m'a demandé dans un courriel Cintia, la femme de Djanzo. Elle s'en est aperçue à l'occasion d'un copié-collé envoyé par celui-ci.

J'ai écrit « le goût des embruns », pour être plus précis, puis j'ai barré en me relisant car ma pensée paraissait alors mieux s'entendre. J'avais d'abord écrit seulement « embruns » et j'ai ajouté « le goût », jugeant que ce n'était pas les embruns en soi qui m'intéressaient, mais leur sensation que j'opposais aux mesures de navigation. À la relecture, j'ai jugé qu'une telle précision était inutile. On parle la plupart du temps de la seule perception que l'on a des choses. Nos sens nous révèlent le monde environnant, et quand nous l'évoquons, nous parlons de ce qu'il est pour nous à cet instant sans qu'il soit nécessaire de le dire. Sinon il nous arrive d'énoncer des informations plus objectives ; nous parlons, par exemple, des effets des embruns sur les parties métalliques d'un navire.

Il s'agit à l'évidence de deux modes d'énonciation pour lesquels nous pourrions imaginer une distinction grammaticale à la manière, par exemple, des modes accompli et inaccompli en arabe, mais quelle langue a jamais éprouvé le besoin d'une telle précision ? Le philosophe et mystique persan [Sohrawardi](#) avait pourtant subtilement dédoublé les fonctions sensorielles, distinguant les cinq qui révèlent la chose-en-soi, des cinq qui la révèlent en moi.

La tache de Mariotte de la modernité

La science occidentale moderne s'est heurtée à un épineux problème qu'elle n'a jamais dépassé. On pourrait l'appeler le problème de la nécessité et du libre-arbitre. La science moderne a buté sur lui, car elle oppose les deux, alors qu'ils se complètent : sans nécessité, le monde serait imprédictible, et il ne pourrait y avoir aucun libre-arbitre. René Descartes, qui mérite plus que quiconque le titre de fondateur de la pensée moderne, mieux que Galilée ou Bacon, faisait reposer sa méthode sur cette opposition frontale, qui l'avait conduit jusqu'à nier une âme aux animaux, ce qui confine à la contradiction dans les termes.

Le renversement épistémologique qu'avait opéré Descartes était génial, je ne le nie pas. Cependant, il ne parvenait à maintenir la cohérence de sa méthode qu'au prix de quelques pirouettes. Celles-ci étaient si grossières qu'on se demande s'il s'en était convaincu lui-même. La première consistait à identifier l'animal à une machine, une machine parfaite, certes, produite par Dieu lui-même, mais une simple machine soumise à des stimuli comme à des impulsions mécaniques. Comparée à la subtilité de sa méthode, cette idée est si grossière que l'effet en est presque comique. Pour Descartes, et voilà une deuxième pirouette, l'homme n'était pas seulement un animal comme les autres, et donc une machine, car il partageait avec le créateur l'intelligence des lois qu'il avait données à sa création, à savoir celles des mathématiques.

Notons que ces pirouettes ne sont pas idiotes ; elles sont plutôt absurdes. Elles sont mêmes des absurdités géniales, seules chevilles possibles pour raccorder le cartésianisme aux doctrines de

l'Église. Elles sont d'autant plus géniales qu'elles sont simples, absurdement simples, en complet contraste avec la méthode elle-même.

Descartes pouvait-il se convaincre de ce qu'il disait ainsi ? Je sais bien qu'on peut se convaincre de tout, surtout si l'on ne s'y arrête pas trop, mais pour tout lecteur sérieux, ce sont des pirouettes, des chevilles. Il existe pourtant beaucoup d'espace pour ce qui ne relève ni de la nécessité ni du libre-arbitre ; il y a tout l'espace du vivant. Descartes est pourtant bien parmi les philosophes modernes, de ceux qui ont le moins ignoré le vivant.

Quand on regarde attentivement des vagues qui s'abattent sur le pont d'un navire, s'affalent et s'écoulent par les écoutilles, et qu'on les compare avec des feuillages qui s'élèvent vers le ciel, on leur trouve d'abord des ressemblances. La première est la complexité et la difficulté de modéliser de tels phénomènes. Au-delà de celle-ci, on pressent pourtant une différence essentielle, fondamentale, une différence toute qualitative : chaque mouvement de chaque molécule d'eau est nécessaire et déterminé, fût-ce de manière stochastique, pas ceux du bois et des feuilles.

Dans le mouvement des plantes, de leur extension vers la lumière, ou vers les nutriments et l'humidité de la terre, on pressent une force qui échappe fondamentalement au nécessaire, et tout autant à la pensée, à la conscience, et plus encore au libre arbitre. On y pressent plutôt une force vivante qui n'est pas moindre que celle de la nécessité, ni de la logique. Elle est même capable de se les soumettre, non de les enfreindre, mais de les mettre à son service.

Était-ce cette force que la modernité se cachait à elle-même sous le nom de Dieu ? Le vivant était-il ce dieu sur lequel Descartes préférait faire l'impasse, non sans bonnes raisons ? Je n'irai pas jusque-là, mais il est le [point aveugle](#) de la modernité. Descartes, le pionnier, s'en tirait du moins par des pirouettes, et continuait à aller de l'avant, comme pour ne pas en encombrer sa démarche. Ce ne fut pas le cas de tous ceux qui lui ont succédé, notamment Emmanuel Kant qui a bâti toute sa philosophie sur cette aporie.

Il y a un point aveugle dans l'œil, un point où sont captées toutes les perceptions de la rétine, mais qui lui, ne voit rien. On l'appelle aussi tache de Mariotte. Il y a ainsi une tache obscure sur tout ce que nous regardons. Une tache où nous ne voyons rien, mais à laquelle nous nous sommes si bien accoutumés, que nous ne la voyons pas non plus. Nous reconstituons l'image autour de cette tache, l'effaçant dans notre vision. Les pirouettes de Descartes consistaient justement à effacer dans sa méthode dont il comprenait bien l'efficacité une telle tache, et à nous en faciliter l'usage sans que nous en soyons gênés. C'est précisément ce qui caractérise un point aveugle : on ne le soupçonne pas, il se cache à lui-même.

Flammes

Rien n'est moins évident que de distinguer la limite entre ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas. Un virus, une moisissure, une bactérie, de la rouille, une flamme... sont-ils vivants, ou ne sont-ils que des mécanismes causalement déterminés ? Où passe la frontière entre les uns et les autres ? Il n'est pas facile de définir la vie. Bichat n'avait pas trouvé mieux que « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ».

Une flamme a toutes les fonctions du vivant ; elle se nourrit, respire, se reproduit... et elle peut même résister à la mort, parfois très vigoureusement, voire agressivement.

Kalinda a déposé quelques bougies sur la passerelle ; de petites veilleuses qui tremblent dans la nuit. Voilà bien une idée de femme. Les hommes pensent rarement à des choses pareilles. Il leur vient plus rarement encore l'idée de mettre des fleurs. Ces flammes ont bien quelque-chose de fleurs, éclairant faiblement la nuit quand l'écran est en mode nocturne et que l'océan s'est apaisé. Une femme sait toujours si bien rappeler à l'homme la vie.

Il va falloir songer à rentrer

Il ne reste presque plus de rosé, ni presque plus d'olives noires. Il va falloir songer à rentrer. Le rosé vient de Chine, et les olives aussi. Les Chinois ont bien appris l'élevage du vin. Ils savent parfaitement reproduire des denrées dont l'Europe du Sud semblait détenir le secret.

Pourquoi n'y parviendraient-ils pas, s'ils le font dans des lieux favorables et s'en donnent les moyens ? Il y a de très bonnes terres à vin dans la Chine de l'Ouest, et l'on y a de vieilles habitudes de la vigne, dont on produisait traditionnellement surtout des raisins secs. On y a fait du vin depuis très longtemps, et Marco Polo atteste dans son journal qu'il y en avait de très bons en Asie Centrale. Évidemment, le vin est un produit cher à Citangol, mais j'en bois rarement plus d'un ballon par jour.

Nous songeons à rentrer ; et puis en mer la vie reste trop confinée, et cet enfermement commence à me peser, surtout dans son contraste avec les immensités que nous traversons. La tentation est grande alors de se laisser absorber par toutes les sollicitations que les nouveaux outils de communication mettent à notre disposition. Ils finissent par créer un troisième espace qui vient compliquer celui de l'immense et celui de l'exigu.

Il est si facile de fuir tout à la fois le milieu confiné et les horizons qui s'étalent sous nos yeux. À la navigation en mer se mêle celle en ligne, et comme l'une et l'autre s'effectuent à l'aide du même clavier et du même écran, elles s'entremêlent parfois étrangement ; elles se mettent à avoir un curieux effet sur le lieu où elles s'exercent, l'espace étroit de l'embarcation, lui conférant une sorte d'immobilité.

Étant ce que je suis, je tente d'échapper à la décomposition que ces trois lieux exercent les uns sur les autres à travers la méditation, et je m'en lasse aussi.

Mise à jour du noyau Linux

Je viens de mettre à jour le système de mon portable. Il y a tout le temps des mises à jour sur Linux. Certaines sont minuscules, quelques kilo-octets pour une toute petite application. Certaines sont importantes, plusieurs dizaines de méga-octets en un grand nombre de paquets, pour le noyau, comme aujourd'hui. Je n'avais pas eu le temps d'ouvrir mon traitement de texte pour tenir mon journal, que déjà s'agitait l'icône du gestionnaire de mise à jour sur le bord gauche de mon écran.

J'ai l'habitude d'ouvrir la fenêtre du terminal pour suivre le détail de l'opération. Le code défile trop vite pour que j'aie le temps de le lire, et je n'y comprendrais d'ailleurs à peu près rien. Il me permet seulement de mesurer approximativement où en est l'installation des paquets et de tromper mon impatience.

Quand je regarde ces opérations, j'en suis toujours fasciné. Je le suis tout particulièrement que, toujours, tout se passe bien. Il y a dans ces machines un système inextricable de code. Chaque contributeur produit le sien, des équipes de développeurs, ou des individus qui programment à leur seul compte, écrivent leurs applications sans rien demander à personne, et tout cela marche ensemble, et marche bien.

Pas de hiérarchie, pas de subordination, et ça marche. C'est pourtant très complexe, c'est inextricable, comme ces lignes de code qui défilent trop vite devant mes yeux pour être lisibles.

Quand on en met à jour le noyau, on doit redémarrer le système pour que les changements prennent effet. J'en ai eu tout le temps de méditer sur ce que je suis en train d'écrire.

Voilà bien ce qui est fascinant dans le numérique : cette capacité d'affronter la complexité sans hiérarchie ni subordination, d'apporter sa contribution ou de tirer son parti d'un projet collectif sans devoir en demander la permission à quiconque ; sans même avoir réellement à s'entendre.

Voilà quelque-chose d'assez nouveau dans l'histoire humaine, quelque-chose de bien différent des rameurs dans une pirogue ou une galère, ou de l'organisation taylorienne ou fordienne. On voit bien qu'il y a là un progrès de nature à changer l'avenir de l'espèce. Du moins si on le voit, car je reconnais que ce n'est pas ce qui saute immédiatement aux yeux.

Vers l'Asie

Poussés par le très long Courant de Californie et par les Alizés, nous retournons vers l'Asie à un peu plus de dix degrés de latitude nord. Nous cinglons à une quarantaine de nœuds sur la surface, mais nous allons en réalité plus vite car la surface de l'océan se déplace aussi vers l'Asie autour de quinze milles nautiques par jour.

Il est difficile d'évaluer précisément ces vitesses sans recours aux satellites. Tout évidemment se déplace en même temps : surface de l'océan, nuages, atmosphère, ciel sidéral, soleil, profondeur de l'océan, terre... Mais que vaut alors une mesure abstraite par satellite ? Kalinda ne veut pas en entendre parler.

Nous avons un compteur sous la coque, un petit moulin qui compte ses tours. Nous pouvons de toute façon calculer au sextant, et plus aisément la nuit, en faisant le point sur les étoiles. Nous avons l'heure juste, et c'est le plus important. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, les navigateurs ne l'avaient pas, et leurs calculs étaient aléatoires. Aussi, je me demande toujours comment les peuples du Pacifique trouvaient leur route, surtout parmi les îles du centre de l'océan où elles sont très clairsemées.

Sans doute évitaient-ils ces centres, car il en est deux dans le Pacifique Nord, l'un au large du Japon, l'autre sous Hawaï, où les courants n'accélèrent plus la navigation, et n'en sont plus des repères. Le courant de Californie va droit de l'Amérique à l'Indonésie, et il n'est pas étonnant qu'on parle sur l'île de Pâques une langue de la même famille austronésienne qu'à Madagascar. À moins de dix degrés de latitude plus bas, passe en sens inverse le courant de l'Équateur qui va, dans l'autre sens, vers l'Amérique Centrale ; puis, plus bas encore, celui du Pacifique Sud qui en revient dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

En somme, celui qui avait la carte de tous ces courants pouvait circuler bien mieux sur l'océan que ces têtes brûlées de conquistadors, d'explorateurs et de pirates dont la plupart ne revenaient jamais.

Cahier trente-six

En Mer de Célèbes

Les langues austronésiennes

Les langues austronésiennes se parlent partout dans le Pacifique et l'Océan Indien. Selon les chercheurs, l'origine de ces langues se situerait dans la région de Canton et de Hong-Kong, ou bien dans l'île de Taïwan. Elles auraient des liens avec le sino-tibétain.

Ces langues se sont répandues dans tous les archipels du Sud-Est Asiatique, donnant naissance au javanais et au soundanais, puis vers l'ouest jusqu'à Madagascar, vers l'est jusqu'à l'île de Pâques, et vers le sud jusqu'en Nouvelle-Zélande, en sautant l'essentiel des régions de la Nouvelle-Guinée et toute l'Australie, soit sur une distance plus grande que celle qui sépare le Portugal du Japon.

Cette diffusion aurait commencé vers le troisième millénaire avant l'ère chrétienne, bien avant la Chine des Royaumes Combattants. Les liens de parenté entre toutes ces langues témoignent pour le moins d'un vaste réseau d'échange millénaire. On trouve sur Wikipédia la photographie d'un bas-relief du temple bouddhiste de Borobudur à Java datant du huitième siècle, qui représente un vaisseau flanqué de balanciers, mais avec une coque taillée pour la haute mer.

La part sauvage

J'ai atteint un âge avancé et je ne comprends toujours guère plus que lorsque j'étais un petit enfant. En ce temps-là, je pouvais déjà percevoir intuitivement la différence entre un événement mécanique, un acte volontaire conçu par une intelligence, même animale, ou une motion du vivant, jamais bien éloignée d'une émotion. Aujourd'hui je comprends peut-être mieux cette distinction, mais je demeure la plupart du temps tout aussi incapable de la faire dans des événements précis.

Je peux bien me rassurer en me disant que je ne suis pas le seul. La simple expression à la mode d'*intelligence artificielle* dénote bien une certaine hébétude collective sur la question. Bien sûr, ceux qui savent de quoi ils parlent à son propos sont rarement dupes. Ils n'ignorent pas qu'une telle « intelligence » n'en est pas plus une que des lentilles taillées qui accroissent l'acuité de notre vision, ne voient quant à elles proprement quelque-chose. Ou bien, ils savent que nous devons entendre alors le mot « artificiel » comme désignant un simulacre, par exemple le programme Eliza qui nous donne fugacement l'impression d'échanger avec une autre intelligence.

Dans la vie réelle, nous restons dupes la plupart du temps, bien plus que face à la seule intelligence artificielle, ne sachant pas évaluer dans les événements les plus courants les parts de mécanismes déterminés, de plans réfléchis, de forces vitales. Nous le savons d'autant moins que ces parts s'entremêlent, la volonté se faisant l'instrument de la nécessité ; la nécessité, du désir, etc. Des êtres humains nous donnent l'impression d'agir comme des robots, et peut-être n'est-ce pas toujours une impression ; et des robots comme des êtres dotés d'intelligence, si ce n'est de sentiments. Dans la civilisation en apparence de masse où nous vivons, et pour laquelle a cours le projet de faire de ces masses des sociétés d'individus conscients, agissant en toute conscience, malgré l'apparition d'une ingénierie de la manipulation, nous faisons face à tout moment à des apories vertigineuses.

Et pourtant on perçoit bien partout des formes de vie totalement non domesticables. On le sent bien, mais malgré mes cheveux blancs, je n'en distingue toujours pas mieux les limites que lorsque j'étais un tout jeune enfant.

Vers Makassar

« Je crois qu'il tient à la condition humaine que nous soyons incapables de faire la distinction dont tu parles, si du moins je t'ai bien compris », me dit Kalinda. « Nous devons bien tôt ou tard nous abandonner, laisser un souffle nous guider, et qui ne manque jamais de se manifester dès que nous nous y abandonnons », continue-t-elle.

Nous vogueons vers Gowa, et nous envisageons de mouiller à Makassar. Makassar est une ville importante de la grande île de Sulawesi, qui fait partie de l'archipel indonésien. Gowa, dont elle fut la capitale, avait au cours de son histoire été un royaume important, partagée entre l'île de Sulawesi et celle de Kalimantan.

Aujourd'hui, l'Islam y domine presque exclusivement, mais l'Hindouisme y pénétra très tôt, suivi du Bouddhisme au deuxième siècle, dont des princes indiens avaient mandaté des prêcheurs. Le Bouddhisme de Gowa fut largement un Hindouisme réformé, comme dans une bonne partie du Sud-Est Asiatique, peu modifié par d'autres traditions, comme il le fut au-delà des contreforts himalayens, du Tibet jusqu'à la Corée et au Japon.

Au cours du dix-septième siècle, l'Islam devint hégémonique à l'occasion de la résistance aux Hollandais. Cette conversion semble cependant avoir davantage divisé la région qu'elle n'apporta les renforts probablement souhaités des sultanats voisins contre la [Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales](#).

Je n'ai jamais bien compris comment l'Islam s'était si profondément installé dans ces régions de l'Asie Pacifique, apparemment sans conquête étrangère, et même contre celles-ci. Il ne s'implanta que superficiellement en Inde, qui fut conquise. Les Moghols qui l'envahirent, en firent le cœur de leur empire et s'y transformèrent en une sorte de caste dirigeante. Ils ne déployèrent aucun effort pour convertir, se plaisant en apparence dans le rôle d'étrangers au monde qu'ils dominaient.

Du vivant encore

– Cette limite du discernement humain qui semble t'attrister, me dit encore Kalinda, est bien le problème de la démocratie. On débat à l'infini de la représentativité des pouvoirs, et l'on oublie qu'ils ne peuvent que diriger en aveugles, en s'abandonnant à des forces sur lesquelles ils n'ont justement pas de pouvoir.

– Je ne sais pas. Si tu penses qu'on devrait recommencer à ouvrir le ventre des oies pour lire leurs entrailles, je ne suis pas sûr de t'approuver.

– Qui parle de lire ? me renvoie-t-elle. Mais si l'on y tient, autant lire dans les entrailles des oiseaux plutôt que dans des bases de données.

Le raccourci de Kalinda me fait rire. – Je croyais que tu étais pour le pouvoir du peuple ? lui opposé-je quand même.

– Bien sûr que oui, mais peuple ou sauveur suprême, on avance en aveugle, en titubant ; alors autant que chacun tâtonne et titube à sa manière, plutôt que de se laisse guider par des aveugles. Au moins nous ne trébucherons pas tous en même temps.

Je songe à combien notre époque est attentive à ce que ses valeurs et à ses institutions doivent à ses révolutions sociales et à une nouvelle science. Elle est bien plus oublieuse de ce qu'elles doivent à ces grandes compagnies qui se sont disputées pour contrôler le monde, avec leurs flottes et leurs armées privées, et qui ont bien souvent tenus leurs propres pouvoirs nationaux à leurs bottes.

La mer se soulève et s'abaisse très lentement, semblable à la calme respiration d'une immense créature. « Dans un tout autre ordre d'idée », ai-je encore demandé à Kalinda, « pourquoi as-tu dit que toujours un souffle vient nous guider du moment que nous nous y abandonnons ? »

« Parce qu'il s'agit d'adopter une posture dans laquelle nous tenons moins à la vie, que la vie elle-même se met à tenir à nous. »

Les oiseaux de mer

Je n'ai pas parlé d'un élément auquel les navigateurs peuvent se fier pour trouver leur route : les oiseaux de mer. Il n'est pas nécessaire que vous les cherchiez du regard dans le ciel immense ; ce sont eux qui vous trouvent. Les oiseaux se jettent sur le premier esquif qu'ils aperçoivent à l'horizon.

Ils tournoient autour du navire, se posent sur le pont ou sur le château. Dans les toilettes de la Nagarath-Mêh, juste sous le conduit d'aération, vous les entendez comme si vous en aviez de posés sur votre épaule.

Ils vous trouvent bien avant que n'apparaisse l'île où ils gîtent, et vous n'avez plus qu'à vous laisser guider jusque chez eux. Bien sûr, les voir tournoyer dans votre sillage ne vous révèle pas d'où ils sont arrivés si vous ne les avez pas vus venir. Kalinda m'a appris qu'il suffisait de se laisser prendre dans leur manège, bercer par leurs cris et leurs mouvements, et faire corps avec eux. C'est à ce moment-là que nous jetons nos déchets à la mer, et parfois avec des poissons encore intacts qui se sont laissés prendre à nos lignes flottantes.

Je n'ai pas vu Makassar

Je suis déçu, je n'ai pas vu Gowa, je n'ai pas vu Makassar. Ces noms ont pourtant toujours éveillé en moi tant de rêves. Nous avons accosté loin de tout, et Kalinda est tombée malade. Rien de grave heureusement, mais de quoi la clouer trois jours dans sa couchette. Prendre froid sous l'équateur reste à mes yeux un tour de force. Elle s'est tenue en plein vent après que nous avons été trempés par un grain en approchant de Sulawesi. Nous n'avons plus vingt ans elle et moi, et nous excellons si bien à nous le faire oublier.

Je n'avais pas le cœur d'aller faire du tourisme seul en la laissant au lit. Et puis il n'est pas prudent d'abandonner un navire sans quelqu'un à bord capable de faire face à toute situation. Je n'avais pas non plus envie d'appeler un taxi, seule solution pour quitter ce bout de ponton au bout d'un quai, perdu si loin au bout du port, puis errer dans une ville inconnue. J'ai préféré veiller sur elle, lui préparer de bons potages, lui faire chauffer des infusions. Kalinda a toujours le nécessaire à bord pour se soigner correctement.

Le médecin du port que j'ai immédiatement appelé lui avait prescrit des antibiotiques dont elle n'a pas voulu. Trois jours pour qu'ils agissent, avec tous leurs effets secondaires, il y a assurément de meilleures façons de se soigner, et tout aussi rapides. Et puis le nom, le nom seulement : antibiotique.

Je la sens si heureuse de me savoir près d'elle quand elle se réveille, je la sens si vulnérable quand je la vois endormie, et je la sens si précieuse pour moi. Elle attend de moi que je sois protecteur, et elle me le fait devenir, ce qui est un sentiment qui ne manque jamais pourtant de m'inquiéter quand je le ressens. Et protecteur de quoi, quand on y songe, d'une poignée de microbes déjà en déroute ?

Kalinda m'impressionne toujours autant, comme si je voyais à travers elle la déesse-même des eaux profondes, mais je n'en deviens pas moins protecteur, d'elle comme des eaux profondes, ce qui n'est pas sans me donner un certain vertige.

L'Orient Rouge

On ne parle jamais de la colonisation de l'Asie. L'affaire ne dut pourtant pas être aussi facile que pour l'Amérique dont les peuples vivaient encore à l'âge de pierre. Quoique, si l'on y réfléchit,

on peut se demander comment des poignées de conquistadors ont pu s'emparer d'un continent régi par ce qui ressemblait déjà par endroits à des empires, même demeurés à la pierre polie.

L'Asie, quand les Portugais s'y frottèrent, n'avait pas ce retard. On y connaissait la poudre, la métallurgie et la navigation, et mieux que les Européens. Les armes et les marines y étaient supérieures. On y possédait des littératures subtiles et des spiritualités profondes. Je serais donc tenté d'imaginer que ces peuples s'étaient déjà laissés déposséder de leurs biens et de leur liberté, qu'ils étaient déjà dominés par des castes sans scrupules craignant davantage ceux qu'ils administraient que des aventuriers étrangers. Il est probable que ces castes utilisèrent ces derniers, qui ne manquaient certes pas d'audace et de combativité, pour asseoir leur domination et régler leurs rivalités, en échange de quelques comptoirs. Elles finirent par en devenir les jouets.

Ces étrangers eux-mêmes ne se faisaient pas de quartiers les uns envers les autres, Portugais contre Hollandais, Français contre Britanniques. Les grands vainqueurs furent naturellement les actionnaires des grandes compagnies, restés prudemment en Europe, et qui surent se servir de la puissance qu'ils accumulaient pour dominer leurs propres peuples, jusqu'à la Guerre Civile Mondiale de 14-45.

« Toi qui es d'ici, en sais-tu plus que moi, Kalinda ? »

« C'est une histoire bien oubliée sur laquelle personne ne rêve ici », me répond-elle. Kalinda va mieux depuis notre départ, mais je continue à m'occuper presque seul de la conduite et de l'entretien du navire. « Dans mes jeunes années, j'ai été plus sensible au rêve d'Orient Rouge de Mao-Tsé-Toung », ajoute-t-elle.

J'observe qu'elle parle au passé. J'imagine qu'elle n'a pourtant pas dû beaucoup changer, et qu'elle pense plutôt à ces millions de communistes massacrés au siècle dernier par les impérialistes. Il est dur d'imaginer ce qu'aurait été le monde aujourd'hui si l'Asie tout entière avait suivi la voie chinoise. Tout n'aurait peut-être pas été si différent au fond. La naissance de la Chine moderne ne se fit pas sans douleurs, et les Pays de l'Asie Pacifique et de l'Océan Indien auraient quand même vécu des jours difficiles. La Chine exerce plus que jamais son tropisme. Elle tend à se faire la force motrice de l'Asie. Elle n'a non plus jamais renoncé à reporter *sine die* la réalisation du socialisme. On se demande à quoi ont servi ces crimes anti-communistes.

– Crois-tu, Kalinda, que le procès des Khmers Rouges les fera oublier ?

– Probablement pas.

Il se pourrait aussi que tout ait été différent. L'humanité déploie souvent plus d'énergie et d'ingéniosité à briser ses rêves qu'à les réaliser.

Cahier trente-sept

Le séminaire de propoétique

Les chameaux

L'imagination associe les chameaux à l'Afrique du Nord et à la Péninsule Arabique, or on n'en trouve pas dans ces pays-là, on y trouve des dromadaires. Les chameaux sont spécifiques à l'Asie, et ils ont deux bosses. Aujourd'hui, on n'en trouve plus guère qu'en Asie Centrale, dans les républiques turkmènes, à l'ouest de la Chine et en Mongolie. Certes, ce territoire est vaste, mais bien peu peuplé, et ça ne fait pas beaucoup de chameaux, même si certains y demeurent à l'état sauvage, voire semi-sauvage.

Il est à noter qu'on trouve beaucoup de chameaux dans les arts et l'architecture Chinoise de la dynastie Han. Il y eut des époques où ces animaux étaient plus présents dans toute l'Asie. Ce sont des bêtes remarquables qui s'adaptent à tous les climats et à tous les reliefs, ne craignant ni le froid, ni les pires chaleurs, circulant dans les dunes comme sur les pistes de montagne grâce à leurs deux doigts épais qui leur évitent de s'enfoncer dans le sable, et qui répartissent suffisamment le poids du corps pour ne pas se blesser la plante des pattes sur les cailloux coupants.

Les chameaux supportent les pires sécheresses mais craignent l'humidité, aussi ne les rencontre-t-on pas en Asie du Sud-Est. Ce sont de moyens coureurs et d'infatigables marcheurs capables de porter des charges considérables.

Je m'intéresse aux chameaux pour de tout autres raisons. Je m'intéresse à leurs mouvements, à leur rythme, et tout particulièrement à celui qu'ils ont donné à la musique et au vers oriental. J'ai déjà évoqué dans mon journal l'importance du pas humain, et celui des chevaux, de leur trot et de leur galop. J'ai aussi parlé des effets divers du moteur à explosion. Je n'avais pas immédiatement pensé aux chameaux. Il y eut un temps où le chameau s'était largement répandu dans l'Asie, et plus largement encore, le rythme qu'il avait donné à la musique, à la danse et à la poésie.

La propoétique

Gardo Sandoc m'a sollicité, sur la recommandation de Cintia et de Djanzo pour intervenir dans un séminaire à Catalga, un séminaire de propoétique. La propoétique est une discipline toute nouvelle qui étudie les soubassements du langage. On aurait pu l'appeler infrapoétique, si le terme n'avait immédiatement paru dépréciatif pour ce qui charpente la parole : le souffle, le mouvement, le son, etc.

On perçoit une relation complexe entre la pensée et l'énonciation. Un célèbre adage affirme que « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ». Son apparente limpidité laisse toutefois pointer la question : comment conçoit-on avant d'énoncer ? On songe alors à inverser la proposition : ce qui s'énonce clairement se conçoit bien. Nous voilà bien avancés.

« Concevoir » doit ici être entendu dans son acception la plus large ; concevoir, mais aussi éprouver, percevoir, ressentir, intuitionner, imaginer... Nous faisons tous l'expérience que nous sommes capables de concevoir clairement, intensément, nettement, sans rien énoncer du tout. Bien souvent aussi nous sommes portés à retourner chercher appui sur ces conceptions ou ces perceptions informulées pour y affûter nos énoncés. Mais sur quoi de pondérable trouvons-nous alors appui ? Nous faisons aussi l'expérience contraire : celle où des mots bien balancés nous font percevoir ce qui nous serait demeuré aveugle sans eux.

C'est donc à partir d'une telle aporie que la propoétique va chercher des réponses dans des couches plus profondes. Qu'on ne se méprenne pas cependant, la propoétique ne va pas se perdre dans le confus des sentiments, des émotions et du vécu. Non, il y a du solide et du rigoureux dans les soubassements du langage, à commencer par la musique.

Dans le train

La musique peut être notée, et même comptée et mesurée de façon extrêmement précise. En matière d'écriture musicale, je ne me situe pas très au-delà de l'illettrisme ; c'est-à-dire que je suis capable de lire une partition mais pas au point d'entendre la musique. Pour ce qui est de l'écriture musicale traditionnelle chinoise, je n'y comprends rien. J'ai pu acquérir quelques notions sur sa modélisation mathématique, extrêmement complexe, et qui n'a cessé de se complexifier et de se perfectionner jusqu'au seuil du dix-septième siècle. Il est malheureusement difficile de se documenter sur ces questions, car elles se situent à la croisée de plusieurs disciplines. Les meilleurs musiciens asiatiques n'utilisent d'ailleurs plus, ni le système traditionnel de notation, ni le complexe outil mathématique sur lequel il reposait.

Je suis plus ignorant encore du système persan. Apparemment, il n'y en a pas, du moins digne de ce nom. J'ai peine à le croire. J'imagine que lorsqu'on répète les mêmes musiques pendant des siècles, on puisse apprendre à les exécuter à l'oreille, mais j'ai plus de doutes pour ce qui est de les composer une première fois. Nous sommes là encore devant la question de la mémoire vive, de la mémoire de travail, du tableau du mathématicien, de la RAM (Random Access Memory). J'ai peine à le croire également dans la mesure où cette vieille tradition que l'on prête aux Grecs d'un enseignement fondé sur la mathématique et la musique, accessoirement sur la gymnastique, fut héritée des Perses.

Après tout, c'est bien possible quand même. Quoi qu'il en soit, si l'on peut composer et jouer à l'oreille, il est toujours loisible de noter après coup, de compter, de mesurer, d'analyser, et cela avec des outils toujours plus fins, notamment grâce aux plus récents moyens de l'électronique et du numérique. On s'aperçoit alors sans peine que ces compositions en apparence spontanées, et peut-être pas seulement en apparence, reposent sur des structures mathématiques extrêmement riches et complexes.

Je monte participer au séminaire à Catalga un après-midi tous les quinze jours. J'y vais en train le matin, je mange avec Gardo Sandoc, et nous intervenons l'après-midi pendant environ trois heures, prolongeables le soir et le lendemain. Je reste la nuit chez lui, et je redescends l'après-midi.

Je saisis ces notes au clavier de mon portable à l'aller. Le compartiment est terriblement secoué, et il est plus commode de taper sur des touches que d'écrire à la plume. Le train cahote et n'avance pas vite, il est d'autant plus lent que le terrain est trempé par les pluies. Qu'importe, j'ai toujours aimé travailler en train, et songer en regardant défiler les paysages.

L'aube trempée

Derrière les vitres du compartiment, le sol est détrempe et la végétation ruisselle. Il ne pleut plus. Monts flottant au-dessus du sol, des brumes blanches s'accrochent aux montagnes et les effacent. L'eau, dit-on, n'a ni saveur ni odeur, mais elle les exalte toutes. Tout ce que l'eau imbibe libère ses senteurs, même ce dont on croirait en être dépourvu : cailloux, objets métalliques, bois morts.

Derrière les vitres du compartiment, les nuages effacent le paysage, le déchirent doucement comme de vieilles affiches à moitié arrachées. Ils le déchirent avec une telle douceur que les cahots du train deviennent un bercement.

L'eau assombrit les substances qu'elle détrempe. Les troncs deviennent noirs, tachés d'à-plats de lumière. Le monde s'est revêtu d'une grise moiteur. Peut-être également à cause de mon sommeil écourté, je bande fortement, sans que rien d'érotique pourtant ne hante mon esprit.

Il faudra que j'interroge le vers indien sur le bercement des trains et le miroitement des matins humides.

Critique de la critique

Il est toujours embarrassant de critiquer quoi que ce soit. Vous avez deux possibilités : soit vous vous placez vous-même au-delà de votre critique. Vous adoptez un point de vue extérieur, neutre, plongeant, sur votre sujet, le point de vue du savant, du chercheur, voire... de Dieu ; soit vous vous mettez au péril de votre propre critique.

Personnellement, même si j'ambitionne la rigueur du chercheur, je ne tiens pas à me mettre hors de portée de ma critique. Si ma critique vaut, elle vaut bien aussi pour moi.

C'est embarrassant. À supposer que vous évitiez alors de tomber dans des épisodes d'autocritique de peu d'intérêt, vous risquez fort de paraître vous donner en modèle.

Quand je critique, par exemple, l'usage qui est fait aujourd'hui de l'internet et du numérique, je ne peux manquer d'éveiller la question : Et moi donc ? Quel usage j'en fais ? Quel rôle ai-je joué dans la domination de ces usages ?... Ces questions ne sont d'ailleurs pas dépourvues de toute pertinence, dans la mesure où mes critiques appellent implicitement des réponses et des solutions. Une critique qui serait purement objective serait simplement stérile.

Il est difficile d'éviter la critique stérile sans tomber dans la posture d'un donneur de leçons. Je n'aurais pourtant que bien peu de leçons à donner. Je tâtonne comme les autres. J'inviterais plutôt à échanger sur nos tâtonnements divers et inégaux.

Quand je critique, par exemple, la stupidité des usages en ligne et la mauvaise conception des outils qui servent à s'y adonner, je ne donne pas de leçons, car je ne doute pas que ceux qui s'y livrent sont aussi bien renseignés que moi sur leur bêtise et leurs limites. Si je refuse certains usages et certains outils, je n'ignore pas non plus que ce ne sont pas des réponses suffisantes, du moins des réponses pleinement satisfaisantes. Nous faisons tous des compromis, et jusqu'à un certain point, et nous n'en perdons pas moins le contrôle, tous autant que nous sommes.

La musique et le vivant

Nous avons visionné un bon nombre de vidéos de danse orientale.

La musique, nous avons tort de l'associer si unilatéralement au son. La musique est moins du son que du mouvement. Elle pourrait aussi bien être silencieuse. Elle pourrait même être figée dans une image ou une architecture, du moment que celles-ci évoqueraient un mouvement.

La musique s'inscrit dans le temps, contrairement, par exemple, à la logique. Si j'énonce une expression logique, je l'énonce évidemment dans un temps, mais son contenu est intemporel.

Une expression musicale n'est que temporelle ; elle n'est que mouvement. Force est de reconnaître que la parole, l'énoncé dans une langue naturelle, est à la croisée de ces deux formes d'expression.

La musique est du mouvement qui n'est ni déterminé, ni porteur de signification. Quand un son est mécaniquement déterminé, on le dit du bruit : bruit d'un moteur, bruit des vagues, bruits de la circulation. Quand du bruit se fait musique, il devient le signe assuré du vivant.

Cependant, encore une fois, il est difficile de distinguer aisément le vivant de l'inerte. Nous les distinguons empiriquement, et par là subjectivement. Nous parlons de la musique des vagues, ou encore de la musique d'un moteur bien réglé.

Quand nous disons ainsi, ne faisons-nous pas déjà une image poétique, prêtant aux vagues ou au moteur, les vertus du vivant ? Et aussi bien quand nous nous plaignons du bruit que fait notre voisin musicien ?

Distinguer le vivant de l'inerte n'est pas toujours commode. Le crépitement d'un feu de bois est-il un bruit, ou une musique ? – car nous avons fait un feu le soir chez Gardo Sandoc. La température fraîchit à la tombée du jour en altitude.

La combustion est-elle un processus chimiquement déterminé, ou bien la flamme est-elle déjà une forme de vie, qui respire et dévore ? C'est bien plutôt cette dernière impression qu'on ressent en la contemplant.

Quoi qu'il en soit, nous entendons une musique dès que nous ne reconnaissons plus dans des sons de simples mouvements mécaniques déterminés causalement, que nous y découvrons le signe perceptible du vivant. La musique n'est que simple manifestation du vivant, qui ne dit encore rien, ne signifie rien, n'a nulle valeur sémantique. Sans elle, sans cette signature de la vie, aucune signification cependant ne pourrait apparaître. Quelle signification pourrait bien naître sans une forme de vie pour l'interpréter ?

Et je ne veux pas seulement dire alors que cette forme de vie interpréterait pour elle-même cette signification, mais plus essentiellement qu'elle se donne comme l'indice qui permet de l'interpréter. C'est pourquoi la manière empirique dont nous percevons le vivant, cette manière subjective, n'est ni une limite ni une faiblesse, puisqu'elle est encore la griffe du vivant.

Oiseaux de mer

Derrière les vitres du compartiment, je guette sous des nuages roses qui se découpent sur le ciel d'un bleu irrésistiblement lumineux, les premiers oiseaux de mer qui signaleront l'approche de Citagol. Les oiseaux de mer ne s'enfoncent pas profondément dans les terres ici. On peut penser que les montagnes se dressent très vite pour leur barrer la route, mais la principale raison est sans doute que les eaux sont demeurées poissonneuses au-dessus des grandes fosses de l'est.

Cahier trente-huit

Kalantan et la langue

Le bruit sourd du marteau en bois

Il n'y a jamais eu de clous dans les navires citangolais. Il n'y en a jamais eu non plus dans les boutres arabes, pas plus que dans toutes les jonques et les sampans de l'Extrême-Orient. Les parties ont toujours été fixées pas des chevilles, ou encore liées par des fibres végétales.

Les clous sont bien pratiques cependant. Il suffit d'ajuster une planche et de les planter sans plus d'effort, sans devoir tailler une cheville et en creuser l'emplacement, mais on n'en trouve aucun sur le Târâgâlâ.

Ici l'on ne fixe pas seulement les pièces à l'aide de chevilles ou de cordages. On utilise aussi des entailles : on découpe aux extrémités des pièces que l'on veut fixer ensemble, des entailles qui s'emboîtent solidement. C'est essentiel avec le bambou qui, creux, ne se prête pas aisément à la pénétration des chevilles.

Aussi entend-on souvent à Kalantan le bruit sourd du marteau en bois.

Les potagers de Kalantan

De chez Kalinda à la mer, la pente est rompue par de nombreux espaliers. On ne les distingue pas de la route, car ils sont noyés dans une épaisse verdure. Les murets doivent souvent être remontés, les fortes pluies les emportent ou les éventrent de loin en loin. Les dégâts ne sont cependant jamais considérables au point d'occuper plus d'une matinée ou deux par saison : juste le nécessaire pour ne pas perdre la main. C'est tout un art de monter solidement un muret de pierres sèches.

Les potagers du voisinage s'étendent sous les ramures d'arbres fruitiers, qu'il est nécessaire de temps en temps de débarrasser des lianes et des plantes grimpantes qui finiraient sinon par les étouffer. À part cela, ces jardins demandent peu d'entretien. Ils s'arrosent quasiment seuls par un réseau de canalisations de bambou qui les parcourt, et qu'on doit bien entretenir lui aussi bien sûr.

De tels jardins font un bon prétexte à échanger des coups de mains entre voisins. Les problèmes auxquels on peut remédier rapidement en retroussant à peine ses manches, font rarement des sujets de querelles. Ils créent même des relations cordiales entre des gens qui ne se seraient probablement pas appréciés sans autre raison.

D'une remarque d'Aristote

Aristote enseignait qu'il existait des animaux sociaux et d'autres qui ne l'étaient pas, et il soutenait que l'homme tenait des deux. C'était une remarque très juste et très profonde qu'il n'a pourtant jamais étayée davantage, bien qu'elle ne soit ni très évidente ni très claire. On imagine qu'elle devait être limpide pour lui, et pour ses élèves aussi, car ce qu'il nous reste de ses ouvrages est constitué de la compilation des notes que ceux-ci prenaient lorsqu'il donnait ses cours en marchant.

Cette double nature de l'homme, à la fois animal social et pas social, on peut dire que les traditions abrahamiques l'ont mise en scène superbement et tragiquement. Curieusement, ce ne sont pas les institutions ni les écoles issues de ces traditions qui semblent le mieux renseignées sur ces

questions. Les héritiers déclarés d'Abraham paraissent au contraire considérer leurs enseignements et leurs cultes comme des liants sociaux.

Ziad m'écoute attentivement, davantage que Djanzo qui se sent moins concerné. C'est finalement Kalinda qui réagit la première.

« C'est une remarque importante qu'Aristote avait faite là, et que tu relèves à ton tour, mais il me semble que ce que tu dis des traditions monothéistes ne concerne pas moins les autres. »

« Je crois, reprend Ziad, que notre ami songe moins aux religions à travers son commentaire, qu'à l'économie politiques, et notamment aux doctrines qui s'énoncent bruyamment ces temps-ci. Ne nous a-t-il pas dit que c'était dans ses *Politiques* qu'Aristote faisait cette remarque. Les doctrines politiques de notre temps sont sujettes à une remarquable cécité pour la part non sociale de l'homme. Cette part est pourtant la plus riche et la plus fertile, et celle qu'il est au fond le plus bénéfique de partager. »

La conquête de l'inhumain

« Pourrais-tu être moins sibyllin qu'Aristote ? » lui demande Kalinda.

« On pourrait penser que ce qu'il existe de meilleur dans la part sociale de l'homme, ce qu'on peut appeler la culture, la civilisation, la vie intellectuelle et spirituelle, la littérature, les arts et les sciences, tiendrait d'abord à une sorte de miracle de la mise en partage d'une part la plus sauvage de chacun. »

Cette réponse me fait penser à mes conversations avec Djanzo cet été sur les hauts plateaux, notamment sur le thème des buissons taillés. Peut-être y songe-t-il aussi quand il intervient à son tour.

« Oui, c'est ce qu'on pourrait dire du langage notamment. On pourrait croire à première vue qu'il sert à communiquer, mais en observant mieux son fonctionnement réel, il nous servirait plutôt à affûter et à fixer nos propres pensées les plus intimes et les plus personnelles. Pour y parvenir, nous avons besoin de paroles, nous avons besoin de parler, d'échanger des paroles et de forger ensemble une langue. C'est donc plutôt l'inverse. Nous communiquons pour entretenir et parfaire notre sens de la parole, et par la parole nous cherchons surtout à conquérir l'inhumain. »

« Oui, l'inhumain », répond-il à Kalinda, « le monde, la nature, appelle-le comme tu voudras. Si nous voyons clairement en nous quand nous parlons comme nous sommes en train de le faire en ce moment, nous sommes moins soucieux de nous comprendre les uns les autres, que chacun d'entre nous ne l'est d'éclaircir son entendement. Si les autres me comprennent, tant mieux ; s'ils ne me comprennent pas, j'en serai un peu peiné, mais pas autant que si j'avais échoué à cerner ma propre pensée. La compréhension de nos interlocuteurs est au mieux une validation. Elle me prouve que mes énoncés sont valides, mais l'incompréhension ne prouverait pas le contraire. »

« Ceci me semble bien solipsiste », relève Kalinda.

« Pas à moi », la contredis-je. « C'est quand j'entends quelqu'un ainsi, que je le comprends ou non, que je fais la meilleure expérience de l'altérité. D'ailleurs, nous comprenons bien rarement nos propres énoncés, et à plus forte raison ceux de nos interlocuteurs, sans une certaine rumination. »

Les oiseaux chantent la fin de la pluie, et des nuées d'insectes nous accompagnent. Nous descendons la route qui conduit de la maison de Kalinda jusqu'au bord de mer, bavardant en marchant comme des péripatéticiens.

L'étroite route, dont la terre battue est encore humide, serpente parmi les jardins, bordée de barrières de bambous.

Un merveilleux kôan

« J'ai appris que la terre était ronde comme un ballon d'enfant. » Ce sont, telles que je m'en souviens, les paroles d'une vieille chanson de Dario Moreno. Elles m'ont frappé dès que je les ai entendues, je veux dire vraiment entendues. Je ne leur avais pas prêté attention au début, j'étais petit. Je ne les ai entendues que plus tard, nettement plus tard, et j'en ai été saisi.

Je ne sais pas qui a écrit cette chanson, mais il est très fort. Il est très fort, mais j'imagine qu'il n'a pas dû travailler beaucoup ; les paroles ont dû lui sauter au cou avant même qu'il ne les comprenne lui aussi.

Tout est dans le contraste entre une connaissance qui renvoie, par exemple, au système galiléen et à la fertile mais complexe mécanique qu'il soutient, et à l'évidente simplicité de la balle d'enfant ; contraste immédiatement dépassé par sa seule intuition. N'est-ce pas un merveilleux kôan ?

C'est en effet un merveilleux kôan, a approuvé Cintia venue passer quelques jours à Citagol.

Le monde approximatif

Le monde physique paraît obéir à des lois extrêmement rigoureuses et précises, mais ce n'est pas exactement le cas. Ou plutôt, il y a tellement de lois en action dans le moindre événement, qu'aucune ne le régie sans partage. Le monde en devient alors étrangement approximatif.

Prenons, par exemple, la loi de la chute des corps. Selon elle, la chute est déterminée par la gravité. Dans ce cas, une plume devrait tomber de la même façon et à la même vitesse qu'une boule de pétanque. C'est bien ce qu'elle ferait si n'intervenait pas la résistance de l'air. Pour autant, le système ptoléméen rendait mieux compte des faits, en plaçant cette force dans un *impetus*, propriété de l'objet chutant, mais il se rendait alors aveugle à la force de gravitation, bien réelle elle aussi, et parfaitement observable avec un peu plus d'imagination et d'ingéniosité.

L'eau bout à cent degrés, dit-on aussi. C'est à voir, elle ne bout pas à cent degrés sur tous les points de la planète. Les variations de la densité font varier son point d'ébullition.

Ce n'est pas la complexité des lois de la physique prises une à une qui nous pose problème, car elles ne sont pas en réalité si complexes ; c'est la complexité de leurs interactions. Nos constructions technologiques exigent la plus grande précision, et nous devons la forcer, à travers la construction de nos dispositifs et de nos machines, contre toutes les interactions de ces lois. Alors on en vient à se poser une question : l'exactitude de ces lois est-elle une donnée fondamentale de l'univers, ou bien le produit d'un tel effort ?

Kalinda pose parfois des questions d'une étonnante profondeur, surtout sur ce sujet qui semble lui tenir à cœur depuis longtemps.

Tagalbi Yadong

Qu'est-ce qui peut bien faire que la revue de Gardo Sandoc, *Tagalbi Yadong*, ne se résume pas à un ramassis de textes épars ? Il existe bien d'autres revues qui publient tout ensemble des textes divers, sans liens toujours bien évidents entre eux. Pourquoi est-ce que je n'y ressens pas souvent l'impression semblable d'un enrichissement réciproque par la diversité des formes, des styles et même des langues ?

Gardo Sandoc publie pourtant aussi dans la revue qu'il dirige des textes sans grand intérêt évident, voire médiocres. Serait-ce leur assemblage, leur ordre thématique, qui en affinerait la lecture ? Non, ils ne me paraissent obéir à aucune thématique ni aucun agencement particulier. Pourtant ils s'enchaînent bien.

J'aime lire une revue du début à la fin, peut-être en sautant des textes, en en sautant beaucoup éventuellement, surtout dans celle-ci où tant sont dans des langues que j'ignore, mais en suivant quand même l'ordre de leur succession.

Peut-être n'est-ce que ma lecture qui fait la différence. Peut-être est-ce seulement moi qui perçois la revue ainsi ; et je la percevrais autrement si elle m'était arrivée entre les mains d'une autre façon. Un texte, au fond, est comme une partition, qui peut donner des musiques bien différentes selon qui l'interprète. Lire un texte, c'est l'interpréter, l'interpréter dans une acception toute musicale.

Peut-être est-ce aussi les textes de présentation qui produisent cet effet, et encore le subtil mélange de quelques articles critiques, de quelques courts essais qui se faufilent parmi les écrits de création, et dont souvent la distinction s'estompe quelque peu. Oui, il y a à l'évidence une façon de revivifier un regard en passant d'un texte à l'autre, une façon d'en parfaire l'éclairage à travers leur succession, mais qui paraît pourtant entièrement improvisée, et qui l'est probablement.

Présentation du numéro

La notion de sciences humaine est ambiguë, et pour tout dire suspecte. On perçoit mal ce que des mots ou des règles de syntaxe auraient d'humain qu'une pince ou un marteau n'auraient pas. Force est de reconnaître que le monde moderne a pris la peine d'accorder une importance démesurée à d'infimes détails pour ce qui se travaille avec des pinces et des marteaux, mais qu'il n'en a jamais jugé digne les actes de langage.

La modernité l'a peut-être fait cependant, en un sens, pour ce qui concerne les langages mathématiques : des langages très formels et symboliques. Elle s'est moins préoccupée de la langue, celle qui se parle, si ce n'est à de rares exceptions, et qui, parce qu'elles étaient des exceptions, n'ont rien donné encore de bien fertile. Aussi nous ne savons pas où nous aurions conduits de tels efforts s'ils avaient été soutenus.

Il serait pourtant bien difficile de dire quoi que ce soit de ces langages mathématiques, de les expliquer et d'en tirer la moindre conclusion, sans utiliser la parole ; et surtout sans utiliser une parole qui soit bien proche alors des exigences littéraires et poétiques.

Voilà ce qu'écrivait Gardo Sandoc dans la présentation de sa dernière livraison de *Tagalbi Yadong*.

Cahier trente-neuf

Vu d'ici

Le monde tangible

L'ordre présent du monde civilisé est entré dans une phase accélérée de rupture avec le réel. La place qu'y tient l'argent en est déjà le plus visible symptôme. De mesure de la valeur marchande, il est passé à celle de toute chose, puis il s'est enfin mis à tenir lieu de réalité ultime, dont les choses elles-mêmes ne seraient plus que les supports, ou encore les symboles, conçues et manufacturées pour le devenir.

Mais cet exemple est peut-être trop gros, trop grossier et trop abstrait à la fois, pour saisir de quoi il est question. On le percevrait mieux peut-être dans des détails plus insignifiants de prime abord. L'heure, par exemple : il est compréhensible que tous les horaires d'un territoire soient ramenés à celui du fuseau horaire, plutôt que de devoir se conformer à ceux, absolument locaux, que donnaient les cadrans solaires. Il serait sinon bien difficile de prendre un train ou seulement de capter les programmes des radios.

Une demi-heure d'écart pour se synchroniser à l'échelle d'une nation, ce n'est pas grand-chose, et même si l'on étend un peu les limites des fuseaux pour respecter l'unité territoriale. Pour autant, on ne devrait quand même pas exagérer. En France, les Basques et les Bretons parviennent à avoir en été, un décalage de deux heures-et-demie sur l'heure réelle, sur l'heure que donneraient les cadrans solaires. L'Espagne est réglée sur l'heure allemande. C'est bien faire fi du monde tangible. Midi, c'est quand le soleil est à son zénith. Six heures c'est l'heure moyenne de son lever, et dix-huit heures, de son coucher. On n'y changera rien, le monde réel existe.

En France toujours, on a coutume de planter du blé dans des soucoupes à l'approche de Noël. Il est dit qu'on doit le planter le quatre décembre. Pourquoi le quatre ? Qui en a décidé ? En principe, on devrait le planter le jour de l'année où le soleil se couche le plus tôt, et ce serait alors plutôt autour du dix. C'est ainsi : le soleil se couche le plus tôt à ce moment-là, puis, très lentement, il se met à passer sous l'horizon toujours plus tard, pendant qu'au matin, il continue à se lever toujours moins tôt pendant encore une vingtaine de jours. C'est très facile à vérifier.

De tels rites se sont fixés sur ces moments du monde physique. Quel sens y a-t-il alors à les poursuivre à contre-temps. Certes les Chrétiens ont voulu les associer à la naissance de Jésus, ou les Romains aux mystères de Saturne, ou encore les Perses à la lutte entre Ahura Mazdâ et Ahriman. Soit : justement, ils les associaient. Que reste-t-il alors si l'on abandonne un côté, et finalement les deux ?

J'ai pris ces seuls exemples, à première vue sans rapport entre eux, mais si l'on se met à en chercher, on en trouve partout : partout un décalage complet avec le monde concret. Qu'on ne cherche pas plus loin les raisons de l'incapacité à résoudre la moindre crise, ou simplement le moindre problème.

Qu'on ne cherche pas plus loin non plus les raisons pour lesquelles les peuples sembleraient désirer des pouvoirs forts ces temps-ci. Ils ne rêvent pas vraiment, bien sûr, de pouvoirs autocratiques ; ils rêvent au contraire de pouvoirs qui seraient capables d'affronter la réalité, et de prendre des mesures concrètes et efficaces sur les choses du monde, ils rêvent plutôt ainsi à leur

propre pouvoir. Naturellement, on en rêve tout en demeurant la plupart du temps quelque peu halluciné par cet état de rupture plus ou moins grave avec le monde tangible.

Il n'y a pas une civilisation occidentale

Il n'y a pas une civilisation occidentale. Il y en a au moins trois, trois successives.

Il y eut d'abord la civilisation gréco-latine. Elle a façonné l'occident, mais elle n'a jamais été cantonnée seulement dans l'Europe occidentale. Elle était tout autant moyen-orientale et africaine. Si elle a plus marqué l'Europe de son empreinte, c'est parce qu'elle a trouvé là un monde sauvage, et surtout sans-doute, parce qu'elle l'a envahi sauvagement. Ce n'était pas le cas au Moyen-Orient et en Afrique, où les Grecs et les Romains ont trouvé des civilisations plus riches qu'eux d'une longue histoire.

Il y eut ensuite l'Occident Chrétien. Même si cette civilisation occidentale chrétienne a surgi comme un prolongement de l'Empire romain, au point qu'on ne saurait dater bien précisément le début de l'une et la fin de l'autre, nul ne saurait les confondre. Même un complet étranger sentirait intuitivement, malgré la langue latine qu'elles partageaient, qu'elles sont deux civilisations bien différentes.

Il y eut enfin l'Occident Moderne, qui prolongea lui aussi l'Occident Chrétien sans qu'on sache définir quand l'un aurait commencé et quand aurait fini l'autre. Cette modernité occidentale a dès le début cherché furieusement à se mondialiser, elle est née de la navigation hauturière, alors que l'Occident Chrétien ne songeait qu'à se fortifier derrière ses murs, ou à forcer le blocus que lui imposaient les Maures et les Turcs. Ces deux civilisations, quoique enchâssées elles aussi l'une dans l'autre, paraissent pourtant étrangères.

Nous avons trois civilisations successives profondément différentes : celles des aqueducs et des colisées ; celles des cathédrales et des hautes tours crénelées ; celles des fabriques et des chantiers. Elles demeurent présentes sur les mêmes lieux, par leurs constructions immenses, restaurées ou en ruines, qui se côtoient comme de grands squelettes. Et nul ne sait bien quelle attitude prendre en face de leur succession, y cherchant surtout une unité, et même le sens énigmatique d'une évolution.

Mes amis aussi aiment m'interroger sur le monde d'où je viens.

Remarques de mes amis

« Notez bien qu'on pourrait trouver des ruptures équivalentes dans la civilisation chinoise », relève Kalinda. « Pourtant nous la percevons la même, des Trois Augustes et des Cinq Empereurs jusqu'à la Chine Nouvelle. La Chine a muté profondément depuis l'antiquité, parfois radicalement. Elle a connu des insurrections et des destructions, elle a été envahie, occupée. Le dernier siècle en est un exemple. On n'y a jamais pour autant jugé nécessaire d'effacer les ébauches antérieures, sauf peut-être au cours de la première dynastie. Le règne de [Qin Shihuangdi](#) semble avoir fait fonction de vaccin définitif. La Chine est devenue ensuite une civilisation souple, quasi-fluide, et qui offre une excellente résistance aux chocs. Le dernier siècle en est aussi un exemple. Elle est aujourd'hui la plus ancienne civilisation qui soit encore debout, et elle a été, pendant le plus clair de son histoire, le premier foyer de culture au monde. »

« Ceci dit, une civilisation n'est pas essentiellement quelque-chose à quoi un homme appartiendrait et qu'il constituerait avec les autres », ajoute Djanzo. « Une civilisation est plutôt quelque-chose qui lui appartient et le constitue ; sa propriété en somme, qui l'aide à participer de l'humanité tout entière. »

« Tu me donnes parfois l'impression de déprécier la civilisation occidentale moderne quand tu forces le trait », me confie Ziad. « Personnellement, je ne trouve pas qu'elle serait une propriété mal choisie pour participer de l'humanité tout entière, si je reprends l'expression de notre ami Djanzo.

Les occidentaux me donnent plus que quiconque l'impression d'en douter, et le plus souvent pas seulement, comme toi, pour forcer le trait. »

Les onces de Citangol

Parler de fonction induit toujours une touche de finalisme. On peut dire, par exemple, que l'agressivité des mâles dans certaines espèces, qui se combattent violemment pour accéder aux femelles, exerce une fonction de sélection. Oui, mais si les mâles s'agressent, ils doivent ressentir une agressivité envers leurs pairs, une jalousie, une pulsion dominatrice. J'exclue carrément qu'ils ressentent un souci de sélection pour leur espèce.

On ne devrait entendre par le mot de fonction rien de plus que l'idée que ça fonctionne. L'agressivité entre les mâles fonctionne comme un instrument de sélection. Mais une sélection de quoi ? Des capacités agressives ? Rien ne nous dit que cette sélection serait favorable à l'espèce, aiderait, par exemple, ces mâles agressifs à mieux se protéger des prédateurs.

Il est vrai que les pulsions solitaires de la plupart des félins, leur nature asociale, les empêchent de se regrouper sur des territoires dont ils épuiserait les ressources en gibier. Dans ce cas, soit on dit que les félins conçoivent pourquoi ils se comportent ainsi, et se montrent alors plus avisés que les hommes eux-mêmes en ne détruisant pas leur ressource, soit l'on admet que ça fonctionne sans qu'aucun félin n'ait rien imaginé, comme ça aurait pu ne pas fonctionner, ou fonctionner autrement, sans nécessairement les détruire.

On trouve de gros félins sur l'île de Citangol, ce sont des cousins des panthères. Ils sont probablement venus à l'époque où les archipels actuels de l'Asie étaient encore reliés par des terres au continent. Comme la plupart des espèces qui habitent des îles, ils sont devenus plus petits que leurs ancêtres.

L'espèce est une proche parente de l'once, *Panthera uncia*, appelée encore panthère des neiges, tigre des neiges, *Snow leopard* ou irbis, descendue des massifs himalayens à l'époque glaciaire. À moins que ce ne soit l'inverse, que leurs ancêtres communs soient plus probablement montés vers les cimes lors du réchauffement, pendant que d'autres se seraient laissé bloquer sur des îles par la montée des eaux.

Les onces sont solitaires, mais elles communiquent entre elle, et sur de grandes distances. Les chercheurs l'affirment. Comment font-elles ? Elles ont un complexe jeu de cris qui résonne très loin dans les montagnes. Elles produisent des sons diversement modulés qui constituent un véritable vocabulaire. Elles laissent aussi des traces de griffures sur des troncs..., mais elles ne se voient jamais, sauf pour copuler, et ne demeurent alors pas longtemps en couple.

Cependant elles communiquent. Pour se dire quoi ? Prendre des nouvelles ? Échanger des pensées ? Ce qui est certain, c'est que les onces sont solitaires, mais qu'elles ne sont pas indifférentes entre elles.

Search for Terrestrial Intelligence

« L'existence de formes de vies extraterrestres intelligentes parmi les milliers de milliards de galaxies qui dansent dans l'Univers ne fait aucun doute. La rencontre avec l'une d'elles n'est qu'une question de temps. SETI (*Search for Extraterrestrial Intelligence*) les recherche depuis seulement un demi-siècle. Cependant, la question cruciale aujourd'hui est de savoir si nous aurons le temps d'établir le contact étant données les multiples menaces que l'humanité fait peser sur elle-même. Il semble donc urgent de lancer un programme complémentaire de SETI qui pourrait s'appeler **STI** (*Search for Terrestrial Intelligence*). » Voilà ce qu'écrivait, non sans une pointe de malice, Olivier Auber ces jours-ci dans le numéro 11 de la revue Cube.

L'article aborde un problème troublant : comment se fait-il que des hommes intelligents, voire très intelligents, interagissent ensemble à travers des réseaux de manière stupide et suicidaire ? Il analyse ensuite les différentes formes d'organisation en réseaux dans lesquels les hommes accomplissent et organisent leur activité, dont la plupart pourraient conduire plus ou moins brutalement vers une chute dans la stupidité, et il envisage des moyens d'y remédier. Il inaugure ainsi l'ébauche d'une étude scientifique de la connerie, et de ses rapports historiques et expérimentaux aux techniques et aux modélisations du savoir.

Le passage suivant a tout particulièrement retenu mon attention : « En particulier, il n'existe aucun modèle permettant de prédire la dynamique d'un réseau dans lequel tous les agents tentent de prédire les prédictions de tous les autres. Par exemple, personne ne dispose d'un Grand Modèle permettant de prévoir à coup sûr l'évolution des marchés financiers dans lequel tous les acteurs agissent à l'aide de leurs propres modèles prédictifs. »

Cette remarque m'a immédiatement rappelé [ce que disait Kalinda](#) à propos du caractère approximatif du monde réel. Elle disait que notre problème est moins la complexité des lois de la physique que celle de leurs interactions dans le moindre événement ; et que nos principaux exploits techniques consistent d'abord à isoler les éléments de nos dispositifs d'une telle profusion. Or le principe même des systèmes prédictifs fait qu'ils ont besoin que tous les agents agissent de façon prédictibles, ou bien n'agissent pas. Il suppose que dans leurs actions en réseaux les hommes se comportent comme les pièces d'un dispositif mécanique.

Un souci de prédictibilité des comportements humains conduira donc, d'une façon très prédictible, à employer tous les moyens pour que les membres qui interagissent en réseau, se comportent d'une façon elle aussi prédictible, ou bien soient empêchés d'agir. Et si tous les participants au réseau éprouvent le besoin d'une meilleure prédictibilité pour prendre des décisions, il est probable que chacun, à son niveau, se comportera de manière à ramener les possibilités d'analyse et d'actions des autres à des réactions prévisibles, ou à les réduire à l'impuissance.

Katankir ne chercherait probablement pas plus loin les raisons d'une diminution progressive du volume crânien de l'espèce.

Cahier quarante

Choses vues et entendues

Les perruches de Citangol

On trouve dans toutes les îles de Citangol une sorte de grosses perruches vertes, qui ne mesurent pas moins de quarante centimètres de la tête à la queue ; j'en ai déjà parlé. Elles émettent souvent, notamment quand elles volent en groupe, de curieux cris, difficilement descriptibles, qui ressemblent un peu au son aiguë d'un archet glissé vivement entre les cordes d'un erhu. Elles chantent aussi. Elles chantent et elles apprécient la musique des autres.

Souvent, lorsque Kalinda joue du kambo fenêtres ouvertes, ou lorsqu'elle place son instrument sur la terrasse, les grosses perruches lui répondent. Il suffit d'émettre quelques accords et une perruche renvoie les siens.

On pourrait ne jamais s'en apercevoir, car l'oiseau attend généralement le silence pour chanter à son tour. Même entre eux, ils évitent de s'interrompre avant de s'être entendus. Ils attendent généralement que tombe le silence, et même un peu plus quelquefois, semblant considérer le silence qui suit comme du chant encore.

L'événement n'a rien de très exceptionnel. Il n'est pas rare que des animaux répondent à la musique ou au chant des humains, mais Kalinda pousse plus loin l'expérience. En effet, les perruches n'imitent pas les sons qu'elles entendent, comme le feraient des perroquets, une espèce pourtant très proche ; elles improvisent entièrement à partir de ce qu'elles ont entendu, et Kalinda improvise à son tour sur leurs improvisations.

« Tu vois, m'explique-t-elle, c'est la preuve que leurs trilles n'ont pas de contenus sémantiques articulés par les règles d'un langage. Si ces perruches utilisaient une langue quand elles échangent avec moi, comme je l'ignorerais, il nous serait impossible de nous répondre ; or nous nous répondons. Nous nous répondons, et, d'une certaine façon, nous nous comprenons très bien. »

Kalinda note parfois quelques mesures que lui renvoient les oiseaux, et elle les intègre sans scrupule à ses propres compositions.

Par de-là le vrai et le faux

J'observe que Kalinda vit sincèrement sa « foi », dans ses divers aspects, rituels, spirituels, initiatiques... Je ne vois chez elle aucun arrangement, aucune hypocrisie, aucune dérobade..., et elle est pourtant, sans davantage de partage, une femme du monde contemporain, de la mondiale contemporanéité. Comment est-ce possible ?

Il est vrai que je suis moi-même un occidental capable de lire Montaigne, ou Locke dans le texte, et de me référer à ceux de Sénèque ou de Paul. Pour autant, même des philosophes dont je fais grand cas sont loin de me convaincre dans leurs dimensions, disons, spirituelles.

J'ai déjà dit ce que je pensais des pirouettes de Descartes, sur son Dieu et les mathématiques. Je ne suis pas davantage convaincu par Berkeley qui a besoin de Dieu pour justifier que la fenêtre de sa chambre continue à exister quand il en est sorti. Je comprends la question qu'ils tentaient, et se satisfaisaient même l'un et l'autre, de résoudre ainsi. Je comprends qu'il y ait du sens à la poser : Qu'est-ce qui me prouve que ce que je prends pour le monde ne soit pas une hallucination de mes sens ou un dérèglement de ma raison ? Je comprends même en quoi leurs réponses témoignent

d'une expérience de l'esprit qui est la pierre de touche de leur système, ou plutôt devrais-je dire de leur méthode.

Pourtant, et c'est au fond curieux, si j'adopte pour une large part celle-ci, je ne partage pas leur expérience. Je m'appuie sur une tout autre. Comment est-ce possible ?

Comment peut-on adopter de telles doctrine en partie, sans les accepter entières ? Je n'en sais rien. Je peux toujours me dire qu'on arriverait peut-être ici aux limites au-delà desquelles la parole ne sait plus rendre compte d'une expérience. Au fond nous énoncerions peut-être différemment ce qui pourrait bien être identique, comme il arrive aussi que ce soit l'inverse.

Il ne me semble pourtant pas que Kalinda rencontre de telles limites entre ses traditions et ses expériences présentes, ni non plus Ziad ou Djanzo, pour parler de ceux que j'ai le mieux connus ici, et qui s'appuient sur des traditions différentes. Comment peut-on épouser des doctrines au détail ? Mais comment pourrait-on aussi bien les adopter entières, quand on sait par quels arrangements elles se sont imposées.

J'imagine mal Djanzo revendiquer l'enseignement de Houei-Nêng, le Eno des Japonais, tout en m'avouant qu'il tient l'arbre de Bodhi pour une pirouette ; ou Ziad, faire une remarque semblable à propos d'Ibn Arabi. Il est vrai que Houei-Nêng avait fait une réponse, dénotant une attitude comparable, à ce poème de Jinshu :

*Notre corps est comme l'arbre de Bodhi,
L'esprit est comme le miroir précieux,
Aussi devons-nous chaque jour l'épousseter.*

Houei-Nêng lui avait répondu par cet autre tercet :

*Le miroir précieux n'a pas de forme,
Tout est rien, tout est vide ;
Où la poussière se déposerait ?*

Quant à Ibn Arabi, sa subtile ampleur dit bien plus du réel que Berkeley, se plaçant immédiatement au-delà du vrai et du faux.

Naturellement, je continue à penser que leurs respectifs enseignements n'ont rien de réductibles les uns aux autres ; seul peut-être un frisson de vertige et de plaisir devant les saveurs de l'existence. Voilà probablement ce qui est commun dans les œuvres des hommes : l'homme lui-même.

« J'aime ce que tu dis, m'a répondu Cintia qui est revenue passer quelques jours encore à Citangol, tu devrais le noter. »

Un documentaire sur la civilisation gréco-latine

J'ai regardé sur la chaîne locale un fort intéressant documentaire sur la civilisation gréco-latine (j'avais mis les sous-titres en anglais). Il permettait de comprendre, en moins de soixante minutes, ce qui m'avait demandé presque autant d'années pour commencer à le percevoir à peu près clairement, alors que je n'avais cessé d'être nourri à la culture gréco-latine depuis l'école communale.

On doit d'abord comprendre que depuis le néolithique supérieur, l'ordre antique était basé sur des cités, des villes qui n'auraient été aujourd'hui que des bourgs. Rome était une cité-république, qui fédéra les autres du Latium, une petite région du centre de l'Italie. Cette fédération ne cessa ensuite de s'élargir en un immense empire.

L'Empire Romain était principalement une alliance militaire. *Emperator* désignait en latin un titre correspondant à commandant en chef. Jules César était empereur des Gaules avant de réaliser

son coup-d'état contre le sénat, c'est-à-dire qu'il commandait les forces de cette immense région militaire, qui n'étaient pas constituées seulement de légions romaine, et dont la flotte était grecque.

Précisément, pour comprendre Rome, on doit comprendre la Grèce. Le monde grec était originellement réparti entre l'ouest et l'est de la mer Égée. Quand les Mèdes en conquièrent la rive orientale, les Grecs s'enfuirent vers l'occident, et fondèrent de nouvelles cités. La Grèce d'Orient donna alors naissance à une Grèce d'Extrême-Occident, entre la Sicile et l'Hispanie. Sans cette Grèce du Nord-Ouest de la Méditerranée, jamais Rome n'aurait pu créer son empire. Dès leur rencontre, les deux peuples ne cessèrent de se porter secours. Ils se mirent à vivre en symbiose, et les deux langues, le grec et le latin, devinrent complémentaires.

Avant même que ce monde du Nord-Ouest de la Méditerranée ne prit son essor, les Grecs reconquirent la Perse, tout le Moyen-Orient et l'Asie Centrale, et l'on doit ici d'abord comprendre : la langue grecque. Moins de trois siècles plus tard, l'ouest méditerranéen et l'orient hellénistique étaient prêts à fusionner. C'est à cette époque que Jules César fit son coup-d'état, plaçant l'Empire au-dessus de la cité, et qu'apparut le Christianisme.

En 320, l'Empereur Constantin fit de l'Empire une théocratie chrétienne et déplaça la capitale à Constantinople, soit un siècle et demie avant que Rome ne tombât (476), et bien longtemps avant que les Francs ne reconstituassent un Saint Empire Chrétien d'Occident (700). Constantinople fut prise en 1452 par les Ottomans, mettant définitivement fin à l'Empire Romain. Entre temps, le Pape de Rome d'un côté, et les quatre patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople, s'étaient mutuellement excommuniés en 1054.

Il est à noter que le mot allemand *Kaiser*, et russe *tzar*, sont des translittérations de César, et que l'empire germanique, et russe, ne tombèrent qu'en 1917. Ce n'était plus alors que référence emphatique à un passé bien révolu.

Il ne manque pas de sel que j'apprenne tout cela ici. Quoi qu'on observe, la position d'où l'on regarde a toujours son importance.

Vaincre la pesanteur

Alors les dinosaures avaient des plumes. On s'en doutait depuis longtemps. Il a suffi qu'on décide de tracer une nouvelle voie ferrée en direction de Shenyang dans le nord de la Chine, pour en obtenir la certitude. On a trouvé des quantités de fossile d'animaux saisis sur le vif par des retombées de cendres volcaniques, comme à Pompéi en somme, et l'on y a distingué nettement les plumes sur différentes espèces.

Pourquoi les dinosaures avaient-ils des plumes plutôt que des écailles ou des poils ? La première raison qui m'est apparue comme une évidence est qu'ils étaient gros. En effet, en fonction de la densité du milieu où ils vivent, la taille des êtres vivants est limitée dans les deux sens par leur physiologie. Par exemple, un arthropode ne saurait être plus gros qu'un minuscule vertébré pour que son squelette externe de chitine supporte son poids, et que ses muscles puissent le mouvoir ; comme un vertébré ne saurait être plus petit qu'un gros insecte. Dans l'autre sens, un vertébré sur terre ne pourrait pas non plus excéder de beaucoup la taille d'un éléphant, ou d'une baleine dans l'eau.

La physiologie limite donc la taille, mais les dinosaures étaient plus gros que des éléphants, bien plus gros. Ils étaient trop gros pour être portés par leur squelette, même si l'on tient compte d'une plus forte densité de l'atmosphère pendant le jurassique. Les dinosaures devaient donc être allégés.

Leur morphologie s'était structurée de manière à peser le moins possible, densité et formes du squelette et des organes internes, et plumes, moins pesantes et aussi chaudes qu'une toison de poils.

Les espèces de petite taille devaient donc être particulièrement légères et capables de faire de grands sauts, de bondir dans les arbres et d'en sauter, de planer, et enfin de voler.

Les dinosaures s'étaient constitués de manière à évoluer naturellement vers l'oiseau. Ils avaient déjà évolué, alors même qu'ils ne faisaient que marcher sur le sol, de manière à vaincre la pesanteur.

– Comment sais-tu tout cela ? ai-je demandé, amusé, à Katankir.

– Pour les fossiles découverts en Chine, je l'ai lu dans le journal. Pour le reste, c'est une affaire d'observation et de logique.

Ainsi parlait Kalinda

« Le concept de liberté prend un sens différent selon qu'on l'associe à celui de devoir ou à celui d'envie ; et plus encore à celui de déterminisme causal. » C'est ainsi que Kalinda a commencé son sermon au temple de Kalantan. J'ai eu l'honneur, ce lundi, d'y être invité et de l'entendre. Bien sûr, elle ne l'a pas dit en français, ni même en anglais. Elle m'avait traduit son texte et nous en avons un peu parlé ensemble avant. On ne dit pas non plus sermon, chez elle. Elle dit « sujet de méditation ». J'en ai retranscrit l'essentiel :

« Le concept de liberté », disait donc Kalinda, « prend un sens différent selon qu'on l'associe à celui de devoir ou à celui d'envie ; et plus encore à celui de déterminisme causal. Historiquement, depuis les antiques civilisations traditionnelles jusqu'au Communisme du vingtième siècle, le concept de liberté est chevillé à celui de devoir. La clé de tous les paradoxes idéologiques de l'époque que nous vivons découle de l'avoir associé à celui d'envies. On trouve naturellement des corrélations entre désir et devoir, celle notamment de l'évolution de l'enfant à l'adulte. L'enfant est à la merci de toutes ses envies : il voit un cheval à bascule, il veut faire du cheval à bascule ; il voit une tarte aux fraises, il oublie le cheval à bascule et désire la tarte. La jeunesse est l'âge de la volonté, où l'on a appris ce que l'on voulait, et où l'on est prêt à s'imposer des efforts, des sacrifices et des risques pour l'obtenir. En murissant encore, l'âme fait de cette volonté son devoir. »

« Un monde de consommation improductive a besoin d'hommes infantiles ne sachant résister à aucune envie. Une telle société sera sociale dans le sens où elle s'évertuera de « protéger » chacun des excès où le conduirait la dictature de ses envies. La liberté y sera celle que l'on accorde à des enfants : satisfaire leurs caprices autant qu'on peut assurer leur sécurité. Aucun homme n'a sans doute envie d'être libre dans un bac à sable, mais s'il s'y refuse, il ne devrait pas alors penser jeter la liberté avec l'eau du bain, car ce serait au contraire la logique ultime d'une société de consommation. »

« Les constitutions révolutionnaires du dix-huitième siècle furent plutôt fondées sur le principe de devoir, au point d'y inscrire un « devoir d'insurrection » si celui de liberté était menacé. J'admets qu'on puisse y lire une aporie ; le devoir a cependant une puissance réelle contre la contrainte. »

« Mais, ne l'oubliez pas mes frères, le devoir n'est pas tout. Il ne conserve plus guère de puissance quand il doit se confronter à la nécessité. Affronter la nécessité demande plus d'intelligence et de souplesse. Le désir et le plaisir savent mieux s'en jouer, bien qu'ils soient plutôt impuissants face à la contrainte. Ne laissons pas domestiquer le plaisir, mes frères. »

Ainsi parlait Kalinda.

Mode d'emploi

Si, alors

Tout ce que j'avance dans cet ouvrage est livré sans garantie. Je n'ai pas vérifié tout ce que j'ai dit, je n'ai probablement pas tout compris de ce dont je parle, je me suis certainement trompé en répétant ou en recopiant, j'ai dû parfois mal interpréter ce que je voyais ou entendais, et j'ai laissé libre cours à mon imagination. En cela, cet ouvrage n'a rien de si différent des autres, et il mérite à peine un tel avertissement.

Il m'importe cependant qu'on ne me croie pas, et j'ai tenté de m'en donner les moyens en écrivant. Je souhaite qu'on prenne ses distances envers ces questions fallacieuses du « vrai » et du « faux » au profit de celles bien plus intéressantes et plus dynamiques du « si » et du « alors ».

Plan de l'ouvrage

Mon journal est parfaitement divisé en quarante cahiers de taille à-peu-près égale. Ils correspondent au contenu de ceux sur lesquels je note mes premiers jets à la plume, et que j'imprime en livret dès que j'en ai saisi quatre pages. Sinon mon récit se diviserait comme de lui-même en dix parties de quatre cahiers chacune (témoignant que le désordre de mon esprit engendre automatiquement son ordre) :

[Premiers contacts avec Citangol](#) (cahiers 1 à 4)

[Chez Kalinda](#) (cahiers 5 à 8)

[Sur les plateaux du sud](#) (cahiers 9 à 12)

[Vie quotidienne à Citangol](#) (cahiers 13 à 16)

[La culture à Citangol](#) (cahiers 17 à 20)

[L'art à Citangol](#) (cahiers 21 à 24)

[Par les îlots du sud](#) (cahiers 25 à 28)

[Dans Citangol](#) (cahiers 29 à 32)

[Le Pacifique](#) (cahiers 33 à 36)

[Citangol et le langage](#) (cahiers 37 à 40)

Un livre numérique

Ce livre est écrit sur le clavier d'un ordinateur, et il est conçu pour être lu sur l'écran d'un ordinateur, que ce soit une machine de bureau, un portable, une tablette ou un ordinateur de poche. Je suppose donc que le lecteur connaît sa machine et ses programmes, et qu'il sait s'en servir sans que je doive construire une interface trop explicite et trop lourde pour naviguer, grossir ou rétrécir l'affichage, afficher une image, etc.

Ce livre a été écrit sur le clavier d'un ordinateur en cherchant à tirer tout le parti des outils numériques et de l'internet, et il est destiné à être lu dans ces mêmes conditions.

Le livre doublement ouvert

L'un des avantages d'un livre numérique est qu'il ne s'ouvre pas seulement du côté du lecteur, mais aussi de l'autre, du côté du web, sur le monde environnant. Plutôt que de réécrire, voire de recopier de la documentation extérieure, ou de se lancer dans des descriptions inutiles, ou encore d'accorder une trop grande confiance à la culture générale d'un lecteur, le livre numérique propose des liens qui l'invitent à aller y voir de lui-même sur des sites externes, dans le cours de la lecture.

Ceci est à l'évidence une dimension nouvelle, une nature différente du texte, indéfiniment ouverte, où, sur la même fenêtre, il est possible de glisser d'un ouvrage à l'autre sans rupture, et dont les contenus font et ne font pas partie du livre, mais participent du moins de la lecture.

Naturellement, rien n'interdit de chercher ces compléments de sa propre initiative partout où l'on en éprouve le besoin. Il est même vivement conseillé de le faire : cartes géographiques, illustrations sonores, etc.

Le livre en procès

Ce livre est édité en ligne en même temps qu'il est écrit. Pas tout à fait « en même temps » cependant ; trop de réécriture sont nécessaires, surtout au début. Il serait peu avisé d'offrir à la lecture un texte destiné à être profondément remanié. C'est tout le défi d'un tel travail : éviter des réécritures trop substantielles de passages déjà publiés, mais ne pas se les interdire non plus.

Le parti-pris de laisser lire un texte avant qu'il ne soit achevé offre d'abord l'avantage de pouvoir se relire comme avec un regard neuf. On se donne aussi l'opportunité d'avoir des retours en cours d'écriture ; critiques, corrections, suggestions. On y trouve enfin un moyen de contrebalancer la trop grande facilité que donne le numérique aux corrections perpétuelles, et de retrouver en partie les contraintes de la plume.

L'édition finale

L'édition originale d'un livre numérique est forcément la dernière. L'édition complète et finale sera composée de trois versions : l'une en HTML pour être lue sur un navigateur ; une en PDF pour faciliter la recherche, les annotations, ou l'impression ; et une dernière au format ODT, pour des corrections ou des annotations à l'usage de ceux qui voudraient bien participer à la finalisation, pour le rééditer ou encore l'imprimer selon ses goûts et ses besoins, ou pour tout autre usage à imaginer.

Dans sa version HTML, le livre est composé d'une page d'entrée, d'une note de version, d'une table des matières, d'une série de pages de plusieurs cahiers chacune, d'une ou plusieurs pages consacrées à des illustrations, et de ce Mode d'emploi.

Table des matières

Târâgâlâ

Cahier un – À Citagol.....	5
Le 4 avril – Le mille nautique – Le port de Citagol – Citangol – Le 10 avril – Ziad – Le 11 avril – Le 12 avril – Chez Ziad	
Cahier deux – Passage à Catalga.....	9
Le 13 avril – Les matins de Catalga – À Catalga – La mode à Catalga – Le 14 avril – Le 15 avril – Les Târâgâlonautes – Kalinda – Des cultures, des peuples et des langues – Confessions sur mon propre rapport aux langues	
Cahier trois – Le Târâgâlâ.....	13
La passerelle du Târâgâlâ – Des vagues – La colle – Le Târâgâlâ – À propos d’une deuxième voile – Des mots techniques – Avec Kalinda	
Cahier quatre – Requins baleines.....	17
Les requins baleines – Orthopraxie et impérialisme – La lenteur des requins baleines – Les rêveurs – Géopolitique de Citangol – Vent fort	
Cahier cinq – À Kalantan.....	21
La côte orientale – Histoire et progrès – Kalantan – Le Bouddhisme citangolais – Un nouveau concept d’espace – Quelque-chose de Gauguin – Le chat de Citangol	
Cahier six – Près des flots.....	25
Des sociétés de primates – La Chine et la mer – L’heure fraîche – Le vers citangolais – Le kambo – Un ten-gäi de Kalinda – Des instruments de musique – Encore sur le chat de Citangol	
Cahier sept – Avant de rembarquer.....	29
De la figuration des déités locales – L’honnête-homme du vingt-et-unième siècle – Un bateau pour honnête-homme – Citagol et les langues – Tricher avec le temps	
Cahier huit – Pleine mer.....	33
En mer – La mer a une odeur forte – Un fleuve en pleine mer – Musique contemporaine – Celui qui croit marcher seul au large sur la mer – La Dame des Sables Supraconducteurs – Des divers cultes citangolais – Une vague sur la mer	
Cahier neuf – Au sud de Citangol.....	37
Retrouvailles avec Kalinda – Retrouvailles avec Djanzo – Quelque-chose de sombre – De natura rerum – De la différence des écoles spirituelles – Sur la route des plateaux – Avant d’arriver à Balingtan	
Cahier dix – Sur les hauts plateaux.....	41
21 mai – Les hauts plateaux – Les écoles citangolaises – Un koan du deuxième patriarche – Dialogues avec Djanzo – Le koan du bernard-l’ermite – Avec Djanzo – Le lac – De l’élégance féminine – Les papillons	

Cahier onze – À Balingtan.....	45
Des papillons – Quelques jours de détente – L’hôte – Une façon d’écouter – Comprendre et entendre – Sous les bois	
Cahier douze – Retour à Kalantan.....	49
Culture et éducation des sentiments – Le koan des buissons taillés – Tout droit par le large – Pluie nocturne – Saisir le jour – Seule la dissipation est durable	
Cahier treize – La maison sur la plage.....	53
Déjeuner avec Ziad – Vérité et calcul – Entre deux bains – Narrative et coryphée – Le soir venu – De la précarité des significations – Pacifier le sol – La traduction automatique	
Cahier quatorze – Citagol et le langage.....	57
Encore sur les programmes de traduction – Un ciel bleu déprimant – Du sens – L’effet Eliza – Un barbare en Asie – Les nagarath	
Cahier quinze – La culture citangolaise.....	61
La mythologie citangolaise – Les Sangalogs – La fibre de bambou – Katankir – Sens plastique – De la figuration – Le déjà-fait dans l’esthétique citangolaise	
Cahier seize – Jours tranquilles à Kalantan.....	65
L’introduction de l’Islam à Citangol – Les sons graves du kambo – La reproduction de bouche à oreille – La civilisation arabo-persane tardive – Des forces invisibles – L’engloutissement des rivages – Le pèlerinage – Le passage du temps sur les choses – Un matériau réfractaire	
Cahier dix-sept – Citangol et la culture.....	69
Le Târâgâlâ ne sera pas produit en série – Ma méfiance envers le langage – Au sujet de la pauvreté – Parle-moi encore de ton pays – La culture citangolaise est discrète – Le donjuanisme culturel	
Cahier dix-huit – Arts et métiers à Citagol.....	73
L’art citangolais – L’art dans la vie – L’introduction du soufisme – Vanité des appartenances – Question de parallaxe temporelle – Suite de ma conversation avec Ziad – Méta-grammaire et profondeur allusive	
Cahier dix-neuf – Le travail à Citagol.....	77
Les nouveaux outils de l’esprit – La cuisine à Citangol – Il m’arrive de faire la cuisine – De la différence entre les groupes – Le travail humain – La méditation devant l’écran	
Cahier vingt – Intelligence et état sauvage.....	81
Les fenêtres ici sont plus basses – Le geste juste – Katankir le sauvage – GNU Emacs – Répéter comme un perroquet – Ecce homo – Bénédiction d’un navire	
Cahier vingt-et-un – De Citagol à Catalga.....	85
Boules de mer – Des combinaisons de signatures – Nous remontons à Catalga – Avant Catalga – Swift et le langage – Sur le coup de midi	
Cahier vingt-deux – À Catalga.....	89
La place du Surréalisme – Catalga abrite une vie intellectuelle – Les arts et les lettres – Je disais donc – Encore sur la calligraphie – Littérature et profusion – Kalinda, aimée des dieux	
Cahier vingt-trois – À la montagne.....	93
De la diversité des expériences spirituelles – Chez Gardo Sandoc – Dialogue avec Gardo Sando – Le 20 juillet – Cintia – Une grande civilisation – Une terre mouvante	
Cahier vingt-quatre – Avant de quitter Catalga.....	97
Une litho – Nous allons bientôt repartir – La surface aquatique de la terre – Chant pour les yeux – Les flamines de Citangol – Histoire naturelle	

Cahier vingt-cinq – En longeant les abysses.....	101
La fosse des Mariannes – Il fait très chaud – La peur du noir – L’île de Saboumanac – Le lendemain – Remarque sur le bord de mer – Une grammaire générative des émotions	
Cahier vingt-six – Les îles du sud.....	105
L’histoire contemporaine – Que d’eau, que d’eau – L’héritage moderne – Chez moi – L’usage de la musique – Le four solaire – Parabole du bon grain – La normalité cybernétique	
Cahier vingt-sept – Dans les îlots du sud.....	109
Rencontre inattendue – Sur la poésie contemporaine – Considérations sur le déplacement et le détournement – Avignon ou Woodstock – Courriel sans auteur déterminé – Remontant par Saboumanac – Le Târâgâlâ s’est un peu défraîchi – La gravité	
Cahier vingt-huit – Par la côte ouest.....	113
La côte ouest – Akantil – Les croyances des Sangalogs – L’os occipital – En plongée – Le discours d’Akantil	
Cahier vingt-neuf – En ville.....	117
La ville – Le centre de Citagol – Nourriture et assuétude – Le principe du galet qui ricoche – Katankir m’accompagne – Une mathématique souple – Gravité et mémoire	
Cahier trente – Ici comme ailleurs.....	121
De nouveaux moyens de converser – Passages dérobés – En ville avec Kalinda – Le gouvernement de Citagol – Un ancêtre de l’ordinateur portable – Tout peut disparaître – Remède pour sites ignobles – Chansons populaires	
Cahier trente-et-un – La Nagarath-Mêh.....	125
L’Asie connaît bien la pensée occidentale – Le prototype du Târâgâlâ – La Nagarath-Mêh – Fête de la lune – Nous avons rencontré Cintia et Djanzo – Du spontanément savant	
Cahier trente-deux – À bord de la Nagarath-Mêh.....	129
De la certitude qui naît du doute – La Nagarath-Mêh en mer – Du doute encore – Un grain – Le climat de la région – Infinis minuscules – Un sacrilège	
Cahier trente-trois – Au nord des Kiribati.....	133
La constellation de la Baleine – Considérations sur l’art marchand – Industrie culturelle et modernité – Communautés artificielles – La passerelle de la Nagarath-Mêh – La chaise et la plume	
Cahier trente-quatre – En naviguant.....	137
Les Kiribati – Écriture et poubellisation – Écriture jetable et mémoire – L’informatique craint la poussière – Des signes – Du symbolique	
Cahier trente-cinq – Critique de Descartes.....	141
Le monde est un phénomène sensible – La tache de Mariotte de la modernité – Flammes – Il va falloir songer à rentrer – Mise à jour du noyau Linux – Vers l’Asie	
Cahier trente-six – En Mer de Célèbes.....	145
Les langues austronésiennes – La part sauvage – Vers Makassar – Du vivant encore – Les oiseaux de mer – Je n’ai pas vu Makassar – L’Orient Rouge	
Cahier trente-sept – Le séminaire de propoétique.....	149
Les chameaux – La propoétique – Dans le train – L’aube trempée – Critique de la critique – La musique et le vivant – Oiseaux de mer	
Cahier trente-huit – Kalantan et la langue.....	153
Le bruit sourd du marteau en bois – Les potagers de Kalantan – D’une remarque d’Aristote – La conquête de l’inhumain – Un merveilleux kôan – Le monde approximatif – Tagalbi Yadong – Présentation du numéro	

Cahier trente-neuf – Vu d’ici.....	157
Le monde tangible – Il n’y a pas une civilisation occidentale – Remarques de mes amis – Les onces de Citangol – Search for Terrestrial Intelligence	
Cahier quarante – Choses vues et entendues.....	161
Les perruches de Citangol – Par de-là le vrai et le faux – Un documentaire sur la civilisation gréco-latine – Vaincre la pesanteur – Ainsi parlait Kalinda.....	164
Mode d’emploi.....	165
Si, alors – Plan de l’ouvrage – Un livre numérique – Le livre doublement ouvert – Le livre en procès – L’édition finale	